

Georges GUSDORF

Professeur à l'Université de Strasbourg
Professeur invité à l'Université Laval de Québec

(2002)

Le crépuscule des illusions

Mémoires intempestifs

Préface de Charles Porset.

Un document produit en version numérique par Pierre Patenaude, bénévole,
Professeur de français à la retraite et écrivain, Chambord, Lac—St-Jean.
Courriel: pierre.patenaude@gmail.com
[Page web dans Les Classiques des sciences sociales.](#)

Dans le cadre de la bibliothèque numérique: "Les classiques des sciences sociales"
Site web: http://www.uqac.ca/Classiques_des_sciences_sociales/

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi
Site web: <http://bibliotheque.uqac.ca/>

Politique d'utilisation de la bibliothèque des Classiques

Toute reproduction et rediffusion de nos fichiers est interdite, même avec la mention de leur provenance, sans l'autorisation formelle, écrite, du fondateur des Classiques des sciences sociales, Jean-Marie Tremblay, sociologue.

Les fichiers des Classiques des sciences sociales ne peuvent sans autorisation formelle:

- être hébergés (en fichier ou page web, en totalité ou en partie) sur un serveur autre que celui des Classiques.
- servir de base de travail à un autre fichier modifié ensuite par tout autre moyen (couleur, police, mise en page, extraits, support, etc...),

Les fichiers (.html, .doc, .pdf, .rtf, .jpg, .gif) disponibles sur le site Les Classiques des sciences sociales sont la propriété des **Classiques des sciences sociales**, un organisme à but non lucratif composé exclusivement de bénévoles.

Ils sont disponibles pour une utilisation intellectuelle et personnelle et, en aucun cas, commerciale. Toute utilisation à des fins commerciales des fichiers sur ce site est strictement interdite et toute rediffusion est également strictement interdite.

L'accès à notre travail est libre et gratuit à tous les utilisateurs. C'est notre mission.

Jean-Marie Tremblay, sociologue
Fondateur et Président-directeur général,
LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES.

Cette édition électronique a été réalisée par Pierre Patenaude, bénévole,
professeur de français à la retraite et écrivain,
Courriel : pierre.patenaude@gmail.com

Georges Gusdorf

Le crépuscule des illusions.
Mémoires intempestifs.

Préface de Charles Porset. Paris : La Table Ronde, 2002, 391 pp.

[Autorisation formelle le 2 février 2013 accordée par les ayant-droit de
l'auteur, par l'entremise de Mme Anne-Lise Volmer-Gusdorf, la fille de l'auteur,
de diffuser ce livre dans Les Classiques des sciences sociales.]



Courriels : Anne-Lise Volmer-Gusdorf : annelise.volmer@me.com
Michel Bergès : michel.berges@free.fr
Professeur, Université Montesquieu-Bordeaux IV

Polices de caractères utilisée : Times New Roman 14 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word
2008 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE US, 8.5'' x 11''.

Édition numérique réalisée le 28 décembre 2015 à Chicoutimi,
Ville de Saguenay, Québec.



Un grand merci à la famille de Georges Gusdorf pour sa confiance en nous et surtout pour nous accorder, le 2 février 2013, l'autorisation de diffuser en accès ouvert et gratuit à tous l'œuvre de cet éminent épistémologue français.



Courriel :

Anne-Lise Volmer-Gusdorf : annelise.volmer@me.com

Un grand merci tout spécial à mon ami, le Professeur Michel Bergès, professeur, Universités Montesquieu-Bordeaux IV et Toulouse I Capitole, pour toutes ses démarches auprès de la famille de l'auteur et spécialement auprès de la fille de l'auteur, Mme Anne-Lise Volmer-Gusdorf. Ses nombreuses démarches auprès de la famille ont gagné le cœur des ayant-droit.



Courriel :

[Michel Bergès](mailto:michel.berges@free.fr) : michel.berges@free.fr

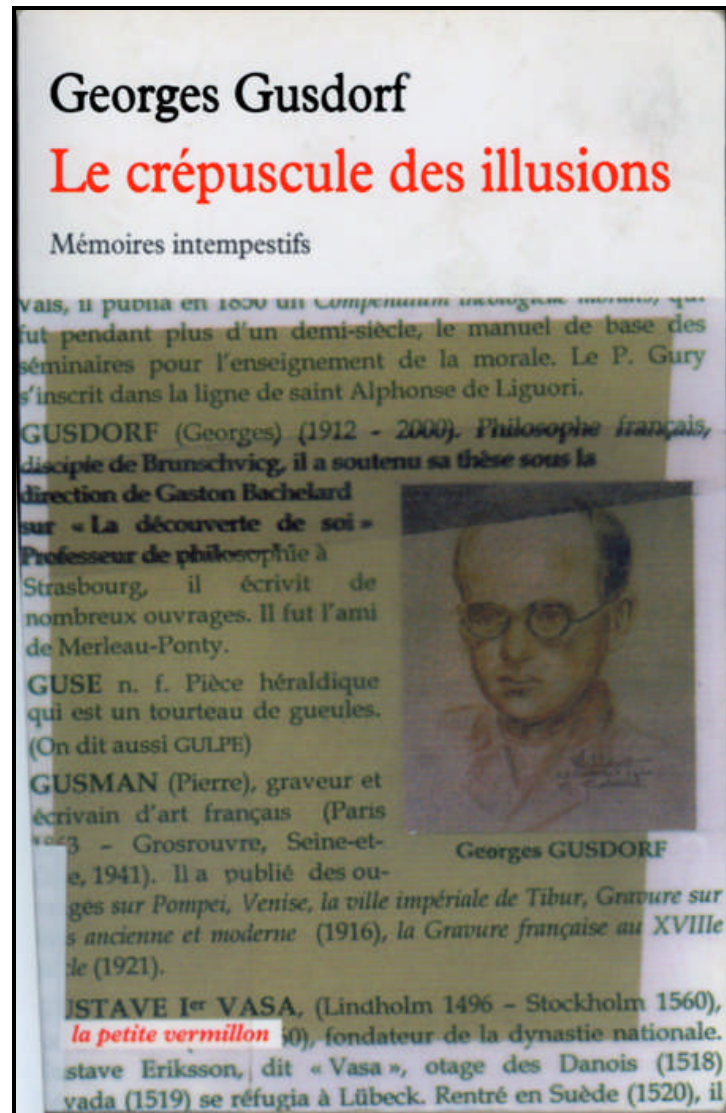
Professeur, Universités Montesquieu-Bordeaux IV
et Toulouse 1 Capitole

Avec toute notre reconnaissance,
Jean-Marie Tremblay, sociologue
Fondateur des Classiques des sciences sociales
Chicoutimi, le 28 décembre 2015.

Georges GUSDORF

Professeur à l'Université de Strasbourg
Professeur invité à l'Université Laval de Québec

Le crépuscule des illusions. *Mémoires intempestifs.*



Préface de Charles Porset. Paris : La Table Ronde, 2002, 391 pp.

[391]

Table des matières

[Quatrième de couverture](#)

[Préface de Charles Porset](#) [7]

[Situation spirituelle de notre temps](#) [15]

[Illusions perdues](#) [75]

[Formation](#) [111]

[Services militaires](#) [133]

[Captivité](#) [149]

[Alma Mater](#) [219]

[Politique](#) [275]

[Postface à une œuvre](#) [325]

Le crépuscule des illusions.
Mémoires intempestifs

QUATRIÈME DE COUVERTURE

[Retour à la table des matières](#)

« La pratique de la philosophie consiste en la conquête, pour chaque penseur, de sa part de vérité, étant bien entendu que cette portion congrue, plus ou moins ample selon l'envergure mentale de l'intéressé, n'autorise personne à se croire propriétaire exclusif de l'espace mental, ni même de la portion qu'il s'est attribuée. Nous ne pouvons accéder qu'à une vérité en situation, et la recherche en ce sens ne s'achèvera jamais. Tout individu qui se présente en porte-parole de l'absolu se rend coupable de faux témoignage ; sa prétention expose une contradiction dans les termes. »

Philosophe français trop peu connu du grand public, Georges Gusdorf (1912-2000) raconte ici les mémoires d'un esprit libre, jamais inféodé aux modes, et doté de l'humilité des seigneurs. Depuis la vie dans les camps allemands, où il crée avec ses compagnons d'infortune une « université captive », jusqu'aux réflexions sur Vichy, sur Mai 68 et sur les exigences du travail intellectuel, c'est là l'histoire d'une existence vouée à la recherche de la vérité.

INÉDIT

Préface de Charles Porset.

Couverture : Anne-Marie Adda.

LA TABLE RONDE

[7]

Le crépuscule des illusions.
Mémoires intempestifs

PRÉFACE

Charles Porset

[Retour à la table des matières](#)

Il aura donc fallu attendre la disparition de Georges Gusdorf pour que ces *Mémoires intempestifs* paraissent. Je m'étais pourtant employé à ce qu'ils sortent voici une dizaine d'années, mais inutilement. Ils dérangeaient alors et ils dérangeront encore car nous entrons dans le temps du *Crépuscule des illusions*. Les voici maintenant, légèrement abrégés, mais finalement tels quels.

Gusdorf ne s'en faisait pas, des illusions, lui qui écrivit sa thèse dans un *Oflag* pendant les années noires de la collaboration ; mais, jeune normalien pris dans la tourmente, il croyait cependant que le bon usage de la raison conduirait à celui du cœur, ou, pour faire bref, que le travail mené sur soi profiterait à tous les autres. C'est le sens de ses premiers travaux : *La Découverte de soi*, 1948 ; *L'Expérience humaine du sacrifice*, 1948 ; *Traité de l'existence morale*, 1949 ; *Mémoire et personne*, 1951.

L'époque était celle de l'*engagement*. Mais Gusdorf, qui sort des camps, refuse de s'engager dans un combat douteux : il ne se retire pas pour autant sur l'Aventin car il conserve le souvenir vif d'un philosophe maréchaliste zélé, propagandiste du [8] régime de Vichy, à l'en-

droit même où il est interné ; plus tard, quand Jean Guitton est élu à la Sorbonne, il dénonce dans les colonnes du *Monde* le déficit de mémoire d'une France qui tente d'exorciser son passé. En vain d'ailleurs, puisque, après s'être installée, la collaboration se fait *installante* : les exemples ne manquent pas depuis. Il faut replacer *La Vertu de force*, qu'il donne en 1957, dans ce contexte pour en comprendre la signification, et mettre en rapport cet opuscule avec le *Traité de métaphysique* (1956) pour voir que la métaphysique n'est pas pour Gusdorf la science de l'Être en tant qu'être - selon la formule aristotélicienne -, mais une anthropologie fondamentale. Comme il s'en explique dans la « retractatio » (1983) de *Mythe et Métaphysique* (1953), le philosophe est un donneur de sens : « Sa mission n'est pas de perdre ses contemporains dans les labyrinthes du non-sens, ou de tel ou tel égarement choisi avec soin, mais de les aider, selon la mesure de ses moyens, à s'orienter dans la confusion générale. À travers les vicissitudes de la culture, les questions demeurent, celles à partir desquelles il appartient à chacun de définir son identité propre. La question posée à Œdipe, aux origines de la mythologie d'Occident – la question de l'Homme. Et, corrélativement, la question du Monde et celle de Dieu. »

Dans les années soixante, le professeur de philosophie générale qu'est Gusdorf pense qu'il est temps que l'intellectuel intervienne dans les affaires de la [9] cité : il donne alors deux textes, caustiques, provocateurs, mais profondément humanistes : *Pourquoi des professeurs*, 1963 ; *L'Université en question*, 1964. Peut-être Gusdorf imaginait-il que son heure était venue et que, passé des généralités bien senties, mais finalement abstraites, le philosophe devait intervenir sur le terrain. Le ministre de l'Éducation, Christian Fouchet, tôt rallié à De Gaulle, le reçoit, mais l'audience reste sans suite, et Gusdorf comprend, comme l'avait compris Platon en son temps, que le philosophe ne saurait être le conseiller du prince sans perdre son âme. D'où sa méfiance, qui ira grandissante, du politique, d'où ce je-ne-sais-quoi de réactionnaire qui s'abritait derrière les formes ordinaires de la provocation.

J'étais en 1987 à Damas en compagnie de Jean Gaulmier – l'historien de l'Idéologue Volney et l'éditeur de Gobineau – qui me racontait que son ami Gusdorf l'avait un jour consulté parce qu'il envisageait de se présenter à la Sorbonne ; Gaulmier, en ami fidèle, avait « tâté le terrain » auprès du directeur de l'Institut de philosophie, Ferdinand

Alquié, pour se faire une idée de ce qu'il pouvait espérer ; Alquié, qui entretenait pourtant d'excellents rapports avec Gusdorf, lui répondit avec son accent rocailleux : « Gusdorf, jamais ! » Je le répétais avec l'accord de Gaulmier à Gusdorf un jour de promenade que nous faisions au Pyla : Gusdorf en resta abasourdi ! Naïveté du philosophe – et amitiés incertaines !

[10]

C'est que Gusdorf était capable de faire de l'ombre à beaucoup de *minute philosophers* - selon l'heureuse expression de Berkeley -, et que Ferdinand Alquié, tout estimable philosophe qu'il ait été, pouvait redouter la liberté de ton, la causticité d'un penseur intempestif autant attaché à Nietzsche qu'à Kierkegaard. Car le conformisme n'était pas le fort de Gusdorf. Reprenant le plan annoncé en 1960 dans son *Introduction aux sciences humaines*, entre Strasbourg et le bassin d'Arca-chon, il se lance alors dans la rédaction de ce monument qui totalisera quatorze forts volumes : [*Les Sciences humaines et la pensée occidentale*](#) (1966-1988). Le savoir de Gusdorf s'y révèle considérable, et sa hauteur de vue exemplaire. Rien ne lui échappe et il se promène sur toutes les branches de *Yarbor scientiarum* avec une aisance qui étonne aujourd'hui encore. À l'*ordo rerum* des positivistes, il substitue l'*ordo idearum*, principe d'intelligibilité qui restitue au monde sa signification. Cette *somme* sera l'ouvrage qui restera ; on n'en saurait prendre la mesure sans la rapporter à l'itinéraire d'un homme qui, sa vie durant, a cherché à donner un sens à la vie ; sa grande connaissance de la culture allemande, des romantiques en particulier, l'inclinant vers une approche de la raison incarnée ; sa pratique de Léon Brunschvicg et d'Émile Bréhier le reconduisait vers la tradition intellectualiste. Installé à Poitiers pour se représenter à l'agrégation de philosophie où Laporte l'avait refusé, Gusdorf évoque la belle figure de J.-R. Carré, ce [11] philosophe pictave, bien oublié aujourd'hui, mais à qui l'on doit une belle thèse sur *La Philosophie de Fontenelle, ou le Sourire de la raison* (1932). Ce maître donnait à comprendre que la raison souriait à ceux qui savaient l'entendre, quand certains, tel Jean Laporte, professeur à la Sorbonne, riaient froid.

Comme tout le monde, Gusdorf n'avait pas prévu Mai 68 ; mais ses réflexions sur l'Université et la fonction professorale se lisent rétrospectivement comme un avertissement et ses analyses n'ont pas pris une ride. La démission des adultes, le copinage des professeurs avec

leurs étudiants, témoignent de l'effondrement des valeurs et de l'oubli du rôle de l'Université qui est le lieu privilégié où le savoir se transmet. L'exaltation soixante-huitarde, ses eschatologies sauvages, voire aberrantes, sont analysées par Gusdorf comme *La Pentecôte sans l'Esprit saint* (1969). Le sens s'est évanoui, le non-sens en tient maintenant lieu. On en mesure aujourd'hui encore les effets.

Toute vie est une boucle : en 1991, Gusdorf revient sur la question fondamentale qu'il s'est posée pendant son internement en Allemagne : Que suis-je ? Que fais-je ? Où vais-je ? Le chemin qui conduit à soi fait le tour du monde, aimait-il à répéter en reprenant le mot de Keyserling. Et il n'est pas facile de se raconter sans sombrer dans les banalités de l'ordinaire et du trivial. Gusdorf, que taraudaient ces questions, avait, au-delà de ses thèses, balisé le parcours dans un article [12] programmatique de 1956 intitulé « Conditions et limites de l'autobiographie ». On peut considérer les deux volumes *Lignes de vie* (1991), 1. *Les Écritures du moi*, 2. *Auto-bio-graphie*, comme son testament philosophique. Au soir de sa vie, dans sa solitude du Pyla-sur-Mer, Georges Gusdorf lisait les lettres de Balzac à Madame Hanska, symbole d'une correspondance où l'esprit rejoint le corps, et l'immanent le sacré !

Le thésard de Gaston Bachelard, l'ami de Merleau-Ponty, le « caïman » de Michel Foucault et de Louis Althusser, nous a quittés ; au moment de sa mort, j'ai rédigé un petit texte pour le *Bulletin de la Société française d'études du dix-huitième siècle* (janvier 2001). Le voici :

« Georges Gusdorf (1912-2000). — Georges Gusdorf vient de nous quitter. Retiré depuis quelques années au Pyla près d'Arcachon, il était parti de l'Université de Strasbourg, où toute sa vie il avait enseigné, après les événements de 68, qui n'eurent pas sa faveur. Auteur d'une œuvre immense [...], Georges Gusdorf n'aura pas eu dans ce monde la place qui lui revenait. L'homme était secret, caustique et refusait tout compromis. Mais ce n'était qu'apparence, car, la confiance établie, il savait se livrer. Au départ, une blessure d'enfance : “orphelin virtuel élevé par une mère inquiète, fils d'un soldat lointain, et lorsqu'il fut revenu, aussi lointain qu'avant” – écrit-il en 1956. Khâgne à Bordeaux, puis École normale, Strasbourg enfin. [...] Ces [13] ou-

vrages [j'évoque *Les Sciences humaines et la pensée occidentale*] de franc-tireur n'ont pas pris une ride et demeurent mieux que Cassirer la référence quand on veut aborder le dix-huitième siècle sous toutes ses coutures. Car, non seulement Gusdorf avait tout lu – comme me le confiait un jour Yvon Belaval –, mais, par ses partis pris, sensibles dans ses *Révolutions de France et d'Amérique* (1988), il donnait à penser. Il fut l'invité d'honneur du congrès de Yale que présidait Georges May, et ce n'était que justice. C'est là que je l'ai connu et, depuis, toujours fréquenté. G.G., comme il aimait à signer ses lettres, n'est plus : il a laissé des *Mémoires intempestifs* qui ne ménagent personne, mais qui contribuent à l'intelligibilité du paysage politico-universitaire de l'après-guerre : on ose espérer qu'ils paraîtront, car je n'y suis pas parvenu de son vivant. Un libre-penseur d'obédience protestante a disparu, mais l'œuvre demeure, et le souvenir en plus. »

Charles Porset.

[14]

[15]

Le crépuscule des illusions.
Mémoires intempestifs

Situation spirituelle de notre temps

[Retour à la table des matières](#)

Relisant en vue d'une réimpression, pendant l'été de 1984, *Mythe et Métaphysique*, paru en 1953, je fus frappé par le caractère inactuel et démodé de ce livre, examen de conscience, ou règlement de comptes, au moment où je débutais dans l'enseignement universitaire. Mes interlocuteurs, en fonction desquels, dans un débat contradictoire, j'affirmais ma position, étaient, comme il est naturel, mes maîtres d'avant-guerre, ceux de la Sorbonne des années 1930-1940, entre lesquels s'établissait une opinion moyenne, reconnue par une majorité des penseurs contemporains. Léon Brunschvicg, premier nommé, mais aussi André Lalande, Émile Bréhier et proches d'eux par l'inspiration de leur œuvre Lucien Lévy-Bruhl et déjà Piaget. L'école sociologique française, fondée par Durkheim, exerçait encore sur la province pédagogique une certaine emprise, par l'intermédiaire de Marcel Mauss et du bienveillant et paternel Célestin Bougie auquel une Providence attentive et partisane avait confié la direction de l'École normale, position stratégique importante pour le discernement et la formation des élites futures. À ces noms, il faut ajouter celui d'Alain,

dont la fascination s'exerçait à [16] partir de sa chaire de première supérieure au lycée Henri-IV.

Ces noms ne représentent plus grand-chose pour les étudiants d'aujourd'hui. Les œuvres de Brunshvicg, depuis longtemps épuisées, ne se trouvent plus dans les librairies ; Lévi-Strauss s'est substitué à Lévy-Bruhl sur la scène ethnographique, avant d'être lui-même frappé par le discrédit de la doctrine structuraliste. Piaget survit, grâce au soutien efficace de l'internationale des instituteurs laïques et républicains, mais relégué dans les basses cours de récréation de l'école primaire et sans prétention philosophique. *Mythe et Métaphysique* expose une série de dialogues des morts, dont l'auteur fait figure d'ancien combattant de guerres oubliées. Ainsi voit-on, sur les collines de l'Alsace du Nord, dispersés au long des chemins, les petits monuments dressés à la mémoire de leurs camarades, tombés pendant la campagne de 1870, par les vétérans d'un régiment de grenadiers prussiens ou d'un corps d'armée bavarois. Jalons pour le promeneur, vestiges d'un héroïsme vain, décombres d'un passé désormais dérisoire.

Jusqu'à la guerre de 1939-1945, l'opinion moyenne dans le marché commun de la philosophie universitaire s'affirmait en faveur d'un rationalisme bien tempéré, dont l'euphorie se réclamait des progrès du savoir scientifique et de l'efficacité technique. Science et sagesse, vérité et valeur faisaient nécessairement cause commune ; une [17] humanité parvenue à l'âge adulte et jouissant d'une intelligence éclairée devait parvenir à résoudre les problèmes internationaux aussi bien que les conflits sociaux selon les voies et moyens d'un arbitrage respectueux des droits et devoirs de chacun. Le triomphe de l'arbitraire, de la violence nue, de la tyrannie était impensable ; l'avènement de la cité cosmopolitique des justes, de la démocratie en esprit et en vérité s'imposait par la seule force des choses, en vertu d'une loi naturelle, ainsi que l'avait démontré l'excellent André Lalande.

Nos maîtres, forts de leurs bons sentiments justifiés par de bonnes raisons, maintinrent au long de l'entre-deux-guerres un système de sécurité intellectuelle qui perpétuait, contre toute argumentation contraire, la mentalité de confiance béate dans le progrès matériel et moral du radicalisme maçonnique à la mode de 1900. La Première Guerre mondiale avait paru démentir cette espérance ; mais les bons avaient triomphé des méchants et le traité de Versailles consacrait l'avènement de la paix par le droit. À vrai dire, la suite des temps de-

vait bientôt manifester la précarité et les insuffisances du traité. La Société des Nations et les institutions annexes, destinées à faire entrer dans les mœurs internationales les normes du pacifisme militant, eurent une existence difficile et finirent par sombrer dans les contradictions d'une impossible coexistence. Le fascisme italien, à l'appel de Mussolini, exalta les vieux démons du nationalisme, portés ensuite à une [18] puissance encore supérieure par le triomphe du national-socialisme hitlérien. Vint la guerre civile en Espagne, test projectif de l'opposition inexpiable des idéologies sur le territoire européen. S'ajoutaient encore à ces signes funestes les premiers procès de Moscou, en 1937 ; ils auraient dû ouvrir les yeux de ceux qui considéraient la révolution soviétique comme la victoire du bon principe.

Ces évidences ne troublaient pas l'optimisme des maîtres penseurs de ce temps, forts de convictions leibniziennes qui résistaient aux démentis les plus sanglants. L'imperméabilité à l'expérience, dont Lévy-Bruhl faisait l'une des caractéristiques de la mentalité primitive, paraît être aussi l'apanage des grands esprits. Un milliardaire pétrolier américain de la Belle Époque, vieillard fragile, recevait chaque jour un exemplaire du *New York Times*, spécialement imprimé à son usage et ne contenant que de bonnes nouvelles. Renan, dans ses *Souvenirs*, raconte qu'un vénérable supérieur du séminaire de Saint-Sulpice, à un de ses familiers qui lui donnait lecture de furieuses diatribes anticléricales publiées par un journal d'opposition, se contenta de répondre : « On voit bien que ces gens-là ne font pas oraison... » Confits en dévotions intellectuelles, nos maîtres se contentaient de déplorer les récurrences de l'arriération mentale qui s'étaient à pleines pages dans le journal quotidien. Sans doute faisaient-ils confiance au Dieu rémunérateur et vengeur de la Raison pure [19] pour rétablir l'ordre, en assurant le plus grand bonheur du plus grand nombre.

Le Dieu des armées qui se déchaîna de 1939 à 1945, et qui d'ailleurs ne semble pas avoir, depuis lors, mis un terme à ses activités, se refuse résolument à jouer le rôle d'exécuteur des hautes œuvres du Dieu des philosophes et des savants. Autrement dit, la philosophie universitaire de la première moitié du vingtième siècle, semble victime d'une réfutation par l'absurde. Ses intentions ne sont pas en cause, ni son honorabilité, mais le fait est qu'elle développait un ordre des raisons en complète discordance avec la réalité des événements. Au lieu de proposer un instrument d'analyse approprié à la situation

matérielle et spirituelle du monde contemporain, elle suggérait des modes d'échappement aux urgences du temps présent et à l'histoire. Signe de cet aveuglement, la fin de non-recevoir opposée par les maîtres de l'université aux instances neuves de la pensée marxiste, et de l'analyse freudienne, qui devaient, après la Deuxième Guerre mondiale, submerger l'espace universitaire dans les années 1960.

L'indifférence des penseurs à l'égard des signes des temps souligne le décalage permanent entre la réflexion philosophique et l'univers dont elle se figure rendre raison. Marx, mort en 1883, appartient au dix-neuvième siècle ; sa doctrine s'est imposée dans l'ordre de l'objectivité historique au moins depuis la révolution bolchevique. Freud a disparu en 1939, mais ses idées retentissaient à travers [20] l'Occident bien avant cette date. Certains penseurs indépendants et radicaux se réclamaient de ces autorités, mais nos maîtres faisaient la sourde oreille devant ces dissidences par rapport aux exigences de l'esprit pur, qui pouvaient être soupçonnées de haute trahison anti-intellectuelle. Lors même qu'ils se réclamaient de « la science », les philosophes de 1930-1940 évoquaient un savoir déjà dépassé, sinon périmé. André Lalande avait pour auteurs de prédilection les logiciens et théoriciens du dix-neuvième siècle ; Brunschvicg, dans sa méditation sur l'histoire des mathématiques et de la physique, ne dépassait guère Einstein et le début du vingtième siècle. Ceux qui faisaient profession de se prononcer au nom d'une vérité intemporelle demeuraient tributaires d'un âge mental déjà dépassé, et démenti par un présent auquel ils demeuraient étrangers. Les opinions des philosophes modernes n'ont qu'une brève durée de vie, et leur rapidité d'usure semble s'accroître dans le cours de l'histoire contemporaine.

De là l'impression de malaise que j'éprouve en relisant après trente années *Mythe et Métaphysique*. Ce livre, écrit vers 1950, peu après la fin de la guerre, semble jalonner la fin d'un univers mental aujourd'hui disparu. Aucun des noms qui figurent parmi les références, au bas des pages, ne se trouve aujourd'hui en crédit. Pour l'auteur, il s'agissait de s'ouvrir une voie vers une pensée personnelle, en forçant le blocus de ceux qui lui avaient enseigné à [21] penser. Aujourd'hui les barrages ont été rompus et le débat, s'il présente un intérêt quelconque, ne peut avoir qu'une valeur rétrospective. Chant funèbre à la mémoire du rationalisme, victime de l'ingratitude des temps, dieu mort de la cité des hommes de bonne volonté. La cité de Bonne Espérance a fait faillite ;

à la place s'est instaurée la jungle de nos désillusions ; les démons sont lâchés et les maîtres penseurs d'aujourd'hui font figure de possédés, au service des mauvais principes déchaînés au sein d'une humanité en proie à ses contradictions inexpiables et qui semble avoir perdu la raison.

Si l'on considère la situation actuelle avec un certain recul, on constate que les inspirations et incitations les plus actives dans le contexte mental de notre époque ne doivent rien aux penseurs français d'hier, disparus, semble-t-il, sans héritiers. Dans les débats confus de la période actuelle, les références les plus fréquentes concernent Marx et Freud, déjà nommés, avec leur nombreuse descendance. L'École de Francfort, dans les temps maudits de l'hitlérisme, tentait de réaliser un *aggiornamento* de la pensée marxienne. Et Freud, pour sa part, a ouvert une tradition riche, dès son vivant, en filiations plus ou moins légitimes, la démultiplication d'une école de pensée fournissant la démonstration de sa fécondité intrinsèque. Jung n'a pas invalidé Freud ; il lui a assuré une nouvelle survivance. Le vingtième siècle finissant est post-marxien et post-freudien, incompréhensible en dehors de ces deux références [22] maîtresses. Prenant ses distances par rapport à elles, notre temps reconnaît sa dépendance à leur égard.

Ces deux grands noms ne sont pas les seules sources de la spéculation contemporaine. Depuis la dernière guerre, on a assisté à l'active diffusion en France de la phénoménologie, issue de Husserl et de Heidegger, conjuguée avec la pensée existentielle, issue de Kierkegaard ; Merleau-Ponty et Sartre ont trouvé là le point de départ de leur carrière philosophique. Venue d'un horizon différent, l'École de Vienne, dont les origines se trouvent dans l'Autriche de l'immédiate avant-guerre de 1914, a été contrainte d'émigrer vers les deux accueillants de la Scandinavie, de l'Angleterre et des États-Unis. Le malheur des temps lui a valu d'occuper des positions stratégiques avantageuses, où, grâce à un croisement avec l'empirisme anglo-saxon, le pragmatisme et le béhaviorisme, elle a donné naissance à la puissante non-philosophie qui, sous la dénomination de positivisme logique, constitue l'une des formes les plus agissantes de l'obscurantisme contemporain.

Cette évocation succincte des influences à l'œuvre dans l'espace philosophique actuel souligne l'absence d'une continuité française de la pensée. Comme si la tradition s'était trouvée rompue au milieu du

vingtième siècle. Fils spirituel de Brunschvicg, ou plutôt enfant prodigue de ce maître, je n'ai rien de commun avec les penseurs plus jeunes que moi, auxquels le nom et l'œuvre de Léon Brunschvicg sont étrangers. Ils n'ont pas besoin de le [23] réfuter, ils l'ignorent, et cette absence de mémoire consacre la rupture de la tradition maintenue depuis le dix-huitième siècle par des générations successives de penseurs. Contemporain et solidaire de la période révolutionnaire, l'école idéologique avait repris à son compte l'héritage de l'empirisme encyclopédique, élaborant une anthropologie et une cosmologie d'une remarquable envergure. La Restauration fait le procès de l'âge des Lumières, dont les Idéologues maintenaient les affirmations maîtresses ; par Royer-Collard et Maine de Biran s'annonce une reconversion, un recentrement de la connaissance ; le sujet doit chercher l'origine de toute vérité dans la conscience de soi plutôt que dans la science du monde. Victor Cousin met en forme la doctrine, qu'il impose à l'enseignement des lycées et des Facultés, grâce aux pouvoirs qu'il détient et au génie administratif qui le caractérise.

À l'analyse idéologique du dix-huitième siècle s'oppose la synthèse idéaliste du dix-neuvième. Opposition dans la continuité ; en dépit de certaines influences étrangères, elle s'accomplit au long d'un dialogue critique entre Français. En gros, non sans diversions et divergences, le spiritualisme universitaire patronné par Victor Cousin a inspiré pendant plus de cent ans l'enseignement philosophique en France. Brunschvicg lui-même, qui faisait profession de fidélité à la science rigoureuse, qualifiait sa pensée de « positivisme spiritualiste », deux mots qu'il serait bien difficile d'accoupler [24] aujourd'hui. Si le positivisme demeure en faveur, le spiritualisme fait l'objet d'un discrédit général. Pour les maîtres de mon temps d'études, ce mot mettait en honneur le primat de l'initiative intellectuelle. Si la recherche scientifique est, par excellence, le lieu propre du vrai, cette recherche renvoie à un foyer imaginaire en fonction duquel s'orientent toutes les procédures spéculatives ou expérimentales mises en œuvre par les hommes de science. Le réseau des relations mathématiques et le rigoureux ordonnancement des procédures du laboratoire, par-delà la stricte conformité au cahier des charges de la discipline en question, se réfère à un principe transcendant de certitude, qui cautionne l'unité d'ensemble et la cohérence, l'harmonie des savoirs fragmentaires. Reposoir du philosophe, compagnon de route du savant, la béatitude contemplative procurée

par les approches de cet Absolu qui serait la science parfaite, enfin parvenue à son achèvement grâce aux efforts conjugués des savants de bonne volonté.

Alors, tous les hommes pourront se rassembler autour de l'évangile de la science exacte, révélation de l'Esprit à l'esprit, sans aliénation imaginative, lumière sans ombre, communion librement consentie avec le Dieu géomètre de Platon, qui ne nous demande aucun culte servile, mais seulement la soumission inconditionnelle à la vérité manifestée par les équations insoupçonnables de la mathématique. Un seul credo, celui des lois [25] scientifiques, rassemblera sans contrainte ni arbitraire la communauté universelle des humains enfin réconciliés. Telle était la profession de foi de Léon Brunschvicg, qui trouvait dans la tradition philosophique un certain nombre de garants, de Pythagore et Platon à Spinoza et Leibniz. Le mot « foi » a bien sa place ici ; il existe un décalage certain entre le positivisme, qui prétend s'en tenir aux vérités de fait, et le spiritualisme, indicatif d'une exigence qui soumet la réalité donnée à l'autorité de l'esprit. Au prix de cette contradiction latente, Brunschvicg pouvait en appeler à une forme de transcendance qui lui permettait d'évoquer et d'invoquer une religion de la raison. La pratique des mathématiques et de la physique correspondait à une forme d'ascèse intellectuelle, épuration et dépuración préalable, introduisant à une eschatologie spéculative au prix de laquelle le sage savoure les fruits de la contemplation.

Cette instance eschatologique n'a pas résisté à l'épreuve. Brunschvicg fut l'un des derniers représentants du spiritualisme universitaire, dans la tradition cousinienne. Le Vrai, pour lui, s'écrivait avec une majuscule et se conjugait avec le Bien et le Beau, par rapport auxquels il exerçait une sorte de droit d'aînesse. Les majuscules ne sont plus en usage aujourd'hui ; la vérité, la beauté, la moralité ne représentent plus des valeurs incontestées, mais des qualifications secondaires et occasionnelles, de caractère surtout polémique. Selon une formule de [26] Engels, qui s'applique cruellement au grand bourgeois libéral qu'était Brunschvicg, « la raison ne fut que le règne idéalisé de la bourgeoisie ». Dans une stricte perspective marxiste ou freudienne, l'éthique, l'esthétique et la logique même se trouvent relativisées par une radicale remise en question. Chez Marx, tout s'organise en fonction de la classe dominante, dont les intérêts dictent la configuration de l'ordre des valeurs. Celles-ci, selon Freud, apparaissent comme des

sublimations des pulsions instinctives, formations secondaires qui ne possèdent pas en elles-mêmes leurs justifications. Le prolétaire désaliéné, l'homme total des marxistes inventera des valeurs à sa mesure ; ainsi feront, ainsi font de jour en jour les freudiens, ou prétendus tels, démystifiés et mystificateurs à tout va, qui ont conquis de haute lutte le privilège de jouer avec les significations du monde et de remettre en question selon leurs humeurs et leurs pulsions l'ensemble des valeurs puériles et honnêtes.

On conçoit que, dans ce carnaval axiologique, les idées de Brunschvicg paraissent irrémédiablement périmées. Dans la triste fin de sa vie, juif hors la loi sous l'occupation nazie, le philosophe constatait, non sans mélancolie, que son existence avait été celle d'un enfant gâté. La Belle Époque est finie ; dans l'explosion ou implosion générale de la conscience contemporaine, positivisme ne rime plus avec spiritualisme ; l'eschatologie brille par son absence. L'ère cousinienne de la pensée française est terminée, et [27] celle-ci, divisée contre elle-même, ne sait plus à quel saint se vouer. Aux alentours de 1945 déjà, Sartre et Merleau-Ponty procèdent de Husserl et de Heidegger et non des maîtres qui enseignaient à la Sorbonne au temps où ils y faisaient leurs études. La rupture de tradition est sensible, liée à l'épreuve de la guerre, de l'occupation et de la Résistance.

La Première Guerre mondiale, en dépit du déchaînement des haines et de l'immensité du désastre, n'avait pas produit d'effets pervers irrémédiables dans l'ordre des principes de la civilisation. Les belligérants avaient pu se reprocher mutuellement certaines atrocités, certaines violations des lois de la guerre. Mais dénoncer un manquement à la loi, c'est reconnaître la validité de la loi. Au cours du dernier conflit, tous les principes moraux ont été violés ; les progrès des technologies les plus meurtrières ont étendu prodigieusement l'ampleur des massacres. Surtout, les nations totalitaires ont mis en œuvre le plus complet mépris des droits élémentaires de l'humanité. Plus encore que les bombardements aériens et l'utilisation de l'arme atomique, les camps de concentration nazis et les chambres à gaz, le goulag soviétique, les persécutions raciales, les génocides en tout genre, bien au-delà des malheurs de la guerre traditionnels, ont mis en évidence la possibilité d'une horreur institutionnalisée et systématisée, dépassant les limites de l'imagination la plus dévoyée. Évidences de fait qui dénonçaient la faillite des illusions du droit naturel et l'irréalisme [28]

mystificateur de tous les plaidoyers bien pensants en faveur du Bien, du Beau et du Vrai. Un tel constat de la carence de la raison devait imposer à la réflexion un nouveau cours. Si les nations de proie avaient triomphé, si l'Allemagne hitlérienne, le Japon ou la Russie de Staline avaient réussi à étendre leur domination à l'univers entier, la tradition du rationalisme libéral aurait été effacée de la surface de la terre, en dépit de sa prétention à une validité absolue. Or, la victoire précaire de l'Occident n'a pas été acquise par la suprématie théorique du droit naturel sur les tyrannies démentes. La victoire est revenue aux détenteurs des technologies les plus effroyables et des plus nombreux bataillons. Deux bombes atomiques ont mis fin à la guerre en Extrême-Orient, *ultima ratio* des puissances qu'on est convenu d'appeler démocratiques. Fin du fin de la recherche scientifique, ces engins ne pouvaient prétendre à une valeur morale supérieure à celle des fusées V 1 et V 2 que les hitlériens avaient fait pleuvoir sur Londres. Si les savants germaniques étaient parvenus, avant les Anglo-Saxons, à mettre au point l'arme atomique, ils seraient sortis vainqueurs du conflit, contre toute vaine défense de la part des mainteneurs de la démocratie libérale et des droits de l'homme.

Mes maîtres accordaient une validité universelle aux principes du droit naturel, gagés à leurs yeux par l'universalité des résultats de la recherche scientifique. Bachelard me confiait un jour qu'il ne mettait [29] jamais les pieds dans les congrès de philosophie, où chacun parle pour soi sans écouter personne, en l'absence de tout dialogue possible dans la cacophonie des positions opposées. Aucune norme unanimement reconnue ne peut faire prévaloir son arbitrage entre des argumentateurs, qui donnent l'impression de se boucher les oreilles ou de se tourner le dos. Au contraire, disait Bachelard, les colloques des mathématiciens et des physiciens valent le déplacement. L'un d'eux passe au tableau, où il inscrit la séquence de ses calculs ; si quelqu'un conteste le point de vue ainsi présenté, il expose aux yeux de tous ses propres équations et l'assemblée juge, en fonction du droit commun des mathématiques, qui a raison et qui a tort. Le Japonais, le Russe, le Chinois et l'Américain parlent la même langue, celle des chiffres, qui n'est pas sujette aux erreurs de traduction.

Le Congrès international permanent désigné, non sans ironie, sous le nom d'Organisation des Nations unies rassemble les représentants de plus de cent cinquante nations, ou prétendues telles. Les débats

dont elle est le théâtre évoquent malheureusement plutôt le congrès des philosophes que celui des mathématiciens. Chacun parle en sa langue, et la diversité linguistique se double d'une opposition irréconciliable des idéologies. Les sessions des Nations unies ne cessent de répéter le psychodrame de Babel dans la tour de verre de New York. Le positivisme spiritualiste de mon maître Brunshvicg [30] affirmait l'espérance que les philosophes pourraient un jour prochain converser entre eux dans la langue des savants, sur la base d'un commun acte de foi dans les principes de la science. Espérance déçue. S'il est vrai que les spécialistes de la recherche atomique dans le monde entier parlent la même langue et se mettent d'accord sans grande difficulté sur les problèmes qui les intéressent, les philosophes et les politiques sont séparés par des lignes de démarcation plus infranchissables que le mur de Berlin.

Le rationalisme bien tempéré, en faveur jusqu'au milieu du vingtième siècle, avait succédé, en Occident, à l'utopie de l'œcuménisme chrétien. Le thème de la *Republica christiana*, de l'unité spirituelle et intellectuelle de la *Romania* s'était imposé à l'Occident médiéval, en dépit des tiraillements et des luttes pour la prééminence disputée entre le pape et l'empereur. Le réseau international des Universités avait magnifiquement illustré cette unité culturelle, incarnée dans la pierre des cathédrales comme dans les grandes Sommes de théologie et de philosophie. Le traumatisme de la Renaissance et de la Réformation avait mis fin à ces siècles d'unanimité ; l'élargissement, la démultiplication des mondes géographiques, intellectuels et religieux rendait indispensable un regroupement des esprits. Les guerres de religion s'étaient soldées par un armistice consacrant la division de la chrétienté. Un regroupement était indispensable sur la base de valeurs neuves, [31] susceptibles d'être reconnues par ceux qu'opposait la diversité des professions de foi.

La doctrine du droit naturel, élaborée dès le début de l'âge moderne par les dominicains de l'école de Salamanque, reprise par le protestant libéral Grotius fournit un œcuménisme de substitution, indépendant des dénominations religieuses, et valable même en dehors de la sphère d'influence du christianisme. Le projet consistait à définir les principes d'un espace mental et moral au sein duquel pourrait se réaliser le regroupement des spiritualités du Vieux Continent, en dépit de leurs dissonances, mais aussi des humanités découvertes dans les Terres

Neuves jusqu'aux extrémités de la terre. Étrangers au christianisme, ces hommes de couleurs et de races différentes appartenaient sans nul doute à l'espèce humaine ; une bulle du pape en avait décidé ainsi en 1537, en ce qui concernait les Indiens d'Amérique. Le droit naturel définissait le statut juridique commun à tous les membres de l'humanité, sous l'invocation de la seule raison. La doctrine devait être élaborée par les juristes du dix-huitième siècle, qui formulèrent le nouveau Décalogue des droits de l'homme, auquel les révolutionnaires de Paris donnèrent force de loi en 1789.

La Déclaration des droits de l'homme, résumé, ou credo, de l'âge des Lumières, en dépit des objections, réfutations et conflits de toutes sortes qu'elle suscita, devait entrer dans les mœurs de l'Europe libérale du dix-neuvième siècle. Les [32] insuffisances et manquements divers ne remettaient pas en question le fait que les polémistes, les protestataires se référaient à ce texte canonique communément reconnu. Les grandes puissances diffusaient cette mentalité dans leurs empires coloniaux, épars sur toute l'étendue de la planète, fournissant ainsi aux membres des ethnies dépendantes les principes de la protestation contre l'exploitation étrangère et l'injustice éventuelle. L'affirmation théorique des libertés fondamentales et du respect de la personne humaine conserve son importance, même si l'autorité établie viole les droits qu'elle a hautement proclamés. L'hypocrisie est un hommage du vice à la vertu ; la victime conserve l'espoir de mettre le persécuteur en contradiction avec lui-même. À l'âge des Lumières, le meunier de Sans Souci, menacé par les empiétements du souverain éclairé Frédéric II, peut faire prévaloir son bon droit. « Il y a des juges à Berlin. »

L'atroce vingtième siècle a vu prospérer les régimes totalitaires et autoritaires qui régissent la majeure partie de la population terrestre sans égard aucun pour les droits de la personne humaine. Plus de cent cinquante nations, majeures ou mineures, sont représentées aux Nations unies. On a calculé que moins d'une trentaine d'entre elles reconnaissent à leurs nationaux les garanties élémentaires de la démocratie. Certaines sont soumises à des princes absolus, d'autres à des tyrans abominables et grotesques, césars de carnaval et héros de romans [33] noirs ; ailleurs dominant des chefs militaires imposés par des coups d'État, ailleurs des dictateurs qui fondent leur absolutisme répressif sur des doctrines prétendument révolutionnaires, imposées par une politique toute-puissante. Les non-conformistes, ceux qui se

réclament de l'éthique des droits de l'homme ou de la raison raisonnable, ont le choix entre la prison, la déportation, le camp de concentration, l'exécution capitale - ou la soumission et le silence de la honte. Quoi que puissent en penser les anticolonialistes au cœur pur et aux idées courtes, les sujets de Bokassa, d'Amin Dada, de Kadhafi, de Sékou Touré, de Khomeiny, de Ceaucescu, de Jaruzelski, de Pinochet ainsi que des nombreux autres potentats qui sévissent sur la face de la terre bénéficient d'une sécurité juridique inférieure à celle que leur assuraient les régimes coloniaux de jadis. Car il y avait alors des juges au chef-lieu du territoire.

Même s'il s'agit de considérations intempestives, c'est un fait que le nombre des victimes de l'impérialisme colonial au cours du dix-neuvième siècle est sans commune mesure avec les carnages suscités en peu d'années par la décolonisation, et qu'elle ne cesse de perpétrer chaque jour. La « libération » pacifique de l'Inde par les Anglais a été immédiatement suivie par d'effroyables massacres engendrés par les haines religieuses dans le continent indien, qui n'a pas cessé jusqu'à présent d'être le théâtre de sanglants affrontements. Gandhi, le « libérateur », l'apôtre de la non-violence n'a pas été [34] victime d'un ignoble colonialiste anglais ; il a été assassiné par un de ses concitoyens, conscient et organisé, affranchi par ses soins du joug étranger. Il en fut de même pour Indira Gandhi. Quand les juridictions occidentales faisaient une victime dans les territoires dépendants, aussitôt des voix s'élevaient pour dénoncer l'intolérable violation des droits de l'homme. Ces mêmes voix se sont tues devant les millions de victimes des massacres et génocides en tous genres perpétrés en Inde, dans l'ancien Congo belge, au Nigeria, en Guinée-Bissau, au Ghana, en Ethiopie, à Timor, aux Indes néerlandaises, en Afghanistan, au Cambodge et en bien d'autres lieux, y compris la Russie soviétique, où les étrangers sont interdits de séjour. Tout cela se passe trop loin ; les cadavres qu'on ne peut pas compter sont des cadavres qui ne comptent pas. Et puis charbonnier est maître chez soi ; une fois acquise la juste indépendance de ces entités vagues et indéterminées que l'on est convenu d'appeler « peuples » et « nations », libre à ces groupements humains de confier la gestion de leur « liberté » au tyran exterminateur de leur choix, qui disposera à sa façon du droit sacro-saint des peuples à disposer d'eux-mêmes.

La pratique des droits de l'homme par les Occidentaux est éminemment sélective, inspirée par un racisme à rebours et, sans doute, un profond sentiment de culpabilité. Le seul territoire africain où le non-respect des droits de l'homme fasse l'objet d'une unanime réprobation est l'Afrique du Sud, [35] dont les gouvernants blancs font preuve d'injustice envers les habitants noirs du territoire. Tout se passe comme si les autres États du continent étaient, de ce point de vue, tout à fait irréprochables. Or, on doit objectivement reconnaître que le degré de sécurité juridique dans l'ensemble de ces pays varie de zéro à pas grand-chose, certains d'entre eux, exceptions honorables, se hissant jusqu'à un niveau acceptable ; mais la plupart sont en proie aux haines tribales, aux génocides et aux pronunciamientos militaires. Les puissances occidentales et les instances internationales pratiquent à l'égard de cet état de choses une stricte non-intervention dans les affaires intérieures de ces pays souverains. Seule exception, l'Afrique du Sud, mise à l'index, vouée aux gémonies, alors que c'est la région la plus prospère, celle où le niveau de vie général est le plus élevé. Ailleurs règnent souvent des guerres civiles compliquées d'interventions étrangères, auxquelles nul ne prête attention puisqu'elles ne sont pas le fait de puissances réputées « colonialistes ». La conscience universelle a réprouvé la « sale guerre » du Vietnam menée par l'impérialisme américain : mais cette même conscience, mises à part quelques récriminations sans effet, a très bien toléré l'extermination du peuple cambodgien par les Khmers rouges, ou la guerre menée par les Soviétiques pour la conquête de l'Afghanistan. Les Russes et leurs protectorats épars sur la surface de la planète sont censés constituer des « démocraties » au-dessus de [36] tout soupçon, et de ce fait exonérées par avance de toute culpabilité même dans le cas où cette culpabilité est la plus flagrante.

Autre cas particulièrement remarquable, celui d'Israël. Ce petit État est le seul de toute la région à posséder une Constitution démocratique irréprochable ; le seul qui respecte les droits de l'homme, qui bénéficie d'élections entièrement libres et jouisse d'un régime parlementaire intégral. Les pays environnants sont soumis à des régimes féodaux qui brillent par l'absolutisme des souverains, le fanatisme religieux, le déchaînement des haines intestines et une férocité sans bornes ; la sécurité juridique n'y est aucunement assurée, ni le respect de la personne humaine. Or l'État d'Israël seul fait l'objet d'attaques incessantes de la

part non seulement de ses ennemis, mais aussi et surtout de ses amis, dès qu'il emprisonne un de ses ressortissants arabes, ou encore lorsqu'il laisse, par manque de vigilance, certains clans locaux se massacrer entre eux. Mais lorsque Israël ayant évacué le terrain occupé, après avoir encouru la réprobation universelle et celle même de son opinion publique, les factions libanaises reprirent leur combat fratricide, se massacrant jour après jour pendant des mois et des mois, les instances internationales et l'opinion mondiale n'y trouvèrent rien à redire. Le dictateur syrien Hafiz el-Asad, un beau jour, soupçonnant d'intentions hostiles la ville de Hama, habitée par une ethnie différente de la sienne, fit, il y a peu d'années, raser la [37] cité par son aviation et son artillerie. Vingt mille victimes demeurent ensevelies sous des décombres que l'on n'a pas déblayés. Les belles âmes de l'idéologie démocratique n'ont pas soufflé mot devant cette procédure expéditive pour se débarrasser de l'opposition ; et les institutions internationales, garantes des droits de l'homme, se sont bien gardées d'intervenir dans les affaires intérieures d'un État indépendant, alors qu'elles harcèlent de leurs censures et sanctions l'Afrique du Sud et Israël, pour l'excellente raison que les principes de l'humanité ont encore cours dans ces États et que l'on peut s'y référer pour interpellier leurs dirigeants, alors qu'ils sont complètement intraduisibles dans la langue des potentats déments qui règnent sur une grande partie de la planète.

Les intellectuels occidentaux ont dénoncé avec véhémence les crimes du chah d'Iran et de sa police politique, lesquels faisaient face tant bien que mal et plutôt mal que bien à la violente montée d'un fanatisme politico-religieux, opposé à la modernisation du pays entreprise par le souverain. Le régime criminel du chah a été balayé, au grand soulagement des belles âmes qui, tel Michel Foucault, prirent fait et cause pour la révolution islamique. Parvenu au pouvoir, l'imam Khomeiny déclencha une guerre sainte intérieure et extérieure, faisant des victimes innombrables, que n'honorent même pas les protestations rituelles des grands signeurs pétitionnaires au nom de la conscience universelle. Or la [38] « révolution » de Khomeiny et celle de Kadhafi menacent directement l'ordre du monde, par la corruption et le terrorisme généralisé dans le silence honteux des institutions internationales. On imagine ce que seraient les anathèmes de ces mêmes instances si l'Afrique du Sud faisait sauter des avions en plein vol ou en-

voyait ses agents mitrailler les passants dans les rues des capitales occidentales.

La profonde remarque d'Engels sur la raison, règne idéalisé de la bourgeoisie, possède peut-être ici une valeur explicative. L'ordre « bourgeois », celui du droit naturel, des droits de l'homme et de la démocratie libérale n'est applicable aujourd'hui qu'à la partie restreinte de l'humanité qui se réclame de ces principes. Le reste du monde, qui ne se situe pas dans la sphère d'influence de la raison occidentale, est parfaitement libre de s'entredéchirer dans le déchaînement de barbaries contradictoires et dévastatrices ; on peut déplorer cette situation, on n'a pas le droit de la juger, ni d'intervenir pour contrecarrer les agissements de tyrans fous et criminels. Des enfants « bien élevés », s'il en existe encore, peuvent être rappelés à l'ordre, et même punis, s'il est permis d'employer ce mot suspect, au nom de la morale puérile et honnête qu'on leur a enseignée. Mais les enfants sans éducation, les dévoyés sauvages des banlieues, bénéficient de la liberté et de l'impunité accordées par nos sociétés à ceux qui se situent en dehors du droit commun. L'enfant bourgeois, dans le règne idéalisé de la raison, sera [39] l'objet d'une sanction s'il dérobe une friandise qui ne lui avait pas été préalablement donnée ; mais le « loubard » de banlieue peut voler des bicyclettes et des motocyclettes, agresser les passants en toute sécurité, assuré que la police et la justice fermeront les yeux sur ces activités innocentes, qui font partie de son statut particulier. Le respect du bien d'autrui ne lui est pas opposable ; le vol est reconnu comme un droit de l'homme pour certaines catégories sociales, avec le consentement de la magistrature.

Sans doute faut-il voir ici l'un des signes patents de la décadence et déchéance de l'Occident. L'Europe du dix-neuvième siècle vivait dans la bonne conscience de l'expansion industrielle et coloniale, étendant à la terre entière le réseau de sa domination et de ses valeurs. Les expositions universelles étalaient au grand jour le credo technologique de la civilisation moderne. La bourgeoisie a cessé d'être conquérante ; l'univers du vingtième siècle a emprunté à l'Europe ses technologies, ses ressources financières, et demeure dans ce domaine tributaire de l'Occident, qui continue à lui fournir abondamment des armes et des machines. Mais les États jadis dépendants et maintenant émancipés rejettent l'idéologie universaliste des dominateurs d'hier. Cette idéologie justifiait la domination elle-même. Ainsi, le schéma rationnel d'un

ordre cosmopolitique demeure l'apanage d'une petite partie du monde, isolée et bafouée par les masses innombrables des populations sous-développées, soumises [40] à des souverainetés aux yeux desquelles les principes abstraits de la démocratie libérale ne signifient rigoureusement rien.

L'expansion européenne du dix-neuvième siècle avait trouvé ses apologistes comme Disraeli et Seeley, et ses poètes comme Kipling, exaltant la noble tâche de l'homme blanc, appelé à conduire le monde vers la paix, la justice. La France aussi avait eu ses grandes figures de soldats pacificateurs et civilisateurs : un Gallieni, un Liautey. Les gens de gauche eux-mêmes, les libéraux politiques et intellectuels, tel un Jules Ferry, étaient favorables à la colonisation, destinée à propager parmi les populations indigènes les sains principes de la démocratie et des droits de l'homme ; la colonisation se justifiait dans la mesure où elle utilisait les voies de l'impérialisme pour assurer la promotion des humanités inférieures, en proie à l'ignorance et à la superstition. L'éducation primaire assurée à tous devait être la voie royale de l'évangile moderne, formateur de citoyens conscients et organisés sur le modèle des républicains laïques de la lointaine métropole. Par la voie du certificat d'études primaires devait ainsi s'accomplir l'unification mentale de la planète Terre.

Ces belles intentions, corroborées par d'honorables réalisations, devaient être emportées dans la tourmente de la décolonisation, après la Seconde Guerre mondiale. Affranchis du joug impérialiste d'une manière ou d'une autre, les peuples naguère dépendants ont jeté par-dessus les moulins [41] l'idéalisme international de leurs anciens instituteurs pour s'adonner résolument aux délices du nationalisme le plus outrancier et du particularisme tribal, brusquement libéré par le départ des gendarmes occidentaux. La forêt, la savane et le désert ont été soumis de nouveau à la loi de la jungle, avec les suites sanglantes que l'on sait. L'incompétence des gouvernants, l'incurie gestionnaire, la corruption ont suscité partout le désordre et ressuscité la famine endémique dont souffraient autrefois les populations indigènes.

Respectueux du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, les Occidentaux ont assisté en spectateurs au désastre de leurs illusions, en se contentant de subventionner la misère par des subsides dont on n'est jamais sûr qu'ils parviendront à leurs destinataires. La bonté originelle de la nature humaine n'étant pas en question, il fallait conclure

que le déchaînement de toutes les perversités était dû au régime colonial, responsable de la corruption des natifs qui, sans l'intervention étrangère, seraient certainement parvenus par eux-mêmes à un état avancé de développement matériel et spirituel. C'est pourquoi les bonnes âmes d'Occident ont pris à leur charge tous les péchés de ce qu'on est convenu d'appeler le tiers monde, accroissant d'autant le sentiment de leur culpabilité propre. Rois nègres et tyrans sanguinaires ont droit à toutes les indulgences ; ils ne sont pas coupables. Toute la faute nous est imputable ; nous n'avons pas fait assez pour [42] eux, nous avons failli à notre mission civilisatrice en ne leur accordant pas assez de largesses intellectuelles et économiques. Pour réparer cette faute, nous devons fermer les yeux sur toutes les exactions, et soutenir indéfiniment de nos dons les malheureuses nations en voie de sous-développement, même si c'est au risque de subventionner le brigandage local le plus éhonté.

On ne saurait trop admirer cette culpabilité profonde qui accable les Occidentaux depuis quelques décennies. Ils ont mauvaise conscience parce qu'ils se sentent responsables des atrocités et injustices du monde entier, en plus des leurs propres. Ils se reprochent le bien-être dont ils jouissent, avec le sentiment confus d'avoir volé aux autres leur abondance, insulte à la pauvreté de leurs lointains congénères. L'Européen d'aujourd'hui, et en particulier l'intellectuel, est toujours prêt à exalter les civilisations exotiques et à dénigrer la sienne. Il est de bon ton d'aller chercher des richesses enfouies dans les traditions africaines et d'exalter la culture arabe, composante admirable de l'ordre mondial. Or le monde arabe, depuis Avicenne, Averroès et Ibn Khaldoun n'a guère fourni de contributions notables au palmarès mondial des lettres et des arts, des sciences et des techniques ; on ne trouve pas de noms arabes parmi les prix Nobel de physique, de chimie ou de médecine, depuis qu'existent les prix Nobel. Cette constatation simple souligne que le monde islamique s'est endormi depuis des siècles [43] laissant à d'autres le soin d'inventer l'aspirine et la pénicilline, la physique atomique et la relativité, la cybernétique et la bicyclette aussi bien que le transport aérien. Où en serait aujourd'hui la civilisation mondiale si l'Europe avait cessé, dans tous les domaines, de chercher et de trouver, de créer, à la fin du Moyen Âge, et si elle en était restée à l'âge mental de saint Bonaventure, de saint Thomas d'Aquin ou de Roger Bacon ?

Toujours prêts à vendre leurs technologies au reste du monde, ou même à les donner gratuitement, les Occidentaux n'en demeurent pas moins en proie à leur sentiment d'infériorité, hantés par l'idée récurrente que les richesses acquises par leur labeur et par leur génie sont des richesses injustes. À la limite d'une certaine conception de la démocratie, le fait que certaines nations sont plus industrieuses, plus prospères que d'autres, peut être considérée comme une infraction aux droits de l'homme. Les mœurs politiques et sociales d'aujourd'hui pénalisent ceux qui travaillent et prodiguent encouragements et secours à ceux qui ne font rien. Les mêmes bons esprits qui dénoncent les « superprofits » du capitalisme sont tout prêts à célébrer la renaissance arabe de l'ère pétrolière comme un juste retour des choses. Or, le pétrole est le fruit de la présence européenne, à qui est dû le travail immense de la recherche, de la découverte et de l'exploitation. Maîtres chez eux, comme il est légitime, les potentats arabes n'ont qu'à commander [44] à leurs sujets de tourner le robinet et de percevoir des prix sans rapport aucun à la peine des hommes nécessaire à la production, peine à peu près nulle en la circonstance. On croyait pourtant, conformément à l'évangile de Marx, que la valeur est proportionnelle à la quantité du travail humain investie dans les marchandises fabriquées. Il semble que le principe ne s'applique plus lorsque les bénéficiaires du système ne sont pas des Occidentaux. Il faut ajouter que la prétendue « révolution islamique », jusqu'à preuve du contraire, n'est guère autre chose qu'une explosion de fanatisme viscéral et meurtrier, dont le principal moyen d'expression est la guerre sainte contre les infidèles du dedans et du dehors. Ce qui n'empêche pas les apologistes professionnels de l'Islam de célébrer la sagesse millénaire de cette religion universelle, génératrice de la plus haute spiritualité. Les porte-parole les plus éloquents de la spiritualité en question illustrent plutôt mal cette élévation de pensée. Et si l'on prétend justifier les guerres saintes ou du moins les excuser, en évoquant les excès des croisades jadis, ou les horreurs hitlériennes ou soviétiques, le caractère pathologique ou plutôt démoniaque de toutes ces atrocités n'en demeure pas moins. Même couvertes par un drapeau religieux ou idéologique, les perversions en question ne peuvent être jugées que comme des crimes contre l'humanité, tristement significatives de la régression de toutes les valeurs en cet épouvantable vingtième siècle, dont les thuriféraires du [45] progrès nous annonçaient monts et merveilles. L'idée de Progrès promettait en 1900 des lendemains qui chantent à l'humanité en-

tière ; elle a aujourd'hui fait faillite. Ses derniers évangélistes, les docteurs du marxisme-léninisme ont renoncé à annoncer la paix et la prospérité universelles pour demain ; cette grande espérance s'est perdue dans la révélation des crimes démentiels de Staline, dont les épi-gones n'en continuent pas moins à faire rage avec impunité dans diverses parties de la planète.

Tout cela pour éclairer la situation spirituelle au sein de laquelle se situait le dialogue avec Brunschvicg, dont *Mythe et Métaphysique* était l'expression. Mon vieux maître avait disparu au temps des horribles persécutions hitlériennes, sans avoir pu être témoin des convulsions auxquelles le monde est en proie depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale. Le personnage démoniaque d'Hitler apparaissait alors comme l'incarnation du Mal, mais on pouvait en ce temps conserver l'espérance que les « démocraties » qui luttaient pour la « bonne cause » finiraient par l'emporter ; la Russie soviétique faisait front contre l'envahisseur nazi ; elle appartenait sans conteste au camp des justes. La paix par le droit se trouvait au bout du dur chemin de la guerre, pour le bien-être d'une humanité débarrassée de ses oppresseurs et réconciliée dans la justice et dans l'abondance. Les temps de crise et de déchirements [46] sont propices à l'éclosion de la mentalité eschatologique. Léon Brunschvicg a pu finir ses jours dans la ferme conviction que la justice immanente assurerait le triomphe de la Vérité, appuyée par les plus gros bataillons et les armements les plus puissants, au service d'un Dieu rémunérateur et vengeur. « *Onward Christian soldiers* », comme chantait le cantique anglo-saxon.

Paru en 1953, l'année même de la mort de Staline, *Mythe et Métaphysique* ne pouvait prendre en compte cet événement, non plus que la révélation qui suivit de la véritable personnalité du tyran, par les Soviétiques eux-mêmes. Staline avait combattu Hitler et très largement contribué à sa défaite finale. Mais, aux yeux d'une opinion mondiale stupéfaite et épouvantée, il apparaissait, à en croire ses amis, ses collaborateurs les plus directs, que Staline était un autre Hitler, aussi dément que son *alter ego*, un tsar rouge régnant par la terreur sur un peuple immense domestiqué par sa police. Le tout au nom de la pensée de Karl Marx et de la justice sociale révolutionnaire, qui n'avait certainement rien à voir avec les agissements d'un paranoïaque en proie à ses fantasmes. Or ceux qui révélaient ces horreurs, auprès desquelles celles d'un Caligula paraissent d'aimables plaisanteries,

avaient accepté passivement et exécuté les directives les plus inhumaines. En dépit de victimes par millions une nation immense, soumise aux techniques de l'intoxication collective, avait vénéré le monstre politique placé à sa tête. Cela [47] s'appelait le « culte de la personnalité », forme contemporaine de l'opium du peuple, suscitée dans les diverses formes de régimes totalitaires, et qui se maintient toujours un peu partout après la mort de Staline et celle de Mao Tsé-toung.

Le fameux rapport qui fit officiellement quelque lumière sur la personnalité de Staline était censé ouvrir l'ère de ce que l'on est convenu d'appeler la « déstalinisation ». Malheureusement, ce beau programme, qui devait rétablir en Russie et dans ses satellites le règne de la liberté et de la justice, se réduisit à une vaine formule. Le monstrueux appareil répressif du pouvoir mis en place par Staline fut maintenu, et nul parmi les exécutants des crimes contre l'humanité ordonnés par le despote ne fut inquiété. Les Occidentaux avaient surveillé d'un œil soupçonneux les procédures de la dénazification contre les criminels nazis, et dénoncé leurs manquements et insuffisances. Mais ils admirent de bon gré que Staline avait été criminel tout seul ; à part quelques règlements de comptes individuels entre potentats du Parti, les centaines de milliers de bourreaux et de tortionnaires communistes bénéficièrent d'une amnistie pleine et entière, et purent continuer paisiblement leurs activités au service de la cause du Parti et de la Révolution.

Mais cela est une autre histoire dont l'honnête Brunschvicg eut le privilège de ne pas être témoin. De même, il n'assista pas aux conséquences maléfiques de cette péripétie historique, en elle-même [48] juste et conforme au droit des gens, que fut la décolonisation. Le reflux de l'impérialisme colonial engendra un peu partout un vide politique aussitôt rempli par des impérialismes plus ou moins camouflés, qui substituèrent aux anciennes dépendances des protectorats d'un type nouveau. La présence même de troupes étrangères sur le sol national, signe majeur de dépendance, ne fut pas épargnée aux nouveaux États ; la tutelle coloniale fut en règle générale compensée par l'avènement d'autocraties locales, souvent rongées par de sanglantes luttes intestines, résurrection du tribalisme de jadis, colorées à neuf par les idéologies contemporaines.

L'auteur de *Mythe et Métaphysique* était le témoin de la nouvelle conjoncture mondiale. Il avait formé sa pensée au temps de la montée du fascisme et de l'hitlérisme ; il l'avait mûrie dans les désastres de la guerre, puis à l'intérieur des barbelés d'un camp de prisonniers en Allemagne. Le démenti apporté par les événements aux généreuses doctrines de la démocratie et du pacifisme mondial ne se trouvait pas corrigé par la suite des temps, en dépit de la victoire des Alliés d'un moment, qui se désunirent dès qu'ils eurent triomphé de leurs adversaires, et sans doute même avant. Le triomphe militaire tournait presque aussitôt au désastre idéologique et politique. L'ordre international était plus fragile que jamais, et l'institution des Nations unies ne mérita jamais son nom.

Le désastre du droit des gens s'accompagnait d'un désastre tout aussi grave, interférant avec le [49] premier, le désastre de la Science, Verbe des temps nouveaux, espérance eschatologique de lendemains triomphants pour une humanité unifiée selon les normes de la Vérité objective et rigoureuse. Cette Vérité, qui promettait à ses fidèles un absolu de rechange, s'était désintégrée dans le courant du vingtième siècle. Sa prospérité même, ses acquisitions prodigieuses allaient de pair avec une décomposition interne en disciplines de plus en plus spécialisées. Brunschvicg croyait à l'unité du savoir, sous le patronage de la rigueur mathématique ; il croyait à la possibilité d'une spiritualité, fondée sur l'extrapolation des qualités d'esprit mises en œuvre par la recherche scientifique. Le savant figurait l'exemplaire nouveau de l'homme de bonne volonté, le saint des nouveaux jours, équipé des vertus d'honnêteté et de philanthropie, nécessaires et suffisantes pour assurer les fondements d'une spiritualité toute neuve. Entre 1880 et 1930 fleurit une littérature sur le thème de la morale et de la science et de la religion de la science. Le manifeste de Renan, *L'Avenir de la science*, ouvrage de jeunesse publié tardivement (1890), est un beau témoignage de ce prophétisme qui conjugue le développement de la connaissance exacte avec celui de la démocratie et de la justice sociale. La nouvelle loi sera celle d'un homme éclairé, sans concession aucune à l'irrationalité et au dogmatisme des religions traditionnelles.

Brunschvicg exposait ses conceptions sous une forme plus subtile et mieux élaborée ; on peut dire, [50] sans faire preuve d'une cruauté excessive, qu'il en partageait l'extrême naïveté. La recherche scientifique, en ce vingtième siècle, n'a pas cessé de faire la preuve du génie

humain, au-delà même des imaginations les plus folles des âges précédents ; les anticipations de Jules Verne n'osent pas promettre les inventions dont se compose la réalité quotidienne d'aujourd'hui. Mais l'immense bond en avant des sciences et des technologies n'a contribué en rien à l'amélioration morale, politique et sociale de l'humanité. C'est le contraire qui s'est produit.

L'idole de la Science a été brisée en mille morceaux. Il existe une multitude quasi innombrable de disciplines, dont un bon nombre n'ont qu'une brève durée de vie. Chacune revendique un territoire propre et un langage spécifique ; ces axiomatiques spécifiques ne sont pas susceptibles d'un regroupement dans un espace commun et sous la fédération d'une langue unitaire. L'écriture mathématique, malgré de nombreux assouplissements et en dépit de ses propres fractures internes, n'est pas applicable partout, elle ne met en cause que des aspects formels, extrinsèques de la connaissance. D'autre part les sciences humaines, sciences inexactes, non rigoureuses et approximatives, tiennent une place de plus en plus importante dans l'encyclopédie du savoir. Elles se réclament de formes d'intelligibilité qui, si elles utilisent souvent des instruments mathématiques, mettent en cause des présupposés sans commune mesure avec le [51] simple formalisme logique, contenant occasionnel d'un irréductible contenu. Le rêve de la parfaite transparence, de la formule d'univers qui rendrait compte en une expression simple de la totalité des phénomènes n'est qu'une utopie qui semble bien aujourd'hui avoir perdu ses sectateurs.

La science actuelle, désarticulée et pulvérisée, a renoncé à cette majuscule, que sans doute Brunschvicg vénérât encore au profond de lui-même. Il n'y a plus de Science ; il y a des savants innombrables, ou plutôt des « chercheurs », comme on dit plus modestement. Et s'il est vrai que le nombre des chercheurs en activité aujourd'hui à travers le monde dépasse le nombre de ceux qui ont opéré depuis l'avènement de la science moderne, ce pullulement n'est pas la preuve de l'existence de la Science, mais plutôt le signe de sa décomposition pathologique en une masse de travailleurs qui s'agitent dans tous les sens et tous les non-sens, sans aucune unité, aveugles conduits par d'autres aveugles au sein du désordre de Babel. L'impossibilité radicale de toute épistémologie unitaire est soulignée jour après jour par la revendication de la *pluri-multi-inter-* ou *transdisciplinarité*. Toutes sortes de voix autorisées s'élèvent pour dénoncer l'obscurantisme menaçant

engendré par la dislocation d'une vérité parcellaire qui ne cesse de s'émietter davantage, dans l'indifférence, ou plutôt l'inconscience de la plupart des intéressés. L'idée de Science a reculé, elle s'est perdue dans les lointains d'une eschatologie qui ne fascine plus grand monde.

[52]

Plus grave encore est la faillite patente de la thèse selon laquelle la prétendue « science » porterait en elle une moralité immanente, garantissant l'heureux avenir d'une humanité unifiée dans la communion du savoir. Idéologie scientiste que perpétue la légende dorée des grands savants, figures héroïques de l'avancement de la connaissance. Les titulaires des prix Nobel, chercheurs généralement obscurs, sont promus du jour au lendemain à la dignité de stars de l'opinion mondiale. Comme si leur compétence scientifique localisée, miniaturisée permettait de les considérer comme détenteurs d'une sagesse universelle, on leur demande leur avis *de omne re scibili* et leurs signatures s'étaient au bas des pétitions en faveur de toutes sortes de causes auxquelles ils sont aussi étrangers que n'importe qui. Du point de vue des valeurs, les sciences et les techniques sont neutres, utilisables à toutes fins. Un couteau peut être employé faute de mieux pour une opération chirurgicale, mais il peut servir à un assassin. À l'heure actuelle, une partie très importante des chercheurs à l'œuvre dans le monde travaille dans des laboratoires constitués à des fins militaires ; directement ou indirectement, ils contribuent à préparer la mort ou l'asservissement de leurs semblables. Il ne semble pas que cela leur occasionne beaucoup de problèmes de conscience. Les savants du premier rang et même du second, qui ont contribué dans tous les domaines à mettre au point l'arme atomique, s'ils avaient été animés d'intentions morales, auraient [53] refusé de mener à bien leur sinistre besogne. Ou pour plus de sûreté, ils se seraient suicidés. On cite bien le cas de Enrico Fermi, atteint de dépression mentale, et celui de Sakharov, objecteur de conscience. Malheureusement, ce fut après-coup et trop tard, preuve que le travail scientifique n'est guère propice à l'accélération de la pensée. Si honorables soient-elles, ces exceptions confirment la règle. Il ne semble pas que les instituts travaillant à un titre quelconque pour ce qu'on appelle pudiquement la « défense nationale » aient jamais, que l'on sache, manqué de bras ni de cerveaux, que ce soit en Russie, aux États-Unis ou en France.

Brunschvicg a quitté ce monde avant le coup de tonnerre d'Hiroshima, avant les fusées V 1 et V 2, mises au point par l'illustre von Braun, au service de la cause criminelle des nazis. Les Alliés des démocraties victorieuses se sont hâtés de prendre von Braun à leur service, et de razzier les scientifiques allemands, lesquels contribuèrent de bon gré à la grande odyssée de la conquête spatiale, apothéose du génie humain. On ne doit pas oublier pour autant que les finalités de ces technologies de pointe sont essentiellement militaires, comme celles de la navigation aérienne. Ce sont les programmes des diverses armées qui contribuent efficacement à la promotion des applications civiles, grâce à d'énormes investissements que ne justifierait pas le budget normal des nations, destiné à des fins pacifiques. Si l'on faisait le compte des savants, techniciens, ingénieurs et [54] ouvriers en tous genres qui travaillent pour les industries de guerre, on s'apercevrait avec un étonnement attristé qu'une grande partie de la population active des nations dites civilisées consacre son activité à préparer l'extermination du reste de l'humanité. Au surplus, ces mêmes nations s'empressent de mettre les produits de leurs déplorables industries à la disposition des États moins avancés, qui ne seraient pas capables de les élaborer eux-mêmes. Ainsi est-il possible aux grandes puissances de se faire la guerre à moindres frais, par la personne interposée de leurs vassaux. Ce qui permet d'expérimenter sur le terrain, en grandeur réelle, l'efficacité des nouveaux matériels.

La guerre, au vingtième siècle, guerre totale, mobilise la vie économique en sa totalité ; c'est-à-dire que l'expansion technique dans son ensemble se place dans la perspective eschatologique d'un conflit qui mettrait en cause la survivance même de l'espèce humaine sur la Terre. Les gouvernements de toutes les grandes puissances, et même des moins grandes, ne peuvent ignorer cette redoutable possibilité ; il leur faut prévoir l'apocalypse atomique, et, dans cette hypothèse, planifier ce terrible avenir de la science, que Renan n'avait pas prévu. Même de petites nations, pacifiques et neutres, telles la Suisse ou la Suède, doivent bon gré mal gré s'engager dans cette voie, au prix du sacrifice peut-être inutile d'une bonne part de leur potentiel économique, sans profit immédiat pour la population. Les dirigeants des [55] États industrialisés se trouvent ainsi dans l'obligation de programmer à grands frais non seulement la mort de l'autre, mais ensemble leur propre survie. Ce qui commande, en vertu d'une contra-

diction interne, le gaspillage stérile de considérables forces productives pour la construction d'abris, le stockage de matériels prophylactiques et d'approvisionnements en tous genres.

Un autre démenti contemporain à l'apologétique naïve de l'expansion scientifique peut être tiré du fait qu'un bon nombre des instituts et laboratoires consacrés à la recherche fondamentale et à la recherche appliquée ont été créés et se trouvent sous la dépendance de puissantes sociétés industrielles, et donc orientent leurs travaux en fonction des intérêts propres des compagnies qui les emploient. Les exemples les plus connus dans ce domaine sont fournis par les services de recherche des grandes entreprises américaines dans le domaine des télécommunications, de la photographie, de la cybernétique, etc. Selon la mesure de ses moyens, chaque corporation technologique et industrielle doit, dans le présent, préparer son avenir, et donc, sous peine de se voir condamnée à disparaître, participer à la course harcelante vers l'innovation qui lui permettra de devancer ou d'éliminer ses concurrents. Ce schéma implacable correspond à la loi du marché dans les pays où règne la libre entreprise. Il ne concorde nullement avec la généreuse espérance de la science pour la science et de la technique au [56] service de l'humanité, exaltée par les défenseurs du scientisme au siècle dernier. La poursuite impitoyable du profit passe avant celle du vrai et celle du bien, en dépit de tous les camouflages dont elle essaie parfois de se couvrir. Les finalités de la science immaculée sont détournées, aliénées en faveur d'intérêts égoïstes. C'est ainsi que la civilisation de l'abondance se corrompt en civilisation du gaspillage.

Par ailleurs, cette captation du savoir, subordonnée à des intérêts matériels, contribue à une dénaturation de la réalité humaine. Des techniques de plus en plus efficaces permettent d'intervenir directement sur la vie physique et mentale des individus en l'orientant dans tel ou tel sens souhaité. Toutes sortes d'agressions mettent en cause la conscience personnelle par la voie du sens auditif ou du sens visuel, sollicités et envahis par des incitations et excitations d'une violence toujours croissante. Acquisitions magnifiques du progrès technique, la photographie, le cinéma, la radio, la télévision et tous les moyens de ce qu'on appelle la communication de masse développent une hypersensibilité cosmique, harcelant l'être humain de sollicitations auxquelles il lui est toujours plus difficile de résister. Dès le deuxième

tiers du vingtième siècle, les dictateurs totalitaires se servaient avec habileté de tous les moyens de la publicité et de la propagande pour imposer leur domination aux peuples fascinés et asservis. Ces moyens n'ont fait que croître et [57] multiplier depuis lors, imposant à l'humanité un régime d'intoxication collective, auquel il semble impossible de résister, sinon en fermant les yeux et en se bouchant les oreilles.

Ces technologies nouvelles sont devenues des éléments constitutifs de la vie quotidienne, suscitant de tels besoins que, s'ils cessaient d'être satisfaits, la masse des hommes souffrirait de carences suscitant une exaspération aux conséquences imprévisibles. Une panne de la radio, une interruption du service de la télévision entraîneraient sans doute des émeutes. La publicité commerciale, ouvertement intéressée, appartient à tel point au décor coutumier de l'existence, au spectacle de la rue, que, si elle venait brusquement à disparaître, l'univers nous paraîtrait dépouillé d'une bonne partie de son charme. Or, les communications de masse, jamais innocentes, charrient le meilleur et le pire, et surtout l'inutile, le superflu. Elles utilisent les voies de la persuasion inconsciente et dépouillent l'individu de toute possibilité de contrôle réfléchi sur ses instincts, ses émotions, ses sentiments ; la contrainte est inapparente, car le message de l'image et du son capte la bienveillance du sujet en sollicitant sa sensualité, son imagination, en vertu d'une prise directe, qui évite le détour de l'intelligence discursive. D'où une diminution capitale de l'être humain, une régression dont l'expression la plus manifeste est la vogue présente de la pornographie audiovisuelle. Éducation à [58] l'envers, dont les pédagogues laïques et républicains de la Troisième République auraient sans doute constaté avec désespoir les effets pervers.

L'avenir de la science n'a pas eu lieu, ni celui de la technique, du moins celui que prévoyait Renan. La science ne véhicule pas spontanément l'Ordre et le Progrès ; elle diffuse aussi bien le mensonge, l'intoxication, la haine, la corruption et l'anarchie mentale. Là même où la loi du profit se trouve théoriquement hors de cause, dans les pays dits socialistes où prédomine une impérieuse planification, la situation ne paraît guère meilleure. La production industrielle ne se trouve nullement au service de l'amélioration de la condition humaine ; le niveau de vie est très inférieur à celui des pays libéraux, et l'effort de guerre absorbe la majeure partie des ressources réelles. Au surplus, l'absence de contrôles efficaces et le défaut de conviction

chez les agents économiques entraîne d'énormes gaspillages, dus aux inerties et frottements d'une machine économique démesurée. Les communications de masse, entièrement aux mains des potentats régnants, sont devenus l'un des moyens les plus efficaces de l'asservissement général.

L'euphorie progressiste n'a pas résisté à l'épreuve des événements. Les philosophes se trouvent obligés par la force des choses à prendre leur partie de cette évidence, si désagréable soit-elle. Les grands penseurs de l'âge classique pouvaient donner à leur pensée un cours résolument optimiste. L'avenir des [59] maîtres scolastiques débouchait sur l'avènement du Royaume de Dieu. Ramus, Francis Bacon, Descartes, Leibniz, Kant, les pères spirituels de la modernité promettaient pour l'avenir une humanité parvenue à l'âge adulte et maîtresse de ses destinées sous l'invocation de la raison universelle. L'empirisme actif de l'âge des Lumières avait réorchestré sur le mode mineur cette bonne espérance. L'initiative humaine qui, dès à présent, prenait en charge l'organisation du monde humain, se substituait à la Providence divine pour mener à bien l'édification progressive de la communauté humaine.

La caractéristique de ce mouvement de pensée est la confiance globale accordée au devenir spontané du monde ; l'ordre et le progrès semblent être les moteurs de l'histoire de l'humanité. Sans doute les hommes modernes sont-ils pour quelque chose dans ce dynamisme général qui semble, dès la fin du dix-septième siècle, assurer le décollage matériel de la civilisation occidentale. Mais cette intervention, mise en honneur par la célèbre Querelle des Anciens et des Modernes dans les années 1690, ne fait que relayer l'heureux agencement d'une nature offerte à l'énergie des hommes pour peu qu'ils mettent en lumière ses agencements et sachent s'y conformer. *Natura non nisi parendo vincitur*. À en croire l'empirisme de Locke, pensée dominante du siècle des Lumières, c'est l'ordre du monde qui dicte sa loi à l'ordre des pensées. La raison et ses normes font écho à l'enchaînement des [60] phénomènes qui s'accomplit dans le monde extérieur. La constitution même de l'intellect se trouve prédestinée dans la réalité des choses ; elle promet ainsi de mener l'humanité à bonne fin. L'éducation de l'individu par l'évidence du réel engage et promet l'éducation du genre humain selon les voies prévues par la Providence, en laquelle Locke a toujours professé une foi inaltérable. Cette même Providence

cautionne le bel optimisme de la pensée d'Adam Smith ; le libéralisme pur du « laisser-faire, laisser-passer », cher à l'économie classique, s'appuie sur la cosmothéologie des Lumières, qui honore dans la création la sagesse du Dieu créateur, attestée par les merveilles de la nature et de l'art. Le très grand Leibniz déjà étayait de son génie mathématique la conviction que tout était pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles.

Brunschvicg a été l'un des derniers tenants de cette idéologie qui faisait confiance à la bonne nature, à l'ingéniosité du Dieu géomètre et artisan dans la programmation de l'univers. Il est impossible aujourd'hui à un homme sensé de croire que le cours des choses, en vertu d'une nécessité intrinsèque, s'oriente spontanément vers le mieux-être de l'humanité dans son ensemble. Tous ceux qui imaginaient le futur sous des couleurs d'abondance, de justice et de paix ont été démentis par l'expérience de l'histoire, laquelle a donné raison aux prophètes de malheur. Nietzsche est sans doute le premier à avoir prévu la faillite de la civilisation occidentale, [61] perçant à jour l'illusion des positivismes à courte vue et les dangers de la démocratie ; il a dénoncé avec vigueur la mystification des savants, grands prêtres des masses modernes ; il a décrit les formes nouvelles d'une barbarie qui menaçait de submerger le monde industrialisé, victime de la médiocrité ambiante. Nietzsche a annoncé la mort de Dieu, c'est-à-dire l'impossibilité désormais de donner un sens intelligible à l'univers humain, que ne cautionne plus aucune Providence transcendante. De cette mort de Dieu résulte ensemble la mort de l'homme, dont le destin est lié analogiquement avec celui de Dieu, en vertu de la réciprocité entre l'anthropologie et la théologie, effacées conjointement dans l'universelle perdition du sens. Prophète de la modernité, Nietzsche n'a pas été jusqu'au bout de sa pensée. L'annonciation du surhomme évoque en effet la possibilité d'un ordre nouveau, susceptible de sauver ce qui a été perdu. L'avenir de Nietzsche n'est pas arrivé, pas plus que celui de Marx, ainsi qu'on peut le constater à un siècle de distance. Le surhomme fondateur d'un nouvel ordre de valeurs ne s'est manifesté nulle part au cours du vingtième siècle ; quant à l'homme total du marxisme, au prolétaire exemplaire, pleinement désaliéné, beau comme Apollon et intelligent comme Goethe, il ne semble guère fleurir dans les espaces sinistres des prétendues « démocraties populaires », qui ne sont ni populaires ni démocratiques.

[62]

Le vingtième siècle a choisi ailleurs ses surhommes. Hitler, Mussolini, Amin Dada, Kadhafi, Staline, Mao Tsé-toung, Ceaucescu ont imposé à des peuples réduits en esclavage l'idolâtrie du personnage que les techniciens de la communication de masse ont mis en place sur le podium des manifestations énormes où culmine le délire paranoïaque des régimes totalitaires. Quant aux nations où survit le libéralisme, elles pratiquent elles aussi le culte de l'homme total, dont l'image est mise au point par des techniciens du même ordre que celles qui font les beaux jours des pays dits « socialistes ». Ces technologies d'ailleurs plus affinées mettent en honneur les héros de notre temps, en la personne des stars du cinéma, des idoles de la chanson et des champions sportifs. Ces catégories sociales représentent aux yeux de nos contemporains la plus haute excellence de l'humanité, au point de susciter sur leur passage des manifestations d'hystérie collective. Résultat obtenu grâce à la mise en œuvre de toutes les ressources des sciences humaines appliquées, qui contribuent à séduire et fasciner des esprits sans défense, ou dont les défenses ont été habilement tournées. L'efficacité de ces méthodes est telle que les hommes politiques, aujourd'hui, s'assurent à grands frais les services de conseils en publicité, chargés de leur fabriquer de toutes pièces une popularité à la mesure de leurs ambitions.

Marx et Nietzsche, bien entendu, ne pouvaient prévoir un tel avenir qui défiait les prévisions les plus [63] apocalyptiques. Les sciences et les techniques de leur temps font figure d'aimables archaïsmes. La guerre de 1870, qui parut aux contemporains une terrible catastrophe, se réduit, dans une perspective rétrospective, à de grandes manœuvres avec tir réel. Quant à l'épisode tragique de la Commune, si cher au cœur des révolutionnaires purs et durs, comparé aux guerres civiles de Russie ou d'Espagne, il se réduit aux proportions d'un incident mineur, sans grande conséquence. Nous le savons aujourd'hui, mais bien entendu, les contemporains étaient condamnés à l'ignorer.

Le génie de Marx comme celui de Nietzsche ne sont pas en question. Le propre du génie, c'est de voir ce que les autres ne voient pas, c'est de déchiffrer les signes des temps, étalés aux yeux de tout le monde mais qui, de par leur évidence excessive, échappent à tout le monde. Marx a ainsi découvert que les mécanismes du système industriel établi en faisaient une machine à broyer les hommes, en vue

d'assurer aux privilégiés détenteurs du capital un maximum de profits. Nietzsche, perçant à jour les présupposés de la culture régnante, en matière de philosophie, de science, de morale, d'art et de politique, a dénoncé la tartuferie de l'ordre établi, la médiocrité croissante engendrée par l'égalitarisme démocratique. Le mot de Flaubert selon lequel le bourgeois est celui qui pense basement résume assez bien cette protestation contre la répression des énergies vitales, et la négation des vertus d'originalité [64] et d'authenticité, en un temps de nivellement où prédomine l'universel abaissement des masses.

Le surhomme de Nietzsche, régénérateur des valeurs, ne s'est pas manifesté, son règne n'est pas venu. L'homme total de Marx demeure le vœu pieux de sectateurs aveuglés par leur foi qui, devant le démenti des faits, se contentent de reporter à quelques siècles de distance l'accomplissement des prophéties. Néanmoins l'enseignement majeur des deux génies du dix-neuvième siècle garde une validité certaine. L'analyse marxienne met en garde contre la logique interne de l'appareil industriel dans son développement spontané, qui tend à écraser sous ses déterminismes implacables la réalité humaine. Dans ce domaine, l'enseignement de Marx a suscité une prise de conscience, point de départ de réactions de compensation très efficaces. L'ordre industriel n'est plus ce qu'il était. Quant à Nietzsche, sa protestation dénonce le mal qui continue à ronger notre civilisation, la médiocrité croissante, l'égalitarisme dans la régression générale des mœurs et des personnalités, le renoncement aux valeurs supérieures, la veulerie et le laxisme dont s'honorent les démocraties modernes. On imagine ses anathèmes devant les *sex-shops*, le *fast food* et les bandes dessinées, lieux d'élection de ce qu'on est convenu d'appeler la culture contemporaine.

Ce qui demeure vivant de la pensée de Marx et de Nietzsche, c'est donc la dénonciation de l'ordre établi, ou plutôt du désordre régnant. Leur vision du [65] monde tel qu'il est apparaît comme pessimiste - à l'opposé de tous les prophètes d'un industrialisme sans ombre et d'un progrès culturel inscrit dans l'ordre des choses. Saint-Simon et ses disciples ainsi que la plupart des théoriciens sociaux du dix-neuvième siècle reprenaient à leur compte l'optimisme foncier de l'âge des Lumières. Les sciences et les techniques en expansion continue relayaient le mouvement naturel de la création en devenir vers un accomplissement heureux. Marx et Nietzsche n'admettent pas ce *happy end* ; on ne peut pas faire confiance au mouvement de l'histoire. L'his-

toire ne s'oriente pas spontanément vers le mieux ; abandonnée à elle-même, elle a tendance à tourner mal, dans les convulsions de la révolution ou la décadence généralisée de la culture. Le plus important dans l'œuvre de ces maîtres, c'est la partie pathologique, le diagnostic. La thérapeutique et le pronostic apparaissent beaucoup moins assurés. Nietzsche, génie solitaire, n'a pas eu de disciples actifs, redresseurs de la culture. Quant aux nombreuses applications de la doctrine de Marx, au prix d'horribles sacrifices, elles ont abouti à des situations pires que les maux auxquels il s'agissait de remédier. L'autocratie des tsars paraît suave à côté du despotisme absolu de Staline. Tout au long du dix-neuvième siècle, à partir de 1815, le régime impérial n'est pas responsable de plus de dix exécutions capitales pour raisons politiques, toujours après des procès en règle. Personne ne saura jamais combien [66] de millions de victimes a fait la terreur soviétique en quelques dizaines d'années.

Bien entendu, Marx lui-même n'a pas de sang sur les mains. L'humaniste qu'il était n'aurait pas donné sa bénédiction aux agissements des tsars rouges qui, sous couvert de libérer les hommes de toute aliénation, les ont voués à un abaissement sans espoir dans la médiocrité matérielle et morale. L'outil de la dialectique a échappé à la main de ses manipulateurs ; elle est devenue une machine à broyer la vie et la dignité des hommes. Le mauvais côté de l'histoire semble l'avoir définitivement emporté ; l'histoire est devenue folle. D'où il résulte que c'est la partie pessimiste de l'analyse marxienne qui a été confirmée par l'événement, la découverte de contradictions qui se maintiennent en dépit de toutes les tentatives de solution. Le capitalisme sauvage était inhumain ; mais le « socialisme », partout où on l'a mis en pratique sous l'invocation de Marx, est encore pire, et d'autant plus qu'il se présente dans le langage mystificateur de l'affranchissement des exploités. De même dans la pensée de Nietzsche, c'est la critique et dénonciation de la culture moderne qui garde aujourd'hui sa valeur ; la décadence annoncée dans les années 1880 n'a pas cessé de s'accroître. La logique interne de la démocratie, conjuguée avec l'industrialisation inexorable de la vie économique et sociale, engendre l'aveulissement général de l'existence, l'abaissement du niveau de vie spirituel et esthétique ; les régimes [67] bourgeois d'aujourd'hui mettent d'ailleurs à leur programme cette dégradation par l'égalitarisme, qui revendique la disqualification systématique des activités supérieures. Sous couleur

de culture populaire et de lutte contre l'« élitisme », résidu des défuntes aristocraties, on privilégie tout ce qui peut favoriser la régression du goût et de l'originalité créatrice. Les idées mêmes d'émulation et d'excellence sont jugées subversives, attentatoires à la dignité d'autrui. Seuls les champions sportifs, en vertu d'une immunité catégorielle, peuvent prétendre faire mieux que les autres, sans doute parce que les valeurs physiques inquiètent moins les pauvres d'esprit, tenants d'un ordre axiologique compatible avec leur propre bassesse.

Ces considérations consacrent la fin des espérances euphoriques enracinées dans la conscience réfléchie et dans l'imagination des philosophes de bonne volonté. La philosophie de Brunschvicg, lorsqu'elle récapitulait le progrès de la conscience occidentale, n'accordait aucune considération particulière à Marx et à Nietzsche, peu enclins à cultiver le jardin des mathématiques et qui, aux yeux de mon bon maître, devaient faire figure d'énergumènes dangereux. Avec eux, en effet, s'écroule le mythe de la bonne nature, le mythe de la bonté naturelle de l'homme, comme aussi le mythe du droit naturel, explicité par les mythes du droit de la nature et des gens. Ces formules procèdent de l'idée que l'ordre des valeurs humaines est garanti par la réalité [68] elle-même. De même que les lois de la physique proposent le déchiffrement de l'ordonnancement des phénomènes, de même les lois éthiques, juridiques aussi bien que les canons esthétiques nous seraient imposés par une autorité indépendante de tout arbitraire humain. D'où une assurance extrinsèque justifiant la confiance dans le présent et l'avenir de l'univers. Le monde est porteur de sens, ou plutôt il est porté par le sens. L'humanité appartient au monde, elle expose le parachèvement du monde, elle est destinée à le conduire jusqu'à son accomplissement, qui ne peut être qu'un *happy end*, dans la perspective d'un optimisme justifié par les progrès antérieurs réalisés par l'espèce humaine.

Cette doctrine correspondait au sens commun plus ou moins élaboré de l'âge des Lumières, qui assemblait bout à bout les acquisitions de la philosophie de la nature et de la philosophie de l'histoire. L'être humain prolonge le perfectionnement graduel de l'échelle des êtres, attesté par les naturalistes. L'homme se situe en haut de la chaîne ; doté de conscience et de raison, il vient relayer le mouvement ascendant, dont il expose une nouvelle étape. Sous sa responsabilité, la même ascendance doit se poursuivre selon le devenir d'une croissance axio-

logique prolongeant la croissance biologique jusqu'à un état de plénitude mal défini, substitut du Royaume de Dieu promis par les théologiens d'autrefois.

[69]

L'imagerie du progrès parut longtemps corroborée par l'augmentation du savoir scientifique et du pouvoir technique, selon un rythme de plus en plus rapide. Les naturalistes du dix-huitième siècle voyaient dans la figure humaine la plus accomplie des formations de la nature vivante, et cette opinion fut orchestrée à nouveau par les *Naturphilosophen* germaniques de l'époque romantique. Il est permis d'espérer que cette forme elle-même n'est qu'un stade dans une évolution qui conduira au-delà même de l'humanité jusqu'à des êtres d'une espèce supérieure ; Nietzsche reprend cette tradition du surhomme, déjà représentée avant lui. En attendant ce rebondissement de l'évolution naturelle, la réalité humaine apporte, dans sa spécificité, la dimension neuve de la culture, tel un nœud dans la flèche de l'évolution, nouveau démarrage qui permet à l'espèce nouvelle de prendre à sa charge le rebondissement culturel de l'épopée de la vie.

La suite des temps n'a pas confirmé le millénarisme ingénu, professé avec la foi du charbonnier par les docteurs de la Belle Époque. Les accroissements de la science et de la puissance de l'humanité ont engendré toutes sortes de désordres imprévus et catastrophiques, que les dirigeants des nations semblent incapables de maîtriser. S'il est vrai qu'un certain nombre de pays ont bénéficié d'une meilleure justice sociale, ce progrès ne s'est réalisé que dans une portion restreinte de la surface terrestre. Là même où les inspirateurs du changement se [70] réclamaient de la doctrine de Marx, les modalités d'application ont été telles, et les convulsions révolutionnaires si violentes, que le doute reste permis quant à la validité et l'efficacité de la méthode. Les experts les plus sérieux mettent en doute l'authenticité des expériences tentées en vraie grandeur sous le patronage prétendu de Karl Marx. Surtout, il apparaît que la lutte des classes, invoquée par les dirigeants révolutionnaires, camoufle, en règle générale, une lutte impitoyable pour la conquête et la conservation du pouvoir, à l'intérieur de chaque pays et dans l'ordre international. Cette volonté de domination et d'asservissement, appuyée sur la mise en œuvre de la force militaire et

policière, violence à l'état pur, se couvre de prétextes idéologiques. Les fleurs de rhétorique des discours officiels dissimulent mal les froids calculs des politiques, dont la seule raison est la raison d'État, même si elle ne peut prévaloir que sur des millions de cadavres.

Marx n'avait pas prévu ces rebondissements de la stratégie mondiale, pas plus qu'il ne pouvait prévoir l'aluminium, les matières plastiques, l'énergie atomique, les ordinateurs, la navigation aérienne, etc., etc. L'âge du charbon et de l'acier est aujourd'hui terminé ; le temps est venu des solidarités planétaires ; les enseignements positifs du *Capital* sont périmés comme les locomotives chauffées au bois ou à la houille. Le pire, dans la situation actuelle, est l'absence de prévision possible. Marx imaginait un avenir par-delà la résolution des contradictions [71] économiques et sociales. Or l'abolition du système « capitaliste » en Russie, deux tiers de siècle après, sur un terrain complètement déblayé des anciennes structures, n'a pas produit les résultats annoncés, mais un gâchis confus au sein duquel on ne parvient pas à discerner le triomphe promis de la justice et de la liberté. Si la première révolution n'était pas la bonne, faudra-t-il en entreprendre une autre, à quel prix, et avec quelle assurance de succès ?

Nietzsche n'avait pas prévu le prodigieux développement des forces de décadence diagnostiquées par lui en son temps, qui était encore celui de l'imprimerie à diffusion limitée, par le livre et le journal. La puissance de l'intoxication collective a été multipliée dans des proportions qui échappent à toute évaluation précise par l'avènement des moyens de communication de masse. Le monde actuel est enfermé dans les réseaux d'une civilisation de l'image et du son, auquel nul ne peut échapper. L'individu est harcelé jour et nuit, interpellé du dedans et du dehors par les rumeurs planétaires qui sollicitent non seulement son intelligence mais aussi son imagination, sa sensibilité, ses pires instincts. Les messages à l'usage des masses doivent, pour atteindre leur but, être formulés dans le langage des masses, et mettre en œuvre les valeurs les plus banales c'est-à-dire les plus dégradées, les plus disqualifiées et les plus disqualifiantes. Il suffit, pour s'en convaincre, d'un coup d'œil jeté sur l'étalage d'un vendeur de journaux et de magazines proposés [72] à la curiosité des foules. Les pédagogies aujourd'hui en faveur soutiennent que les meilleurs élèves de la classe, qualifiés péjorativement de « surdoués », font du tort aux médiocres et aux débiles. Il convient donc de freiner leur soif de connaissances et leur

ardeur au travail, suspectes d'« élitisme », pour les aligner sur les moins aptes, selon la norme de l'égalitarisme démocratique. Le cinéma, la radio, la télévision contribuent de leur mieux à cette dégradation générale, condition indispensable à un succès populaire. Tout cela confirme le pronostic nietzschéen de la décadence inexorable, moteur de notre civilisation. L'individu est prisonnier des innovations techniques, chacune d'entre elles suscitant une forme nouvelle d'aliénation. L'automobile fournit un exemple privilégié de cet asservissement de l'homme aux moyens, devenus pour lui des fins, auxquelles il lui arrive de sacrifier son temps, ses énergies, souvent même sa vie.

Nietzsche avait raison. La civilisation moderne met en œuvre un nihilisme des valeurs ; au lieu de contribuer à l'édification de l'humanité de l'homme, elle met ses forces productives au service d'une régression générale. Au prix d'un énorme gaspillage des richesses disponibles, se poursuit la fuite en avant d'une décadence, dont rien ne permet de prévoir qu'elle s'arrêtera un jour. Rien, parmi les signes des temps, ne donne à penser que ce processus d'autodestruction soit compensé par des influences positives. Les enfants d'aujourd'hui [73] savent de moins en moins, et de plus en plus tard, lire et écrire. Cette carence n'est pas contrebalancée par le fait que, dès leur plus jeune âge, ils sont capables de jouer à des jeux électroniques branchés sur un ordinateur. Le péril majeur, non perçu par nos apprentis sorciers, est qu'un jour la machine à penser dispensera complètement de penser.

À la différence de leurs prédécesseurs des siècles passés, les hommes d'aujourd'hui découvrent que la nature n'est pas porteuse de sens. Nous utilisons les forces de la nature, selon nos besoins, mais ces forces en elles-mêmes sont indifférentes à nos besoins. Le nouveau milieu technologique a recouvert d'une nappe le milieu naturel auquel les citoyens du monde industrialisé sont de plus en plus étrangers et d'ailleurs indifférents ; la nature est pour eux un produit de consommation dont on prend sa part à l'occasion et qu'on néglige le reste du temps. On peut se passer de la lumière du jour, de la chaleur du soleil ; on peut substituer à l'air atmosphérique un air conditionné ; on peut vivre au pôle ou dans le désert, à l'abri des caprices de la météorologie ; on peut même vivre dans l'espace, en dehors de la sphère d'influence de l'attraction terrestre.

La dénaturation de la nature va de pair avec la déshumanisation de l'homme. Détenteur désormais de pouvoirs énormes, y compris celui

de faire sauter la planète, l'être humain semble n'être plus prisonnier de sa condition initiale ; médecine et [74] chirurgie étendent de plus en plus les limites normales de l'existence ; des possibilités imprévisibles ne cessent de s'offrir aux chercheurs, non sans susciter toutes sortes de vertiges dans l'ordre des valeurs. Peut-on créer des monstres ? Peut-on mettre au point l'arme absolue, qui détruira en tout ou partie le séjour des hommes ? Celui qui dispose de possibilités techniques illimitées devrait posséder une envergure mentale illimitée pour les mettre en œuvre ; ce qui n'est pas le cas, étant donné la pente de l'abêtissement général de l'humanité. De là une discordance, dont le caractère dangereux est visible à l'œil nu. Il suffit que l'un des potentats paranoïaques, assez nombreux dans le monde actuel, mette la main sur quelques bombes atomiques et qu'il décide, par fureur démoniaque ou simplement pour s'amuser, d'appuyer sur le bouton. Hypothèse parfaitement plausible.

[75]

Le crépuscule des illusions.
Mémoires intempestifs

Illusions perdues

[Retour à la table des matières](#)

L'humanité d'aujourd'hui ne compte plus sur la bonne nature pour mener la civilisation à bonne fin. Tout le mal que s'était donné l'apologétique, au dix-huitième siècle, pour tirer de l'évolution des espèces et de la structure même des êtres vivants, une preuve supplémentaire de l'existence de Dieu, aurait donc été peine perdue. En dépit des efforts de la philosophie romantique de la nature pour repeindre à neuf cette argumentation, la biologie générale du dix-neuvième siècle, dans son orientation globale, rend à l'idéologie mécaniste la priorité sur les interprétations finalistes. L'ordre qui règne dans l'univers, et dont nous déchiffrons certaines lois, ne semble pas répondre à une intention d'ensemble, ni s'acheminer vers une destination prévisible.

Les deux monuments de la pensée biologique du siècle dernier, dont les inspirations maîtresses demeurent présentes, en dépit du renouvellement des connaissances et de leur considérable accroissement, s'accordent sur ce point, Lamarck, dans sa *Philosophie zoologique* (1809) et Darwin, dans son *Origine des espèces* (1859), s'efforcent de justifier la vie sur la Terre en termes de déterminisme pur. Le [76] Français explique l'apparition de formes nouvelles par la nécessité pour les vivants de s'adapter au milieu et à ses modifications éven-

tuelles. Parmi les innovations qui se manifestent, par hasard, dans les formes organiques, certaines ont une valeur positive et facilitent l'insertion dans l'environnement, d'autres au contraire sont défavorables, comme des monstruosité qui vouent l'individu et l'espèce à la disparition, tandis que les modifications adaptatives facilitent la survie. Lorsque les eaux s'étendent sur la face de la Terre, les oiseaux dont les pattes se complètent de palmes se trouvent privilégiés par rapport à leurs congénères. Les espèces disparues sont celles qui n'ont pas eu de chance dans cette sorte de tirage au sort que représente, au cours de la très longue durée géologique, l'apparition de mutations, favorables ou non. La logique du changement ainsi compris suffit, en dehors de toute référence à une autorité transcendante, à rendre raison de l'immense variété des faits. Génie méconnu, Lamarck renonce à invoquer une quelconque Providence ; l'interaction libre des forces naturelles, obéissant à leur seule nécessité interne, fournit une intelligibilité suffisante du devenir des formes naturelles.

Autre génie, mais celui-là scandaleux et reconnu, Charles Darwin fournit à la pensée moderne les concepts clefs de *sélection naturelle* et de *lutte pour la vie*. Lamarck insistait sur l'importance primordiale de l'adaptation au milieu. Le naturaliste britannique [77] souligne la concurrence entre les espèces, qui se disputent le terrain de la nourriture, disponible en quantité restreinte. La puissance de la vie commande la prolifération illimitée des plantes et des animaux ; mais intervient en sens inverse une régulation spontanée, les plus vivaces, les plus forts éliminent les plus faibles. Les mutations, lorsqu'il s'en produit pour des raisons qui nous échappent, favorisent certaines espèces au détriment des autres, vouées à une inéluctable disparition. Ces principes simples, dont l'existence est confirmée par des exemples très nombreux, permettent à Darwin de justifier l'état présent du peuplement de la Terre, sans recourir à une prédestination de quelque nature que ce soit. L'espèce humaine à son tour est le résultat de la promotion des êtres anthropoïdes ; elle est sortie du rang des créatures vivantes à la faveur de mutations favorables, dues au seul hasard, qui, au long des temps, se sont additionnées dans le cheminement imprévisible qui a conduit de l'animalité à l'humanité.

L'odyssée de la vie, qui, vue de l'extérieur, apparaît comme le mouvement ascendant d'une promotion des espèces, depuis les animalcules les plus simples jusqu'aux êtres plus complexes et jusqu'à

l'homme lui-même, roi de la Création, se justifie donc par le seul dynamisme de l'énergie vitale, mise en mouvement au commencement du commencement. La très longue durée des périodes géologiques, dont les travaux de Lyell permettent de se faire une idée plus précise, autorisait à se représenter [78] la succession des formes naturelles progressant dans le sens de la complexité, en vertu d'une méthode des essais et des erreurs. Le jeu spontané de la sélection naturelle favorise les espèces les plus fortes, les mieux adaptées à l'environnement, au prix d'un énorme gaspillage des êtres les plus faibles, et les moins bien équipés pour le combat en vue de la survivance. Dans cette lutte impitoyable, la série animale accorde lentement la priorité à des individus dotés d'un cerveau relativement plus grand et plus complexe, corrélatif d'une conscience capable de se donner une vision du monde, c'est-à-dire un recul permettant une action à distance, caractérisée par la mémoire et la prévision. L'odyssée de l'espèce humaine, une fois réalisé le décolllement par rapport aux anthropoïdes, demeurés prisonniers de l'animalité, se poursuit selon la dimension nouvelle de la culture. L'humanité affirme son règne nouveau dans les phases successives de la préhistoire et de l'histoire. La dynamique de ce développement est prise en charge par une conscience de plus en plus et de mieux en mieux réfléchie ; mais ses justifications profondes demeurent celles que Darwin a mises en lumière dans les stades inconscients du développement de la vie, concurrence entre les individus et les groupes, élimination des moins résistants, des plus faibles et promotion, par sélection naturelle, des mieux doués pour le combat de la vie sous toutes ses formes.

[79]

L'inspiration de Darwin a fortement influencé la pensée du dix-neuvième siècle finissant, y compris la réflexion de Nietzsche. Elle proposait des principes simples qui bénéficiaient d'une immédiate évidence, applicable à l'ordre politique comme à l'ordre littéraire, artistique ou juridique. La doctrine de l'évolution pouvait inspirer une morale et une philosophie à contre-courant des inspirations de l'âge des Lumières. S'y affirmait en effet un pessimisme, donnant raison aux plus forts, et démentant les belles espérances de la philanthropie, de l'égalité et de la démocratie universelle. La bonté naturelle de l'homme n'est qu'une illusion ; la condition humaine est soumise à la dure loi qui régit le développement général de la réalité. Les luttes politiques,

les conflits sociaux, les révolutions, les guerres civiles et les guerres entre les États illustrent cette nécessité inexorable de la supériorité des plus aptes et des plus forts. Bien avant Darwin, Machiavel avait analysé, avec une lucidité impitoyable, le jeu des forces en action dans le combat politique sous le camouflage des belles paroles et des bons sentiments. Machiavel avait fait scandale ; ainsi fit Darwin, trois siècles et demi plus tard, capable lui aussi d'avoir troublé le sommeil dogmatique des âmes pures.

Marx avait dévoilé la réalité, et ensemble la nécessité, du combat social, de la lutte des classes pour le contrôle de l'appareil de production. Darwin met en évidence la réalité de la lutte des espèces pour leur survivance, grâce à l'élimination des espèces [80] concurrentes. Les mécanismes biologiques sont aussi étrangers aux valeurs morales que les mécanismes économiques. Marx, il est vrai, croit à la possibilité de remettre de l'ordre dans le désordre économique et social, au moyen d'un changement de régime qui permettrait un contrôle rationnel de l'appareil de production. L'expérience n'a pas confirmé la contrepartie positive de sa critique. La lutte acharnée et impitoyable pour le pouvoir se poursuit sous tous les régimes. Pareillement, en dépit de toutes les mesures pour remédier aux effets de la concurrence vitale, le mouvement global de l'humanité privilégie les forts au détriment des faibles. Les tentatives plus ou moins hypocrites pour aider les débilés de toute espèce, pour les mettre en honneur, et au besoin pour réduire à leur niveau physique et mental les individus normaux, et pour dévaluer l'« élite » des « surdoués », se heurtent aux démentis du bon sens et à la nécessité des choses. De même, l'apitoiement de principe manifesté par les grandes nations à l'égard des populations surdéveloppées relève d'un folklore international dont personne n'est dupe. L'assistance aux nations inférieures évoque le comportement du fidèle qui fait l'aumône à un mendiant au sortir de la messe, manière d'acheter à bas prix la bonne conscience du devoir accompli.

Ainsi s'annonçait le démenti aux espérances progressistes qui prophétisaient, grâce aux conquêtes de la science, le règne de la justice, de l'abondance et de [81] la paix par le droit. Il vaut la peine de relire, à un siècle de distance, le nouvel évangile proposé aux foules démocratiques, laïques et républicaines de la Troisième République, par le grand chimiste Marcelin Berthelot (1827-1907), membre de l'Académie de médecine et de l'Académie des sciences, inspecteur général de

l'enseignement supérieur, sénateur à vie, ministre de l'Instruction publique, etc., etc., parfaite illustration du *Zeitgeist* scientifique au tournant du siècle. Berthelot proclame en 1885 : « Le monde est aujourd'hui sans mystère. En tout cas, l'univers matériel entier est revendiqué par la science, et personne n'ose plus résister en face à cette revendication... ¹. » Ailleurs encore : « Aujourd'hui dans l'ordre moral, aussi bien que dans les ordres physique, biologique et social, la science et la raison modernes reposent sur une même base : la connaissance des faits et de leurs relations générales, constatée par l'observation et l'expérimentation des phénomènes naturels. À l'infatuation du prêtre, organe infaillible et invariable de la pensée divine, a succédé la modestie du savant... ². »

Ce triomphalisme ingénu paraît aujourd'hui aussi suranné que l'assurance des scolastiques du Moyen Âge. Les sciences aujourd'hui ont fait des progrès immenses par rapport à ce qu'elles étaient à [82] l'époque de Berthelot, et la prise technique des hommes sur l'ordre des choses s'est accrue dans d'énormes proportions. Mais les savants d'à présent n'affichent plus la superbe du sénateur inamovible de 1881. Ils s'occupent de leurs petites affaires ; ils ne revendiquent plus un droit de contrôle sur l'univers, et ne prétendent nullement édicter des valeurs universellement valables. Quant aux prêtres, objets de l'exécration de Berthelot, leur espèce n'a pas disparu, non plus que la catégorie du surnaturel, invoquée à tort ou à raison, et sous les formes les plus variées, par une bonne partie de la population de la planète. L'honnête Berthelot, en son temps déjà, retardait d'une trentaine d'années sur un autre sénateur inamovible de la culture française, le pharmacien Homais, mis en scène par Gustave Flaubert, dans sa *Madame Bovary*, parue en 1856-1857. Le scientisme ingénu nous paraît aujourd'hui l'expression d'une mentalité infantile, dépourvue de toute actualité. Les contradictions inéluctables et apparemment insolubles de l'histoire attestent que l'humanité contemporaine lutte pour sa survie en un combat douteux et dont il n'est pas exclu de craindre qu'il soit un beau jour perdu à jamais. Dans le débat présent des idées, Darwin n'a pas perdu son actualité, et l'on évoque toujours les idées nietzschéennes de nihilisme et de décadence. Quant aux vaticinations

¹ Berthelot, *Les Origines de l'alchimie*, Steinheil, 1885, préface, début.

² *Science et libre pensée*, Calmann-Lévy, 1905, p. 25.

de Berthelot qui, en 1901, imagine de réunir à Rome un congrès de la Libre Pensée pour proclamer à sa manière, face à [83] l'obscurantisme clérical du Vatican, l'Année sainte laïque et républicaine, il y a lieu de penser qu'elles paraissent un tantinet désuètes, même dans les loges du Grand Orient.

Darwin étant une personnalité scientifique d'un génie non contestable, même si l'on faisait des réserves sur ses conclusions, il était difficile aux philosophes de ne pas prendre acte de ses affirmations, fondées sur l'étude sagace d'un très grand nombre de faits. La catégorie de l'évolution est entrée dans les mœurs intellectuelles ; après avoir triomphé, à la longue, des résistances inévitables, elle fait partie de la monnaie courante des évidences. Certains philosophes ont essayé de faire front contre le pessimisme qui semblait résulter du thème de la lutte pour la vie. André Lalande opposa au processus de l'évolution un processus compensatoire d'involution, qui sauvait la possibilité d'un progrès des valeurs humaines, en vertu d'une sorte de réaction de la culture contre la nature. La bonne volonté des hommes faisait front contre la malice aveugle des forces naturelles, ce qui permettait de sauver la morale et la démocratie. Cette doctrine bien intentionnée ne résista pas à l'épreuve des deux guerres mondiales, ni à l'échec de la Société des Nations, dont elle était contemporaine ; seule prévalait la loi du plus fort. On pourrait également évoquer la doctrine de Teilhard de Chardin, qui contestait Darwin sur son propre terrain en s'appuyant sur une compétence certaine de paléontologiste. Le jésuite voulait [84] réhabiliter la Providence, en mettant en lumière le grand dessein du Créateur qui se lit en transparence dans le devenir de sa Création. La démonstration, malheureusement, n'était admissible qu'au prix d'une forte infusion de théologie dans le cours des choses. De là un mélange des genres qui ne satisfaisait ni les tenants de la science, ni ceux de la théologie, épouvantés par une philosophie de la nature débouchant sur des perspectives eschatologiques peu familières aux esprits de notre temps.

Les tenants du rationalisme et du spiritualisme, plutôt que d'avoir à ferrailler contre les docteurs en biologie et en histoire naturelle préférèrent ignorer purement et simplement leurs enseignements, ce qui évite de perdre du temps à des polémiques inutiles et assure aux intéressés un appréciable confort intellectuel. L'autruche, dit-on, pour ne pas voir le danger, enfouit sa tête dans le sable. Des penseurs aussi différents

entre eux que Brunschvicg, Le Senne, Gabriel Marcel et Jean-Paul Sartre ont adopté cette attitude, sous prétexte que la réalité humaine une fois instituée jouit d'une autonomie plénière par rapport aux conditionnements organiques. Le règne de la conscience rompt avec la lignée de l'histoire naturelle d'où elle est issue, à la manière du fakir qui, parvenu au sommet de l'échelle, la rejette sous prétexte qu'il n'a plus besoin d'elle. L'intellect humain doit avoir place nette pour développer à son aise les longues chaînes de raisons, constitutives de ses châteaux de cartes idéologiques ; [85] le bel ordre logique de l'immaculée connaissance doit être préservé à tout prix des récurrences des puissances obscures qui pourraient troubler son harmonie.

La tâche est trop compliquée, peut-être sans espoir, de négocier les rapports de la conscience avec les soubassements physiologiques et les conditionnements biologiques de l'existence. Une fois que l'on a adopté le sens imposé de l'intelligibilité intellectuelle, l'analyse chemine de notion rationnelle en notion rationnelle selon la procédure d'assemblage des idées claires et distinctes. Père fondateur d'une certaine philosophie moderne, Descartes met sa réflexion à l'abri des instances corporelles par la vertu d'un dualisme qui sépare ce qui se trouve uni dans toute individualité concrète, la conscience et l'organisme. Dédoublé, l'être humain se prête avec plus de facilité à l'approche de la philosophie ; la machine du corps fonctionne en synchronisme avec le système de la pensée, chacun des deux obéissant à ses propres lois et suivant son bonhomme de chemin. À la mouvance du corps appartiennent les tendances, pulsions et sentiments confus, qui pourraient troubler la lumière inaltérable requise par les certitudes de l'intellect. Quant à l'unité de l'âme et du corps, à laquelle il faut bien revenir en fin de parcours, Descartes s'en remet à quelques subterfuges qui reviennent en somme au miracle permanent évoqué à cet usage par son disciple le pieux Malebranche. La tradition rationaliste ne s'intéresse [86] pas au problème de l'incarnation, ou plutôt elle suppose le problème résolu. Sans doute parce que l'incarnation oppose un obstacle apparemment irréductible aux approches des méthodologies de l'intellectualisme. Si en effet la voie royale de la philosophie requiert la parfaite transparence d'une conscience maîtresse de ses moyens et de ses fins, tout ce qui ne se situe pas pleinement dans l'ordre de la lucidité, tout ce qui implique si peu que ce soit les opacités, implications et contradictions de l'inconscient, les profondeurs de

la chair, les écarts et incartades de la pathologie, se trouve par là même exclu du champ philosophique.

La tradition française du spiritualisme universitaire, toujours en vigueur dans l'enseignement public, au temps de mes études dans les années 1930, persévérait dans l'option d'un idéalisme à la recherche du Vrai, du Beau et du Bien sur les voies frayées par le bon M. Cousin. La raison n'a pas d'âge ; elle défie en son intemporalité la succession des époques. Elle ne serait qu'illusion si elle ne s'imposait pas de tout temps à jamais, *et nunc et semper et in saecula saeculorum*. La philosophie de l'esprit poursuit le rêve de l'origine radicale et de la structure définitive, idole dressée dans l'espace décontaminé de la raison pure. Vérité universelle, vérité de jamais et de nulle part, vérité qui n'y est pour personne. Mais ce rêve de la possession, ou plutôt de la digestion, de l'esprit par lui-même est un produit tardif de la philosophie occidentale. Réaction [87] de défense, en un temps où l'inflation des connaissances menace de remettre en question l'ordre établi d'une vérité préfabriquée, qui sert de garde-fou contre les tentations de l'aventure.

Le jeune Descartes, soldat amateur, se love dans la tiédeur du poêle où il a trouvé refuge. Au cœur de la guerre, il s'est offert un armistice personnel ; au plein des rigueurs de l'hiver, il est le locataire d'un refuge particulièrement bien chauffé. Oublié les atrocités de la soldatesque et les rigueurs du climat, pendant la désastreuse guerre de Trente Ans qui ravage les Allemagnes, l'aspirant Descartes bénéficie du luxueux loisir de la méditation, au cours d'un colloque singulier avec Dieu, convoqué à cet effet. Non pas le Dieu des armées, le terrible Seigneur des batailles qui sévit à l'extérieur, mais un Dieu très bien élevé, qui sait se tenir à sa place, ne pose pas de questions et ne semble pas s'étonner lorsque le jeune gentilhomme poitevin se met en demeure de lui prouver sa propre existence par la voie démonstrative. Pris à partie avec pareil culot, le Dieu de Descartes ne se permet même pas d'éclater d'un rire homérique. Il est vrai qu'il devait avoir une longue habitude de ce genre de performance, pratiqué au cours des siècles par de hardis théologiens qui se flattaient de le contraindre à exister, au nom de la loi de la raison.

Les nostalgiques de la pensée pure estiment que la vérité n'est plus la vérité si elle n'est pas immuable ; ce serait là une contradiction dans les [88] termes. Il n'y a en fait de contradictions qu'entre des termes

qu'on s'est arbitrairement donnés. La situation serait plus confortable si nous pouvions poser à la vérité nos propres conditions ; mais ce serait là présupposer cela même qui se trouve en question. Descartes, dans le camp retranché des quartiers d'hiver qu'il s'est donnés, prétend s'ouvrir un accès direct à la vérité absolue. Comme s'il suffisait de fermer les yeux et de se boucher les oreilles pour anéantir un univers mis entre parenthèses par libre décision du penseur. Cette situation limite, en forme de parabole, illustre parfaitement le vœu de désincarnation mis en œuvre par l'entreprise idéaliste sous toutes les formes qu'elle peut adopter. Descartes s'est évadé ; il s'est mis hors jeu par rapport aux désastres de la guerre, au tintamarre de l'histoire universelle, selon la formule de Kierkegaard, au moment où se réalise à grands frais le nouvel équilibre de l'Europe moderne. Cette guerre n'est d'ailleurs pas la sienne ; catholique dans le camp des réformés, il est là en amateur, en observateur, élève étranger dans un conflit qui ne le concerne pas ; il n'est pas un authentique combattant. Il ne risque pas d'être tué ou blessé ; sa santé est bonne, Dieu merci. « La vie, dira Bichat, est l'ensemble des fonctions qui résistent à la mort ³. » Cet heureux concours, dans le silence des organes qui sous-tend l'état de bonne [89] santé, permet à l'individu bien portant, tel Descartes en son poêle, d'ignorer son corps, indifférent aux rumeurs de son organisme tout autant qu'à celles du monde extérieur. Ainsi désincarné, en état d'apesanteur, il peut flotter dans les espaces abstraits de la pure pensée, où rien ne vient troubler le cours d'une spéculation qui ne doit de comptes qu'à elle-même.

L'angélisme philosophique procède à partir d'une évacuation de la réalité humaine, dont les divers conditionnements sont considérés comme nuls et non avenus. La philosophie commence avec un dérapage dans l'irréel. Décollement de la rétine ; la raison s'émancipe de tout ce qui pourrait limiter l'extension systématique de son usage. Une vérité sans réalité prend ses distances par rapport à une réalité sans vérité. La voie royale de la tradition d'Occident s'octroie les facilités de ce délestage en vertu du présupposé que la vérité sera totale ou ne sera pas. La scolastique médiévale cautionnait ses vérités éternelles par l'invocation de la vérité absolue de la Révélation. La pensée mo-

³ Xavier Bichat, *Recherches physiologiques sur la vie et la mort*, 1^{er} partie, article 1, 1800.

derne est obligée de chercher un autre recours, Galilée ayant, contre toute défense, mis le champ épistémologique hors d'atteinte du Dieu de la Bible. La science exacte et rigoureuse, illustrée par la nouvelle physique mathématique, fournit un nouveau paradigme de certitude sans tache. Le Dieu de Jéhovah et de Jésus-Christ cède la place au Dieu géomètre des savants, [90] fondement de l'apologétique moderne jusqu'à Brunschvicg inclusivement.

J'ai reçu cet enseignement, dont je ne parvenais pas à me satisfaire. Le modèle cartésien du philosophe extra-terrestre, tel un moine contemplatif, vaquant à ses petites affaires pour le salut de son âme dans la cellule quiète d'une chartreuse, à l'écart des débats et remous d'un monde abandonné à ses contradictions, est aujourd'hui tout à fait périmé. Le procès intenté par Nietzsche, il y a un siècle, à la métaphysique des arrière-mondes imaginaires paraît gagné par lui sans appel. La conscience humaine n'est pas une province autonome, bénéficiant, dans un calme absolu, d'un splendide isolement. Elle apparaît bien plutôt comme un petit domaine fragile aux contours indécis, flottant sur un océan animé par des courants contraires, qui risquent à tout moment de l'entraîner dans des directions imprévisibles, ou même de l'engloutir tout à fait. En dépit des apparences, cette conscience n'est pas maîtresse chez elle, mais sans cesse envahie, parasitée par des influences récurrentes, des motivations contradictoires qui troublent à tel point son jugement que la parfaite transparence présupposée par les tenants du spiritualisme recule dans les lointains de l'inaccessible.

C'est le romantisme qui a révélé aux penseurs les profondeurs insondables de l'inconscient. Karl Gustav Carus, *Naturphilosoph* ami de Goethe, prononce dans la première phrase de son traité *Psyché*, que la clef des phénomènes de la vie consciente se [91] trouve dans l'inconscient. La conscience humaine, bien loin de former un espace absolu, de proposer un témoignage dont l'autorité devrait être acceptée sur parole, ne fournit qu'une information douteuse, et non ce fondement radical sur lequel pourrait être édifié l'édifice de la raison pure. Vint alors l'œuvre de Freud, révélatrice de la complexité irrationnelle et libidineuse des motivations humaines, percée à jour grâce à la mise en œuvre de mythologies cathartiques par des experts d'un nouveau genre, à la fois médecins et devins. La vérité vraie sera peut-être dévoilée au bout du long chemin de l'initiation, mais on n'est jamais bien sûr. Ce qui est sûr par contre c'est que l'évidence est bannie du champ

de la conscience individuelle, entrée désormais dans l'ère du soupçon et de la mauvaise foi.

La doctrine freudienne a souffert d'une prodigieuse inflation due à son succès. La prolifération cancériforme des scolastiques inspirées par les disciples du maître, les abus de confiance et escroqueries multipliés ont rendu suspecte la doctrine du soupçon. La lumière apportée sur les interférences du sexe avec la vie personnelle des individus, et qui semblait du même coup légitimer toutes les pulsions libidinales, toutes les perversions, est en bonne partie responsable du dévergondage de la culture occidentale contemporaine. Propagées à tort et à travers, les lumières du docteur Freud ont alimenté les déchaînements et délires de possédés auxquels le laxisme contemporain a laissé libre carrière. Freud, [92] lui-même un rationaliste, a servi de couverture à bon nombre d'individus qui perdaient la raison. Il a fourni un gagne-pain fructueux à des gens, sérieux ou pas, qui ont entrepris d'appliquer à la réformation des esprits d'une riche clientèle des méthodes inspirées par le nouvel évangile anthropologique. Nous assistons aujourd'hui, ce semble, à un refus de la psychanalyse ; mais ce recul apparent est lié à son triomphe même, car elle est entrée dans les mœurs ; ses idées, son langage, sa perspective mentale se sont incorporés à l'esprit du temps. Le freudisme, dans sa diffusion, avec les théories apparentées, semble avoir suscité une humanité à son image, des générations d'êtres fragiles, dépendants, maintenus dans un infantilisme prolongé à l'égard de leur famille, ou encore en proie à toutes sortes de hantises et de perversions qui n'existaient pas au même degré avant l'ère freudienne. Un curieux mimétisme pousse des individus de notre temps à ne pas se considérer comme vraiment normaux s'ils n'abritent pas un nombre suffisant de complexes, d'aberrations et carences en conformité avec le prototype analytique. Il ne serait pas juste de faire expier au docteur Freud les péchés des sorciers et faux témoins qui se réclament de lui, pas plus qu'il ne serait honnête d'imputer à Marx les crimes de Staline, de Mao Tsé-toung ou de Ceausescu, ou encore d'attribuer à Jésus-Christ la paternité de l'Inquisition et des anabaptistes de Munster. L'acquis positif de la psychanalyse est l'impossibilité, désormais, d'ignorer le [93] terroir psychobiologique extrêmement complexe sur le fondement duquel se prononcent les jugements de la raison raisonnée. La psychanalyse n'est pas seule en cause ; la pathologie mentale, sous toutes ses formes, a mis en évidence la fragilité de

l'équilibre psychologique ; la santé de l'esprit est conditionnée par le concours harmonieux d'un certain nombre d'influences qui se contredisent ou se compensent. La droite raison est le dimanche d'une pensée, menacée au jour le jour par l'aliénation des instincts, mais aussi par les récurrences de la maladie affectant le corps aussi bien que l'esprit. La présence de l'organisme rappelle à tout instant à l'intéressé que sa vie et sa mort dépendent de l'état de son corps, appelé, en tout état de cause, à une dégradation inéluctable, qui conduit à l'extinction de toute pensée dans la mort. La mort du sujet qui dit « je pense » est inévitable, et pourtant le sujet ne peut pas penser cet événement décisif. La mort fait partie de l'existence ; elle n'appartient pas à la sphère d'influence de la raison.

En dehors même de cette situation limite de la mort qui remet tout en question, la participation du corps au vécu de la conscience se traduit à tout instant par le métabolisme des humeurs, par les renouvellements incessants de l'affectivité, qui nuancent l'état de la conscience. La conscience réfléchie figure un état d'exception, ou plutôt une limite dont l'esprit se rapproche en faisant abstraction de son état usuel, sans d'ailleurs pouvoir s'y [94] maintenir bien longtemps, dans une atmosphère raréfiée d'où semblent exclues les composantes maîtresses de la nature humaine. Maine de Biran, intermédiaire français entre les Lumières et le Romantisme, soulignait, en 1794, l'absurdité du préjugé en vertu duquel on suppose l'existence d'une cloison étanche entre la raison et le tempérament individuel : « Les moralistes ne disent rien à cet égard. Dans leurs traités, ils font toujours abstraction du physique ; on dirait qu'ils parlent d'un être purement spirituel et immuable, tant ils tiennent peu de compte du changement que l'état variable de nos organes apporte dans nos affections ⁴. »

Maine de Biran, dans son journal intime et dans ses recherches d'anthropologie, ne cessera de mettre en évidence la mutualité du physique et du moral dans l'existence humaine, selon la voie ouverte par le grand ouvrage du maître des Idéologues français, Georges Cabanis (1757-1808) sur les *Rapports du physique et du moral de l'homme* (1802). Jusqu'à la fin de sa vie, Biran dénoncera le séparatisme contre nature, qui oppose irréductiblement matérialisme et idéalisme, alors

⁴ *Autobiographie* (25 décembre 1794), Œuvres de Maine de Biran, édition Tisserand, t. I, Alcan, 1920, p. 70.

que, de toute évidence, la réalité humaine se situe à l'interconnexion même de l'esprit et du corps. Il projetait d'écrire un traité intitulé *Nouveaux essais d'anthropologie ou de la science de l'homme intérieur*, à propos duquel il notait : « Le titre [95] de mon ouvrage annonce que je veux considérer l'homme tout entier et non pas seulement une partie ou une face de l'humanité. J'ai senti que si j'adoptais, suivant ma première intention, le titre de *Psychologie*, il n'indiquerait pas mieux mon but que celui de *Physiologie*⁵. »

Penseur méconnu et isolé, Biran, disparu en 1824, refusait par avance le spiritualisme désincarné que Victor Cousin allait imposer à la culture universitaire française, pour un siècle au moins. La conscience humaine doit être comprise comme un être des confins, un lieu de correspondance où se projettent et se composent des intelligibilités plus ou moins compatibles entre elles, projections d'influences issues de l'espace du dehors et de l'espace du dedans. Le langage de l'intellectualisme est le produit de la tardive subordination de ces instances irréductibles l'une à l'autre sous la contrainte de la logique rationnelle. Celle-ci n'est elle-même qu'une tendance parmi les autres ; elle institue un ordre répressif, qui camoufle à sa façon des revendications arbitraires, refoulant du même coup les exigences concurrentes. Minkowski a décrit sous le nom de « géométrisme morbide » le comportement mental de certains schizophrènes, qui raisonnent à tort et à travers, à propos de tout et de rien. Un humoriste a pu dire que le fou a tout perdu, sauf la raison.

[96]

Ainsi s'impose le fait primitif de l'incarnation organique de l'être humain. Seulement ce fait fondamental et irrécusable met en œuvre deux dimensions d'intelligibilité non compatibles entre elles. L'étude physiologique définit des déterminismes biologiques ; l'analyse psychologique enchaîne des états de conscience. Manque un troisième langage susceptible d'assurer la communication entre les deux premiers. L'actualité humaine la plus constante se présente sous l'apparence d'un phénomène global qui peut être abordé selon des voies d'approche diverses, dont l'unité demeure un indéchiffrable mystère. On peut réaliser avec succès une physiologie de la colère, en termes

⁵ *Nouveaux essais d'anthropologie*, Œuvres, éd. citée, t. XIV, PUF, 1949, p. 195.

de chimie biologique, à grand renfort d'adrénaline, etc. On peut aussi décrire le vécu de la colère, les mécanismes psychologiques de son déclenchement ; on peut réaliser une phénoménologie de ses manifestations. Mais l'unité des deux séries, l'identité entre l'état organique et l'état d'esprit se dérobe aux prises de l'intelligibilité. Il en est de même pour toutes les expériences de notre vie, quelle que soit leur intensité respective.

D'où il faut conclure que les langages dont nous disposons ne sont pas adaptés pour ressaisir dans sa spécificité vécue l'unité de l'être humain. Dès lors cette unité n'existe pas, et c'est la position de la philosophie traditionnelle, qui professe un dualisme résolu, aggravé par une option préférentielle en faveur de l'un des deux termes que l'on a distingués. Les uns se prononcent pour une priorité reconnue à [97] l'esprit, abandonnant la vie organique aux basses œuvres des savants compétents. Les autres choisissent de considérer le corps comme la dimension maîtresse, d'où résultent des professions de foi matérialistes qui condamnent les thèses spiritualistes comme un sous-produit ou une superstructure sans grande importance des activités vitales, camouflage idéologique destiné à mystifier des individus trop crédules. La conscience n'est qu'un épiphénomène de l'individualité organique.

Le séparatisme, de part et d'autre, engendre une insatisfaction inévitable. Sous prétexte que nous ne disposons pas d'un langage adapté à l'objet étudié, on prend le parti de dédoubler l'objet en le considérant comme un phénomène à double face, pour invalider ensuite l'une des deux. La question est alors de savoir si c'est l'objet qui, à toute force, doit s'adapter aux langages existants ou s'il ne convient pas plutôt de chercher à mettre au point un langage qui permette d'aborder l'objet tel qu'il est réellement. Il est absurde de vouloir que la linguistique impose sa loi au réel, que l'épistémologie fasse droit par rapport à l'ontologie. C'est pourtant ce qui se passe lorsqu'on prétend donner une autorité souveraine au calcul mathématique, et qu'on affirme ensuite que tout ce qui n'est pas calculable n'existe pas. Cela est particulièrement flagrant dans le domaine de l'anthropologie, où le moindre acte de parole, l'acte d'un individu qui prend la parole pour dire quelque chose, quoi que ce soit, défie dans sa [98] simplicité les nombreuses analyses qui prétendent en rendre compte. Il existe une physiologie du langage, une phonétique et une phonologie concernant les aspects bio-

logiques, neurologiques et physiques de l'expression parlée ; il existe des linguistiques, historiques ou non, il existe des psychologies du langage, des phénoménologies de l'expression orale. Mais toutes ces approches ne font qu'indiquer, par-delà leurs résultats, un espace vide, la place de l'homme parlant, en la parfaite simplicité d'un geste où il se dit tout entier, énonçant conjointement sa chair et son esprit, ses cordes vocales et sa tradition culturelle, le sens de sa présence dans le monde où il fait résidence. Un *oui* ou un *non*, en une syllabe, peut engager le poids d'une vie, ou même d'une nation. Réunirait-on en congrès extraordinaire et interdisciplinaire tous les éminents spécialistes des sciences humaines du discours pour faire l'exégèse de ce oui ou de ce non, l'addition de tous ces savants et de leurs témoignages laisserait intact le mystère de la parole en son essence. Sur ce point, en dépit de la prolifération des sciences humaines, les analyses géniales de Guillaume de Humboldt, il y a près de deux siècles, demeurent encore la meilleure approximation de la réalité humaine.

Une anthropologie authentique doit donc reconnaître, avec Humboldt et Maine de Biran, le fait primitif de l'incarnation organique de la réalité humaine. La conscience claire en sa lucidité rationnelle n'épuise pas, il s'en faut de beaucoup, cette [99] réalité. La présence constante du corps à ma pensée impose conjointement sa loi à la vie organique et à la vie psychologique. Notre pensée est hantée par notre corps ; elle est à tout instant infléchie, parasitée par l'état de nos organes, plus ou moins bien portants, par le métabolisme des humeurs, les instances du tempérament, la sollicitation des instincts, sentiments et passions. La conscience est polarisée par l'inconscient, le rationnel ne peut jamais se dégager tout à fait du lest d'irrationalité qui sous-tend à tout instant ses démarches apparemment les plus transparentes. La vie n'est pas obligée de tenir compte des difficultés de l'analyse ; c'est à l'analyse de mettre en œuvre un mode d'intelligibilité adapté à la vie.

L'incarnation organique de la conscience n'épuise pas sa situation de dépendance à l'égard du réel. L'intellectualisme sous ses diverses formes se donne comme lieu d'origine et siège d'activité d'une conscience jouissant de la complète maîtrise de ses moyens et de ses fins. Fiction, depuis longtemps dénoncée, correspondant à un impérialisme spontané de la philosophie occidentale, érigeant en modèle universel le prototype de la conscience d'un Européen, sain d'esprit, adulte et

civilisé, dans l'ignorance sereine des autres humanités sur la planète, qui se réfèrent à des traditions différentes. La découverte des Terres Neuves depuis le quinzième siècle, la multiplicité des témoignages relatifs à des ethnies lointaines, avec leurs sagesses propres, [100] très différentes de celles qui procèdent de la philosophie grecque et de la spiritualité judéo-chrétienne, a entraîné une relativisation des évidences. Chaque être venant au monde se trouve, indépendamment de sa volonté, prédestiné à une certaine vision du monde, tout de même qu'il est appelé à se découvrir vêtu d'une peau d'une certaine couleur. On peut rêver généreusement d'une humanité cosmopolitique réunissant dans l'égalité des droits tous les êtres humains, quelles que soient leur race, leur culture et leur religion - il n'empêche qu'au départ on est bien obligé de prendre acte des différences spécifiques constitutives de la diversité du peuplement du monde. Le présupposé du nivellement général mis en œuvre par un certain égalitarisme entraîne d'ailleurs une neutralisation et donc un appauvrissement de la réalité humaine. Dans tous les cas, au surplus, la procédure de réduction à un plus petit commun dénominateur aboutit à imposer au genre humain un succédané de la doctrine occidentale du droit naturel, dans la formulation de la Déclaration des droits de l'homme. Quelle que soit la bonne volonté des propagandistes, cette attitude est négative et réductrice de la diversité intrinsèque de l'humanité.

Tout individu, à sa naissance, possède un patrimoine biologique héréditaire de gènes, qui forment le soubassement de sa personnalité. De par son insertion ethnique, historique et sociale, il hérite également d'une mémoire collective, suggérée et [101] imposée par le façonnement de l'existence quotidienne, puis par l'éducation qui intègre l'individu aux ensembles communautaires dont il fait partie. La nudité apparente du petit être qui vient au monde ne doit pas dissimuler le fait qu'il suppose, pour l'usage interne et pour l'usage externe de son individualité, un ensemble de dispositions et d'habillages, de manières d'être, qui conditionneront sa présence au monde. Ce patrimoine historique, dans sa première instance, est de l'ordre de l'involontaire, ce qui lui donne une puissance persuasive d'autant plus considérable. Pour se dégager de ce passé, de cet acquis, à lui imposé comme une mémoire transpersonnelle, l'individu doit s'affirmer à contre-courant et comme renier ses racines. Cet usage de la liberté s'apprend ; il n'est pas interdit, mais son exercice requiert une beaucoup plus grande dépense

d'énergie que l'adhésion passive du conformiste. Et celui qui renie ses racines, qui, de gré ou de force, se trouve coupé de ses origines, le rebelle, le renégat, le proscrit, l'émigré, le révolutionnaire n'en conserve pas moins la marque ineffaçable de ce qu'il a rejeté. Tel le prêtre défroqué, demeuré malgré tout *sacerdos in aeternum*.

L'incarnation historique et sociale ne représente que le cercle le plus large, le plus extérieur des participations et dépendances de l'existence individuelle. Il existe un domaine plus intime, et plus décisif encore, de l'existence humaine, au sein duquel celle-ci se connaît elle-même en état de [102] solidarité à la fois totale et inéluctable. Abandonné à lui-même, le nouveau-né est voué à une mort certaine. Dans le ventre de sa mère il est lié à celle-ci par une solidarité organique ; ce lien n'est pas rompu à la naissance, ainsi que l'atteste l'allaitement maternel. Les soins indispensables au nourrisson s'inscrivent dans la constellation familiale. L'individualité du petit enfant se développe lentement, les rudiments de la formation mentale et morale faisant corps, se dégageant peu à peu du régime alimentaire, de l'apprentissage de la marche, de la propreté, du langage, des mœurs et coutumes, etc. Ce conditionnement par l'entourage parental et familial, avant même l'instruction scolaire, est d'une importance extrême, pendant longtemps méconnue.

On doit à Freud la mise en évidence de la signification déterminante des premiers âges de la vie dans la formation de la personnalité. Il a montré que la relation du petit enfant à sa mère, à son père, à ses frères et sœurs inspire une régulation permanente dans les rapports d'un individu avec son entourage tout au long de sa vie. La simple position d'un enfant dans la constellation familiale implique pour son avenir des conséquences considérables. Il n'est pas indifférent d'être le premier enfant, le second ou le dernier ; d'être la première fille, le premier garçon ou le second, etc. L'enfant prend rang dans la famille, il est vu et il se voit lui-même en fonction de sa situation d'aîné ou de cadet, de petit dernier, objet de la sollicitude générale, ou d'enfant [103] non désiré et comme surrogatoire. Sans doute Freud a-t-il exagéré, en donnant à ces relations familiales du premier âge une valeur déterminante et quasi absolue, aliénant la liberté individuelle et pouvant servir d'excuse absolutoire. J'ai connu un psychanalyste dont les sautes d'humeur imprévisibles tyrannisaient ses familiers. « Que voulez-vous, disait sa fidèle épouse, quand il avait six mois, il arrivait que

sa mère oublie de lui donner son biberon... » L'intéressé, ainsi maintenu jusqu'à la cinquantaine bien sonnée dans un état d'infantilisme mental, se justifiait à trop bon compte. Les disciples de Freud ont abusé à toutes fins de la parole du maître ; il n'est pas responsable des dérailllements et extravagances des apprentis sorciers qui se réclament de lui. Son génie demeure, qui a introduit une neuve et non contestable intelligibilité dans un domaine avant lui à peu près impénétrable. L'apport positif de la psychanalyse c'est la démonstration, ou plutôt la monstration, du fait que les décisions de la conscience claire, par-delà leurs justifications rationnelles mettent en cause des partis pris, des orientations immanentes et motivations diverses, que la pensée lucide ignore – parce qu'elle veut les ignorer, et les refoule dans l'ombre de l'inconscient.

L'anthropologie, après Freud, se trouve dans l'obligation d'intégrer cet apport de l'analyse, complété par les révélations connexes de certains disciples du maître, comme Jung et Adler, les [104] théoriciens des sentiments d'infériorité, sans avoir pour autant à prendre parti dans le conflit des dogmatismes et scolastiques de tout acabit, en lequel a dégénéré l'enseignement du maître disparu. La superbe indifférence des tenants du rationalisme à l'égard des instances de l'inconscient est injustifiable, même si l'intervention de ce trouble-fête a pour effet de déranger le bel ordre des ratiocinations logiques. Il en est de même pour les diverses formes du positivisme, y compris les plus récentes comme l'empirisme logique. Cette non-philosophie se fonde sur le parti pris de considérer comme seul valable le langage de la science exacte et rigoureuse. Après quoi, tout ce qui, dans la réalité universelle, n'est pas formulable et vérifiable dans les termes de ce discours est décrété hors la loi et vide de sens. En dépit de son habillage obscur et péremptoire, ce parti pris ne mène nulle part, en ce qui concerne la recherche de l'humaine vérité. On peut imaginer un rassemblement de l'humanité mondiale dont les promoteurs proclameraient, en vertu d'un pouvoir discrétionnaire qu'ils se seraient attribué, que seule est valable la langue anglaise, ou aussi bien la langue chinoise, ou encore tel ou tel idiome de Papouasie. Ceux des participants qui ne s'exprimeraient pas dans la langue imposée verraient leur contribution considérée comme nulle et non avenue. Ainsi se comportent les tenants de l'idéologie en question, dont la machinerie intellectuelle semble tourner à vide, condamnant les intéressés à un silence radical [105] en ce qui

concerne les questions majeures de la vie humaine, non calculables en raison mathématique, ainsi que le fait apparaître le cas particulier de Wittgenstein, la meilleure tête philosophique, ou la seule, de cette non-philosophie.

Bien loin de pouvoir prétendre à l'autonomie du jugement, la conscience individuelle se trouve donc sous-tendue et comme portée par les instances diverses de l'inconscient, inconscient organique de la présence corporelle, inconscient collectif de la tradition historique et culturelle, inconscient dynamique selon l'exégèse freudienne. Reste enfin, si l'on tente de pénétrer toujours plus avant dans le sens du for intérieur, le réduit intime, où se prononce le dernier mot, le mot décisif du *Je* en sa singularité propre. On se plaît à l'imaginer libre de ses choix, donnant ou refusant son adhésion aux diverses sollicitations qui s'offrent à lui dans les situations concrètes de l'existence, ainsi qu'il convient à un individu maître de soi, en temps normal tout au moins. Or, cette non-dépendance, ce recul par rapport à la pression des êtres et de l'environnement, ne se réalise pas dans le cours de la vie.

La conscience de soi, telle que l'affirme un homme qui dit *Je*, se prononçant ainsi, à la première personne, comme le sujet du discours, ne représente qu'une acquisition tardive, un point d'arrivée dans l'évolution des individus. Le nouveau-né, le petit enfant, dans sa totale dépendance à l'égard du milieu nourricier, est incapable de percevoir les [106] limites de son individualité, même dans l'ordre corporel. Lors même qu'il accède, à la fin de la deuxième année, à l'expression linguistique, il lui faut un temps assez long pour acquérir le maniement de la première personne du singulier. Il se perçoit lui-même et s'énonce dans sa corrélation avec la cellule familiale, de sorte que l'on peut dire que, pour lui, le *nous* a priorité sur le *je*. Le sens de sa propre individualité lui est en quelque sorte imposé, ou donné, par autrui. La croissance mentale et morale de chaque être pensant se constitue à partir du pluralisme de la coexistence, vers une conscience de soi qui ne rompt à aucun moment les réciprocitys qui la lient à autrui. L'isolement n'est qu'un cas limite, et d'ailleurs pénible, sinon pathologique, ainsi qu'en témoignent les expériences privilégiées de l'amitié et de l'amour. Privée d'autrui, l'existence personnelle se trouve en état de manque ; elle ne cesse d'évoquer et d'invoquer le *Tu* et le *Nous*, complémentaire de son *Je*, et sans lesquels sa joie ne saurait être entière.

Le schéma intellectualiste d'un esprit pur, cantonné dans la toute-suffisance d'une insularité monadique, propose une représentation artificielle, résultat d'une élaboration secondaire de la réalité vécue. Un individu détenteur d'une vision du monde parfaitement rationnelle, et qui se comporterait en toute circonstance selon l'exigence de la raison pure, serait un monstre froid, un infirme, incapable de mener une existence normale. Paul Valéry, dans la [107] première partie du vingtième siècle, a évoqué cette possibilité limite, en la figure de l'un de ses héros, Monsieur Teste, homme du pur esprit, que Valéry lui-même illustre dans son personnage public. Après la mort du grand écrivain sont apparues par centaines des lettres d'amour, passionnées, prodiguées au fil des années par le maître, point si désincarné qu'il se plaisait à le faire croire à ses admirateurs. S'il avait cultivé les mathématiques et volontiers s'en réclamait, s'il pratiquait chaque matin une ascèse intellectuelle, la plume à la main, jouant à étudier les mécanismes des idées, les désarticulant pour remonter et remonter leurs mécanismes, cet exercice était le moyen, pour un grand esprit, de mettre entre parenthèses les pulsions concurrentes et contradictoires de sa personnalité. Les démons ainsi conjurés redevenaient maîtres de lui, une fois quitté son cabinet de travail ; le retour du refoulé s'exprimait alors dans cette littérature épistolaire, réservée à l'usage intime.

On ne saurait faire reproche à Paul Valéry d'avoir écrit *Monsieur Teste*, roman de l'esprit pur, ou d'avoir imaginé un Léonard de Vinci, plus vrai que nature, figuration lui aussi d'un génie humain réduit au fonctionnement d'un appareil mental combinatoire, programmé en vue de la production de formes abstraites. Mais ces fictions évoquent le passage à la limite de certaines tendances de l'être humain parmi tous les autres. Leur prépondérance, illustrée dans l'œuvre littéraire, n'est acquise qu'au prix d'une lutte [108] acharnée pour refouler toutes les autres, lesquelles attendent seulement le moment de reprendre le dessus, dès que se relâchera la tension de la volonté. « Chassez le naturel, il revient au galop », ainsi que l'enseignait, bien avant l'ère freudienne, un dicton populaire. Seul un esprit simpliste peut s'étonner de découvrir dans la correspondance amoureuse de Paul Valéry des plaisanteries très familières peu conformes aux nobles attitudes du personnage académique, et même des propos et croquis érotiques propres à scandaliser les admirateurs de ce maître de l'abstraction désincarnée.

La recherche contemporaine donne à penser que la tradition de la philosophie classique se maintenait dans un horizon arbitrairement restreint au champ de manœuvre de la raison spéculative. Or une philosophie de plein exercice ne peut se limiter à la défense et illustration de la raison pure ; elle doit prendre en charge l'éclairement de la réalité humaine dans l'ensemble de ses aspects ; méditation de la vie et de la mort, elle n'a pas à mettre hors la loi de la réflexion tout ce qui dans l'expérience de l'humanité ne s'accorde pas avec les normes qu'elle a promulguées selon son bon plaisir. Dans une axiomatique de ce genre, tout est joué d'avance, et l'on ne risque pas de se heurter à des difficultés imprévues ou insolubles. Une dialectique bien huilée permettra de retrouver au bout du compte ce qu'on avait prévu au départ, sous une forme plus enveloppée. Spinoza, lorsqu'il écrit à la suite de ses [109] démonstrations la formule magique « ce qu'il fallait démontrer », triomphe à bon compte. Il n'a rien démontré du tout ; il a seulement explicité ce qui se trouvait implicitement contenu dans ses axiomes de départ. Le bel ordre du système propose à l'admiration du lecteur averti un chef-d'œuvre de raison. Pris au piège de cette géométrie dans l'espace spéculatif, le fidèle spinosien oubliera le vrai visage du Juif errant, transféré dans l'asile précaire des Provinces-Unies, hérétique de la Synagogue et seul de son espèce, familier d'autres hérétiques, ceux-là de la communauté religieuse dominante, sans femme, sans enfants, de chétive santé, voué à une mort précoce, vivant au jour le jour sans grandes ressources, clandestin parmi des clandestins, isolé enfin au suprême degré par son génie même, incompatible avec l'esprit du temps. *L'Éthique* de Spinoza et le *Tractatus theologico-politicus* exposent en bel ordre les rêveries prodigieuses d'un *Monsieur Teste* du dix-septième siècle domicilié à Amsterdam. Cet apatride s'est donné une patrie en esprit et en vérité, ce non-conformiste a fondé pour son usage une orthodoxie. À force de génie, il a transfiguré la précarité de son existence organique, économique et sociale, grâce à une assomption contemplative en prise directe avec l'éternité. Prodigieux système de sécurité, dont d'autres après lui ont pu bénéficier en transposant dans leur contexte mental les règles spinosiennes pour le bon usage de l'entendement.

[110]

[*L'Éthique*](#), le chef-d'œuvre de Spinoza, est le masque de Spinoza. Toute grande œuvre, dans la philosophie classique, expose en fili-

grane le visage de son auteur, que les interprétations rationnelles s'interdisent de mettre en cause. Cette perpétuelle restriction mentale aboutit à dissocier le champ métaphysique de l'espace vital humain. Du coup, les performances des plus grands pontifes de la pensée gardent une saveur d'inefficacité et d'insatisfaction. L'intention dernière est pourtant, toujours, d'enseigner le bon usage de la vie. Mais comment peut-on découvrir le bon usage de la vie si, par principe, on s'établit en dehors de la vie concrète des hommes réels et des sociétés historiques ? La métaphysique traditionnelle parle toujours d'autre chose ; elle va de nulle part à nulle part, elle traite de tout le monde et de personne, dans les espaces imaginaires de l'u-topie et de l'uchronie.

[111]

Le crépuscule des illusions.
Mémoires intempestifs

FORMATION

[Retour à la table des matières](#)

Tel était le cours de pensée qui finit par aboutir à la rédaction de *Mythe et Métaphysique*. Élevé dans le sérail de la philosophie traditionnelle, dans la révérence à l'égard des maîtres d'autrefois, je ne m'y sentais pas à l'aise, à la différence de certains de mes camarades, plus doués pour cette gymnastique intellectuelle et qui jonglaient allègrement avec les abstractions. Quelque chose me rebutait, dans la position même des questions et dans la solution des problèmes. Je ne pouvais me satisfaire de la situation établie, questions et réponses me paraissaient également décevantes.

Au lycée de Bordeaux, j'avais eu pour maître dans la classe de philosophie un être hors du commun, Jean-Raoul Carré, fils d'un historien spécialiste du dix-huitième siècle. Notre professeur était une manière de géant, un Porthos, titulaire d'un rire homérique ou rabelaisien, dont les éclats de voix faisaient trembler les vitres. Il achevait à l'époque, en 1930, une thèse sur Fontenelle qui devait lui valoir une nomination à la faculté des lettres de Poitiers, où il fit par la suite carrière de doyen. C'était en fait un homme des Lumières, y compris la détestation du [112] Jésuite et l'anticléricalisme vigilant ; mais il n'avait rien de l'intellectuel de gauche, hanté de rêveries pacifistes et d'internatio-

nalisme aveuli, en ce temps où les nationalismes exaspérés par les idéologies du fascisme et du national-socialisme faisaient rage à travers l'Europe. Jean-Raoul Carré, champion d'escrime au sabre, était revenu de la guerre 1914-1918 avec le grade de commandant d'infanterie, la poitrine couverte de décorations. Il devait faire la campagne de 1939-1940 à la tête d'un régiment ; après quoi il fut déporté par les Allemands pour cause de Résistance, et revint de ce terrible exil fortement amoindri pour le reste de ses jours.

J'évoque pour mémoire ces titres et travaux non philosophiques de mon maître, qui sonnent un tantinet archaïques et démodés aux oreilles de générations selon lesquelles il n'y a rien de plus absurde et ridicule que de mourir pour la patrie, l'essentiel étant de jouir des luxes et luxures de la vie dans les heureux loisirs de la civilisation de l'abondance et de la consommation. Non que Carré, grand chasseur et gastronome à ses heures, méprisât les plaisirs de l'existence. Sa pensée vibrat de joyeuse santé, sans d'ailleurs s'inspirer de partis pris dogmatiques. Il n'enseignait pas une pensée, même pas la sienne, mais, comme dit l'autre, il enseignait à penser. Il illustre en sa personne l'allégresse de mettre de l'ordre dans ses idées, et d'éclairer les mouvements divers de la présence au monde. Conjointement d'ailleurs, il passait en revue le programme et [113] préparait avec efficacité sa classe au baccalauréat – ce qui à l'époque signifiait quelque chose – sans l'ennuyer une minute – ce qui n'est pas peu non plus. Ses élèves le considéraient avec beaucoup de respect et l'honoraient de leur amitié.

Je me souviens, en ce temps, des périodes entre les classes, où je déambulais de long en large dans la cour du lycée du cours Victor-Hugo, en m'interrogeant gravement sur la question de savoir si j'étais idéaliste ou réaliste, matérialiste ou encore Dieu sait quoi. Non seulement je n'arrivais pas à prendre position sur cet angoissant problème, mais je me demandais si ce genre d'interrogation avait une signification réelle. Seulement je ne me sentais pas assez grand garçon pour opposer à ces abstractions le rire homérique de mon bon maître Carré. Je n'arrivais pas à me passionner vraiment pour la structure des systèmes philosophiques, pour le démontage et le remontage des concepts, la vérification des articulations et ajustements chez Aristote ou chez Kant. Les montages réalisés par Hegel m'ont toujours paru des fantasmagories ; je ne suis pas parvenu à entrer dans son jeu. À vrai

dire, je me demande encore de quoi il parle. De même en était-il pour la scolastique médiévale, un moment remise en honneur dans les années 1920-1955. Les traités hégéliens d'Éric Weil exerçaient sur moi une répulsion analogue à celle que m'inspiraient les traités néothomistes de Jacques Maritain. Je ne prenais pas d'intérêt aux exercices de ce qu'on [114] appelait l'histoire de la philosophie, et qui consistait à rechercher si Platon, Descartes ou Leibniz avaient été de bout en bout de leur œuvre cohérents avec eux-mêmes, ou bien s'ils ne s'étaient pas contredits, en tel point particulier, mais décisif, de leur doctrine, à vingt ans d'intervalle et en parlant d'autre chose.

Je n'étais donc pas un surdoué universitaire, capable de décider souverainement entre idéalisme et réalisme. Cette infériorité en matière de dialectique abstraite devait me jouer des tours. Les seules mauvaises notes que j'ai obtenues au concours d'entrée à l'École normale se situaient dans le domaine de la philosophie, alors que j'étais pourtant résolu à entreprendre des études de cet ordre. À l'agrégation encore, j'échouais par deux fois, mais dans ces circonstances intervenait la malveillance active d'un professeur de la Sorbonne, nommé Laporte, champion d'un empirisme au petit point, qu'il tenait absolument, je me demande pourquoi, à placer sous le patronage de Descartes. Laporte m'avait pris en grippe parce que j'étais alors dans l'obédience de Brunshvicg, et que je m'étais réclamé hautement de son inspiration dans les exercices préparatoires au concours. Nul ne peut servir deux maîtres, et le maître Laporte n'a jamais pardonné à l'étudiant que j'étais d'avoir montré avec ostentation que je travaillais pour la concurrence. Il profita de sa situation dans les jurys pour me barrer la route. Seule l'intervention personnelle et menaçante de mon bon maître Carré me permit de [115] franchir l'obstacle. Carré avait été le camarade d'études de Laporte ; en sabreur qu'il était, il en imposait à un condisciple plus chétif. J'ai lu une lettre où il signifiait à son petit camarade, président du jury, que je valais plus que lui et qu'il était temps de finir la plaisanterie - sinon... Laporte, cette fois-là, se résigna à céder ; mais il devait m'attendre au tournant, une dizaine d'années plus tard, avec une hostilité qui ne désarmait pas, à l'occasion de ma soutenance de thèse. Ce petit esprit se consolait de son infériorité intellectuelle par la pratique de la puissance administrative et des grandeurs d'établissement. Il appartenait à la catégorie des apparatchiks, des hommes d'appareil, directeurs de sections ou d'instituts,

doyens, présidents de jurys, que l'on retrouve postés à tous les points stratégiques de la jungle universitaire. Mes protecteurs, Brunschvicg d'abord, et plus tard Bachelard, avaient assez à faire de suivre le fil de leurs pensées ; la volonté de puissance sur le terrain mesquin des luttes intestines et combines en tout genre leur était étrangère. Ils ne pouvaient lutter contre mon ennemi sur le terrain qu'il avait choisi. Quand je soutins ma thèse, en 1948, Laporte, supérieur des études philosophiques à la Sorbonne, instrumenta contre moi avec malveillance, espérant faire obstacle à ma carrière future. Espérance déçue ; et peu après, un coup du destin vint m'apporter une ironique compensation. Je fus brusquement convié à remplacer au pied levé, devant l'aréopage de la Société française de philosophie, [116] Jean Laporte, conférencier prévu, frappé par une mort subite. Ainsi me fut-il donné d'exposer devant un jury plus serein le thème de l'une de mes thèses.

Mais j'ai anticipé. L'inimitié de Laporte et l'échec à l'agrégation, traumatisme qui remettait en question ma vocation philosophique, eurent des conséquences bénéfiques. Je ne pouvais supporter l'idée de reprendre à nouveau les cours de la Sorbonne ; l'atmosphère ne me plaisait pas, et d'ailleurs je me serais senti humilié de faire figure de redoublant dans ce milieu scolaire. Le soutien de ma famille m'assurait une année de loisir. Je décidai d'aller m'établir à Poitiers, où mon ancien maître Jean-Raoul Carré, qui m'avait toujours soutenu contre vents et marées, dirigeait les études philosophiques dans la petite faculté provinciale. Rue du Tourniquet, près l'église Sainte-Radegonde, j'occupais une chambre dans une maison bourgeoise, chez de vieilles filles accueillantes. Le jeudi, j'allais prendre l'air aux cours de Carré, mêlé aux jeunes étudiants, et le reste du temps, dans la solitude de cette ville étrangère, je poursuivais le fil de mes méditations, interrompées seulement de promenades dans le beau parc de Blossac, sur les anciens remparts.

Cette retraite qui m'était imposée eut des conséquences pour ma formation philosophique. Rue d'Ulm, j'avais toujours travaillé parmi mes camarades, dans une amicale indivision, où chacun subit l'influence des autres, en les influençant à son [117] tour. L'espace mental de la chambre de la rue du Tourniquet n'était pas celui de la turne communautaire de l'École. J'étais seul, et sous le coup de la réprobation injuste qui pesait sur moi. Il me fallait prendre sur les membres du jury une revanche nécessaire, en affirmant ma valeur,

d'ailleurs reconnue par Brunschvicg, Bougie, le cordial directeur de l'École normale, et le très amical Carré. Je devais donc étudier le programme du concours, mais aussi et surtout élaborer une vision personnelle, établir un point de vue propre à partir duquel il me fut possible de prendre parti sur n'importe quelle question susceptible de se présenter dans le champ philosophique.

Les mois de réclusion dans l'hiver poitevin inaugurèrent dans mon existence l'ère de l'écriture. Chaque matin, je m'installais à ma table de travail, devant un gros cahier de moleskine noire, et je remplissais page après page d'une écriture serrée, qui semblait couler de source sans guère d'interruption pendant trois ou quatre heures. Aucun programme prévu à l'avance ; le sujet me venait sans préméditation, au moment de commencer. Les questions se présentaient l'une après l'autre, chacune à son tour, dans un désordre apparent qui répondait sans doute à une ordination inconsciente. Ainsi se constituait pièce après pièce une encyclopédie personnelle, d'où se dégageait lentement un parti pris dans le domaine de la pensée, en même temps qu'un fonctionnement des mécanismes de l'esprit. La valeur intrinsèque de [118] ces textes juvéniles, certainement modeste, n'importe pas. Je n'ai jamais repris le gros cahier de moleskine de peur d'être déçu par la médiocrité de leur contenu. Ce furent à coup sûr d'utiles exercices, à l'usage desquels je pris conscience de mon autonomie intellectuelle ; il m'était possible d'affirmer ma position de *omni re scibili*, en fonction de principes personnels. Le sentiment me venait, à considérer le nombre croissant des pages que j'avais couvertes, que j'étais à l'abri de toute surprise, grâce à ces réserves d'idées, étendues à la quasi-totalité du terrain à couvrir. L'abondance de la pensée, docile à l'expression, en vertu du renouvellement qui s'annonçait chaque matin, me donnait un sentiment de sécurité pour l'avenir.

Il m'était donc possible de mettre en œuvre une pensée de plein exercice pour mon compte propre, sans passer par l'intermédiaire de quelque intercesseur, à la manière de ceux qui se réclamaient de Kant ou de Hegel, de Thomas d'Aquin ou de Marx. Certes j'honore les génies métaphysiciens, mais je n'ai jamais admis d'adopter tel ou tel d'entre eux comme titulaire d'une vérité définitive. À vivre parmi des camarades qui vouaient une dévotion exclusive à Alain, à Kant ou à Fichte, il me semblait que le maître à penser devenait un obstacle à la pensée. Ceux qui, à l'École, m'éblouissaient par leur maestria spécula-

tive, en réaffirmant à tout propos la parole du maître, n'ont pas fait grand-chose par la suite ; il n'y avait plus rien à chercher, puisque tout [119] avait été dit. La seule chose à faire, c'était de diffuser la bonne parole en devenant un très bon professeur. Beaucoup plus tard, au Canada, où j'avais cherché refuge après les troubles universitaires de 1968, je fus accueilli à l'Université Laval de Québec. Je découvris avec étonnement que la faculté de philosophie, à l'époque, se cantonnait dans des procédures que je croyais depuis longtemps disparues de la surface de la Terre. Certains professeurs se contentaient de lire aux étudiants *Les Métaphysiques* ou *Les Physiques* d'Aristote, ou encore son *Éthique*, après quoi on lisait les Commentaires consacrés par Thomas d'Aquin au texte en question, ce qui paraissait aux intéressés amplement suffisant. Pour ma part, chassé de France comme traditionaliste par les novateurs de 68, j'étais ébahi de tomber dans une planète intellectuelle où l'on vivait encore au treizième siècle. Je fis part de cet ébahissement aux étudiants, ce qui me valut auprès d'eux le succès immédiat du contestataire, du révolutionnaire que je paraissais être. Mes vénérables collègues ne furent point de cet avis, et la Faculté fut agitée de mouvements divers contre l'intrus qui empêchait l'ordre établi de poursuivre son petit bonhomme de chemin. L'excellent doyen de la faculté, Mgr Parent, qui m'avait invité, introduisant malgré lui le loup dans la bergerie, m'apostropha un jour en termes véhéments : « Pourquoi vous en prenez-vous ainsi à saint Thomas ? Il faut bien penser à partir de quelqu'un. Vous, vous avez bien choisi de [120] philosopher à partir de Descartes ou de Kant. Pourquoi d'autres n'auraient-ils pas le droit d'enseigner la doctrine de Thomas d'Aquin ? »

Je ne parvins pas à faire comprendre à mon digne interlocuteur, blanchi sous le harnais des disciplines ecclésiastiques, l'insuffisance, à mes yeux, de sa position. Sans méconnaître l'importance des maîtres du passé, ni la validité de leur témoignage philosophique, j'ai toujours estimé que chacun d'entre eux formulait en son temps la parole de son génie propre et non le dernier mot de la vérité universelle. Tel était mon point de vue dès le temps de mes écritures dans la retraite poitevine. Personne ne possède l'exclusivité du domaine métaphysique, personne ne détient un monopole en ce domaine. Dès l'instant où la métaphysique ne se réduit pas à un exercice sportif cantonné sur le terrain conceptuel d'une axiomatique soigneusement neutralisée, à

l'abri des récurrences de la vie et de l'histoire, elle se dérobe aux entreprises totalitaires de qui que ce soit. Le donné humain de la réalité inépuisable ne cesse de se diversifier, et de s'enrichir de toutes les acquisitions du savoir et de toutes les conquêtes du génie créateur. La pratique de la philosophie consiste en la conquête, pour chaque penseur, de sa part de vérité, étant bien entendu que cette portion congrue, plus ou moins ample selon l'envergure mentale de l'intéressé, n'autorise personne à se croire propriétaire exclusif de l'espace mental, ni même de la portion qu'il s'est attribuée. Nous ne pouvons accéder qu'à [121] une vérité en situation, et la recherche en ce sens ne s'achèvera jamais. Tout individu qui se présente en porte-parole de l'absolu se rend coupable de faux témoignage ; sa prétention expose une contradiction dans les termes.

Nous venons au monde en condition d'humanité ; tel est le point de départ inéliminable de toute réflexion, dont l'intention ne peut être que d'élucider toujours davantage l'existence au sein de laquelle nous nous mouvons et nous sommes. « Rationalistes, nous essayons de le devenir », disait Bachelard. Le triomphalisme de l'intellect, qui se donne partie gagnée d'avance, ne propose à ses adeptes qu'un jeu de l'esprit, ou un délire inoffensif. Le bon usage de la pensée se situe dans la perspective d'une raison souffrante, en butte aux démentis de l'expérience, et d'une raison militante, résolue à mener le combat pour la promotion de l'humanité de l'homme. Je devais, beaucoup plus tard, retrouver cette inspiration dans la métaphysique du romantisme allemand, issue de la distinction kantienne entre phénomène et noumène. La voix négative, ou apophasique, est la seule qui convienne lorsque se trouvent en jeu les intérêts suprêmes de la personne humaine. Nous ne pouvons prétendre qu'à des aperçus fragmentaires et fugitifs en direction de l'inaccessible transcendance. La Bible enseigne que « nul ne peut voir Dieu et vivre ». Au péril de leur vie, et de leur âme, les mystiques ont poursuivi plus loin que d'autres l'aventure de la [122] transcendance spirituelle ; de leurs expériences aux confins de l'Être, des illuminations dont ils furent gratifiés, baptême du feu qui les a marqués à jamais, ils ont rapporté la leçon de la nuit obscure et de l'incommunicabilité. L'initiation, en sa plus haute exigence, les a séparés du reste des humains, porteurs désormais d'un terrible secret, dont ils ne peuvent témoigner que sous le voile de l'allégorie ou de la poésie, conscients d'ailleurs que leurs ultimes éblouissements les mainte-

naient encore à la périphérie du mystère de terreur et de fascination en lequel se dérobe à nous la toute-puissance de la Divinité.

Tout cela, je ne pouvais que le pressentir dans ma solitude poitevine pendant l'hiver 1938-1939. Néanmoins s'affirmait en moi une allure de pensée qui ne devait plus m'abandonner, jaillissement spontané d'une écriture sans préméditation, chaque matin, à heure fixe, comme certaines sources volcaniques. J'ai rédigé de nombreux ouvrages ; aucun d'eux n'a été précédé d'un plan détaillé, prévoyant la suite des chapitres, le contenu de chacun d'entre eux et l'articulation de l'ensemble. Le plus souvent, au départ, n'existait qu'une petite feuille de papier, une demi-page, indiquant le thème des diverses parties. Achevé la rumination préalable, un déclic se produit, une décision intime de passer à l'acte. Alors j'attends que se propose la première phrase, affleurement du dynamisme qui, après soi, commandera le reste. Dans le cas de mes travaux sur le dix-neuvième [123] siècle, ce fut un passage d'une lettre de Frédéric Schlegel à son frère August Wilhelm, où le jeune homme, en train d'inventer le Romantisme, affirmait qu'il lui faudrait deux mille pages pour définir le nouveau cours de sa pensée. Pour moi aussi, cette phrase en forme de citation inaugurale tirait après soi deux mille pages d'écriture, en vertu d'une nécessité immanente, qui ne devait pas s'arrêter avant l'épuisement de son exigence.

Le projet du livre mûrit au fur et à mesure de l'exécution. Plusieurs fois dans ma vie s'est reproduite la solitude de la chambre de Poitiers, de la cellule où chaque matin je m'asseyais devant une petite table pour reprendre la tâche de la veille, devant le vide papier qui, au milieu de la journée, se trouverait couvert d'une écriture régulière. À Québec, en 1968-1969, dans la froideur du Saint-Laurent, sur la terrasse Dufferin, près du château Frontenac, je trompais l'ennui de l'exil en rédigeant *La Nef des Fous*, parue en France sous le titre *La Pente-côte sans l'Esprit saint*, mémoires rétrospectifs de la prétendue révolution universitaire de 1968. Un peu plus tard, en 1976, dans une chambre d'hôtel de Copacabana, j'écrivis à bride abattue un essai que je voulais intituler *Petite eschatologie portative*, mais que le prudent éditeur brésilien préféra proposer à son public, en traduction, sous la forme *A agonia de nossa civilização*. Il y a une allégresse dans la formulation de la pensée, à l'état naissant sous la plume, au fur et à mesure de sa progression sur le papier. [124] Lorsque vient la fatigue et

que la phrase hésite, bute sur l'obstacle, ralentissant sa progression, parfois jusqu'à l'arrêt complet, alors il faut renoncer, en attendant la suite. Je vais me promener, je pense à autre chose, sûr que le lendemain, au rendez-vous de l'aube, il me sera donné de poursuivre à partir du point où j'en étais resté. Un passage s'ouvrira, comme dans les vallées de montagne où la progression de la route, de loin, semble se heurter contre une muraille inflexible ; mais, quand on s'approche, on aperçoit qu'une faille dans le défilé permet de progresser plus avant.

Cet état de choses m'a toujours inspiré un sentiment de vague culpabilité, comme s'il y avait là un manquement à l'égard de la déontologie puérile et honnête de la philosophie proprement dite, œuvre de froide raison, où tout doit être à l'avance calculé et pesé, conformément à des règles du jeu. J'ai l'impression somme toute assez tonique de m'être comporté en franc tireur, progressant à son gré par de petits chemins, des sentiers non frayés, hors de la voie royale de la méditation digne de ce nom. Je n'ai jamais été capable de faire un plan de carrière, ni dans l'ordre administratif ni dans le domaine du savoir. J'admire ceux de mes collègues qui sont capables de conduire leur destin universitaire du lycée de province jusqu'au Collège de France et à l'Académie des sciences morales ou des inscriptions, voire jusqu'à l'Académie française, au long d'étapes minutieusement prévues et de démarches, [125] concessions et sollicitations ménagées avec un machiavélisme qui permet les nécessaires franchissements d'obstacles. Je n'ai jamais pris aucun plaisir à ce genre d'exercice ; je ne possède pas l'indispensable souplesse d'échiné. Pareillement, mon parcours intellectuel s'est précisé à mesure, en fonction de sollicitations du moment, occasions et circonstances, qui ne dépendaient pas d'une volonté raisonnée.

Il m'a toujours paru que mon cheminement plutôt que celui d'un philosophe universitaire digne de ce nom, du moins tel qu'on l'entendait de mon temps selon la vénérable tradition de la Troisième République, était celui d'un romancier, dont les inspirations répondent au hasard des rencontres. Dans les espaces du dedans se produisent des maturations, de lentes évolutions en concordance avec les expériences du dehors. Des échéances interviennent, des rendez-vous imprévus ; rencontres humaines et circonstances historiques proposent des sollicitations, imposent des défis. L'homme de pensée répond selon ses moyens à cette nécessité de s'adapter pour vivre, fût-ce dans les temps

les plus difficiles. Ainsi se comprend la progression irréfléchie de mes travaux, qui pourtant jalonnent un parcours où l'on doit pouvoir, après coup, découvrir une certaine unité intrinsèque. La table des matières de mes ouvrages donne en général une impression de cohérence bien tempérée ; mais le mouvement de la pensée qui a fini par s'incarner dans cette forme s'est [126] produit sous l'impulsion d'une nécessité intime qui n'avait rien à voir avec les schémas de la géométrie mentale conforme aux bonnes mœurs.

J'ai souvenir d'un film documentaire québécois évoquant l'activité des charpentiers de marine de l'île d'Orléans, si je ne me trompe, située dans le Saint-Laurent, la grande artère canadienne. Ces artisans particulièrement habiles construisaient de grandes barges en bois, gabarres ou chalands, destinées au trafic du fleuve, vastes embarcations qui pouvaient compter quarante ou cinquante mètres de long. Le cinéaste montrait les constructeurs assemblant les poutres et les planches du gros œuvre selon l'exigence de proportions harmonieuses, l'œil et la main collaborant avec une merveilleuse sûreté. Après quoi, l'enquêteur interrogeait les ouvriers sur les cotes et dimensions du navire en cours d'achèvement ; les maîtres d'œuvre répondaient d'une manière évasive, dans le pittoresque dialecte québécois, et finissaient par dire : « Écoutez, si vous voulez absolument connaître la longueur exacte, vous n'avez qu'à la mesurer... » Ces artisans d'élite, sûrs de leur savoir-faire, ne s'embarrassaient pas de calculs compliqués ; les navires construits par leurs soins répondaient aux nécessités du trafic, comme ils l'avaient fait depuis des siècles, à la satisfaction des usagers.

Cette histoire fera sourire des esprits modernes, soucieux de sauver les apparences ; mais en ce qui me concerne, je me sens de la famille des [127] charpentiers de marine du Saint-Laurent. Le livre, quand j'écris, se développe à mesure, comme il peut, comme il veut. En fin de parcours, néanmoins, il respecte à peu près les normes établies ; à sa façon, il flotte. Ou du moins, parmi les ouvrages que j'ai lancés dans le public, exposés aux critiques, aucun ne semble avoir encouru le reproche d'absence de cohérence et d'anarchie mentale. Moi non plus d'ailleurs, je ne leur ferais pas ce reproche-là ; certains paraissant même d'une construction tout à fait régulière, autant que j'en puisse juger. Mais je n'aime pas revenir sur les œuvres achevées ; ce sont des corps morts, dépôts laissés en arrière sur une trajectoire révolue. La

lecture et relecture de *Mythe et Métaphysique*, en épreuves d'une nouvelle édition, m'a été particulièrement pénible. Non que j'en réproue l'inspiration, mais, trente ans après, il me paraît qu'il y a trop de citations et que l'écriture manque de netteté ; trop de formules de remplissage, de liaisons oratoires, pas assez de nerf. Il y aurait eu malhonnêteté à y changer quoi que ce soit. Un livre est ce qu'il est, à sa date et dans son moment ; il a valeur de document, dont l'identité ne saurait être altérée – sinon pour corriger une erreur matérielle ou une faute de style.

Quant aux rapports de l'auteur avec son œuvre, avant, pendant et après la rédaction, il y aurait là un intéressant sujet d'étude, qui recenserait toutes les modalités d'accord et de désaccord. La vanité d'auteur, la naïve gloriole, n'est sans doute qu'un [128] phénomène mineur, peut-être une couverture. Le cas le plus fréquent est l'hésitation, le doute ou même la désespérance lorsque l'on constate le décalage persistant entre le projet et sa réalisation. En tout cas, le livre une fois écrit est un livre refermé ; quel qu'il soit, bon ou moins bon, il appartient au révolu, et donc se trouve dépouillé de son intérêt majeur. Il était un moment, une phase dans la vie de l'écrivain, chair de son esprit ; lorsqu'il a pris corps dans la dimension stabilisée de l'imprimé, il est devenu un objet aux mains de tout le monde et de n'importe qui. L'auteur a beau plastronner dans les gazettes, s'exhiber à la télévision ou par la voix des ondes, s'il est un créateur digne de ce nom, il ne se résigne pas à être seulement l'auteur de ses œuvres, condamné désormais à regarder en arrière, comme la femme de Loth dans la Bible, qui fut, pour ce comportement aberrant, transformée en statue de sel. L'ouvrage fait est une parole donnée, mais dont il serait malsain de demeurer prisonnier ; ce qui importe davantage, c'est l'œuvre à faire, l'œuvre en projet et en attente dans les réserves de l'imagination et de la mémoire. La germination des écritures futures entretient l'espérance de vie et de survie, alors que la complaisance pour les produits finis a des relents funèbres.

Je ne sais pas exactement combien j'ai écrit de livres, ni combien ont été édités, car il en est qui, rédigés, n'ont pas été publiés. Chaque fois que j'essaie d'en faire le compte, j'oublie l'un ou l'autre, [129] comme ces grands-pères de familles nombreuses, incapables de dénombrer leurs petits-enfants. Tel ou tel livre a été écrit et publié à l'étranger en traduction, sans avoir eu d'édition française. Je n'ai ja-

mais eu le courage de mettre au net une bibliographie de mes écritures, essais et articles. Certains, du fait de la difficulté des temps, sont demeurés inédits, d'autres dispersés dans des recueils lointains et inaccessibles. Husserl poursuivait inlassablement la rédaction de son œuvre interminable, dont le stock s'entassait dans une armoire. Le feu, un jour, détruisit une partie de cette réserve. « Quel malheur, se lamentait la fidèle secrétaire du maître ; quelle perte pour l'humanité ! » À quoi Husserl aurait répondu que cela n'avait pas tellement d'importance. « C'est la vérité, et la vérité finira toujours par se savoir. » Après quoi il reprit le fil de ses écritures. Je ne me prends pas pour Husserl, mais j'aime bien cette histoire. L'important, c'est de poursuivre le creusement du sillon, droit devant. Et, lorsqu'on approche du bout du champ, de pouvoir se dire qu'on a exprimé, tant bien que mal, ce que l'on portait au fond de soi-même. Non pas l'universelle vérité, telle que le naïf et génial Husserl s'imaginait l'avoir emmagasinée dans son armoire, mais un témoignage de vérité, un témoignage à la vérité, prenant place à son tour dans le dialogue des hommes et des générations qui se poursuit au long des siècles.

[130]

J'ai connu de ces maîtres penseurs qui, une fois accompli le parcours sans faute de leur carrière, après avoir exposé leur doctrine d'une manière qu'ils estimaient définitive, se comportaient en administrateurs gérants de leur vérité. S'étant assuré au surplus, à la force du poignet, une solide position administrative qui leur permettait de contrôler les entrées d'un territoire universitaire défini, ils pouvaient jouir d'un repos bien gagné, entourés de la dévotion de leurs fidèles, mis en place par leurs soins. Cette situation pathologique existe dans toutes les disciplines, où l'on peut constater le fait paradoxal que le maître incontesté, celui qui, comme on dit, fait autorité, au lieu de favoriser les études, bloque leur développement, tant il est persuadé qu'il n'y a plus rien à faire après lui, ou autrement que lui. À l'origine de ce comportement instinctif se trouve sans doute un sentiment d'infériorité. Doutant de ses propres capacités, le maître en question entreprend de s'imposer selon les voies et moyens d'une stratégie combinatoire, barant la route à toute concurrence possible, en particulier de la part des plus jeunes.

C'est ainsi que le système de la cooptation en vigueur dans les universités aboutit souvent à une sélection à l'envers. Au lieu de choisir

les meilleurs, on préfère les médiocres, ceux dont on a tout lieu de penser qu'on n'a rien à redouter de leur part ; de caractère docile et de petite envergure intellectuelle, ils sauront se tenir à leur place ; ils auront à cœur de [131] faire ressortir l'éminente dignité de leur seigneur et maître. Ces gens-là me font horreur. La justice immanente fait d'ailleurs que leur renommée s'efface dès qu'ils ont perdu leur puissance, c'est-à-dire à l'âge de la retraite. Les maîtres authentiques, à l'image de Gaston Bachelard, poursuivent jusqu'au bout une œuvre inimitable, avec une souriante et débonnaire modestie. Modestie non feinte, où s'énonçait l'insuffisance congénitale de l'homme à l'épreuve de la Vérité, mais aussi l'allégresse du chercheur, bien déçu s'il devait un jour, parvenu au bout de la recherche, mettre la main sur cette dernière Vérité. Il aurait tué la poule aux œufs d'or – ou plutôt, pire encore, il aurait fait la preuve que ce qu'il avait cherché tout au long de son existence n'était pas l'unique vérité.

[132]

[133]

Le crépuscule des illusions.
Mémoires intempestifs

Services militaires

[Retour à la table des matières](#)

Lorsque je parvins, en 1939, à forcer le barrage de l'agrégation, j'étais en uniforme. La retraite provinciale de Poitiers, brusquement interrompue, à la fin de l'hivernage, par la mobilisation anticipée d'un contingent de réservistes, pour faire face à la montée des périls totalitaires. L'Espagne républicaine que les démocraties occidentales s'étaient lâchement refusées à assister s'effondrait ; le général Franco, avec le généreux concours de Mussolini et d'Hitler, sortait triomphant de l'atroce guerre civile. Partout dans le monde les régimes autoritaires ne cessaient d'améliorer leurs positions, enhardis par la veulerie apathique des Français, des Anglais et des Américains, victimes de leurs idéologies paralysantes, qui nous valurent d'être convaincus avant même d'être vaincus.

Sous-lieutenant d'infanterie, je fus envoyé avec mon bataillon dans la forêt des Ardennes, où l'on nous occupa à poser en travers des clairières des réseaux de fils de fer barbelés, obstacles platoniques et archaïques, dont il ne semble pas qu'ils aient beaucoup contribué à ralentir, l'année d'après, la ruée des divisions blindées allemandes. En attendant [134] cet avenir inéluctable, la vie au grand air ne me déplaisait pas. Un écrivain nationaliste, Barrés peut-être, disait avant

1914 : « La guerre ? on mangera sur l'herbe !... » Aussi longtemps que la guerre consiste à manger sur l'herbe, et particulièrement des victuailles chapardées à droite et à gauche, elle n'est pas dépourvue de charme et de saveur.

À la différence de l'intellectuel moyen, mon congénère, antimilitariste de parti pris et vaguement objecteur de conscience, je me suis trouvé à l'aise dans l'ordre militaire et en ai gardé, dans l'ensemble, une bonne mémoire. J'avais, longtemps et avec passion, pratiqué le scoutisme dans la région bordelaise, dans un esprit d'indépendance et de non-conformisme, ainsi qu'il convient dans le temps de l'adolescence. De cette époque m'est restée la nostalgie d'un ordre viril, et le respect d'une hiérarchie fondée sur l'autorité naturelle et la responsabilité de celui qui dirige. En même temps, l'esprit de camaraderie dans l'aventure partagée, un certain sens du défi et le goût du risque, au moins jusqu'à un certain point, le désir de relations humaines directes, sans hypocrisie, en dépit du décalage des âges et des rangs. Tout cela, je le retrouvais dans l'armée, alors que l'université, par la suite, me parut un milieu moins accueillant, beaucoup plus ingrat, rongé de rivalités sournoises, de conflits larvés ou patents, où tous les coups sont permis ; refoulements en tous genres et mauvaise conscience empoisonnent constamment le climat de la coexistence.

[135]

Chez les militaires, je bénéficiais, à vrai dire, du privilège exorbitant reconnu en ce temps-là aux élèves de l'École normale. Réputés pour leurs opinions politiques avancées, et favorisés à ce titre par les gouvernements de gauche, ils jouissaient d'un statut particulier, fondé sans doute sur le principe sagace qu'ils seraient moins dangereux s'ils appartenaient à la hiérarchie que si, maintenus dans le rang, il leur prenait fantaisie de contaminer la troupe. En tout cas, moyennant un examen de pure forme, après une préparation militaire légère, nous étions admis à faire un stage de six mois à l'École de Saint-Maixent comme officiers élèves de réserve, avec le grade de sous-lieutenant. Ainsi nous étions épargnées les servitudes militaires de l'homme du rang, la promiscuité quelque peu sordide de la caserne. Du sous-officier, nous ne connaissions jamais le personnage du petit chef dominateur, tenté de tyranniser les simples soldats ; il ne nous apparaissait jamais que comme un subordonné attentif et respectueux, du moins en apparence ; et, après tout, on ne lui en demande pas plus.

Quant à nos instructeurs à Saint-Maixent, officiers commandant à des officiers, ils devaient aussi nous considérer en camarades. Ils savaient d'ailleurs à qui ils avaient affaire - l'élite future de la nation - et prenaient soin, en dehors du service, à ne pas afficher de grands airs de supériorité.

Les six mois de Saint-Maixent, où d'ailleurs nous nous retrouvions entre vieux compagnons d'études, [136] furent donc une cure de grand air, profitable diversion pour un intellectuel. Après quoi, je fus versé, pour finir mon temps, dans un régiment de Paris, cantonné dans le quartier populaire du faubourg Saint-Antoine. Régiment sur le papier, dont les soldats, pour la plupart, appartenaient à divers services dans la capitale, ou bien se consacraient, en qualité d'ordonnance, au service personnel des officiers. Lorsque j'emmenais, à mon tour, le bataillon à l'exercice sur les terrains de Vincennes, il se réduisait à une cinquantaine d'hommes en tout et pour tout, résidu des malchanceux qui n'avaient pu échapper à cette corvée. La composition de ce régiment était d'ailleurs assez particulière ; il comprenait pour une part des citoyens du quartier qui, pour une raison ou une autre, avaient obtenu d'accomplir leur service à proximité de leur domicile ; d'autres étaient de mauvaises têtes, que leur comportement avait fait rejeter de la marine ou de l'aviation, corps d'élite, dans les rangs plus modestes de l'infanterie. L'ensemble avait donc une coloration populaire, faubourienne, avec un franc-parler qui ne manquait pas de saveur, à partir du moment où ils s'étaient rendu compte que la supériorité du grade, chez l'officier, n'excluait pas la cordialité. L'autorité formelle, fondée sur la menace, l'intimidation, la punition m'a toujours répugné.

Quant à mes rapports avec mes supérieurs, s'ils ne furent pas toujours faciles, ils ne m'ont pas laissé de mauvais souvenirs. Au premier abord, je pense, je [137] leur paraissais suspect, en ma qualité d'intellectuel, et aussi en raison d'un non-conformisme certain, qui choquait les médiocres, mais finissait par me valoir la sympathie des meilleurs. Avec les hommes de caractère, la méthode directe est possible, le libre propos, même de l'inférieur au plus élevé en grade. L'engueulade franche et ouverte n'empêche pas l'estime mutuelle, et parfois finit par forcer la sympathie. La netteté de ces relations a quelque chose de tonique, alors que le domaine universitaire est le règne de la dissimulation, de la jalousie et de l'envie. On ne sait pas trop à qui on a affaire,

ni sur qui on peut compter ; la mesquinerie prédomine, et la mauvaise foi.

Insensiblement, je passais du service militaire à la mobilisation, de la mobilisation à la guerre et de la guerre à la captivité. Partageant le sort commun de bien des hommes de ma génération, j'ai porté pendant sept ans l'uniforme militaire, sept années de ma vie, qui ne furent pas des années perdues, ni gaspillées. Sept années d'une vie. Certes, d'autres ont été plus malchanceux, tués au combat ou mutilés à jamais, déportés, fusillés de la Résistance, ils ont payé plus cher encore le prix de la survivance du pays. Même si je m'en suis tiré à meilleur compte, je ne peux m'empêcher de juger avec tristesse, avec réprobation, l'attitude de cette jeunesse qui estime aujourd'hui qu'elle ne doit rien à la nation et que la nation lui doit tout, y compris le vivre, le couvert, la sécurité et les soins médicaux de la naissance à la [138] mort, dans la complète oisiveté le cas échéant. D'autres, qui veulent bien consentir au service militaire, trouvent qu'un an c'est trop long, même en passant tous les week-ends dans sa famille, et qu'on doit à tout prix abréger de quelques semaines ce temps d'insupportable servitude. On ne nous a pas demandé notre avis, à nous, et nous avons dû nous accommoder du destin commun.

La campagne perdue de 1939-1940 ne fut pendant l'hiver qu'une longue période de grandes manœuvres, avec tir réel. La vie au grand air, aux avant-postes de la frontière, nos petits groupes disséminés aux limites des cités ouvrières de Lorraine, dans l'attente vaine d'un ennemi qui ne se manifestait pas. Le Désert des Tartares. De temps en temps, les périodes de repos nous ramenaient dans des villages de campagne, les hommes cantonnés dans les granges, les officiers dans des chambres, chez l'habitant, tous mal chauffés, car cet hiver fut particulièrement rude. L'atmosphère générale demeurait incertaine, dans cette guerre qui pour nous n'en était pas une. On avait laissé les Allemands écraser la Pologne après avoir occupé l'Autriche et la Tchécoslovaquie sans coup férir. Les intentions des puissances occidentales paraissaient ambiguës ; elles se gardaient d'attaquer l'ennemi, comme si elles espéraient éviter le déclenchement de véritables hostilités. Situation peu confortable pour les exécutants que nous étions, et peu propre à maintenir la disponibilité au combat. Si l'on ne devait pas se [139] battre pour de bon, à quoi servait de nous maintenir ainsi, dans une attitude de ni paix ni guerre qui n'en finissait pas de se prolonger,

tout en laissant à l'ennemi le privilège de l'offensive, quand et là où il le jugerait opportun...

Cette longue attente ne m'a pas laissé un mauvais souvenir. Fini les écritures, il fallait camper à l'aventure, au gré des missions qui nous étaient imposées. Face aux lisières muettes du camp ennemi, nos petites unités étaient déployées en un rideau de surveillance et d'alerte ; nous étions établis en enfants perdus dans des campagnes et des villages que la guerre avait vidés en toute hâte d'une population évacuée vers des lieux plus sûrs. La situation avait ses avantages ; les maisons étaient pleines de leurs humbles trésors ; les ménagères avaient abandonné leurs armoires pleines de conserves en tous genres et de confitures destinées à la saison d'hiver ; les caves abondaient en bouteilles de toutes sortes et d'ailleurs les buvettes et cafés du pays offraient également leurs ressources. De plus, vaches, chèvres et moutons erraient, abandonnés, dans les pâturages, et la volaille des poulaillers ouverts s'était répandue un peu partout. Nous profitions joyeusement de cette abondance. Le soldat, en pareil cas, ne souffre pas de mauvaise conscience. Il risque sa peau ; demain n'est pas sûr ; il serait absurde de respecter des biens qui peuvent être détruits dans l'instant, et qui pourraient, si on les laissait intacts, profiter à l'ennemi. Les bonnes âmes apprécieront ; quant à nous, nous [140] nous accommodions de la situation en vertu de cette philosophie à courte vue qui est celle du troupiér en activité.

Autre avantage, la dispersion des effectifs ; les dangers théoriques de la position de première ligne nous garantissaient le confort appréciable de la tranquillité du côté de la hiérarchie. Les supérieurs, le bataillon, le régiment, la division étaient loin en arrière ; ces messieurs de l'état-major ne s'aventuraient guère jusqu'à nous, dans la crainte de périls qui demeuraient en ce temps imaginaires. Un chef de section était maître chez soi ; il bénéficiait d'une complète liberté, et menait parmi ses soldats une existence intégralement communautaire. La responsabilité demeurait entière, mais le genre de vie imposait une camaraderie, et le partage de tout ce qui pouvait se produire de bon ou de mauvais. Il y a les horreurs de la guerre, bien sûr, mais il y a aussi les bénéfices de la guerre, plus rarement reconnus, et parmi eux cette communauté virile et fraternelle ; elle est pour beaucoup dans la fascination exercée par le métier des armes sur une bonne partie de l'humanité. Les incontestables vertus du guerrier font de lui un genre

d'homme plus sympathique et estimable que bien d'autres types d'humanité. N'appartenant pas pour ma part à cette catégorie, je lui ai toujours voué une tendresse et une indulgence particulières ; c'est aussi pour quoi je me suis plu, moi indigne, à mener la vie du soldat.

[141]

L'espace confiné de la caserne impose à la collectivité militaire un genre de vie strictement codifié par le règlement. Tout le monde est sans cesse sous les yeux de tout le monde, et le respect pointilleux de la discipline s'impose aux uns et aux autres, sous peine de glissement vers l'anarchie générale. Chargé de présider au bon ordre du repas de la troupe, j'ai encouru la réprobation du chef de bataillon parce que, au bas du rapport indiquant qu'il n'y avait Rien à Signaler, j'avais inscrit, précédant ma signature, la mention « L'officier de bouche » au lieu du réglementaire « L'officier de surveillance au réfectoire ». Il faut respecter les formes et formules ; la moindre déviation peut susciter un dérapage fatal. Tout change dans une armée en campagne. Clausewitz dit très justement que la différence entre la situation de paix et la situation de guerre est analogue à celle qui peut exister entre des exercices d'ordre serré dans la cour de la caserne et les mêmes exercices réalisés au beau milieu d'un marécage, d'un borbier qui freine ou inhibe toute liberté de mouvement.

Aux avant-postes, dans ce *no man's land* qui séparait les deux armées, les règles formelles de la discipline se trouvaient abolies en fait. Un jour, me promenant dans mon fief en simple chandail kaki, je me trouvais en présence d'un capitaine de cavalerie, tiré à quatre épingles, qui rôdait par là. « Qu'est-ce que c'est que cette tenue ? fulgura-t-il. Allez me chercher votre officier ! » « L'officier c'est moi », répondis-je simplement. L'autre balbutia [142] quelques propos sur la nécessité d'être toujours correctement vêtu, et s'en fut sans insister. Je me sentais une âme de chef de bande, ou de baron féodal. Le mot de passe dans mon coin était « Tatahouine », et je crois que l'on m'affecta quelque temps ce surnom, évocateur du cantonnement des bataillons disciplinaires dans le Sud tunisien. Romantisme facile, bien sûr, et qui met en évidence cette part de jeu, caractéristique du temps de la « drôle de guerre », comme on disait alors.

J'avais constitué pour mon usage personnel un groupe de commensaux, composé de quelques fortes têtes dont j'appréciais le franc-parler

et le mauvais caractère ; il y avait aussi un garçon très bien stylé, valet de chambre chez Rothschild et, si je me souviens bien, l'héritier d'une maroquinerie célèbre de la place Vendôme. Bons compagnons tous, et fort soucieux de remédier à la médiocrité des nourritures qui nous venaient du régiment. Je me sentais en sécurité au milieu de mes gardes du corps ; nous nous aidions mutuellement à faire contre mauvaise fortune bon cœur. La familiarité qui régnait entre nous ne mettait pas en cause le respect de l'autorité, ni la discipline là où elle était indispensable. Le soir, à la lueur des bougies, on jouait aux cartes, à des jeux qu'ils m'avaient enseignés. Le mauvais sort, et l'inexpérience du débutant, faisaient que je gagnais plus qu'à mon tour, ce qui me gênait fort, car on risquait un peu d'argent. Et mes compagnons, plus experts que moi, n'auraient pas admis que je triche [143] pour perdre. Ils m'auraient percé à jour, et leur dignité en eût été blessée.

J'ai trouvé du charme à cet hivernage qui nous faisait vagabonder d'un paysage dans un autre, au hasard des changements de secteur. Il y eut des froids très durs ; dans un cantonnement de l'arrière, où les paysans refusaient de nous vendre du bois de chauffage, j'envoyais mes hommes en voler la nuit parmi les réserves des fermes. Dans une des périodes les plus rudes, par un temps sec et glacé, au cœur d'un paysage de neige et de vent, mon petit groupe s'était ménagé un repaire jonché de paille, invisible au cœur d'une haie où nous dormions les uns contre les autres pour préserver un peu de notre chaleur. Un beau matin, alors que, devant notre hutte, je surveillais les environs, arrive, sans être annoncé, le général du corps d'armée, escorté de tout un état-major. Au même instant débouchait d'un sentier un de mes soldats, tout glorieux, la pipe au bec, portant sur l'épaule un long tuyau de poêle, chapardé aux environs et destiné à améliorer le confort de notre tanière. Le soldat, nullement décontenancé, salua le général de sa main libre, accompagnant le salut d'un sourire. Le général répondit au salut et au sourire et, du coup, jugea notre misère, comparée sans doute aux aménités de son propre cantonnement.

Je me souviens de son mot : « Vous n'êtes pas trop mal ici ? » À quoi je répondis, en toute sincérité, mais peut-être avec une secrète fierté, que ça pouvait aller ; ça aurait pu être pire. Le général fut sans doute [144] frappé par cette parole, signifiant que nous avions dominé l'inconfort de la situation. Il se mit alors à m'expliquer l'importance du poste que j'occupais avec ma section, à la limite des secteurs attribués

à deux divisions du corps d'armée, position stratégique motivant son inspection. Après quoi, la conversation glissa sur d'autres sujets, sur un mode cordial, j'ai oublié lesquels. Nous nous étions quelque peu éloignés du groupe formé par l'état-major, pendant que le général détaillait les accidents du terrain ; je vois encore les officiers suivre des yeux notre entretien, se demandant sans doute ce que le grand chef pouvait avoir à débattre de si important avec ce petit sous-lieutenant, dans ce désert polaire.

L'hiver passa sans autre alerte que quelques fusillades dans la nuit, dont on ne sut jamais si elles répondaient à quelque initiative de ceux d'en face, ou si nos tireurs n'avaient pas pris à partie leur ombre, la projection de leur propre anxiété. Vint le printemps et la catastrophe fondit sur nous. Non pas le baptême du feu, la première épreuve initiatique, propre à aguerrir le combattant, mais l'écrasement brutal, sans défense possible de la part des victimes. Mon malheureux bataillon, soustrait au régiment, avait été mis en réserve de corps d'armée, disponible à toutes fins utiles, pour boucher des trous là où ce serait nécessaire. Or l'ennemi, dans sa première et victorieuse offensive, avait percé à Sedan ; on nous envoya sur l'un des flancs de la brèche ainsi ouverte dans le front, afin de contenir si possible la [145] terrible poussée. Détaché de son cadre régimentaire, le bataillon demeura plusieurs jours dans la forêt d'Inor, seul, sans soutien ni appui, sans ravitaillement et sans ordres, dans l'ignorance la plus complète de la situation d'ensemble.

Un déluge d'artillerie s'abattit sur la lisière des bois où nous avions pris position, massacrant à distance les arbres et les hommes. L'ennemi demeurait invisible, et le sol pierreux ne permettait pas de creuser des abris. Par chance, le guide qui m'avait conduit à l'emplacement destiné à ma section s'était trompé et m'avait installé plus loin que prévu, au-delà de la limite où s'arrêta le tir précis des canons allemands. Le commandant du bataillon, et le médecin, avaient été tués parmi les premiers, et beaucoup d'autres avec eux. Suivirent des journées confuses et meurtrières, dans le plus grand désordre. Je me souviens du commandement qui nous fut donné de nous lancer en terrain découvert à l'attaque d'une position d'où un ennemi bien camouflé nous fusillait à son aise. L'attaque n'alla pas bien loin et coûta la vie, à mes côtés, à mon commandant de compagnie, dont je revois le visage étonné, brusquement couvert de sang. J'avais ramassé, à tout hasard,

un mousqueton, pour dissimuler aux yeux de l'adversaire ma qualité d'officier. Nous n'allâmes pas bien loin ; nos supérieurs, à envoyer ainsi des fantassins contre des mitrailleuses, renouvelaient les erreurs tragiques de 1914.

[146]

Au bout de quelques jours de désordre sanglant et inutile, ce qui restait de notre unité rejoignit le gros du régiment qui, lui, n'avait pas bougé et avait continué entre-temps sa petite vie tranquille. En ce peu de jours, tués ou blessés, la majorité des cadres avaient disparu ; simple lieutenant, c'est moi qui ramenai au cantonnement les débris du bataillon retiré de la ligne de feu. Je m'en fus rendre compte au colonel, que je trouvai attablé avec ses officiers. C'était la fin du repas ; ils en étaient au fromage. J'avais une barbe de huit jours ; je ne m'étais pas déshabillé ni lavé de tout ce temps et je n'avais rien mangé ni guère dormi ; mon uniforme déchiré au passage des barbelés. Rescapé du massacre, j'en gardais une sombre fureur, et je songeais à mes camarades, morts pour pas grand-chose, pour rien. Le colonel ne m'offrit pas de fromage. Il écouta mon rapport et se contenta de dire : « Et maintenant, vous allez me rédiger des citations pour tout le monde ; vous le premier, naturellement... » Je revenais du feu, j'avais l'avantage de la position. Je répondis sèchement qu'il fallait chercher quelqu'un d'autre pour ce genre de travail. Je devais avoir un air terrible. Le colonel n'a pas insisté ; un autre, un vieux capitaine qui n'avait pas participé à nos malheurs, se chargea de rédiger les fameuses citations, attribuant aux uns et aux autres, dans le plus pur style militaire, des actions d'éclat inventées de toutes pièces.

Quelque temps plus tard, au cours de la retraite générale de nos armées, je me rendis moi-même [147] coupable d'une mythologie du même ordre. Un beau soir, le colonel, toujours lui, me fit savoir que le général de division, étudiant un rapport sur nos combats, avait découvert qu'un certain nombre d'armes automatiques manquaient à l'appel. Les deux tiers de l'effectif tués ou blessés, c'était dans l'ordre ; mais la quinzaine de fusils-mitrailleurs suscitaient sa colère ; on n'abandonne pas ce genre d'armes, on les défend jusqu'au bout. En foi de quoi le général exigeait un rapport détaillé concernant chaque cas particulier. Je résolus de lui donner satisfaction et, dans la nuit, je m'informai, avec un sous-officier de confiance, de la liste des morts et des numéros des armes restées sur le champ de bataille. Il ne me fut pas bien

difficile de faire correspondre les deux relevés, et d'inventer terme à terme des histoires teintées du plus pur héroïsme, les défenseurs se faisant tuer sur place après avoir épuisé leurs dernières cartouches. Surmonté ma révolte, le général eut ce qu'il désirait ; je sus par la suite que ma littérature l'avait ému jusqu'aux larmes. Les soldats français n'avaient pas démerité.

Quant au général Bridoux, il fut par la suite le ministre de la Guerre du gouvernement de Vichy, aux ordres des Allemands. Auparavant, il s'était rendu avec les restes de sa division, moi compris, alors que nous nous trouvions encerclés dans un village du Loiret. Je n'ai pas compté les armes automatiques [148] incluses dans cette capitulation ; mais je conviens volontiers qu'au point où nous en étions, il n'y avait pas autre chose à faire.

[149]

Le crépuscule des illusions.
Mémoires intempestifs

CAPTIVITÉ

[Retour à la table des matières](#)

Au traumatisme, à l'humiliation de la défaite succéda le long exil de la captivité. Cinq années en marge du monde et de ses terribles convulsions, en réserve de la guerre, dont ne parvenaient jusqu'à nous que des échos assourdis. Paradoxale sécurité, au sein d'un espace restreint, entouré de barbelés, de miradors et de sentinelles vigilantes, alors que la violence et la mort embrasaient l'Europe et la majeure partie du monde. Paradoxale oisiveté, quand toutes les énergies se trouvaient mobilisées dans un camp ou dans l'autre. Notre destin brusquement suspendu ; au lieu d'affronter l'univers et ses défis, nous en étions réduits à la silencieuse confrontation avec nous-mêmes, obnubilée d'ordinaire et reportée de jour en jour par les affairéments de la vie.

L'armée allemande, dans le traitement imposé à ses prisonniers, respectait la Convention de Genève. Rien de commun avec l'attitude criminelle des nazis à l'égard des déportés. Les quelques manquements, mineurs, à notre statut furent chaque fois justifiés par des arguments plus ou moins valables, mais qui confirmaient la validité générale du règlement. Sous prétexte que les Britanniques, dans leur malheureuse [150] tentative de débarquement à Dieppe, avaient en-

chaîné leurs prisonniers, on nous passa des menottes au cours d'un transfert d'un camp à un autre. Nous défilâmes en cet appareil dans les rues de Lubeck, et j'ai souvenir que, la guerre inclinant vers une défaite inéluctable, les passants à nous voir, loin de triompher, détournaient les yeux. Passa un détachement de soldats italiens, capturés eux aussi après la défection de leur pays. Dans le camion qui les portait, ils rectifièrent la position et nous firent un superbe salut militaire. Les humiliés en eurent chaud au cœur.

Nous n'étions pas gardés par des troupes d'élite ; officiers et soldats étaient des vétérans, en général peu enclins au national-socialisme. Un colonel autrichien, à la tête du camp, avait même la délicatesse, lorsque la police nazie venait opérer une fouille, de mander notre doyen pour lui communiquer la nouvelle. « Arrangez-vous pour qu'ils ne trouvent rien. Chaque fois que je vois arriver ces gens-là, disait-il, j'ai l'impression qu'ils vont m'emmener avec eux, en repartant, à l'arrière de la voiture... » Les délégués de la Croix-Rouge internationale visitaient régulièrement les camps, sans escorte, écoutaient les doléances éventuelles, et leurs rapports n'étaient pas dépourvus d'efficacité. Dans un camp autre que le mien, le commandant allemand, dont le comportement était arbitraire et incorrect, fut démis de ses fonctions sur plainte justifiée de ses pensionnaires. L'une des sottises les plus répréhensibles du régime [151] de Vichy fut la tentative de substituer aux délégués suisses une commission française à l'idéologie conformiste, présidée par un aveugle de la guerre de 1914 nommé Scapini.

Le nom était symbolique, comme aussi la cécité. Visitant un jour le camp où je me trouvais, le Scapini en question, arrivé sous escorte allemande, fut la victime d'une violente conduite de Grenoble, et dut s'enfuir sous les huées. Dans un autre endroit, où les installations étaient particulièrement misérables, il y avait de très sommaires chalets de nécessité, accueillant une rangée de clients assis, contemplant de dos une rangée de clients debout. Je me trouvais là dans cette dernière position ; entre un membre de la mission Scapini, de passage, en civil, qui prend poste non loin de moi. Par-dérrière, un camarade assis me lance : « Dire que cet endroit est déjà si dégoûtant, et il faut qu'on vienne nous le salir encore ! » Le missionnaire se retourne. « C'est pour moi que vous dites - ça, monsieur ? » « Oui, monsieur, c'est pour vous », fait dignement le camarade. Sur quoi l'interpelé s'en fut sans demander son reste, en ruminant sa honte.

Nous nous trouvions en effet soumis à une double propagande. D'un côté, nous recevions la presse nazie, journaux et magazines, ainsi que les communiqués de la radio allemande. D'autre part, le gouvernement de Vichy prêchait la bonne parole du Maréchal, l'acceptation de la défaite et la « collaboration » avec l'Allemagne. Un magazine, rédigé par [152] des prisonniers à l'usage de leurs camarades d'infortune, était spécialement destiné à cette propagande. Elle pouvait avoir une valeur convaincante, en particulier pour les officiers de carrière, fascinés par l'image glorieuse du vainqueur de Verdun. Pareillement, les valeurs traditionalistes mises en honneur par Vichy avaient prise sur les officiers de réserve issus de ce qu'on appelle la bonne bourgeoisie, et aussi sur les prêtres catholiques, relativement nombreux et fort influents.

La situation, à dire vrai, ne se clarifia que peu à peu. Épuisés par la retraite, abasourdis par la défaite, nous n'étions, les premiers jours, que des somnambules accablés par l'événement incompréhensible du désastre. Chacun d'entre nous n'en avait vécu que des aspects mineurs ; l'effondrement rapide et total de la puissance militaire française dépassait l'entendement. Lors de la défaite de 1870, il restait jusqu'à la fin des armées françaises et un gouvernement français indépendant. L'insurrection même de la Commune se justifiait en partie par le refus d'accepter la capitulation. L'armistice de 1940 acceptait sans conditions l'asservissement du pays ; nous ne parvenions pas à considérer en face cette terrible évidence, et nous errions, hébétés, dans les cours d'écoles de la région parisienne où les Allemands nous avaient d'abord parqués. Le bruit courait que, l'armistice étant acquis, nous serions chez nous dans trois semaines ; nos gardiens nous le disaient. D'ailleurs, disait-on aussi, le Maréchal avait [153] prononcé qu'il ne fallait pas s'évader ; évasion c'était désertion. C'est pourquoi peu nombreux furent ceux qui, dans les premiers jours, où la chose n'était pas bien difficile, prirent le large. La masse attendit patiemment le moment du transfert dans les Allemagnes et de l'installation dans cette nouvelle vie que nous allions vivre pendant cinq années.

Nous étions prisonniers, et cette captivité, l'impression nous hantait que nous l'avions méritée. Quelle que fût la part prise par chacun au désastre général, le fait est que nous avons failli, et cette culpabilité, au début, pesait lourdement sur nos consciences. La responsabilité majeure, il est vrai, incombait aux dirigeants politiques et militaires

dont la sottise et l'incurie nous avaient menés là. Sur le terrain, les exécutants que nous étions avaient été pris au piège de situations impossibles. Toutes les ratiocinations ultérieures n'y changeront rien : là où il avait attaqué, l'ennemi était de beaucoup le plus fort. Les gouvernements français avaient consacré des sommes énormes à la défense nationale, mais les canons, les chars, les avions, les effectifs ne s'étaient pas trouvés à l'endroit qu'il fallait, quand il le fallait. Les démocraties occidentales, par manque de clairvoyance et de résolution intellectuelle et morale, n'avaient pas été capables d'opposer à la stratégie adverse une stratégie adaptée. Le mérite à jamais de Winston Churchill et du général de Gaulle fut de prendre conscience de cette situation, et de faire [154] difficilement ce qu'il fallait pour retourner la conjoncture contre l'ennemi.

Les captifs dans les commencements ne pouvaient y voir clair. Ils éprouvaient au fond d'eux-mêmes la nécessité de prendre leur part de l'humiliation nationale, avec la mauvaise conscience de n'avoir pas fait assez bonne figure sur le champ de bataille. On peut toujours, pour l'honneur, se faire tuer, comme d'autres, nos camarades. Il n'y a pas de service inutile. C'est dans cet esprit que beaucoup abordèrent ce nouveau cours de leur vie et firent l'apprentissage de la condition du prisonnier.

La captivité, c'était d'abord la privation de liberté, la restriction de l'espace aux dimensions géométriques du camp ; le déambulatoire du prisonnier se trouve strictement délimité par la clôture magique des barbelés, transparente à l'œil et à l'imagination, mais physiquement infranchissable. D'un côté de la limite, les servitudes de la médiocrité quotidienne ; de l'autre, le monde irréalisé par la distance et par l'impuissance, espace de rêve où le reste de l'univers continuait à subsister, cependant que nous étions cantonnés entre nos parenthèses. Des échos nous parvenaient du monde extérieur, des lettres envoyées et reçues maintenaient la liaison avec les familles, mais cette correspondance était filtrée par la censure allemande, et par cette autre censure aussi, que chacun des correspondants s'imposait à soi-même, pour ne pas susciter chez l'autre, au loin, des inquiétudes et des chagrins [155] supplémentaires. Restriction sentimentale et morale, qui ajoutait à la pesanteur des jours. Chacun de nous gardait là-dessus ses secrets, c'est un fait qu'une proportion importante d'épouses de prisonniers remédia à l'absence du conjoint en reprenant sa liberté. On devine le tourment

du mari isolé, lorsqu'il prenait peu à peu conscience d'une situation qu'il est difficile de dissimuler indéfiniment, et les tristes ruminations qui s'ensuivaient de la conscience blessée.

La privation de liberté, ce n'était pas seulement la restriction de l'espace et l'inhibition des mouvements, c'était aussi le rationnement du lieu suscité par la concentration de la population. Des âmes, charitables ou non, s'apitoient sur les malheureuses victimes du système carcéral, victimes soit de l'isolement quand elles sont seules, soit de la promiscuité quand elles se trouvent entassées à deux ou trois dans le même réduit. Dans les camps de prisonniers, il existait des locaux disciplinaires, où se trouvaient enfermés pour quelques jours ceux qui avaient enfreint le règlement. Comme cette prison dans la prison était constituée par des cellules individuelles, ceux qui, pour telle ou telle raison, souhaitaient faire une cure d'isolement s'exposaient de plein gré à la sanction, ce qui leur permettait d'échapper à l'étouffement dont ils souffraient au sein de la masse des captifs, bétail humain condamné à tourner en rond indéfiniment dans un enclos trop étroit.

[156]

Baraques ou casernes, les lieux dans lesquels nous étions cantonnés se subdivisaient en chambrées dans lesquelles nous n'étions pas deux ou trois, mais en moyenne une vingtaine. Les couchettes superposées prenaient presque toute la place ; une ou deux tables et des bancs emplissaient ce qui restait. Pour nous desserrer un peu, nous placions les couchettes les unes sur les autres ; quatre dormeurs se trouvaient ainsi empilés à la verticale jusqu'au plafond. La place supérieure était fort appréciée ; son occupant dominait la situation et il se trouvait au-dessus du nuage de tabac exhalé continuellement par les vingt colocataires du même espace vital. S'ajoutaient à cette atmosphère les fumées et odeurs dégagées par les petits réchauds, alimentés par des copeaux de bois, sur lesquels se réalisaient des cuisines privées, destinées à compenser les tristes insuffisances de l'ordinaire.

Au rationnement de l'espace s'ajoutait celui de la nourriture. Ce que nous donnaient les Allemands était très insuffisant : environ trois cents grammes de pain noir, un petit morceau de margarine, et des soupes faites de déchets de viande et d'épluchures de légumes, vaguement cuisinées sans adjonction de quoi que ce soit qui pût enrichir ce brouet. Le rutabaga bouilli, nourriture de bétail, régnait en maître.

En cinq années nous n'avons pas vu de nos yeux une pomme de terre entière, une orange, un vrai légume, un fruit ou un authentique morceau de viande fraîche. Je me souviens d'une tombola [157] organisée à je ne sais quelle occasion et dont le gros lot était constitué par trois ou quatre tomates, élevées par un cultivateur improvisé dans les limites du camp, et qui, sous le médiocre soleil de ces lieux, n'étaient pas parvenues à mûrir tout à fait. Toute boisson alcoolique étant interdite dans les camps, nous n'avons pas bu pendant tout ce temps un verre de vin - ce qui a pu avoir pour certains des effets profitables.

Mais au total, si nous avons été réduits aux allocations allemandes, il est probable que nous aurions connu le dépérissement inéluctable des malheureux déportés. La différence entre ceux-ci et nous était que nous avons la faculté de recevoir régulièrement des colis de ravitaillement envoyés par nos familles, avec l'aide de la Croix-Rouge. S'ajoutaient parfois à ces ressources des envois collectifs, en particulier des distributions de la Croix-Rouge des États-Unis. Merveilleux envois, savamment combinés, qui contenaient toutes sortes de richesses en conserve, viande, beurre, pruneaux, raisins secs et abricots, lait, sardines, cigarettes, sucre et encore du chocolat et du café en poudre, que nous découvrîmes à cette occasion. Nos gardiens contemplaient avec envie ces trésors, dont ils étaient eux-mêmes privés ; et ils payaient très cher, au marché noir, ce que les détenus acceptaient de leur vendre. Je dois dire, à l'honneur de l'armée allemande, que cet approvisionnement ne semble pas avoir été détourné et pillé par ceux qui en avaient la garde ; si certains envois, [158] rarement, ne parvinrent pas à destination, ce dut être par suite des bombardements alliés sur les voies de communication, qui détruisirent, avec le reste, les wagons à nous destinés.

Ce supplément de nourriture à visage humain assura notre survie dans d'assez bonnes conditions. Nous n'avons souffert de la faim que dans les derniers temps de la guerre ; l'Allemagne se trouvait envahie et paralysée ; rien n'arrivait plus. Mais jusqu'alors j'ai bénéficié, moi qui n'aime guère le chocolat au lait, d'un chocolat au lait tous les matins. La répartition des nourritures complémentaires se faisait sur une base communautaire. Les prisonniers, selon leurs affinités personnelles, constituaient de petits groupes, où l'on se retrouvait de six à huit, en général, pour former une « popote » ; chacun des membres de l'association remettait au popotier, choisi par consentement mutuel, la

totalité de ce qu'il recevait, à la seule exception du tabac. Aucun de nous n'aurait eu l'idée de détourner du trésor commun la moindre des choses que sa famille lui envoyait. L'ensemble allait constituer un patrimoine, géré avec prudence, et qui permettait de faire face aux mauvais jours, où les envois se faisaient plus rares. Ce système d'assurance mutuelle mettait chacun à l'abri des aléas de son ravitaillement personnel ; très bien adapté, il assura jusqu'au bout une régulation satisfaisante, dans la mesure du possible, et nous mit à l'abri des maladies de carence. Lorsque j'entends aujourd'hui les beaux discours des [159] diététiciens, je ne peux éviter de penser que nous avons vécu pendant cinq ans envers et contre toute diététique, sans nous en trouver plus mal, au bout du compte. À chacun d'en juger selon ses préjugés. Les peseurs de vitamines et de calories m'ont toujours paru un peu suspects ; ces fanatiques de l'alimentation équilibrée tiennent de l'idéologue, du mystificateur ou du trafiquant, sans doute un peu des trois à la fois.

Dans ce cadre étroit, les problèmes humains étaient prépondérants ; les difficultés majeures étaient suscitées par l'obligation inéluctable de vivre ensemble. *Maxima poenitentia vita communis*, disait le saint jésuite Jean Berchmans ; et encore les jésuites disposent-ils de chambres individuelles ; qu'aurait dit le vénérable religieux s'il avait eu à vivre dans une même pièce avec dix-neuf de ses confrères, ou plutôt avec dix-neuf de ses semblables, que seule avait réunis la mauvaise fortune des armes, et non une vocation identique et des vœux solennels. Nous n'avions pas d'autre choix que de nous plier au destin qui nous imposait cette réclusion, où les goûts, les caractères, les personnalités devaient se heurter les uns contre les autres comme des cailloux dans un sac. L'inconfort des lieux, l'incertitude des temps, les inquiétudes et les angoisses propres à chacun, et dont il gardait pour lui le secret, engendraient quelquefois des interférences, traduites par des éclats de voix brusquement exaspérées et des [160] affrontements, parfois violents, apaisés par l'intervention des camarades.

Il n'était pas toujours aisé de garder la raison et la mesure, l'anxiété des uns contaminait leurs compagnons, dans la promiscuité matérielle et morale de nos chambrées, en particulier au cours des soirées interminables et des interminables hivers de Silésie ou de Pologne. Les deux premières années furent les plus difficiles, dans le climat démolissant d'opérations militaires qui semblaient partout tourner au béné-

fice des Allemands sur la carte de l'Europe. Les Anglais avaient subi le choc, sans faillir, mais ils ne paraissaient nullement en mesure de convertir leur défensive en offensive.

Les captifs, au moins pour le grand nombre d'entre eux, au début, ne savaient trop pourquoi ils étaient là. Si la France, en toute évidence, avait perdu la guerre, si le gouvernement de Vichy reconnaissait la défaite et, en conséquence, admettait la « collaboration » franco-allemande, avec la bénédiction du glorieux maréchal Pétain, qui allait serrer la main d'Hitler à Montoire, notre exil n'avait plus de sens ; nous rentrerions bientôt chez nous, comme les partenaires de la collaboration nous le donnaient à penser. Quant à la situation générale dans son ensemble, il valait mieux ne plus s'y intéresser. Nous avions joué et perdu, par la faute des anciens gouvernants. Le pays devait expier, et d'ailleurs notre effondrement mettait en honneur la validité de l'idéologie hitlérienne, opposée à la lamentable [161] impuissance des systèmes démocratiques en proie à l'immoralité et à la corruption. Le philosophe, ou prétendu tel, Jean Guitton, futur professeur de Sorbonne et membre de l'Académie française, prisonnier lui-même, publia, en temps de guerre et avec la bénédiction de la censure ennemie, des *Fragments d'un journal de captivité* où cette mentalité s'étale à pleines pages, parfumée des relents d'un catholicisme bénisseur qui auréolait de sainteté la figure du très vieil homme à qui la France avait confié son destin. Quant à l'appel du 18 juin 1940, prononcé au plus fort de la déroute de nos armes, nous n'en avons pas eu connaissance. J'ignore quand il nous est parvenu, mais c'est beaucoup plus tard, après la constitution en France d'une Résistance organisée, dont nous recevions les messages cachés dans les colis de nourriture. Des années s'écoulèrent avant que le nom du général de Gaulle ne prenne le relief d'un slogan.

Ces considérations extrinsèques avaient une grande importance pour la vie personnelle de chacun. Notre destin étant lié à celui de la guerre, l'ambiance générale alimentait les ruminations des individus ; l'évolution des esprits accompagnait plus ou moins directement le cours des événements ; elle ne pouvait s'en affranchir tout à fait. Le chef-d'œuvre de Jean Renoir, *La Grande Illusion*, bien que situé pendant la Première Guerre mondiale, donne une très bonne idée de l'ambiance qui régnait dans un camp d'officiers prisonniers. Les situations et les [162] caractères, à trente ans de distance, n'avaient guère

changé. Nos perplexités et nos émotions aux nouvelles de la bataille de Stalingrad sont identiques à celles des personnages de Renoir lorsqu'ils suivent les péripéties de la bataille de Verdun. Les relations humaines entre les captifs évoquent avec profondeur ce que nous eûmes à vivre dans des conditions analogues, jusques et y compris l'attitude du hobereau prussien incarné par Stroheim.

L'ordre social dans le camp respectait les formes de la vie militaire, mais dans l'apparence seulement. L'uniforme subsistait, avec un minimum d'encadrement hiérarchique et de cérémonial. Mais, toute responsabilité ayant disparu, la différence entre les grades s'effaçait ; à la seule exception d'un certain respect pour les plus âgés, nous étions égaux dans le malheur. Le même nivellement affectait les différences sociales de classe ou de fortune ; le petit instituteur et le richissime industriel traitaient d'égal à égal. Nous recevions des Allemands une solde symbolique, en billets factices, qui permettait d'acheter quelques bricoles à une cantine, de plus en plus misérablement approvisionnée. En fait, l'égalité était entière au niveau du minimum vital qui nous était alloué. L'arrière-plan des uns et des autres, dans le recul de la France lointaine, se trouvait aboli dans son entier. En cet état de nudité, de dépouillement forcé, chacun d'entre nous en était réduit à ce qu'il était, sans plus le prestige des accessoires dont pouvait s'auréoler son personnage usuel.

[163]

Cette situation exceptionnelle prenait la valeur d'une nouvelle naissance à la vie sociale, révélatrice de dispositions jusque-là méconnues. Le richissime propriétaire de l'abbaye de Royaumont pouvait faire piètre figure, parce que peu préparé à la misère matérielle ; mais il jouait de l'orgue et, comme il y avait un orgue dans la chapelle, cela lui valait la considération de ceux qui l'écoutaient jouer. Un garçon quelconque, disposant d'une technique, d'un savoir-faire en matière de bricolage, pouvait acquérir un grand prestige ; tout le monde venait à lui pour lui demander de l'aide. Tel, en qui se révélaient des dons de boute-en-train, la capacité de remonter le moral de ses compagnons de misère d'une manière ou d'une autre, devenait un recours dans les mauvais moments. La vie coutumière dans le monde usuel est faite de malentendus ou de faux prestiges. La vie en commun, vingt-quatre heures sur vingt-quatre, est une épreuve de vérité ; on ne peut pas garder son masque tout le long du jour et des années durant.

C'est ainsi que la privation de liberté devint un apprentissage de la liberté. Les caractères, en se heurtant contre les murs de la prison, en se heurtant à l'intérieur des murs, les uns contre les autres, firent la dure expérience de la nécessité de se dépouiller de certaines aspérités subalternes, d'accepter autrui et de s'accepter soi-même, en réduisant le plus possible les incompatibilités génératrices de conflits pénibles pour les uns et les autres. Dans les conditions usuelles de la vie, les individus [164] s'abandonnent le plus souvent au fil des événements ; ils se laissent aller sans trop de réflexion, et sans mobiliser leurs ressources profondes, que l'événement quotidien ne met pas en question. La parole de Leibniz, selon laquelle nous sommes automates dans la plus grande partie de nos actions, s'applique aussi à l'existence morale. À l'exception de rares occasions, les circonstances ne demandent de nous que des réactions stylisées à des situations stéréotypées. Le code des bonnes mœurs et des convenances puériles et honnêtes suffit à tout ; il est destiné à éviter les heurts, en proposant par avance les solutions à tous les problèmes susceptibles d'intervenir dans le cours de nos journées. La vie religieuse même, de toute obéissance, est planifiée et programmée jusque dans le détail ; le fidèle sait à l'avance ce qu'il doit faire, quoi qu'il arrive, pour être un « bon chrétien » ou un « bon musulman ».

L'immense bienfait de la captivité fut de briser pour chacun en particulier la carapace protectrice des convenances, au sein de laquelle il avait vécu jusque-là, à commencer par le code du règlement militaire. Nous étions voués sans rémission à une vie imprévue, absurde, étrangère aux réquisitions normales de l'humanité, confrontés avec nous-mêmes, et avec les autres qui subissaient le même destin. Quoi qu'il en fût de cette condition que nous ne pouvions remettre en cause, la première urgence était de survivre, et pour cela de trouver des raisons de vivre, puisque nos raisons habituelles n'y [165] suffisaient pas, puisqu'il n'y avait plus pour nous de famille, de métier, de groupe social, puisque même avait été abolie cette armée pour le compte de laquelle nous avions été mobilisés, mais qui nous valait d'être dans le moment complètement immobilisés.

Délestés de nos ancrages traditionnels, nous nous sentions en état d'apesanteur, menacés d'une dérive qui risquait d'aboutir à une démission totale, à une prostration complète comme ce fut le cas dans les premiers jours, pour presque tous, après les fatigues de la déroute et le

traumatisme de la capitulation. La première urgence était de découvrir, dans notre dénuement, des raisons d'être subsistantes, en dépit de toutes les évidences contraires. Pour nous, ce fut là, sans aucun doute, le geste initial de la résistance, restreint au domaine limité du for intérieur ; « ne pas subir », telle était la meilleure formulation de cette décision initiale, qui commande tout le reste. En dépit de l'occupation allemande, il fallait maintenir le petit terroir de notre vie personnelle à l'abri de la tentation de la défaite, et des avantages en nature qu'elle était susceptible de nous proposer. Ce désir de sauvegarde se manifesta très tôt dans le groupe auquel j'appartenais.

Les premiers jours, les Allemands avaient concentré un certain nombre de captifs dans le cadre puéril d'une école maternelle de Montereau. Lassés de tourner en rond sous les arbres de la cour, nous fûmes quelques-uns à nous assembler autour d'un [166] recueil de morceaux choisis de la littérature française pour les enfants des écoles qu'un instituteur avait conservé dans la poche de son manteau. Il y avait là, outre un prince Murât, capitaine de cavalerie fort en gueule et digne de son ancêtre, d'autres instituteurs et quelques professeurs de lycée. Le prince Murât jouait aux dominos avec ses officiers ; un autre porteur d'un grand nom, le capitaine de Villèle, qui devait demeurer intraitable jusqu'au bout de la captivité, contemplait avec dédain du haut de son monocle deux ou trois qui avaient pris le parti d'apprendre l'allemand. « Moi, laissait-il tomber, je n'étudie pas les langues mortes !... » J'étais de ceux que réunissait le livre de textes français. On lisait une page de Montaigne, une tirade de Racine, un poème de Victor Hugo ; puis on commentait, chacun apportant sa contribution ou posant sa question pour éclairer ces écritures traditionnelles, avec l'impression de recommencer ses classes et de chercher ressource dans ces trésors méconnus à force d'être trop connus. Dans notre misère nous apparaissaient transfigurées ces saintes Écritures où s'affirmait une foi neuve en la patrie perdue, un lieu de refuge et de report pour l'espérance menacée. Un peu plus tard, une anthologie surréaliste, émergeant du naufrage, fut l'occasion d'une recherche commune sur les arcanes du verbe poétique, par-delà les conformismes du langage institué. La parole usagère cache plutôt qu'elle ne la manifeste l'exigence poétique ; il faut chercher, par-delà, le lieu véritable de [167] l'incantation, terre neuve des révélations qui proposent l'aventure inouïe de l'esprit et du cœur.

Ces expériences des débuts avaient une signification prophétique. Transférés au fond des Allemagnes, nous primes quartier en Silésie, dans une ancienne école militaire où s'étaient formées de nombreuses générations de cadets prussiens, à Wahlstatt, près de Liegnitz et non loin de la ville de Görlitz où vécut au dix-septième siècle Jakob Boehme, petit cordonnier, et mystique majeur - région stratégique, où se trouvent concentrées aujourd'hui les divisions russes qui occupent la Pologne. La communauté prisonnière s'organisa dans ces bâtiments austères, dont le cœur était une salle à colonnes, d'assez belle allure, dotée d'un orgue ; les murs affichaient en longues rangées les noms des anciens de l'école tombés au cours des guerres prussiennes du dix-neuvième siècle, mémorial nobiliaire de la Prusse traditionnelle. Cette *aula* s'ornait aussi d'une statue qu'on disait du maréchal Blücher, cachée à notre vue, nos hôtes l'ayant dissimulée dans un vaste coffrage sans doute pour la mettre à l'abri de profanations éventuelles. Précaution inutile ; la profanation eut lieu néanmoins, car le coffrage fut utilisé pour abriter les sacs de terre extraits des souterrains creusés par les candidats à l'évasion. Quant à la grande salle, elle servait de chapelle, elle hébergeait les fêtes, les concerts, les représentations théâtrales et aussi les [168] principales conférences, toutes occurrences qui rassemblaient les captifs en grand nombre.

Une fois établis en ces lieux, nous eûmes en effet à nous poser le problème de l'emploi du temps. Les officiers prisonniers n'étaient astreints qu'à se présenter deux fois par jour au rituel appel, au cours duquel ils étaient solennellement comptés par leurs geôliers. En dehors de cette cérémonie, nous n'avions rigoureusement rien à faire - et cela dura cinq ans. Cinq ans de ce vide, calfeutré de barbelés, sans plus aucune obligation, sans responsabilité d'aucun ordre, réduits à une attente passive, d'autant plus interminable que personne ne pouvait prévoir quand elle s'achèverait et que, de mois en mois, de saison en saison, d'année en année, s'imposait un report de l'espérance. Le condamné, dans sa prison, il sait au moins l'exakte étendue de sa peine ; même il peut imaginer un raccourcissement de son temps. Rien de tel pour nous ; et même il nous fallait combattre le fantasme décevant d'une libération anticipée, générateur de vaines déceptions. Cinq ans de notre vie, de juin 1940 à mai 1945 ; cinq années, jour après jour, c'est une longue durée dans une existence, surtout s'il s'agit d'un temps perdu, aux marges de l'histoire universelle, à laquelle nous ne

pouvions apporter la moindre contribution. Les autres se battaient pour nous, ou contre ; nous étions les spectateurs impuissants et honteux de la partie dont dépendait notre destin. Situation insupportable aux âmes fières qui, pour retrouver [169] leur place au combat, prenaient le risque laborieux et périlleux de l'évasion, entreprise complexe pour des officiers, et vouée à l'échec dans la plupart des cas. Les intéressés, le plus souvent, se lançaient dans cette aventure pour l'honneur ; et les tentatives cessèrent à partir du moment où les Allemands placardèrent des affiches annonçant que les évadés seraient considérés comme des espions et fusillés en tant que tels. La menace n'était pas vaine ; elle fut appliquée à certains de nos camarades ; dès lors le jeu n'en valait plus la chandelle. Certains creuseurs de tunnels abandonnèrent leurs travaux sur le point d'être achevés.

Il fallait donc survivre, malgré la menace de l'effondrement moral, sous la pesée de l'ennui engendré par l'oisiveté forcée. Il dépendait de nous et de nous seuls que le vide fût transformé en plénitude ; tel était l'enjeu, considérable, de la captivité en tant qu'expérience spirituelle. Les hommes, dans le cours de la vie usuelle, pris dans l'engrenage des obligations au jour le jour, engagements, occupations, devoirs et droits, ne sont pas tenus de mettre en cause leurs raisons d'être profondes. Il leur faut gagner leur vie, faire face selon les voies usuelles aux situations ordinaires de l'existence familiale et professionnelle, privée ou publique. Rares sont les occasions où l'individu doit prendre position face à l'imprévu, à l'imprévisible des questions de vie ou de mort ; le plus souvent, il suffit de se comporter comme tout le monde. Morale sociale puérile et [170] honnête, et ensemble système de sécurité qui préserve des angoisses et tourments, inévitables lorsque l'identité profonde se trouve mise en cause. Bien des prêtres ont découvert, dans la période récente, que même leur vocation au sacerdoce résultait d'une persuasion de l'entourage et non d'une essentielle volonté propre, découverte qui les a conduits à une révision déchirante de leur orientation dans la vie.

Dans notre condition de captifs, les raisons d'être factices s'étaient effacées. Nous nous trouvions hors jeu ; nous n'y étions plus pour personne ; nos proches les plus proches se trouvaient hors de portée ; les lettres reçues et envoyées ne véhiculaient que des voix assourdies par la distance, par la censure, par l'impuissance de chacun des correspondants à faire quelque chose pour l'autre. Les êtres chers, les amis et

connaissances, au loin, étaient réduits à l'état de fantasmes, dont la consistance s'atténuait encore avec le temps écoulé. Le prisonnier dans sa prison civile peut recevoir des visites ; aujourd'hui, on lui accorde même des permissions ; il n'est pas exilé de sa langue, ni voué comme nous l'étions à graviter au milieu d'un univers hostile, au sein d'un combat douteux qui tournait à l'apocalypse, et dont notre survie même était l'un des enjeux. Cette situation extrême nous réduisait à un dépouillement qui dénudait nos raisons d'être. Chacun voyait les autres et était vu par eux dans le seul appareil de son visage humain, de ce qui subsistait en lui de qualités personnelles, [171] annulé les prestiges et qualifications adventices du rang et du grade, des avantages en nature dans l'ordre social, quels qu'ils fussent. Naufragés de l'histoire militaire dans notre îlot lointain, nous nous trouvions sommés de réaliser un nouveau commencement, à la manière des fictions mises en œuvre par les auteurs d'utopie.

Notre communauté, qui demeura unie pendant quatre années sur cinq, comportait environ un millier d'individus. Bien entendu, le corps des officiers impliquait au départ une sélection sociale ; il ne s'agissait en aucune manière d'un échantillon représentatif de la population française dans son ensemble. Nous étions, si l'on peut dire, une société de « cadres », impliquant un niveau de culture nettement supérieur à la moyenne nationale, ce qui, en principe, ne facilitait pas les rapports humains ; les membres d'une élite, si j'ose employer ce mot qui fait horreur à nos contemporains, sont difficiles à vivre, dépourvus du bon sens et de la bonne humeur sans prétention qui caractérisent la conscience populaire. Notre masse de captifs se répartissait entre des catégories diverses, représentatives du mode de recrutement des officiers. Venaient d'abord les cadres d'activé, officiers de carrière, qui pourtant ne représentaient qu'une minorité de l'effectif, peut-être trente pour cent. En raison de leur formation et de leurs activités passées, ils constituaient un groupe cohérent, de sensibilité assez homogène et porté à réagir à l'événement avec une certaine unanimité. En [172] gros, ils avaient une mentalité traditionaliste et dans les commencements rien, ou presque, ne pouvait les empêcher d'adhérer avec une sympathie de principe à la ligne politique choisie par le maréchal Pétain, le plus glorieux des militaires français vivants. Bien entendu, la propagande de Vichy faisait tout pour favoriser cet état d'esprit.

Après celui des officiers d'active, ou peut-être sur le même rang, le groupe le plus nombreux était celui des membres de l'enseignement qui, dans une démocratie, sont prédestinés aux responsabilités d'officiers de réserve dans les rangs des combattants subalternes. Le grand nombre était constitué par les instituteurs qui, à l'époque, représentaient un corps d'une rare qualité. Les écoles normales de la Troisième République, séminaires laïques, dotées de professeurs d'une grande compétence et généralement d'un dévouement pédagogique incontestable, avaient façonné des générations de maîtres à grand rayon d'action, non seulement dans les écoles des villages et des villes, mais aussi hors de l'école, où ils assumaient le plus souvent, avec la confiance de la population, des responsabilités de tous ordres. Démocrates depuis toujours, socialistes le plus souvent, ils furent l'objet des suspicions du Maréchal et de son régime, qui les accusèrent d'être coupables, en tant que fomenteurs de démoralisation, de la défaite de nos armes. Vichy entreprit le démantèlement systématique du système des écoles normales, et cette destruction fut complétée par les [173] gouvernements subséquents, en vertu d'un socialisme rampant, hostile par principe aux élites de toutes sortes. Les instituteurs de la Troisième République étaient de trop bons maîtres pour le peuple ; on les affecta dans les collèges, et on recruta pour les écoles primaires des individus sans formation ni vocation, qui sabotèrent par la base la totalité du système éducatif, jusqu'à l'effondrement de 1968.

Nos camarades instituteurs étaient des maîtres à l'ancienne, gens de qualité et de volonté bonne, bon nombre d'entre eux récemment sortis de leurs écoles normales ; en eux se trouvaient préservés la curiosité d'esprit et le désir de savoir, avec la sensibilité sociale et politique de la gauche, dont ils étaient les principaux représentants dans ce milieu militaire, mais sans sectarisme ; il faut bien dire que les circonstances ne s'y prêtaient guère, au moins les premières années. S'ajoutaient aux maîtres du primaire un petit nombre de professeurs du secondaire, agrégés des lycées, une douzaine au plus, et même un membre de l'enseignement supérieur ; professeur de droit, avec le profil typique du juriste de tradition, Jean Gaudemet maintint tout au long de nos vicissitudes un rigorisme janséniste exemplaire ; pas question si peu que ce fût de pactiser avec l'ennemi.

Le reste de l'effectif, le troisième tiers, peut-être la seconde moitié, était représenté par un échantillon des professions libérales. Fonction-

naires de toutes sortes, gens de loi, avocats, ingénieurs et techniciens, négociants, agronomes et même quelques [174] aristocrates plus ou moins oisifs qui, propriétaires terriens, avaient la pudeur de se dire agriculteurs. La contribution apportée à la communauté par ces catégories socioprofessionnelles était particulièrement précieuse. Les enseignants à l'ordinaire vivent parmi des enseignants, les officiers se fréquentent entre eux, les ingénieurs parlent aux ingénieurs, chacun s'entretient avec les collègues dans la langue de la corporation. Dans la suspension des activités professionnelles, dans le brassage général imposé par la condition prisonnière, tout le monde se frottait à tout le monde, tout le monde écoutait tout le monde et se trouvait appelé à prendre conscience de l'existence et de l'expérience d'autrui. C'était le premier bienfait de la promiscuité imposée à des gens qui n'avaient guère de chance de se rencontrer dans l'usage ordinaire de la vie. Un premier enseignement mutuel se dégagait de cette coexistence, où chacun, dans la conversation commune, faisait apport de ses souvenirs et de son sens de la vie. On n'a pas souvent l'occasion d'entendre, sur le mode familial, un prêtre parler de son existence et de ses problèmes, ou un administrateur des Colonies, un avocat ou encore un comédien. Le microcosme du camp de prisonniers permettait ainsi à ses ressortissants de faire un tour du monde social en faisant le tour des barbelés.

Cette situation au départ devait rapidement prendre une nouvelle figure dès que nous fûmes installés en notre domicile silésien. Nous étions là pour longtemps et, d'instinct, chacun sentait qu'il n'avait [175] pas le droit de perdre son temps, ce qui aurait pris le sens d'une démission devant l'adversité. Le climat général fit que personne, ou presque, n'accepta de renoncer à assurer sa survie. Personne ne se contenta de tuer le temps, par exemple en se consacrant à la pratique exclusive du bridge, ou en s'abolissant dans la passivité d'un nirvana d'indifférence absolue. Si bizarre que cela puisse paraître, bon nombre de mes compagnons devaient, comme moi, estimer que jouer aux cartes, perdre son temps à cette occupation innocente, eût été, dans notre cas, une sorte de sacrilège. Assignés à résidence dans les limites d'une vacance indéfinie et forcée, notre devoir était de donner à ce loisir exceptionnel un contenu aussi positif que possible. Toute autre solution eût été contraire à un certain sens de l'honneur de l'esprit humain.

C'est ainsi que, pour nous, loisir devint synonyme de culture. Dans la cour de l'école maternelle de Montereau, sous les arbres, nous avons fait cercle autour d'une page de Montaigne ou de Rousseau. À Wahlstatt, il s'agissait pour la communauté captive de transfigurer l'emprisonnement des corps en un élargissement de l'esprit. Sans débat, et par consentement mutuel, la parole fut donnée à ceux qui paraissaient capables de l'assumer. Les intellectuels se trouvèrent investis d'une responsabilité à laquelle il n'était pas question de se dérober. La chance voulut que leur petit groupe se trouvât d'emblée lié par une communauté d'intention et [176] d'amitié, qui excluait toute rivalité et toute gloriole personnelle. Sous le vêtement militaire, nous étions demeurés des enseignants ; l'occasion nous était donnée de retrouver le droit chemin de notre vocation. Nous étions là pour ça. Nos camarades attendaient de nous des paroles de vérité, et c'est ainsi que nous fûmes appelés à devenir, au-delà même de ce que nous pouvions imaginer, des témoins de la vérité.

Une première investigation révéla des compétences disponibles plus variées que ce qu'on aurait pu raisonnablement espérer, non seulement pour les lettres, les mathématiques, les sciences naturelles, la théologie, mais aussi pour de nombreux idiomes, y compris certaines langues d'Afrique noire, étudiées en commun par un groupe d'anciens élèves de l'École coloniale. C'est ainsi que l'allemand figura sur le tableau des cours entre le mandingue et le peuhl, histoire de narguer les préjugés racistes de nos geôliers. L'ensemble prit figure sous le nom pompeux d'Université, qui tenait en la circonstance de l'utopie, ou plutôt de la psychothérapie ; en adoptant cette dénomination auguste, nous avons conscience d'affirmer au cœur même de l'humiliation notre dignité intacte, le refus de la défaite. Je devais par la suite vivre ma carrière professionnelle dans le cadre de l'université de Strasbourg, et même prendre conscience, avant presque tous, de l'ignorance ou plutôt de l'inconscience française des problèmes universitaires. Souvent je me suis dit que [177] notre « Université » captive réalisait la meilleure approximation de la vérité de l'institution à laquelle il m'ait été donné de participer. L'invention médiévale du *studium*, au treizième siècle, consacre l'indépendance du pouvoir intellectuel par rapport au pouvoir politique (*imperium*) et au pouvoir religieux (*sacerdotium*). En ce sens, notre *studium* proclamait à la face de l'ennemi le réduit de notre liberté. La doctrine médiévale définissait l'Université

comme le carrefour des connaissances (*universitas studiorum*), et ensemble comme la communauté des maîtres et des étudiants (*universitas magistrorum et scholarium*) ; ces conditions se trouvaient remplies par la complète égalité de la vie quotidienne, et le commerce fréquent entre gens qui exploraient toutes sortes de domaines, voisins ou éloignés les uns des autres. De là une mise en commun des connaissances, des problèmes et des curiosités, qui fut profitable à tous les interlocuteurs dans les entretiens qui se prolongeaient au fil des jours.

J'ai gardé souvenir du discours d'ouverture que je fus chargé de prononcer au début de nos travaux, dans l'automne de 1940. La circonstance était solennelle. Dans la grande *aula* se pressait la foule de nos camarades, les plus vieux officiers aux premiers rangs du parterre, derrière eux la masse des jeunes. Je sens encore la densité de l'appel, une sorte de disponibilité intense devant ce quelque chose qui commençait et qui pouvait être pour tous une [178] chance de survie. J'ai rarement éprouvé la saveur d'un pareil recueillement ; une aventure pour le meilleur, promesse de libération. L'impression de franchir le seuil d'un temps neuf s'imposa à moi avec une telle force que me vint aux lèvres, sans préméditation aucune, une parole rituelle ou magique, consacrant ce commencement solennel : « Je déclare ouverts les travaux de l'université de Wahlstatt. » Formule sacramentelle qui nous engageait tous.

Je ne sais plus ce que put être le contenu de cette conférence, que bien d'autres suivirent en ce même lieu, prononcée par les uns et par les autres. Me reste en mémoire seulement l'exorde, la première phrase. L'idée m'était venue d'utiliser le passage du *Discours de la Méthode* où Descartes évoque le point de départ de sa recherche de la vérité : « J'étais alors en Allemagne, où l'occasion des guerres qui n'y sont pas encore finies m'avait appelé ; et [...] le commencement de l'hiver m'arrêta en un quartier où, ne trouvant aucune conversation qui me divertît, et n'ayant par bonheur, aucuns soins qui me troublassent, je demeurais tout le jour enfermé seul dans un poêle, où j'avais tout le loisir de m'entretenir de mes pensées... » (Début de la deuxième partie.) Ce texte fameux s'appliquait si parfaitement à notre situation, qu'il fallait de toute évidence le citer en tête de mon discours. Un camarade avocat, professionnel de la parole, me fit la leçon : « Tu ne dois pas commencer par annoncer : “Descartes, [Discours de la Méthode](#), deuxième partie, J'étais alors en [179] Allemagne...” ; il faut

lancer d'emblée : “J’étais alors en Allemagne...” et la suite. Après, tu marques un petit temps, tu donnes la référence, encore un temps, et tu enchaînes : “Mon colonel, mes chers camarades...” » Je vois encore la mer des visages, tendus vers l'orateur, assaillis par la belle période cartésienne, trop belle pour être de moi, et qui peut-être leur rappelait quelque chose sans qu'ils pussent préciser quoi ; puis la détente, lorsque j'eus révélé le nom de celui qui, trois siècles auparavant, avait vécu, dans une situation analogue à la nôtre, une décisive aventure de vérité.

Une fois mise en place, notre Université prit assez vite sa vitesse de croisière, mobilisant dans ses nombreuses sections une grande partie de l'effectif. À vrai dire, nous n'avions pas le choix ; il n'y avait ni radio récréative, ni télévision, ni cinéma, ni magazines, ni journaux en dehors de la presse allemande ou française inféodée à l'idéologie nazie. La culture s'imposait comme la ressource majeure. Le camp devint un laboratoire intellectuel, fragmenté en cours qui rassemblaient tous les jours des participants en nombre variable, avec de temps en temps des assemblées regroupant de vastes auditoires. Les moyens ne manquaient pas ; les livres qui nous arrivaient en une suffisante abondance, fournis par des organismes français qui s'efforçaient de pourvoir à nos besoins. La bibliothèque compta bientôt plusieurs milliers de volumes, sous la garde d'un spécialiste assisté d'un relieur. Beaucoup de romans et [180] d'essais, bien sûr, mais aussi des livres d'histoire et de voyages, ainsi que des séries d'ouvrages destinés à l'enseignement supérieur, de dictionnaires, de traités en tous genres, qui permettaient d'entreprendre dans toutes sortes de domaines des études dignes de ce nom. Aux travailleurs s'offrait le refuge silencieux du grand réfectoire, en dehors des moments où nous y étai servie la maigre pitance germanique. Bien des hommes en ce lieu découvrirent en abondance les nourritures de l'esprit.

Les cours et les conférences de l'Université n'épuisaient pas le programme de la vie culturelle. La musique occupait une place respectable et respectée, regroupant des instrumentistes et chanteurs, à l'occasion de concerts réguliers ou de fêtes extraordinaires. Le théâtre aussi était un centre d'intérêt puissant et souvent d'une grande qualité. Dès le début, à Wahlstatt, un comédien de métier, Cordreaux, regroupa des volontaires, bientôt passionnés par l'entreprise, qui mobilisai aussi des accessoiristes, des machinistes, des costumiers, bricoleurs en

tous genres, appelés à produire l'illusion théâtrale à partir des moyens réduits, mais non nuls, dont nous disposions. L'administration allemande faisait son possible, dans la situation de pénurie d'une économie de guerre, pour favoriser ces activités musicales et théâtrales en fournissant l'indispensable ; tout cela contribuait au maintien de l'ordre dans le camp. Des papiers de couleur permettaient la confection de très beaux costumes ; meubles [181] et objets divers étaient fabriqués en carton. Nous découvrîmes aussi la possibilité pour des hommes d'interpréter des rôles féminins d'une manière pleinement satisfaisante. Tel avait été le cas dans le théâtre élisabéthain, et cela revivait sous nos yeux.

Cette activité théâtrale, qui s'accompagnait de conférences et de débats, eut à coup sûr une grande importance ; elle révéla le théâtre à beaucoup qui l'ignoraient ; elle procura à tous de belles jouissances et des émotions intenses. Hubert Gignoux, qui se joignit à nous un peu plus tard, s'engagea avec passion dans l'aventure d'acteur et d'animateur qui lui était offerte ; ainsi nous furent proposées quelques réussites majeures. Pour moi, d'ailleurs, les moments les plus hauts du témoignage théâtral se situent pendant le dernier hiver de la captivité, au camp « spécial » de Lubeck, où nous avons été transférés. Il n'était plus question de représentations dramatiques à ce moment-là. Un soir par semaine, Gignoux venait dans la chambrée que j'occupais avec d'autres, et donnait lecture d'une pièce classique, sans autre moyen d'expression que sa voix. La force probante de cette épreuve était telle qu'on en venait à se demander si la mise en scène pouvait ajouter beaucoup à l'émotion ressentie sous l'effet de l'incantation de la parole. Je me souviens d'une soirée passée avec la *Bérénice* de Racine, prodigieuse élégie d'amour, ou d'une autre à laisser retentir en nous les tourments de *Lorenzaccio*. L'expérience vécue renvoyait toujours à cette [182] évidence que la pauvreté des moyens n'est pas un obstacle à la plénitude de la jouissance. Au sein de notre dépouillement, et sous le coup de menaces redoutables, Racine, Musset ou Claudel, par le ministère de Gignoux, nous offraient la joie parfaite, un accomplissement qui, du coup, nous délivrait des contraintes de la captivité. Nous nous retrouvions en possession d'une insaisissable liberté.

D'autres communautés captives, en d'autres lieux, ont fait des expériences analogues à la nôtre ; je n'entends témoigner ici que de ce que j'ai vécu. Dans notre cas, il me semble que nous bénéficiâmes de

la dimension restreinte de notre effectif. À l'échelle d'un millier d'hommes, tout le monde finit par connaître à peu près tout le monde ; les camps qui rassemblaient plusieurs milliers de prisonniers ne permettaient pas une réelle cohésion ; ils facilitaient les regroupements d'affinités hostiles les unes aux autres, chacune se refermant sur elle-même. À Wahlstatt, me semble-t-il, l'Université fut le moyen d'un brassage général, un lieu de rassemblement des esprits pour l'approfondissement de la culture. Un mouvement insensible transforma le consensus intellectuel ainsi réalisé en une unanimité nationale à peu près complète, qui s'accomplit vers la fin de 1942. Le mot « politique », avec ses relents d'idéologie et de sectarisme, s'applique mal à la situation ; mieux vaudrait parler de civisme, ou d'un sens national retrouvé face à l'ennemi.

[183]

La situation, au départ, était loin d'être claire. Les captifs n'avaient rien su des remous politiques français pendant la campagne, puis pendant les longues semaines entre la capitulation et le transfert en Allemagne. Lorsque des informations nous parvinrent, elles étaient élaborées par le gouvernement de Vichy, et filtrées par la censure allemande. Il était bien difficile de découvrir la vérité sous le masque d'une double propagande. Les prisonniers, toujours sous le coup du désastre, se trouvaient désorientés en profondeur, et ne savaient à quel saint se vouer, dans l'ambiguïté irréductible de la situation. Pendant l'été de 1940, la France s'était donné un nouveau régime ; aucune autre voie ne s'offrait. L'appel du général de Gaulle n'était pas venu jusqu'à nous ; à sa date nous n'aurions eu aucune raison d'accorder une importance quelconque à cet officier inconnu, et d'ailleurs sans troupes. La rude réalité, c'était que nous nous trouvions aux mains d'un ennemi victorieux et qui, à vues humaines, paraissait l'être pour longtemps. La France, dans des conditions qui nous étaient inconnues, s'était livrée au maréchal Pétain, dont le nom était un drapeau aux yeux d'une bonne partie d'entre nous. Nous n'avions pas le choix.

Vint alors la politique de collaboration avec les mesures de politique intérieure qui attestaient en France la soumission à l'idéologie nazie. Ceux qui se lancèrent résolument dans cette voie furent parmi nous peu nombreux ; mais un bon nombre de camarades, militaires de carrière, sympathisaient [184] avec ce que l'on appelait à Vichy la « révolution nationale ». Travail, Famille, Patrie, les mots d'ordre

commentés par la voix chevrotante du vieillard, dont l'image fut placardée dans tous les coins, avaient de quoi séduire les esprits traditionalistes, les bourgeois de tendance conservatrice, nombreux dans nos rangs ; par ailleurs les ecclésiastiques, relativement bien représentés au camp, pouvaient être attirés par les tendances cléricales de l'autorité nouvelle. Enfin la majorité démocratique de la France d'hier, et la gauche dans son ensemble, paraissaient avoir été englouties dans le désastre national, victimes d'un cataclysme dont on ne pouvait éviter d'admettre qu'ils étaient au moins en partie responsables. C'est pourquoi des groupes d'études, baptisés Cercles Pétain, se constituèrent, avec un certain succès, pour digérer les documents de la propagande officielle, qui exposaient la « Doctrine du Maréchal », avec la bienveillante caution de nos gardiens allemands.

La politique de la collaboration souffrait d'une ambiguïté fondamentale. Si elle était vraiment sincère, cette volte-face en faveur de l'ennemi et de son idéologie barbare avait des relents de haute trahison à l'égard de nos alliés et aussi de la tradition d'Occident ; du moins aurait-elle dû valoir au pays des avantages en nature, dont notre libération était l'un des premiers. Trahir sans contrepartie, c'était se montrer doublement insensé. Et si la collaboration n'était qu'un leurre, l'essai de jouer au plus fin, notre maintien en détention ne se justifiait pas non plus. [185] Sa durée était la preuve que l'ennemi n'était pas dupe, c'est-à-dire que la prétendue collaboration ne servait à rien, sinon à mystifier dangereusement d'honnêtes gens, pris au piège de ce culte d'un vieillard égroting, qui glissait tout doucement vers la démence sénile. Derrière son image se dissimulaient des individus prêts à tout pour acquérir et conserver le pouvoir, jusques et y compris les complaisances les plus ignobles avec l'ennemi. Au surplus, la propagande de Vichy était d'une médiocrité puérile ; la légende dorée fabriquée de toutes pièces autour de la dévotion au Maréchal par quelques littérateurs aux ordres proposait des chefs-d'œuvre de plate stupidité et d'infantile niaiserie.

Prisonniers de guerre, nous l'étions bel et bien, dans l'enceinte des barbelés et sous l'œil vigilant de sentinelles armées. Prisonniers de guerre, donc d'une guerre qui n'était pas finie. C'était l'évidence première, assez claire pour que nous n'ayons pas à choisir notre camp. Le fait même d'entretenir sur ce point une incertitude, une ambiguïté dans l'esprit des captifs, avait quelque chose d'inhumain. Nous avions, mes

camarades et moi, bien d'autres soucis que celui-là. Il nous fallait, pourtant, savoir où nous étions ; il était impossible de suspendre son jugement en face de la redoutable alternative qui nous était imposée. Conflit passionné entre des idéologies contradictoires, armée des ressources de la rhétorique, la politique, en temps de paix, est trop souvent l'opium du peuple, distribué aux assujettis en forme [186] de mystification collective. On peut à la rigueur s'en passer, ou n'y céder que du bout des doigts qui tiennent le bulletin de vote. Pour les prisonniers de 1940, il s'agissait d'autre chose ; nous avions à choisir notre identité et à la maintenir au sein d'une fortune adverse. L'ordre politique avait fait faillite, la paix avait été perdue ; au sein de la tempête, nous avions à faire la paix avec nous-mêmes, à rétablir un équilibre, quels que fussent les démentis et les défis que nous opposaient les circonstances. Le problème était d'ordre moral et métaphysique ; il mettait en cause le sens que nous entendions donner à notre survie. L'institution de l'Université était déjà une réponse au malheur du temps, un moyen de survivance dans la dignité. L'option « politique », au sens noble et sans sectarisme du terme, allait dans le même sens. Nous n'avions pas le droit, pour survivre, de perdre nos raisons de vivre (*propter vivere, vivendiperdere causas*).

Les premiers douze mois furent les plus difficiles. La sauvegarde de l'espérance était un acte de foi, qui devait se nourrir de pas grand-chose, d'assurances mutuelles échangées au cours de conversations entre proches camarades, pour entretenir le feu sous la cendre en dépit des mauvaises nouvelles. Le 21 juin 1941, au solstice d'été, les armées allemandes envahirent le territoire russe. Sursaut d'espoir devant ce renforcement du camp allié ; mais l'espoir s'effondra bientôt devant le désastre invraisemblable des armées soviétiques, anéanties en [187] quelques semaines. Les communiqués de l'état-major allemand chiffrèrent sur le mode triomphal le prodigieux bilan des pertes ennemies ; le géant aux pieds d'argile s'était écroulé sous le poids de son imprévoyance et de son incurie. Seul le général Hiver sauva la Russie de Staline, et lui valut une première victoire, dont il n'était guère possible, à l'époque, de mesurer l'ampleur. La vaine attente reprit, où chacun devait se nourrir de sa propre substance. En décembre de la même année 1941 éclata le coup de tonnerre de Pearl Harbor, nouveau désastre mérité par l'impréparation et la sottise. Mais cette défaite sans combat n'avait pas l'ampleur de la catastrophe soviétique ; la puis-

sance américaine demeurait intacte, elle entra dans la guerre, cependant que les Russes, vaincus mais non abattus, s'organisaient pour faire face. Dès ce moment, il devenait raisonnable de compter, à moyen ou à long terme, sur la victoire des Alliés, dans une guerre que les Allemands ne pouvaient plus gagner. L'acte de foi se convertissait en calcul objectif. L'année 1942, dans ces conditions, fut encore une longue année de patience, jusqu'aux signes décisifs qui attestèrent le retournement complet de la situation. Coup sur coup, la victoire d'El Alamein consacra la défaite définitive de l'Afrikakorps ; elle s'accomplit à peu près en synchronisme avec le débarquement allié en Afrique du Nord, en novembre 1942. L'avance alliée consacrait un reflux allemand dont chacun sentait qu'il était irréversible. Le mois suivant, en décembre, [188] sur le front de l'Est, la longue bataille de Stalingrad tourna au désastre pour une considérable armée allemande, qui dut capituler au début de 1943. Dès ce moment, la situation militaire était sans espoir pour les envahisseurs de l'Europe. L'armée russe avait prouvé sa valeur offensive et sa capacité de vaincre ; de l'autre côté, les Américains affluaient avec d'énormes forces neuves. Un homme d'État, digne de ce nom, pour éviter à son pays la catastrophe finale, aurait tenté de négocier à tout prix. Le délire paranoïaque d'Hitler prolongea la guerre pendant près de deux ans et demi.

La patience des prisonniers avait dès lors changé de sens. Durant l'année 1942, la propagande de Vichy en faveur de la collaboration franco-allemande et ses attaques contre la coalition judéo-maçonnique anglo-américaine parurent aux yeux de la plupart d'une insoutenable et criminelle bêtise. C'est en ce temps-là que se réalisa l'unité morale de notre camp, au prix d'une certaine dépense d'énergie. On imagine mal, aujourd'hui, la confusion qui pouvait régner dans certains esprits. Par exemple, les Allemands proposaient aux officiers, en violation de la Convention de Genève sur les prisonniers de guerre, mais avec l'accord du gouvernement de Vichy, de travailler dans l'économie allemande, en leur laissant espérer à ce prix une libération anticipée. Il y eut un nombre certain de volontaires, j'ai ouï dire dix pour cent du total, dont un petit nombre chez nous. Ou encore, je me revois devant un [189] panneau où se trouvait placardé le communiqué du commandement allemand relatif à la bataille de Bir Hakeim, en juin 1942, engagement où s'illustra un détachement français sous les ordres du général Kœnig. Ce combat en retraite était présenté par les Allemands

comme un succès de leurs armes ; cela était normal en la circonstance. Le communiqué énumérait les pertes françaises en tués, blessés, matériel abandonné ; il y avait des prisonniers, quelques centaines, si je me souviens bien. Et j'entends encore un camarade, debout à mes côtés, grommeler entre ses dents : « J'espère bien qu'ils vont les fusiller... »

Un tel état d'esprit était l'exception. Mais il subsistait en cette année 1942 une masse d'indécis, opportunistes de caractère, conformistes en quête d'une conformité. Ils avaient adhéré aux Cercles Pétain, foyer de rayonnement de la « révolution nationale », sous la présidence d'un lieutenant-colonel âgé, brave homme fourvoyé dans cette entreprise, victime de ses bons sentiments. Je le revois encore, face à moi, au détour d'un escalier ; il me tend la main : « Je respecte votre façon de penser et je vous demande, entre Français, de respecter la mienne. » Je refusai sa main, et lui répondis que, face à l'ennemi, les opinions n'étaient pas libres et égales en droit. Bref notre groupe entreprit de dissuader un par un les membres de cette obédience, en faisant apparaître à leurs yeux la vérité désormais non ambiguë de notre situation ; la tâche, dans le [190] printemps 1943, n'était pas trop difficile. Chaque matin, pendant le rassemblement, les ex-paroissiens du lieutenant-colonel se présentaient à lui, à quatre ou cinq, en file indienne ; chacun à son tour, au garde-à-vous et la main au calot, avait l'honneur de lui présenter sa démission. Au bout de quelque temps de ce petit jeu, le colonel, notre doyen, qui n'en pensait pas moins pour sa part, prononça au rassemblement que, dans l'intérêt de tous et pour éviter des tensions superflues, les activités du Cercle Pétain étaient suspendues jusqu'à nouvel ordre. Le nouvel ordre, bien entendu, ne devait jamais venir, et les irréductibles de la collaboration, s'il y en avait, en furent réduits à garder pour eux leurs ruminations morbides.

L'événement peut paraître mineur ; il était pour nous d'une considérable importance ; il signifiait désormais l'unanimité retrouvée. Le problème politique, dangereux pour l'unité morale de chacun et de tous, n'était pas seulement résolu, mais dépassé. Il y avait parmi nous une poignée de communistes déclarés, ce qui en ce temps demandait du courage ; résolus, très actifs, mais très dignes et dont l'efficacité se maintenait strictement dans les limites d'un consensus non partisan, acceptable pour tous. Les nombreux instituteurs étaient, comme de juste, des hommes de gauche, d'affinités socialistes. La majorité de notre effectif penchait certainement de l'autre côté. Mais le regroupe-

ment s'était fait sur la base d'un contrat tacite en vertu duquel chacun, [191] après notre libération, retrouverait ses options personnelles. En attendant la libération, il fallait s'en tenir à une attitude dont le dénominateur commun irrécusable, en cette année 1943, était le général de Gaulle, qui avait su forcer la fortune adverse et rouvrir à la France le chemin de l'honneur perdu. Ce nom était celui de notre espérance. Pour le reste, on verrait bien ; il n'y avait là, dans notre exil et dans notre impuissance, aucune urgence particulière. Je me souviens d'avoir abordé à cette époque pour le persuader, si nécessaire, un sympathique colonel de la Coloniale. Il m'interrompit bientôt : « Inutile de vous fatiguer. Pour moi, c'est bien simple. Je sais le parti qu'ont pris la plupart de ceux d'entre mes camarades, en séjour à la colonie, qui ont eu la chance de pouvoir continuer le combat. Alors je me dis qu'à leur place, j'aurais fait comme eux, et la question est réglée... » Belle logique de soldat, dont la simplicité m'alla droit au cœur.

Dans le contexte de la guerre mondiale, ces états d'âme n'avaient pas d'importance objective, mais ils jalonnent l'itinéraire intellectuel et spirituel d'un certain nombre d'individus aujourd'hui dispersés. Petite histoire dans la grande, qui peut avoir, à son échelle réduite, quelque chose d'exemplaire. Je me souviens d'avoir constaté, à une certaine époque, des mouvements divers parmi mes camarades et amis les plus proches, attestant que quelque chose se tramait en dehors de moi. Dans la promiscuité où nous vivions, il était difficile de dissimuler quoi que ce fût. [192] À mes questions, il fut répondu qu'un groupe « Liberté » rassemblait ses membres autour d'un projet, de coloration socialiste selon toute vraisemblance. Je m'étonnai que l'on ne m'ait pas invité à ces réunions. « On s'est posé la question, me dirent mes amis, et l'on a pensé qu'il valait mieux que tu restes en dehors. Tu es un personnage en vue dans le camp ; tes options sont connues ; de sorte que tu nous es plus utile dehors que dedans... » Réponse qui me parut fort honorable. Je songe aussi à ce propos d'un officier de carrière à un camarade, après la guerre : « Grâce à vous, nous avons pu rentrer en France la tête haute... »

Le projet de l'Université avait permis un premier regroupement autour des valeurs intellectuelles, qui relâchait en nous la tension du malheur et de l'ennemi. L'unité politique et nationale reconstituée venait parachever cette libération en rendant à tous le sens de la dignité. Il en résultait une sorte de paix dans les rapports humains, ainsi qu'une

sérénité intérieure dont chacun profitait plus ou moins. Je suppose que cette harmonie ne se réalisa pas au même degré dans les oflags aux effectifs plus considérables et qui demeurèrent en proie jusqu'à la fin à des divisions intestines, alimentées par des conflits entre tendances politiques hostiles. L'opposition entre les tenants de Vichy et ceux qui avaient choisi la Résistance avait pour effet de radicaliser les options des uns et des autres. La concorde établie entre nous sur l'essentiel estompait les différences de [193] détail, qu'il n'était nullement question de renier, mais qui bénéficiaient tout naturellement d'une tolérance mutuelle. Ainsi devenaient possibles des rapports humains d'une qualité inhabituelle. Un autre élément favorable fut l'attitude des prêtres catholiques, relativement nombreux parmi les officiers de réserve. Par chance, ils n'avaient pas cédé aux facilités apparentes que leur offrait l'ordre moral préconisé par le régime de Vichy, et sa tentative d'un rapprochement entre l'État et l'Église. Les ecclésiastiques, dont l'influence directe ou indirecte, était grande sur beaucoup d'entre nous, s'étaient gardés de la tentation politicienne ; ils avaient rallié sans bruit le consentement mutuel qui s'était établi dans le camp. Lorsque l'aumônerie catholique des prisonniers envoya de France un certain nombre d'exemplaires du *Journal de captivité* de Jean Guitton, manuel de la collaboration, confite en dévotion cléricalo-pétainiste, les volumes, diffusés d'abord sans examen, furent retirés de la circulation dès que nos camarades prêtres eurent pris connaissance de son déplorable contenu. Dans une autre occasion, le cardinal Baudrillard ayant été cité à l'ordre de la propagande de Vichy pour des propos pro-allemands, l'aumônerie de notre camp fit circuler une note disant que les propos de ce dément sénile n'engageaient que lui.

De tout cela résultait un approfondissement qui trouva son apogée lorsque, après avoir quitté notre résidence de Silésie et passé quelque temps dans le [194] pays des Sudètes, en Moravie, nous fûmes envoyés dans une région désolée de la Pologne polonaise. L'endroit, particulièrement misérable, avait dû servir de cantonnement aux ouvriers d'une raffinerie désaffectée. Au milieu d'une steppe sans horizon à perte de vue, les barbelés de Montwy ceinturaient un ensemble de vieux baraquements en bois, d'apparence sordide, implantés dans la poussière de l'été, qui en automne se faisait boue et se transformait pendant l'interminable hiver en neige plus ou moins gelée, dans le sein de laquelle s'enfonçaient nos chaussures d'infortune. Pas un arbre

alentour, sur lequel reposer notre vue, à l'exception d'un bouleau gracile et lointain, dont un jour je m'aperçus qu'il arborait des feuilles timides, signe que le printemps du calendrier était arrivé sans que nous nous en fussions autrement avisés, pendant les intempéries de la mauvaise saison, alors que nous déambulions sans fin tout le long de la clôture, le dos rond sous nos capotes usées par quatre années presque de captivité.

Ce fut en ce lieu perdu, où il nous fallait vivre à tous égards dans une grande frugalité, exil dans l'exil, que fut donnée à un certain nombre d'entre nous, au printemps de 1944, une extraordinaire aventure spirituelle. Il me faut bien en dire quelque chose ; sans l'évocation de ce sommet, la relation de ma captivité ne serait pas complète. Il est difficile d'évoquer l'inconcevable ; l'inconcevable ne peut être conçu ni exposé d'une manière adéquate. Il y [195] faudrait un autre langage, en complète rupture de ton avec ce qui précède. Une manière de dire serait d'invoquer après l'expérience intellectuelle de l'Université, après l'expérience civique et nationale de l'unité politique, une expérience religieuse d'œcuménisme, qui serait la consommation des deux premières. Il m'a été donné de vivre une initiation aux confins de l'expérience humaine ; le propre d'une initiation, le secret de son secret, est qu'elle échappe aux possibilités du discours usuel, confidence faite à celui qui en est le dépositaire, et qui la conservera au profond de son cœur jusqu'à la fin.

S'il fallait évoquer d'une seule parole ce que nous avons vécu, je pourrais citer celle d'un jeune officier de cavalerie, qui n'était pas au nombre de mes intimes. Il vint à moi un jour et me dit, sans préambule : « Ma joie en ce moment est si extrême que si l'on m'ordonnait de sortir du camp et de marcher droit devant sur la route, avec la certitude d'être abattu au bout de quelques pas, je ne perdrais rien de cette joie qui est en moi. » Le propos dit cette suspension de la gravitation universelle, cet échappement aux servitudes de notre condition misérable dans la steppe polonaise, sous l'irrésistible ascendance d'une puissance surnaturelle ; lévitation de l'âme. La captivité nous avait mis entre parenthèses par rapport à l'existence usuelle, et cette parenthèse se transfigura en une extase, expérience limite en ces confins du monde et de la guerre, où nous [196] nous trouvions pris au piège d'une autre vie, exaltante et absolue.

Toute évocation de ces temps prodigieux risque de donner au lecteur l'impression que nous fûmes en proie à une exaltation malade, compensation de tous les refoulements de l'exil, de l'isolement et de la misère. Et certes, il y eut là une éruption des profondeurs, le surgissement subit de puissances qui sommeillaient en nous depuis longtemps, sans avoir trouvé de quoi se satisfaire. La condition captive, entre autres privations, impliquait l'absence de toute présence féminine, c'est-à-dire la constitution d'une réserve instinctive et affective en quête d'accomplissement qui, dans des cas relativement rares, pouvait aboutir à des intimités particulières. En dehors de ces exceptions, les ressources profondes de l'être, chez les célibataires forcés que nous étions, imposaient une surcharge d'intensité aux relations entre les individus, une excessive exigence ; ainsi en était-il pour la relation de l'âme avec Dieu. Moines malgré nous, nous avons frôlé certaines extrémités de la vie monastique, dans l'usage de cette supérieure liberté à laquelle nous étions parvenus. À Montwy, la confiance mutuelle, dans la longue intimité de chacun à tous les autres, favorisait un approfondissement spirituel communautaire entre camarades unis par le partage d'un même dépouillement matériel. La situation était exceptionnelle ; elle mettait en cause les êtres humains que nous étions, corps et âme, sans que l'on puisse trouver dans cette [197] constatation quoi que ce soit qui dévalue ou dégrade ce que nous avons vécu. Le matérialisme, disait Auguste Comte, c'est la réduction du supérieur à l'inférieur ; mais il n'y a, dans la réalité humaine, rien qui soit vraiment « inférieur », l'être humain forme un ensemble solidaire, dont il serait absurde de récuser telle ou telle composante, ce qui entraînerait une mutilation de l'existence. Les grands moments d'une vie sont ceux où elle parvient à s'affirmer en la plénitude de ses aspirations.

Cela dura sept semaines en tout et pour tout, entre la Pâque et la Pentecôte de 1944. Sept semaines pour une vie. Il y avait eu sans nul doute une longue et lente préparation. Les officiers de confession réformée, dont je faisais partie, se trouvaient en très petit nombre ; dans mon camp, en tout et pour tout une quinzaine sur un effectif d'un millier. Pas de pasteur en exercice ; nous nous trouvions contraints, pour pratiquer notre religion, d'assurer par nos propres moyens la célébration du service divin. Ce qui ne représentait pas un obstacle dans la perspective du sacerdoce universel. Chacun de ceux qui s'y trouvaient disposés assumait à son tour la fonction du célébrant, face à ses com-

pagnons. Le Conseil œcuménique des Églises nous envoyait de Genève la documentation nécessaire et des livres ; nous étions habilités à organiser entre nous des services de communion dans les grandes occasions. Les choses se passaient simplement ; il en résultait pour ceux qui se trouvaient [198] ainsi provoqués à prendre dans le culte une part active, au lieu du rôle passif qu'ils avaient joué jusque-là, un approfondissement, sinon même un réveil, de leur conscience religieuse. Dans la monotonie des jours, en l'absence de réjouissances familiales, les fêtes de l'année liturgique prenaient un relief exceptionnel, refuge de toutes les nostalgies, où chacun pouvait retrouver les échos de l'enfance et de la patrie perdue. Dans notre solitude, dans notre pauvreté, elles nous proposaient l'authentique richesse des allégresses spirituelles.

Il y avait parmi nous, je l'ai dit, un certain nombre de prêtres catholiques fort actifs pour regrouper leurs ouailles autour de leurs offices et de leurs cercles d'études. J'ai lieu de penser que les protestants, vu leur petit nombre, leur non-cléricalisme et leur gravité, bénéficiaient d'un préjugé favorable auprès de ceux de leurs camarades étrangers à la religion romaine, sans que cela suscitât par ailleurs de tension dans le camp. Chacun admettait d'instinct que la foi, pour ceux qui en avaient le privilège, était une ressource appréciable dans l'ingratitude des temps. Des cours intelligents de théologie catholique attiraient un public important de gens soucieux d'élargir leur culture dans ce domaine, même si ce domaine n'était pas le leur. Pendant l'hiver 1943-1944 à Montwy, une série de conférences sur l'Affirmation protestante connut une affluence considérable, y compris les prêtres catholiques venus pour s'instruire, sans intention de polémique, sur une [199] spiritualité qui leur était étrangère. À cette époque s'était imposée parmi nous une bonne volonté réciproque, un esprit d'ouverture lié aux épreuves surmontées dans l'unanimité, qui tendait tout naturellement à s'élargir.

À un moment impossible à préciser alors que, sans notes, je rédige ces pages, se produisit une accélération de la vie spirituelle, promue à une intensité plus haute. Non pas un brusque dérapage, mais comme un éveil qui peu à peu éclairait d'une autre lumière le morne écoulement des jours. La petite communauté protestante, aux environs de Pâques 1944, se découvrit en état d'urgence. Une demande nous était devenue sensible, un appel émanant de nos camarades, auquel il n'était

pas question de se dérober. Notre groupe avait approfondi sa foi au fil des années, accueilli l'adhésion de tel ou tel, mais nous ne pouvions inviter purement et simplement de simples sympathisants à s'associer à notre culte. L'idée se fit jour de proposer aux intéressés éventuels des réunions pour une lecture en commun de textes évangéliques ; c'était là retrouver une des plus anciennes traditions de la Réformation, et des plus vénérables. L'originalité, dans notre cas, était qu'il ne s'agissait pas de réunir des fidèles autour du Livre sacré, mais de convier pour une approche sans présumé d'aucune sorte des gens qui, pour la plupart, n'avaient aucune connaissance des Évangiles, instituteurs pour la plupart, ou fonctionnaires. L'effet fut stupéfiant, d'abord par l'affluence des intéressés, [200] puis par la monstration de la bouleversante puissance, intacte, de ces textes éternels. Comme si cette révélation que nous voulions communiquer à nos camarades nous était imposée d'abord à nous-mêmes. J'avais choisi comme premier texte la parabole du Semeur, si je me souviens bien, en raison de sa simplicité facilement accessible. Dans une atmosphère d'extraordinaire tension, avec le concours des uns et des autres, le texte devenait une source jaillissante de vérités prévues et imprévues, emblème d'une vérité dont chacun pouvait prendre sa part sans avoir à abdiquer quoi que ce soit de sa personnalité essentielle.

L'affluence était si nombreuse qu'il fallut dédoubler le groupe de lecture. En même temps, les initiateurs de cette expérience, dépassés par un résultat qui allait bien au-delà de leur modeste projet, se découvrirent investis d'une responsabilité neuve vis-à-vis de leurs camarades, eux-mêmes désorientés par l'impact de cette ouverture à des vérités insoupçonnées. Dans l'enceinte des barbelés se propagea une contagion des uns aux autres, bouleversant les réserves habituelles et le quant-à-soi. L'atmosphère avait changé ; tout était neuf, l'impossible devenait possible, comme si le surnaturel devenait naturel, comme si le Ciel visitait la terre. Saison de grâce.

La même suspension du droit commun s'accomplissait en même temps entre catholiques et protestants. Non pas sur la base d'une polémique, ou [201] d'une amicale confrontation des points de vue. Là aussi, sans préméditation, nous nous trouvâmes brusquement transférés au-delà de nos différences en un lieu où ne s'affirmait plus qu'une commune bonne volonté dans l'approche du mystère divin. Un prêtre catholique, en particulier, avec un groupe des siens, s'engagea dans

cette aventure qui, en ce temps-là, n'avait guère de précédents. Nul ne pouvait prévoir jusqu'où nous serions conduits, mais ce n'était pas à nous de fixer la limite. Tout ce que je peux dire, c'est qu'il ne fut pas question d'intercommunion, mais, à cela près, ce fut une extraordinaire expérience d'unité de cœur et d'esprit. Il y eut de part et d'autre des offices où l'on s'accueillait mutuellement. Je me souviens de la célébration de la Pentecôte dans la petite baraque des protestants, envahie d'une extraordinaire affluence, où l'abbé Wexsteen prit tout d'un coup le commandement de la chorale défaillante et la conduisit vaillamment jusqu'à la fin triomphale de notre culte. À la sortie, des camarades s'étaient rassemblés devant la porte, ébahis de voir des catholiques, bien connus comme tels, un prêtre à leur tête, sortir de ce lieu consacré à la religion réformée.

Ce jour, sous l'invocation de l'Esprit saint, commémorait une apothéose avant la dispersion définitive des compagnons de l'aventure. Les Allemands mettaient fin brutalement à ce temps d'exception en nous dispersant, en plusieurs groupes distincts, inquiets peut-être de ce qui se passait [202] d'inaccoutumé parmi nous. Je n'en ai relaté ici, pour ma part, que le plus extérieur ; l'essentiel, le vécu, est de l'ordre de l'indicible. J'avais été emporté par l'ouragan, j'avais subi l'épreuve du feu, obligé de prendre ma part d'une fête jamais imaginée ; mes relations avec les uns et les autres s'en étaient trouvées complètement transformées. Sans l'avoir aucunement prémédité, j'étais devenu un homme de Dieu avec le consentement de ceux qui m'entouraient de près et de loin, et je rencontrais face à face d'autres hommes de la même espèce. Le ciel s'était ouvert ; j'avais appris qu'un tel événement n'est pas impossible. Secret que je garde au profond de moi-même depuis ce temps et jusqu'à l'heure de ma mort, quels que puissent être les démentis et les défis que je doive endurer dans les circonstances subalternes de la vie.

Bien entendu, tout cela ne prouve rien, et n'entend rien prouver. Ce que nous vécûmes est de l'ordre du fait, par-delà les clôtures logiques dans l'enceinte desquelles tourne en rond le cercle vicieux de la vie usagère. Nous avons repris notre liberté spirituelle par rapport à ces barbelés-là, aussi bien que par rapport à ceux qui délimitaient l'enceinte du camp. Une telle expérience de vie ne fait pas sérieux, elle n'est pas convenable, elle n'est pas digne d'un philosophe au sens pué-
ril et honnête du terme. Pulsions d'irrationalité dont on ne saurait tenir

rigueur à de malheureux expatriés au bout de quatre années de pénible captivité. Nous aurions succombé [203] à la fascination d'un pentecôtisme, dont l'histoire passée et présente n'offre que trop d'exemples. Preuve en est le retour à l'équilibre dès que les circonstances se firent moins exceptionnelles.

Je sais bien qu'il n'est pas séant pour un penseur de dire qu'il a rencontré l'Esprit saint, et que l'Esprit l'a marqué de son sceau. Il peut à la rigueur en parler, spéculer à son sujet sur le mode théorique à la manière de Malebranche, Leibniz ou même Kant ; mais il est impudique de l'évoquer comme une réalité de fait. Les philosophes du Moyen Âge, il est vrai, ont mis le Saint-Esprit en bouteilles conceptuelles et l'ont utilisé dans leurs jongleries théologiques. Mais la scolastique renvoie à un espace mental depuis longtemps déserté ; la scolastique est couverte par l'immunité qui s'attache aux formations archéologiques. Les progrès prodigieux des sciences invitent aujourd'hui à explorer des horizons plus assurés. Je répondrai d'abord qu'on ne peut m'interdire de témoigner de ce que j'ai vécu. Question de fait. Et plus profondément en ce qui concerne la philosophie, je sais depuis ce temps-là que la raison est suspendue sur l'abîme de la non-raison, de la transraison, contre les récurrences de laquelle elle construit ses systèmes de défense. Cela se voit un peu partout, chez les plus grands. Chez Descartes, dans les quelques aveux qu'il a laissés sur les commencements de sa pensée. Chez Leibniz, partout, dans l'imminence et l'immanence de la totalité. Chez Kant, avec l'omniprésence de la chose [204] en soi ; le maître des *Critiques* se meut constamment à la limite du noumène, de l'impensable et de l'indicible, sur lequel il ne cesse de prendre appui tout en le maintenant hors d'atteinte des circuits de la réflexion. En dépit des interdits kantien et du bétonnage du système, la philosophie romantique rouvrira les voies vers l'infini ; la pensée difficile de Schelling reflète cette approche qui, peu à peu, condamne au silence celui qui, bravant toute contradiction, méditait de dire l'indicible.

Loin de moi l'idée d'ajouter mon nom à ce palmarès. Mais j'ai lieu de penser que cette expérience aux confins de l'ordre religieux a été pour beaucoup dans l'orientation à venir de ma pensée. J'en ai gardé l'idée que la vérité métaphysique se situe au-delà de la physique, hors d'atteinte des prises du discours logique. Les circuits parfaitement ajustés des systèmes se referment sur le vide ; ils disent tous la même

chose, c'est-à-dire pas grand-chose, seulement leur impuissance à accéder à la Terre promise des révélations auxquelles nous n'avons pas accès, sinon sous la forme de donations gracieuses et secrètes, qui confondent notre humanité. Il n'y a pas pour nous d'autre chose à faire que d'en prendre notre parti, ou alors de nous consacrer à la culture des mathématiques. Dans la première hypothèse, nous passerons notre temps à voleter autour de l'Être, comme l'insecte fasciné par la lampe et qui heurte le verre protecteur. Encore heureux, parce que s'il arrivait jusqu'à la flamme, il [205] serait irrémédiablement consumé. De là ma sympathie pour les expériences du romantisme qui exposent à peu près cette vérité-là. Je crois aussi que Wittgenstein, en d'autres termes et au péril de sa vie, a tenté de délivrer un message du même ordre.

La saison miraculeuse de Montwy fut brusquement interrompue, au lendemain de la Pentecôte, par la dissolution de notre communauté, dispersée sans retour à travers les Allemagnes. C'en était fait des grands jours religieux. Un seul épisode, en mineur, s'inscrivit dans cette perspective. À Lubeck, où les juifs étaient nombreux, ce qui restait de notre groupe entra en contact avec la communauté israélite, animée par une vénérable figure en laquelle s'affirmait la spiritualité retrouvée de l'Ancien Testament. Des échanges fructueux se nouèrent dont le point culminant fut notre participation à la célébration de la pâque juive au printemps de 1945. Le rituel traditionnel prenait valeur de révélation pour des chrétiens, catholiques ou réformés, ignorant, en toute innocence, que la liturgie de la Cène est jusque dans le détail celle de la cérémonie hébraïque présidée par Jésus à la veille du drame de la Croix ; un arrière-plan insoupçonné se dévoilait ainsi. La commémoration revêtait une signification d'autant plus poignante que le moment précis était celui de l'effondrement de la puissance ennemie. La fin inéluctable était proche ; nous étions nous-mêmes le peuple d'Israël célébrant la sortie d'Égypte, du pays de servitude ; cette libération [206] s'identifiait avec notre prochaine libération, qui s'avavançait à grands pas.

Mis à part cet épisode émouvant, nous étions rentrés, pour la dernière année, dans le droit commun des camps d'officiers, qui n'avaient pas connu au même degré nos diverses expériences. Le groupe auquel j'appartenais, sélection de ceux que les Allemands considéraient comme les plus suspects, environ cent cinquante individus, promis au camp « spécial » de Lubeck, fit d'abord escale, fin mai 1944, dans des

casernes, non loin de Stettin, où trois à quatre mille officiers vivaient en vase clos depuis le début. Avec stupéfaction, nous découvrîmes que cette masse amorphe, prise au piège de la collaboration, stagnait dans les eaux croupies du conformisme vichyssois et le culte du Maréchal, dont les icônes fleurissaient dans tous les coins. C'était pour nous tous de l'histoire ancienne, une question depuis longtemps réglée, d'ailleurs réglée aussi sur le terrain ; il n'y avait qu'à regarder la carte, en ces jours qui précédaient immédiatement le Débarquement. Notre arrivée au milieu de ce troupeau en proie à son sommeil dogmatique produisit aussitôt un effet de choc. Invités, selon la coutume, un par un, dans les diverses chambrées du camp, désireuses de recueillir les informations dont les nouveaux arrivants étaient porteurs, nous avions l'impression de débarquer d'une autre planète. Devant nos cent témoignages concordants, les [207] camarades d'Arnswalde s'éveillèrent en sursaut, et ce fut un beau tintamarre.

Une partie de l'effectif prit conscience de l'urgence de rectifier la position. Une autre partie, non moins importante, était incapable d'abandonner de but en blanc les certitudes dans lesquelles elle s'entêtait depuis quatre ans ; elle fit front contre les envahisseurs éminemment suspects que nous étions et s'acharna à remettre en place les portraits de Pétain que nous décrochions la nuit dans les couloirs. Cette oasis de calme s'enfiévrâ subitement. Mais il était vain de s'obstiner contre la réalité ; l'événement se prononçait en notre faveur. Le 6 juin avait lieu le débarquement de Normandie ; le 18 juin, la réussite du Débarquement étant assurée, notre groupe afficha en belle vue l'Appel du 18 juin 1940, inconnu en ces lieux. Le document fut immédiatement arraché et déchiré par des mains hostiles ; il nous fallut monter la garde devant une nouvelle édition de notre placard pour éviter le renouvellement de l'agression. Alors surgirent non loin des déclarations de certains ténors de la collaboration ; je me souviens d'une déclaration du doyen Mauriac, frère du romancier, disant que seul le Maréchal représenterait dignement la France à la table des négociations de paix...

J'appris à mon arrivée dans ce camp qu'il hébergeait un ancien camarade d'étude, que j'avais connu à Paris, protestant convaincu et militant socialiste. On me dit aussi qu'il avait été l'un des plus brillants [208] propagandistes de la pseudo-révolution nationale dans les Cercles Pétain. J'allai le trouver pour lui demander ce qui en était ; il

reconnut les faits. Dans la sainte colère qui m'animait alors, je l'accusai de haute trahison envers les devoirs de l'esprit. Il se mit à pleurer et déclara : « J'ai été la dupe des socialistes. J'ai été la dupe des pétainistes. Je te jure bien que je ne ferai plus de politique. » Telles furent ses paroles, dont j'adoucis seulement, par décence, la franchise militaire. Bien entendu, à peine rentré, l'auteur de ce propos énergique reprit sa posture d'intellectuel de gauche, grand signeur de pétitions en tous genres. Je le vois encore, retour d'un voyage en Chine aux frais du tyran local, exaltant la démocratie chinoise sous la salutaire inspiration de Mao Tsé-toung ; il célébrait les hauts fourneaux de campagne, résurrection d'une métallurgie millénaire, partout érigés, et avec lesquels on forgerait bientôt l'acier victorieux. Mao a été déchu de son socle, et le maoïsme avec lui, ainsi que la désastreuse initiative des hauts fourneaux de campagne. Mon collègue, lui, est devenu une des grandes figures de 1968 ; il a exalté la nécessité de détruire les universités par le dedans, après quoi il a pris le parti d'achever sa carrière au pays du dollar fertile. Aux États-Unis, les universités ne risquent pas d'être démolies, du dedans ou du dehors. Et les intellectuels gauchistes sont parfaitement libres d'y poursuivre leurs rêveries, que l'opinion se garde bien de prendre au sérieux.

[209]

On a tort de consentir aux intellectuels le bénéfice de l'irresponsabilité, en vertu d'une immunité liée à l'idée que leurs discours n'engagent qu'eux-mêmes, comme s'ils étaient inoffensifs. Les Français volontaires dans les armées hitlériennes ont été poursuivis après la guerre ; mais ceux qui les exhortaient à s'engager sont aussi coupables qu'eux, davantage même, parce qu'ils n'avaient pas l'excuse de la jeunesse. Beaucoup de bonnes âmes se sont apitoyées sur le sort de Brasillach ; lui-même, dans ses derniers jours, semblait compter sur la clémence des juges et la pitié des autorités. Brasillach s'était donné corps et âme à la cause ennemie ; sa plume meurtrière avait célébré les victoires hitlériennes, poussé à la persécution la plus cruelle contre ses propres compatriotes. Il avait refusé aux autres cette pitié qu'il revendiquait pour son propre compte. Une telle inconscience me dépasse ; le droit à l'erreur a des limites. Ceux qui se posent en directeurs de la conscience des autres devraient tenir à honneur de ne pas persévérer diaboliquement dans des erreurs répétées, qui contribuent à

fourvoyer leurs contemporains, alors qu'eux-mêmes se couvrent d'un illusoire privilège d'irresponsabilité.

Notre séjour dans ce camp fut bref. Sans doute les Allemands prirent-ils rapidement conscience de l'erreur commise ; ils avaient introduit les loups dans la bergerie. J'ai su qu'un beau jour, le Maréchal et les siens ayant pris la route de Sigmaringen, et le territoire français ayant été libéré, les résidents [210] d'Arnswalde commencèrent à s'aviser du fait qu'ils avaient joué le mauvais cheval. Ils s'assemblèrent un beau jour et, dans un silence de mort, décrochèrent solennellement le portrait du maréchal Pétain qui avait présidé à leurs ébats. Je veux croire qu'ils eurent la dignité de ne pas lui substituer tout de go l'effigie du général de Gaulle. Mais je n'en suis pas sûr. Quant à notre contingent, il fut dirigé vers sa destination finale, le camp spécial (*Sonderlager*) de Lubeck, ainsi dénommé pour respecter la Convention de Genève, qui, paraît-il, interdit les camps de représailles.

Lubeck était un dépotoir pour les diverses catégories d'irré récupérables aux yeux de nos gardiens : juifs, communistes ou *Deutschfeindlich*, « hostiles à l'Allemagne », appellation singulière qui semblait considérer le reste des officiers comme non-ennemis. J'étais classé dans la troisième espèce, la plus nombreuse. J'ajoute qu'à l'époque de mon arrivée, le régime du camp de Lubeck, aux lisières de la ville, ne se distinguait en rien du régime des autres oflags, sinon par un plus grand laxisme. Nous étions des irrécupérables, en foi de quoi les Allemands se désintéressaient de ce qui se passait à l'intérieur des barbelés, se contentant d'opérer régulièrement le dénombrement de leur bétail. Le bruit courait que, en cas de victoire des hitlériens, notre sort aurait risqué d'être tragique ; mais cette hypothèse était désormais hors de question. De plus, la situation géographique jouait en notre faveur. [211] Lubeck était la base de la Croix-Rouge internationale, le port où parvenaient ses approvisionnements ; dans la famine désormais menaçante, nos appels pouvaient être entendus par les gestionnaires fort actifs de ces stocks précieux. Cette même raison épargnait sans doute à Lubeck les bombardements de l'aviation alliée qui, à l'époque, procédait à la destruction systématique des débris de la puissance allemande, sans rencontrer d'opposition réelle.

Nous n'avions plus désormais qu'à attendre l'issue inéluctable, au long du dernier hiver, dont la période de Noël fut assombrie par les premiers succès de la contre-offensive allemande dans les Ardennes.

Lubeck, dépotoir des mauvaises têtes de la captivité, se caractérisait par l'abondance des notabilités en tous genres et la haute densité en esprits politiques ; l'adhésion à la Résistance étant un fait acquis, la politique politicienne reprenait ses droits, et déjà s'opposaient les diverses tendances entre lesquelles devait se partager l'opinion dans la France de demain. Il existait dans le camp plusieurs récepteurs de radio qui diffusaient des bulletins d'information différemment orientés. Un dénonciateur déposa un jour dans la boîte aux lettres, parmi le courrier qui passait entre les mains de la censure, un message signalant l'emplacement de l'un de ces récepteurs. Mais un des censeurs militaires allemands, acquis aux Français, signala aussitôt cette dénonciation, de sorte que la police nazie, lorsqu'elle vint passer au peigne fin la chambrée en question, en [212] fut pour ses frais. L'anecdote donne une idée du climat très particulier qui régnait alors à Lubeck.

L'effondrement allemand gagnait de proche en proche ; le ciel était sillonné d'avions alliés, dont les harcèlements inquiétaient beaucoup les survivants du groupement de Saint-Exupéry, ces mêmes aviateurs dont *Pilote de guerre* avait évoqué la disparition. « De là-haut, disaient-ils, on ne voit pas grand-chose, et on tire sur tout ce qui bouge... » Lubeck, à la porte du Schleswig-Holstein, se trouvait dans le dernier réduit vers lequel convergeaient les armées anglaises et russes. Hitler mort, la campagne se prolongea quelques jours. Le commandant militaire allemand fit savoir à notre colonel que, comptable de nous, il resterait à son poste jusqu'à la fin, et maintiendrait des sentinelles à l'extérieur des barbelés. On percevait depuis des jours le bruit lointain de la canonnade. Mais divers signes annonçaient que l'armée allemande ne se battait plus, en proie à une débâcle analogue à celle que nous avons vécue en 1940. Un jour, au début de mai, des voix françaises nous crièrent à travers les fils de fer : « Ils arrivent. » Je vois encore la dernière relève des gardiens ; celui qui prenait la garde dit à celui qui la quittait, sur un ton goguenard : « *Die letzte Wache !* (La dernière garde !) » Puis il manœuvra la culasse de son fusil, et en retira les cartouches. On ne saurait être trop prudent en de pareilles circonstances.

Nous étions tous là, rangés derrière les barbelés. On entendait au loin quelques rares coups de feu. [213] Puis s'établit un silence étrange et solennel. Nous avions les yeux fixés sur l'autoroute voisine, au-delà

de laquelle se détachait le panorama de Lubeck ; à quelque distance les rubans de ciment franchissaient une petite éminence. Surgit à cet endroit, au défilement de la crête, le trait horizontal d'un canon, puis la rondeur d'une tourelle, oscillant légèrement de droite à gauche à la recherche d'un objectif possible ; ce fut enfin la figure entière d'un mastodonte blindé, doté à l'avant d'une masse d'acier étincelante sous le soleil, le premier bulldozer qu'il nous ait donné de voir, chargé d'éliminer les obstacles. Légèrement décalé sur l'autre voie de l'autoroute apparut un monstre semblable, puis une théorie de blindés en avance prudente. Plus loin derrière, les tourelles étaient ouvertes et sur les véhicules de types divers les hommes gardaient l'arme au poing, scrutant le paysage, le doigt sur la détente. C'étaient les vainqueurs d'Alamein et autres lieux, les Rats du désert, approchant du bout de leur longue route.

Soldats en campagne, leur guerre durait encore. Pour nous, ils consacraient la fin de l'attente interminable, la paix. Un soldat français, doté d'un clairon, faisait retentir *Tiperary* en l'honneur des arrivants. Ce fut une ruée, les barbelés abattus en un clin d'œil, vers le défilé sur l'autoroute. Je suppose que les Anglais étaient prévenus, et que les tireurs ne manquaient pas de sang-froid ; la moindre rafale aurait eu des effets tragiques. Nous étions hors de nous, à force d'acclamations. Des Allemands, [214] femmes et enfants, assistaient à la scène, qui signifiait aussi pour eux une délivrance, délivrance double, parce que les Russes ne viendraient pas à Lubeck. Il y avait parmi nous des officiers polonais, rescapés de l'insurrection de Varsovie ; j'en vois encore deux ou trois, ayant débouclé leur ceinturon, se précipiter sur l'ennemi exécré, en le fouaillant à grands coups de ce fouet pour les chasser de là. À la porte du camp, un général allemand, reconnaissable à sa culotte rouge, avait été mis en pénitence sur une Jeep, exposé aux quolibets de la foule. À côté, nos gardiens s'étaient sagement rangés en colonne par trois, ayant déposé leurs armes inutiles, il ne leur restait plus qu'à gagner le plus prochain camp de prisonniers. Vieux de la territoriale, ils savaient bien qu'on ne les retiendrait pas longtemps. La colonne anglaise parvenue jusqu'à nous venait de traverser le camp de concentration de Bergen-Belsen, peuplé de cadavres et de mortsvivants ; une sainte indignation, une juste colère animait les soldats contre les nazis. Ils disaient avoir abattu les SS prisonniers. À l'entrée du mess britannique, une rangée de femmes à genoux ciraient les

chaussures des arrivants. En ce temps-là affluaient les terribles nouvelles concernant les atrocités hitlériennes ; les Alliés placardaient dans les rues d'insoutenables photographies. Nous avons pris contact, à quelques-uns, avec le pasteur de la cathédrale de Lubeck, vieil homme dont la femme était devenue folle lors de l'incendie de la cathédrale, au début de [215] la guerre, pendant le raid britannique en représailles de la destruction de Coventry. Le pasteur avait appartenu à l'Église confessante, qui refusait la main-mise hitlérienne. Il nous disait avoir voté non, avec sa famille, dans les plébiscites hitlériens, et avec lui plusieurs paroissiens dont il était sûr. Or, le nombre des opposants de son église était supérieur au nombre des voix négatives annoncées par les autorités pour toute la ville de Lubeck. Il nous raconta aussi que, peu de temps auparavant, après un service funèbre célébré au cimetière, il avait été l'objet d'une démarche pressante de la part de certains employés de cet établissement. Un camion avait apporté au cimetière une cargaison de cadavres réduits à l'état de squelettes, la peau sur les os ; il leur avait fallu ensevelir dans une fosse commune ce lugubre dépôt, et ils étaient épouvantés à l'idée qu'on pourrait leur imputer une responsabilité dans cette horrible histoire. C'est ainsi que notre pasteur avait commencé à découvrir la vérité. « On ne nous pardonnera jamais », disait-il. Et comme, nous disposant à quitter la maison au moment où lui-même en sortait, nous lui demandions s'il ne valait pas mieux que les voisins ne le voient pas en compagnie d'officiers en uniforme ennemi, il nous répondait : « Cela ne leur fera rien du tout, j'en suis sûr. Et si jamais cela les scandalisait, eh bien ! ce serait une bonne chose pour eux ; cela leur donnerait à réfléchir. »

[216]

Pour en finir avec ce temps de la captivité, une histoire cruelle, franco-française celle-là. Un officier général français, attaché militaire à l'ambassade de Berlin, avait été quelque peu fasciné par l'ordre national-socialiste. Prisonnier, les Allemands le placèrent à la tête d'un camp où ils concentrèrent tous les aspirants tombés entre leurs mains, jeunes hommes correspondant au plus bas degré de la hiérarchie des officiers. Dans ce poste de choix, il servit de son mieux la politique de Vichy, et prêcha la collaboration dans la gazette à leurs ordres que les Allemands diffusaient parmi les camps de prisonniers. Lorsque, devant l'avance russe, les vaincus refluèrent de Prusse-Orientale, le doyen français de l'oflag de Lubeck fut informé que le général en

question serait affecté à notre camp. C'était le jeter dans la fosse aux lions. Le doyen répondit que si l'intéressé pénétrait dans le camp, il ne répondait pas de sa sécurité. Les Allemands se le tinrent pour dit, et décidèrent de placer leur protégé dans le baraquement de l'infirmerie, en dehors des barbelés. On le vit arriver en cet endroit, un beau jour, escorté d'officiers ennemis qui, devant les huées des prisonniers témoins de cette entrée, mirent à tout hasard le revolver au poing.

Là-dessus, le général fit transmettre à notre colonel un message par lequel il demandait à venir s'expliquer devant nous, ce qui lui fut refusé. Il aurait à se justifier en France devant un tribunal militaire, disait sèchement la réponse. Survint alors [217] un contingent d'officiers belges, eux aussi pris dans la déroute allemande ; faute de place disponible, ils furent logés dans l'infirmerie. Parmi eux, de vieux sous-officiers promus officiers en fin de carrière. Flamands, ils avaient refusé la libération anticipée que les nazis offraient à leur ethnie, par mesure de propagande. Belges d'abord, ils seraient libérés avec les Belges. Le général, coincé entre ces durs à cuire patriotes, ne dut pas couler des jours tranquilles. À l'arrivée des Anglais, il tenta une démarche désespérée dans l'enceinte désormais ouverte du camp ; il aborda deux lieutenants-colonels anciens qui, promus colonels par Vichy, refusaient comme leurs camarades d'arborer des grades indignes. Sans mot dire les deux officiers supérieurs lui tournèrent le dos. Le général rentra dans sa chambre, et se trancha la gorge avec son rasoir. Il fut transporté à l'hôpital anglais. Le médecin-chef adressa alors une note au commandant français. « Si vous voulez qu'il se suicide, disait la note, je peux mettre un revolver sur sa table de nuit. Si vous ne le voulez pas, il faut lui adjoindre une garde permanente, assurée par des officiers, et cette affaire ne me regarde pas. » Des officiers furent envoyés ; ils arrivèrent trop tard ; le malheureux général avait réussi à mettre fin à ses jours.

[218]

[219]

Le crépuscule des illusions.
Mémoires intempestifs

ALMA MATER

[Retour à la table des matières](#)

La guerre finie, la marée des captifs refluit vers le territoire national, à contresens du prodigieux désordre militaire à la faveur duquel se dessinait un nouvel ordre européen. Ponts sautés, gares détruites, voies de communication partout sabotées ne facilitaient pas le trafic. L'acheminement du matériel et celui du ravitaillement avaient la priorité sur celui des hommes dans une Europe affamée, paralysée et comme prostrée, au moins en ce qui concernait les récents champs de bataille. Les rares trains de voyageurs admis à circuler, composés de wagons archaïques, bondés d'une humanité hétéroclite, progressaient à une lenteur invraisemblable, avec des arrêts qui n'en finissaient pas, en raison des accidents du parcours. Le surréalisme hallucinatoire de cette cohue au sein de laquelle je progressais peu à peu s'accordait assez bien avec l'état d'âme d'un qui revient d'un autre monde. Affalé parmi toutes sortes de ballots de marchandises, obstruant le couloir d'un wagon, un garçon en uniforme qui arborait des galons de lieutenant était plongé dans la méditation de *L'Humanité*, bras dessus bras dessous [220] avec un copain, simple soldat. La réalité, en notre absence, avait changé.

J'étais un somnambule, brusquement éveillé à un ordre, à un désordre en parfaite discordance avec le songe auquel il était en proie l'instant d'avant. Le camp des prisonniers constituait un microcosme bien réglé, une forme fixe qui, au prix d'un certain nombre d'inconvénients, assurait à ses pensionnaires la sécurité matérielle et morale. Il avait bien fallu s'adapter à cette vie ; rendus à l'air libre, il nous fallait maintenant réaliser un travail en sens inverse pour nous habituer aux conditions d'existence dans un univers autre que celui quitté cinq ans auparavant. Nous avons séjourné tout ce temps sur une voie de garage ; le train était reparti sans nous ; il nous fallait le reprendre en marche, nous adapter à un ordre des choses, à un ordre d'idées entièrement renouvelé. Des noms nouveaux peuplaient une vie politique sans guère de rapport avec celle d'autrefois, dont les rares survivants faisaient figure de monuments historiques. Les institutions n'étaient plus les mêmes. Plus profondément, les horreurs de la guerre, les massacres en tous genres, la destruction irrémédiable d'une bonne partie du patrimoine culturel de l'Occident attestaient un ébranlement des valeurs et des certitudes. La vie humaine ne valait plus rien ; toutes sortes de chefs-d'œuvre, titres de noblesse de l'Occident, avaient été effacés sans remords de la surface de la Terre. L'extermination des peuples et l'anéantissement des [221] biens culturels, dont les puissances totalitaires avaient pris l'initiative, étaient devenus des moyens aux mains des Alliés, qui ont utilisé sans vergogne cette arme terrible.

Cette barbarie est passée dans les mœurs, au point que les nouvelles générations semblent en avoir pris leur parti. Pendant la guerre de 1914-1918, les Allemands avaient gravement endommagé l'admirable cité de Louvain ; ils avaient bombardé la cathédrale de Reims. Ces crimes de guerre avaient été dénoncés, comme des atrocités injustifiables, par la conscience nationale et internationale. Pendant la Seconde Guerre mondiale, avec des moyens d'une efficacité considérablement accrue, les Allemands, tout au début, ont rasé Rotterdam, puis s'en sont pris sans discrimination aux villes d'Angleterre. Ce qu'ils ont commencé, les Alliés l'ont poursuivi, en vertu de la loi du talion, avec une supériorité sans cesse croissante. Varsovie avait été détruite, Dresde fut rasée. Je ne me consolerais jamais de la destruction de Königsberg, la vieille cité hanséatique, la ville de Kant, de Hamann ; seconde destruction, selon l'esprit celle-là, Königsberg, annexée à l'empire soviétique, s'appelle maintenant Kaliningrad, soumise au terro-

risme mental de gens qui n'ont que faire de Kant et de Herder. La culpabilité allemande, indubitable, ne justifie pas la démission de l'esprit européen.

Étudiant, j'étais allé jusqu'à Königsberg. J'avais visité la maison de Kant, je m'étais promené le long [222] de cette avenue des Philosophes où il faisait sa promenade chaque jour ; je m'étais recueilli sur son tombeau, accolé à l'abside de la cathédrale, et judicieusement placé dans le cadre géométrique de la cour du gymnase. La même année, j'avais erré dans Nuremberg, la merveilleuse cité médiévale, entretenue comme un décor d'opéra pour la prochaine représentation des *Maîtres chanteurs*, ville de rêve, où communiaient le passé et le présent, et où, à chaque coin de rue, on s'attendait à voir surgir la noble figure d'Albert Durer... Un jour, dans les années 1970, je suis parti de Strasbourg avec ma femme, pour revoir Nuremberg. Nous découvrîmes avec stupéfaction que Nuremberg n'existait plus. À la place, il y avait une ville germano-américaine, propre, animée ; les ruelles d'autrefois, les places aux formes irrégulières, avaient été remplacées par des rues qui se coupaient à angle droit, bordées de bâtiments géométriques, architecture de nulle part dont se couvre le monde d'aujourd'hui. Nuremberg, la ville des congrès du parti national-socialiste, la ville d'Hitler, avait bénéficié de la sollicitude particulière des bombardiers alliés. Nuremberg avait été effacée de la surface de la Terre. Seuls quelques vestiges noircis témoignaient, çà et là, de ce qu'il y avait eu auparavant en ce lieu une ville ancienne portant le même nom.

On aura beau dire, invoquer la peste brune, je ne me consolerais pas de la destruction de Nuremberg. Nuremberg, comme Dresde, comme [223] Varsovie, comme Rotterdam, n'était pas seulement une ancienne cité d'un pays particulier ; elle appartenait au patrimoine de l'Occident, trésor commun des hommes de culture du monde entier, chef-d'œuvre de la présence créatrice de l'art, perte irréparable. Abasourdis par le choc de l'anéantissement, nous avons fui la ville en direction de montagnes voisines, où nous avons fait halte pour la nuit dans une auberge. Il y avait là une tablée de jeunes citadins en train de festoyer, qui engagèrent aimablement la conversation avec nous. Je leur dis mon chagrin pour l'ancienne Nuremberg abolie. « Comment ? me dirent-ils. Mais Nuremberg, telle qu'elle est maintenant, est une très jolie ville, très agréable (*gemütlich*)... Vous nous parlez d'une ville que

nous n'avons pas connue. Elle ne nous intéresse pas... » La destruction du passé va de pair avec la destruction de la mémoire, et cela aussi est un crime contre l'esprit. Les nations ont droit d'accès à leur tradition, elles ont le devoir de l'honorer. Un étudiant allemand de l'Ouest me disait : « Il est tout de même affreux que je n'aie pas le droit de visiter Weimar, la ville de Goethe, ni Wittenberg, la ville de Luther... » En dépit des beaux discours, la culture ne pèse pas lourd dans les calculs des politiques, pas plus lourd que les droits de l'homme, autre thème à rhétorique...

Mais ce terrible aspect du monde nouveau ne forçait pas encore l'attention, en 1945, des réchappés de la captivité, mis en demeure de s'adapter à un [224] cours des choses institué en leur absence. En première urgence, il fallait refouler nos souvenirs de la vie vécue parmi les barbelés. Aucune commutation n'était possible, aucun transfert de signification entre notre passé récent et le présent immédiat. L'ancien combattant est voué au silence ; ses histoires n'intéressent personne ; même dans le cercle de famille, il est bientôt interrompu par l'affectueuse ironie de ses auditeurs forcés. L'ancien prisonnier se trouvait dans la même situation, représentant d'une époque lointaine et périmée, époque d'humiliation dont il vaut mieux effacer le souvenir. Quant aux expériences plus ou moins fantastiques vécues dans l'enceinte des camps, elles étaient évidemment suspectes, elles concernaient des individus en marge des conditions normales de l'humanité ; au jugement du bon sens, elles relevaient d'une pathologie mentale, concomitante d'une physiologie déficiente. La prudence élémentaire commandait de se taire, afin d'éviter la suspicion. C'est ainsi que le trésor de mémoire devint un secret. Pas question, bien sûr, de l'oublier ; mais s'imposait l'obligation de réserve, le devoir de faire silence sur un patrimoine personnel, dont le porteur avait conscience de se situer en dehors du droit commun de l'anthropologie puérile et honnête. Le témoignage dont nous étions porteurs n'était pas transmissible ; dans la mesure même où s'imposait à nous la nécessité de sauvegarder ce qui nous avait été donné, nous nous sentions désormais [225] mis à part du monde comme il va, à la fois différents et muets.

J'étais un revenant d'un autre monde. Une part décisive de moi-même était demeurée captive dans les promenoirs de Silésie, de Moravie et de Pologne, vers lesquels me ramenait une irrémédiable nostalgie. Là-bas régnait entre les compagnons de la misère partagée un

mode de relations en esprit et en vérité, où chacun avait fini par révéler aux autres son visage profond. Dans la France retrouvée, il fallait endosser à nouveau les vêtements des convenances sociales et de l'hypocrisie quotidienne, menue monnaie de la trahison au jour le jour. Rien de plus naturel, bien entendu. La captivité avait été une aliénation par rapport à l'existence réelle. Mais le revenant qui n'en revenait pas se demandait si la pire aliénation n'était pas celle des braves gens qui poursuivaient leurs petites affaires comme si de rien n'était. Hallucination pour hallucination, la mienne me paraissait plus respectable, plus porteuse de sens et révélatrice de sens que celle des populations de ce bas monde, au sein desquelles il me fallait, que je le veuille ou non, me réinsérer.

Je suppose que cette cure de désintoxication, ou plutôt de décompression, s'imposa, à des degrés divers, à tous ceux qui revenaient de captivité, et davantage encore aux survivants des camps de concentration nazis. Pour ma part, il n'était pas question d'oublier, de fermer la parenthèse purement et simplement. Comme si les années d'exil [226] avaient été des années perdues, après lesquelles il convenait de reprendre le fil de l'existence véritable, interrompu par la guerre et ses suites. Quoi qu'il pût advenir, ce temps faisait partie de ma vie ; non pas temps perdu, mais temps gagné, comme un lest ontologique destiné à peser sur ma quête du sens. Il n'y avait pas, entre avant la guerre et après la guerre, une coupure vide, mais un temps fort, incorporé d'une manière décisive dans le chemin de la vie. Je serais incapable de préciser exactement en quoi les expériences de vérité réalisées en captivité ont inspiré mes travaux ultérieurs. Mais j'en rapportais, dans mon sac à dos, avec mes écritures heureusement préservées, mais surtout dans ma tête et dans mon cœur, l'essentiel. Bien entendu, il n'était pas question d'évoquer sur le mode direct les grandes heures de là-bas ; mais il faudrait en parler à mots couverts, en parlant d'autre chose, selon les ressources de l'analogie et de la communication indirecte. C'est ce à quoi je me suis appliqué depuis lors, en respectant à peu près, comme il sied, les convenances universitaires.

Le retour à la terre me fut facilité par la bienveillance posthume de Célestin Bougie, qui dirigeait l'École normale au temps de mes études. Passant par Paris, en permission, en janvier 1940, j'étais allé rue d'Ulm pour saluer le bon sociologue, le matin même de sa mort. Je m'étais incliné devant sa dépouille ; pour la dernière fois aussi, au

chevet de ce lit de mort, j'avais rencontré mon maître Léon [227] Brunschvicg. Bougie, sans doute, m'avait destiné, comme je l'appris par la suite, le poste d'agrégé répétiteur de philosophie, occupé de mon temps par Maurice Merleau-Ponty et dans lequel devait me succéder Louis Althusser. Emploi réservé et protégé. D'un monastère à l'autre, je fus ainsi transféré des déambulateurs germaniques à cet autre cloître, où j'avais, pour trois ans encore, le loisir de m'entretenir de mes pensées. La paix, tant bien que mal, semblait se réinstaller ; dans un Paris encore indemne de la ruée des voitures, au milieu d'un jardin, je pouvais reprendre, la plume à la main, l'ascèse de l'écriture interminable, qui semble bien définir le destin de ma vie. J'avais commencé à Poitiers, dans la solitude provinciale ; j'avais persévéré pendant les années captives, en dépit de la cohue, emplissant de notes et réflexions de gros cahiers. Tout cela n'était que brouillons, préparations, mais de quoi ?

Il était temps de commencer, de me résoudre. J'avais devant moi trois années de liberté. En dehors d'une certaine tutelle à l'égard de mes jeunes camarades, ce délai devait être consacré à la rédaction de thèses de doctorat ; en ce temps, on devait en présenter deux, la seconde, la « petite », ayant été substituée à la thèse latine exigée avant la guerre de 1914 ; on ne savait plus désormais assez de latin pour écrire en cette langue. Les thèses, c'était un prétexte, et d'ailleurs pourquoi pas ? On peut dire tout ce qu'on veut dans une thèse, même si ce qu'on veut dire ne peut pas être dit en propres [228] termes. J'avais quelque chose à dire, ce sens de la vie qui m'avait été révélé en Allemagne ; mais ce n'était pas chose à dire ; c'était un secret. Le tout était de présenter le secret d'une manière suffisamment enveloppée pour que personne ne le reconnaisse. Ma petite thèse, qui porta sur *L'Expérience humaine du sacrifice*, a pour cellule germinative une méditation prononcée devant mes camarades pour la célébration du Vendredi saint à Montwy en 1944, sur le sens chrétien du sacrifice, au moment même où s'annonçait cette saison de grâce que j'ai évoquée plus haut. Cette homélie, habillée par la suite, nantie d'appendices divers, est devenue le noyau d'une dissertation universitaire en bonne et due forme. Personne n'y a rien vu, et j'ai sauvé mon incognito. J'ai toujours eu cette impression de m'avancer masqué, comme disait l'autre. Mais peut-être est-ce là ce à quoi en sont réduits les philosophes dignes de ce nom, dont les œuvres complètes ne sont qu'une

immense accumulation de circonlocutions destinées à subvenir à l'impossibilité de dire ce qu'ils ont à dire et qu'ils sont incapables de dire, sous le coup d'une sorte d'interdit transcendant. Celui qui a compris cela se trouve assuré d'une grande tranquillité ; il peut accepter les marches et contremarches de la pensée comme autant de détours qui le maintiennent à égale distance de l'unique nécessaire, lequel se dérobera toujours. Moyennant quoi, on parle par périphrases, mais on parle. Mon maître Kierkegaard a prononcé, d'une manière définitive : « On [229] peut s'entretenir de la pluie et du beau temps ; mais c'est l'autre sujet qui m'a toujours préoccupé. » Les cinquante volumes des œuvres complètes de Kierkegaard évoquent l'« autre sujet » sans épuiser le sujet. Le devenir de ma recherche trouvait donc son origine dans les études et projets de la captivité. Là-bas, il n'était évidemment pas question d'érudition. En dépit de la générosité des donateurs, nous disposions avant tout d'ouvrages d'intérêt général. Les revues savantes, les ouvrages spécialisés et les collections en langues exotiques, dont rémunération constitue la parure des bibliographies doctorales, ne nous étaient pas accessibles. Force était pour les cours de notre Université de se limiter à des thèmes correspondant à la documentation dont nous disposions, et qui d'ailleurs s'accordaient mieux à nos états d'âme que la déduction des modes finis chez Spinoza, ou l'intuition eidétique selon Husserl. C'est ainsi que j'avais été conduit à proposer une série de leçons sur le thème de la connaissance de soi. Parce que c'était l'entrée en philosophie, avec le « Connais-toi toi-même » socratique. Parce que notre loisir forcé proposait à chacun l'occasion de faire retraite et de se poser la question de son identité. Parce que, enfin, depuis l'adolescence et ses tourments, j'avais tenu un journal intime orienté, au moins en principe, dans cette direction. Aussi, bien entendu, la recherche du centre, la fascination du labyrinthe, avec le désir de parvenir jusqu'au foyer en fusion de la nébuleuse personnelle.

[230]

Bon sujet pour s'entretenir avec des captifs. Montaigne, Rousseau, Chateaubriand, Augustin, Gide figuraient sur les rayons de la bibliothèque, et bien d'autres livres consacrés à la quête humaniste de soi, autobiographies, romans et journaux intimes. Je ne me rendais pas compte que jusqu'alors la littérature du moi n'avait guère fait l'objet de recherches systématiques et approfondies. Si étrange que cela puisse

paraître, le sujet était neuf ; mais, si je l'ai choisi, ce n'était pas parce qu'il était neuf, c'est parce qu'il était mien et parce qu'il sollicitait aussi les camarades groupés autour de moi. Le cheminement de la recherche était simple. Tous ceux qui, d'une manière ou d'une autre, avaient tenté de s'ouvrir un accès direct jusqu'au noyau dur de leur être n'étaient jamais parvenus à destination, comme rejetés par une irrésistible force centrifuge. Faute de pouvoir pénétrer plus avant, ils s'étaient contentés de piétiner sur place, et c'est la leçon du journal intime. Au bout de seize mille pages, Amiel n'est pas plus avancé qu'au commencement. S'offre alors la stratégie du détour, résumée par une belle parole de Keiserling en tête de son *Journal de voyage d'un philosophe* : « Le chemin qui mène de soi à soi fait le tour du monde. » Ulysse, pour rentrer chez lui, est obligé de faire le grand tour. Le voyage est l'odyssée de la conscience de soi ; chaque paysage est un miroir, un chiffre de notre exigence profonde. De même, le voyage de la vie, autre grand tour.

[231]

La connaissance de soi, par-delà ses problématiques apparentes, est recherche du salut, visée plus ou moins consciente de l'expression libératrice qui lèverait de soi à soi le voile de la déesse, ainsi qu'il est dit dans la parabole de Novalis. Tâche infinie, impossible et nécessaire, entreprise non seulement par ceux qui tiennent registre de leurs états d'âme, ou bien s'efforcent après coup de dégager le sens de leur existence, mais aussi par les écrivains, les romanciers dont les récits, apparemment, parlent d'autre chose. À mots couverts, ils poursuivent le même grand dessein qui se profile par-delà le parcours refermé, œuvre de l'œuvre. Les grands romans, les cycles romanesques sont ensemble des romans de formation (*Bildungsromanen*), où l'identité de l'auteur poursuit le cycle de ses métamorphoses. L'homme réel ne se réduit pas à son *curriculum vitae*, à la série additionnelle des événements, actes et paroles, qui décrivent son sillage objectif ; il faut ajouter à ces données objectives les parcours intérieurs, les restrictions mentales, sentimentales et imaginatives, autre patrimoine de l'espace du dedans, réserves de significations dormantes qui, parfois, chez un grand esprit, un artiste génial, crèvent la surface pour donner naissance à d'inattendus chefs-d'œuvre. Comme si l'homme apparent n'était que le double, le frère inférieur de l'homme vrai, cantonné dans une existence souterraine. La vraie vie est absente.

[232]

Les grandes œuvres de l'art et de la pensée, le *Kosmos* d'Alexandre de Humboldt, la *Culture de la Renaissance en Italie* de Burckhardt, ou encore, de Sainte-Beuve, le *Port-Royal*, et le *Décline and Fall* de Gibbon, sous le respectable revêtement des convenances scientifiques, sont des œuvres du moi, et peuvent être interprétées comme telles. L'œuvre d'une vie ne peut pas ne pas être l'exhibition de cette vie. Stendhal rédige un journal intime, écrit une ou des autobiographies mais les romans de Stendhal exposent encore les essais et les erreurs d'un Stendhal plus vrai que le Stendhal historique. Arabesques surréelles à la faveur desquelles s'annonce à nous et se dérobe une présence insondable, inépuisable, comme l'attestent les signatures multiples, les pseudonymes à la faveur desquels un écrivain de génie se dissimule à lui-même. Le lecteur usuel se laisse prendre au charme de l'histoire qu'on lui raconte, et il est dans son droit. Une seconde lecture, plus attentive, s'efforcerait de s'orienter parmi les méandres, les tours et détours de l'écriture, de mettre à jour le cheminement initiatique d'un itinéraire au long duquel l'écrivain s'efforce de franchir l'infranchissable distance de soi à soi. Le paradoxe est que celui qui, ayant trouvé sa voie, serait allé jusqu'au bout du chemin, capable enfin de dire son dernier mot dans la coïncidence accomplie, celui-là aurait du coup épuisé son génie, ou plutôt manifesté ainsi que son génie n'était qu'illusion. Seule ressource, de tout recommencer.

[233]

La tâche infinie de la connaissance de soi est nécessaire et ensemble impossible. La recherche du sens est identique au sens ; le sens d'une vie, c'est la recherche du sens. La réalité humaine est inépuisable ; elle ne s'épuise que dans la mort. La poursuite de l'approximation sous toutes ses formes n'en est pas moins possible, indispensable ; il faut tendre vers la limite en sachant qu'elle est inaccessible, certitude qui n'excuse en aucune manière le relâchement de l'effort. La vertu d'un homme s'affirme dans la fidélité à sa ligne de vie, sans relâchement jusqu'au bout. *Ostinato rigore*.

Telles, les pensées qui m'étaient venues dans le cours des leçons sur la connaissance de soi parmi mes camarades de notre université de captivité. J'en avais résumé le plan et la substance en quelques feuil-

lets, conservés par-devers moi. À Lubeck, pendant le dernier hiver de la captivité, j'avais renoncé à tout enseignement. Les conditions n'étaient plus les mêmes ; notre communauté avait été dissoute. Il existait bien là toutes sortes de cours ; la haute densité des notables en ce lieu privilégié voulait aussi qu'il y eût des « importants » dans le domaine universitaire, chacun entouré d'un troupeau d'admirateurs ; tel d'entre eux se croyait à l'université des Annales ou à l'Alliance française ; tel autre opérait, par anticipation, au Collège de France. Tard venu dans ce milieu, je m'y sentais mal à l'aise, sans la moindre envie de me faire, en luttant des coudes, une place au soleil. Je repris donc le schéma [234] des leçons sur la recherche de soi, et j'entrepris de les développer dans la mesure de mes moyens, sur les cahiers d'écolier à petits carreaux dont nous disposions alors. C'était l'hiver ; j'écrivais sur un coin de table, dans la chambrée bruyante, empuantie de la fumée du tabac et des exhalaisons des petits réchauds gazogènes sur lesquels s'élaboraient nos nourritures. Je n'avais pas de but précis ; il fallait seulement occuper mon temps, ne pas laisser perdre cette durée à l'issue de laquelle se profilait l'échéance inéluctable de notre libération. Pour nous qui avons patienté tant d'années, la patience se muait en impatience devant une imminence de plus en plus difficile à supporter. J'écrivais donc, avec mes notes, avec mes souvenirs, et bien sûr, sous le coup encore des lumières eschatologiques de Montwy. J'ai marqué d'une croix dans mes écritures le moment où j'appris la mort d'un de mes amis les plus chers, tué dans un autre camp par un bombardier anglais égaré au-dessus du territoire allemand. J'arrivai un beau jour au bout de ma rédaction et de mon papier. Un camarade, relieur amateur, habilla le tout d'un cartonnage solide et grossier. Je découvris un jour une colonie de punaises, sans doute attirées par la colle, et logées dans la reliure.

Ce volume, couvert d'une très fine écriture, devait devenir, par la bienveillance de Gaston Bachelard, ma thèse principale pour le doctorat es lettres, quelque peu enrichie par des additions qui n'en modifient pas le sens. Je ne sache pas que jamais [235] thèse de doctorat ait été rédigée dans de telles conditions, en l'espace de trois ou quatre mois, par un qui ne savait pas que ce qu'il écrivait était sa thèse de doctorat. J'ai ouï dire que l'on choisit généralement comme sujet de thèse le sujet même que l'on est dans l'incapacité de traiter. De fait, la *Découverte de soi*, comme son nom l'indique, est un sujet inépuisable. Dans

la perspective rétrospective de quelqu'un qui a achevé sa carrière, il s'agissait bien là d'une entrée en matière délimitant un domaine dont je ne devais jamais sortir. Quarante ans après, en dépit des considérables écritures intervenues entretemps, j'en suis encore à désirer de reprendre le sujet afin, si possible, de l'éclairer un peu plus.

Mon livre avait été publié en 1948. Un certain nombre d'années plus tard, un universitaire allemand, qui en avait eu connaissance, sollicita de moi une contribution à un hommage collectif, dédié à un romainiste dont je n'avais jamais entendu parler, non en raison du dédicataire, mais en raison du thème choisi pour cette publication. Cette incitation accidentelle fut l'occasion d'une étude intitulée *Conditions et limites de l'autobiographie*, parue dans le *Festschrift* en l'honneur de Fritz Neubert en 1956. Cet article, en dépit de sa publication dans un recueil confidentiel, a connu un certain retentissement en Occident, à mesure que se développait un intérêt grandissant pour la littérature du moi en général et l'autobiographie en particulier. Il ne s'agit pas là d'un problème littéraire seulement, d'un genre [236] parmi d'autres, mais d'une perspective anthropologique dans laquelle se sont engagés depuis des siècles beaucoup d'hommes et de femmes, sous la pression de motivations diverses. Les romantiques, et tout particulièrement Herder, Schleiermacher et Dilthey ont mis en évidence les documents rédigés à la première personne pour l'investigation de la réalité humaine. La dimension biographique regroupe les éléments d'une intelligibilité privilégiée parce qu'elle respecte l'échelle humaine, dans le contexte de la vision du monde propre à une époque donnée. Tout individu, en chaque moment, expose une autobiographie en progrès, une histoire personnelle en vivant devenir. Les histoires générales, histoires politiques, histoires de la culture, proposent l'histoire de tout le monde et de personne ; elles ne tiennent pas compte de la condition restrictive de l'incarnation ; il faudrait donc appliquer à leur témoignage une *correction-je*, chaque être humain ne prenant qu'une petite part de ce bien commun qu'est la civilisation d'une époque. Mais les historiens négligent cette obligation de passer du possible au réel ; le décalage est pourtant illustré par les Mémoires des grandes figures politiques ou militaires, par les notes au jour le jour, émanant de témoins contemporains des événements qu'ils relatent. On se contente d'ordinaire de les juger, par excès ou par défaut, en fonction d'une prétendue réalité « objective » de la situation, dont il faudrait pourtant reconnaître

qu'elle n'est qu'une pure fiction, reconstruite après coup, en [237] fonction de documents que les contemporains ne pouvaient pas connaître.

Le monde humain est défini par l'amoncellement de perspectives personnelles non compatibles entre elles. Chacun des individus contemporains prélève sur la totalité indéterminée des significations disponibles de quoi constituer son microcosme personnel. Selon la mesure de son envergure mentale et spirituelle, un être donné se dotera d'une vision du monde à plus ou moins grand rayon d'action. Mais aucun n'assumera la plénitude du sens, aucun n'échappera à l'attraction de la gravitation terrestre qui le plaque, en dépit qu'il en ait, contre le terroir du domaine humain. Il serait absurde de s'indigner d'une pareille situation, constitutive du cahier des charges de l'existence humaine, qui nous interdit toute expérience sans situation. La fascination des confins de l'impossible n'en est pas annulée pour autant, elle revêt sa signification véritable de tentation eschatologique, vouée sans remède à l'échec. Mais il existera toujours des volontaires de l'impossible et, parmi eux, tous ceux-là qui entendent mener jusqu'à sa pointe extrême l'aventure de la découverte de soi ; voleurs de feu, qui s'épuisent dans leur tentative. La mort les attend au bout du chemin, la folie ou alors le renoncement lorsque, après s'être avancés aussi loin que possible, ils prennent le parti de vivre une vie humaine, en gardant pour eux le secret de ce qu'ils ont découvert.

[238]

La Découverte de soi s'engageait dans cette voie d'une eschatologie de l'existence, mais sous la condition de l'acceptation du rabattement dans l'immanence. Je devais comprendre plus tard qu'il s'agissait là d'un pressentiment de la pensée négative appliquée au statut de l'être humain. Quoi que nous fassions, nous demeurons à l'envers de l'essentiel ; le langage dont nous disposons est inadapté aux révélations suprêmes, en sorte que nous n'accédons à la vérité que par la voie de l'allusion et du symbole. Le vœu de non-aboutir, explicitement formulé, n'a rien en soi de décourageant ; il est tonique pour celui qui sait qu'il n'est pas nécessaire d'espérer pour entreprendre. La stupidité, c'est l'attitude du théologien qui croit prononcer la parole de Dieu sur Dieu. La théologie des hommes n'est pas théologie de Dieu, mais théologie humaine. De même pour l'anthropologie, tentative humaine pour parler de l'homme, ce qui n'empêche nullement de pousser aussi

avant que possible l'exploration de confins où l'humanité se perd dans les hautes tensions qui règnent aux approches de l'infini.

Tout cela n'était pas dit dans le gros cahier de Lubeck, mais indiqué d'une manière implicite ; l'auteur ne savait pas où il allait. Cet essai sur les écritures intimes était lui-même, à mots couverts, une écriture intime, où s'annonçaient des expériences vécues de la captivité. Tous mes travaux ont eu ce caractère d'affirmation personnelle, jamais je n'ai pu aborder un sujet sur le mode de l'objectivité [239] scientifique ou historique exclusivement. L'histoire de la philosophie, dans ses modalités d'érudition abstraite, ne m'a jamais tenté. Telle que je la conçois, la parole du penseur est un témoignage à une vérité qui le met lui-même en question. De là un ton polémique, inconvenant aux yeux de certains lecteurs. Pareillement me rebute le style ennuyeux et doctoral, chez les autres comme chez moi. Une vérité ennuyeuse est une vérité morte. La philosophie ne peut sans doute pas déguiser l'austérité, marque de son exigence réelle. Du moins ne faut-il pas accentuer l'austérité inévitable par la grisaille du style et l'obscurité de l'expression. Il est des braves gens qui consacrent dix ans de leur vie et cinq cents pages à mettre en lumière, avec une autorité péremptoire, qu'il existe une fissure dans la mécanique du système, que l'argument exhibé à la page 397, aliéna 2, de la *Critique de la raison morose*, seconde édition, ne tient pas debout. Après quoi, un autre gaillard, à Oxford ou à Halle-an-der-Saale, sept ans plus tard, fera apparaître, d'une manière tout aussi lumineuse, que le premier contestateur prête lui-même à contestation, ce qui remet en question la cinquième preuve *bis* de l'existence de Dieu.

Jeux innocents, mais ce genre de sport ne me tente pas. Dans mes premiers essais, mes références de prédilection étaient Kierkegaard et Nietzsche, entre lesquels je percevais sur bien des points des concordances. Ces deux noms à l'époque ne figuraient pas au palmarès des grands penseurs, et [240] pareillement mes questions et mes réponses dans le manuscrit de Lubeck ne répondaient pas aux normes doctorales puériles et honnêtes. J'avais donné libre carrière à mes pensées sans imaginer qu'il s'agissait là d'un exercice universitaire. Je tentai de compléter un habillage décent, entrelardai mon texte de développements adventices, et rajoutai une garniture de références. Le tout, une fois dactylographié, formait un gros paquet, mais ne m'inspirait guère confiance. Brunschvicg se plaisait à raconter qu'un jour de sa jeunesse

il avait rencontré son camarade Henri Bergson dans un état de grande perplexité, sur le boulevard Saint-Michel : « Je viens d'apporter le manuscrit de ma thèse à Paul Janet, confia-t-il à son condisciple. Je redoute son jugement ; j'ai l'impression qu'il n'y a là-dedans qu'une série de banales évidences... » Bergson ne savait pas qu'il avait apporté à son maître l'*Essai sur les données immédiates de la conscience*, ou plutôt ne pouvait pas pressentir que ce serait là, pour un demi-siècle, un maître livre. Tout jeune auteur, sans être Bergson, partage son anxiété. Il ne sait pas ce qu'il a écrit ; il attend que d'autres le lui révèlent.

Mon inquiétude s'accroissait du fait que j'avais fait œuvre en dehors du droit commun, avec l'excuse de la force majeure. En captivité, je n'avais pas de directeur de thèse pour accepter mon sujet et m'aider de ses conseils, ni de bibliothèque savante digne de ce nom, ni non plus cette atmosphère studieuse qui accompagne en sourdine la recherche [241] intellectuelle. J'avais agi seul, sans préméditation, sans savoir même exactement ce que je faisais. Il me fallait rentrer dans le système, avec la bénédiction de quelqu'un qui n'y regardât pas de trop près, et fût indulgent à mes erreurs de jeunesse. C'est alors que, dans mon petit logement de la rue d'Ulm, je pris l'annuaire de la Sorbonne et procédai par élimination, laissant de côté les irrécupérables, les indésirables, les importants et importuns de toute espèce. Au bout du compte il ne restait pas grand monde, il ne restait presque personne ; il restait Gaston Bachelard, à la barbe fleurie, que je ne connaissais pas personnellement, mais qui seul correspondait au portrait-robot du bon patron selon mon cœur, capable de patronner une thèse déjà faite, c'est-à-dire de patronner sans patronner.

Il enseignait la philosophie des sciences, ayant, je crois, succédé à Brunschvicg. Aucun rapport avec la connaissance de soi. Cet autodidacte, qui avait par ses seuls moyens étudié les mathématiques, la physique et l'histoire des sciences, était aussi un amateur de poèmes, un philosophe de la poésie. Par-dessus tout, un vivant, et encore un bon vivant. J'allai lui faire visite dans le minuscule appartement, au bas de la rue de la Montagne-Sainte-Genève, près de la place Maubert, où il vivait avec sa fille : deux pièces petites, cuisine, salle de bains ; partout des livres et quelquefois un panier de cerises fraîchement venues de Bourgogne. Je lui remis mon gros paquet en le priant de me dire si cela pouvait passer pour [242] une thèse de doctorat.

Quelque temps plus tard, un mot de lui m'apprit qu'il avait trouvé de l'intérêt à ce témoignage sur l'époque. Ensuite, ses conseils judicieux m'aidèrent à transformer rapidement ma méditation du Vendredi saint en un essai sur *L'Expérience humaine du sacrifice*, petite thèse loyale et marchande. Bachelard me conseilla en particulier, sachant que j'avais des accointances dans le milieu psychiatrique, de jeter un regard du côté de la pathologie du sacrifice. Nous évoquâmes à cette occasion la thèse récente de Lagache sur la jalousie. Je dis au maître qu'il était un peu facile de fabriquer une thèse de doctorat en rassemblant quelques dossiers de malades. « Bah ! répondit-il, pas besoin des archives de l'hôpital. Je me charge de les inventer moi-même de toutes pièces. » Je bénéficiai pour ma part, grâce à l'amitié de Georges Dauterive, des secours éclairés de quelques jeunes Turcs de la médecine mentale de ce temps-là, qui avaient nom, sans renom à l'époque, Aju-riaguerra, Tosquelles, Bonnafé. J'exposai devant le jury qu'ils constituaient quelques idées sur la neurobiologie de la conscience de soi, puisées dans les bons livres, et que je devais retrouver une quarantaine d'années plus tard, à peu près exactement telles, dans la littérature anthropologique du romantisme allemand.

En l'espace assez bref d'une année universitaire, j'avais ainsi mis au point mes deux thèses. Restait à trouver un éditeur, car, en ce temps-là, on était tenu de présenter à son jury des volumes imprimés en [243] bonne et due forme. L'état de choses actuel, où le candidat soutient sur dactylographie, est l'un des nombreux signes de la pourriture de l'institution universitaire ; les thèses de doctorat, prises dans la production de masse de la civilisation de la consommation, sont des produits jetables, comme les briquets et les rasoirs. En ce temps-là, une thèse devait prendre forme et se présenter au jugement des doctes ; il ne s'agissait pas d'un rite de passage célébré dans la clandestinité, ce qui facilite toutes les complaisances, y compris celle qui consiste à sacrer docteur des individus qui n'ont jamais fait de thèse, parce qu'ils sont tout à fait incapables d'en réaliser une. La thèse française de doctorat es lettres sous la Troisième République était sans égale dans la culture occidentale, très au-dessus de ce qui se faisait dans le genre en Allemagne, en Angleterre ou aux États-Unis. Sans doute est-ce pour cette raison qu'en vertu du socialisme rampant à l'œuvre dans l'enseignement français depuis un quart de siècle on s'acharne à rabaisser le

niveau d'exigence d'études « supérieures », suspectes d'un élitisme antidémocratique.

Quoi qu'il en soit, je me mis en quête d'un éditeur. Merleau-Ponty m'aiguilla sur la Nouvelle Revue française, où Bernard Groethuysen dirigeait une collection de philosophie. J'y fus déposer mes manuscrits. La mauvaise chance voulut que le grand esprit qu'était Groethuysen disparût à ce moment-là. Quelque temps après, je fus mandé dans l'ancre de la [244] rue Sébastien-Bottin par son successeur, Brice Parain, figure massive de paysan dans ses gros sabots. Avec crainte et respect je pénétrai dans ce temple de l'esprit où mon juge m'attendait, assis à un bureau d'écolier dans une grande salle, parmi un certain nombre d'autres scribes de son espèce. Parain me demanda si Groethuysen m'avait donné quelque assurance. Informé que je n'avais eu aucun contact avec son prédécesseur, il m'asséna une diatribe contre l'esprit germanique et nébuleux qui infectait la pensée française sous l'inspiration de Husserl. Accablé par la condamnation, je m'en fus sans mot dire, sans même objecter que je n'avais pas lu Husserl, que je ne nourrissais pour lui aucune sympathie particulière et qu'il n'était pas cité une seule fois dans toute l'étendue de mes écritures, où il n'avait sans doute pas jeté le moindre coup d'œil.

Je n'en menais pas large. Je prenais Brice Parain pour un géant de la pensée et la NRF pour une super-puissance. J'étais exclu du paradis. Mis au courant de l'incident, Merleau-Ponty éclata de rire, et me livra son interprétation. C'était le moment où Sartre, Merleau, Simone de Beauvoir et d'autres étoiles de l'intelligentsia venaient de fonder *Les Temps modernes*, revue qui brillait alors de tout son éclat. Brice Parain avait proposé des textes à la rédaction des *Temps modernes*, et Merleau-Ponty les avait refusés pour cause de confusion mentale et d'insuffisance généralisée. Parain me savait lié à [245] Merleau ; il avait saisi l'occasion de lui rendre la politesse, en se vengeant sur un de ses amis.

Sur le conseil de Merleau-Ponty, je déposai mes manuscrits aux Presses universitaires de France. Quelques semaines plus tard, je reçus deux traités d'édition sur papier timbré. Mes deux ouvrages seraient publiés, et l'on s'engageait à me verser dès la publication une avance de droits d'auteur sur mille exemplaires de chacune des thèses, procédure destinée à couvrir, et au-delà, la fourniture des volumes déposés à l'Université. Le cœur plein de gratitude, je m'en fus remercier mes

bienfaiteurs. Le directeur commercial me reçut cordialement. « Mais, lui dis-je, vous ne pouvez être sûr de vendre ces mille exemplaires. Vous risquez d'en être pour vos frais. » L'autre éclata d'un gros rire. « Vous savez, me dit-il, je sors des Hautes Études commerciales, et je n'y connais rien en philosophie. J'ai ouvert votre paquet au hasard, et j'ai vu que c'était écrit en français. Soyez tranquille, vous ne nous ferez pas perdre d'argent ; vous nous en ferez gagner... »

Il ne me restait plus qu'à attendre patiemment les délais de l'impression. Puis vint le jour de la soutenance, qui me réservait quelque surprise. Le directeur des études de philosophie à la Sorbonne était alors Jean Laporte, dont l'hostilité résolue, qui m'avait fait échouer à l'agrégation, n'avait pas désarmé avec les années. Ses griefs contre moi étaient graves. Comme ses conférences d'agrégation à l'École normale se prolongeaient après midi, [246] et nous valaient de voir notre repas mis en péril par des prélèvements de camarades affamés et indéclicats, j'avais prié des scientifiques amis d'ouvrir, à l'heure de midi, la porte du fond, et de prononcer : « Ces messieurs sont servis. » Ce qui déclenchait parmi les assistants des mouvements divers, qui obligeaient le professeur à conclure en catastrophe. Il m'était arrivé aussi de contrer l'empirisme rampant de Laporte par des interventions directes. Je me souviens d'un exposé d'étudiant, approuvé par le maître, sur le thème de l'éternité : dans les liturgies antiques, les célébrants tournaient en procession autour de l'autel ; cette marche sans fin leur avait à la longue donné l'idée de l'infini. J'avais vertement protesté qu'il ne fallait pas prendre les enfants du Bon Dieu pour des canards sauvages. Et l'auditoire, en bonne partie, avait donné des signes d'assentiment.

Bref, Laporte, usant de son droit de directeur des études de philosophie, s'était substitué à l'un des membres du jury de bonne composition, proposé par Bachelard. Son éminente dignité lui valait, du même coup, de présider le jury, et d'intervenir le dernier, en un moment où le candidat, après quatre ou cinq heures de débat, accusait la fatigue. Laporte fut particulièrement insinuant, ironique, fielleux, au point de me faire perdre patience, comportement contre-indiqué pour un candidat. Puis le jury se retira pour délibérer, et son absence dura trois quarts d'heure, alors qu'elle ne dépasse pas à l'ordinaire les quinze minutes. Ce n'était pas bon signe, et je n'en menais [247] pas large. Le jury fit sa rentrée ; je vois encore la bonne tête de Bachelard me destiner un

sourire rassurant. Le président Laporte déclara que j'obtenais la mention « très honorable ». Dès lors, pourquoi tout ce délai ? Je sus ensuite ce qui s'était passé. Laporte, seul de son avis, s'était opposé à la mention, et les autres, pendant tout ce temps, avaient essayé de fléchir son entêtement, dont les motivations paraissaient suspectes. Il ne pouvait m'empêcher d'obtenir le « très honorable », mais il pouvait à lui seul m'empêcher de l'obtenir à l'unanimité du jury, ce qui me pénalisait d'un degré dans l'échelle des évaluations. On ne sait jamais ; ce genre de subtilité peut avoir une influence dans telle ou telle étape décisive d'une carrière universitaire.

Tel ne fut pas le cas en ce qui me concerne. Quelques jours après la soutenance, je reçus, rue d'Ulm, la visite de Georges Canguilhem. Il enseignait à la faculté des lettres de Strasbourg, depuis la Libération, en compagnie de Jean Hyppolite, et les deux amis avaient résolu de vider les lieux. L'atmosphère alsacienne, à l'époque, était viciée par les séquelles de l'occupation. Ceux qui étaient partis regardaient d'un œil soupçonneux ceux qui, restés sur place, avaient de gré ou de force et plus ou moins, pactisé avec l'occupant nazi. L'épuration avait laissé des rancœurs ; la langue française avait perdu du terrain ; les jeunes étudiants sortaient du gymnase allemand et parlaient difficilement le français. Homme du Midi, Canguilhem ne se plaisait [248] pas dans les brumes rhénanes. « Avec un nom comme le vôtre, vous serez comme un poisson dans l'eau. Tandis que moi, je dois chaque fois épeler le mien, vous vous rendez compte !... Et puis dans ce pays, les cafés n'ont pas de terrasses et d'ailleurs il n'y a pas de cafés... Et leurs enterrements, tenez. Chez moi, quand il y a un mort, on le promène dans les rues. Tout le monde peut le voir, et voir aussi, dans le cortège, qui parle à qui. Là-bas, ils ont honte de leurs morts. Ils les emballent dans des fourgons automobiles, et tout droit pour le cimetière... » En foi de quoi, Canguilhem, avec l'assentiment de ses commettants, venait me proposer sa succession.

Strasbourg, à l'époque, passait après Paris, pour la meilleure université française. Cette situation privilégiée remontait aux suites de la guerre de 1870. Les conquérants allemands avaient constitué à Strasbourg un centre d'études supérieures du premier ordre, base logistique

pour la reconquête culturelle d'un pays réticent. Us avaient édifié un somptueux palais universitaire de style municho-babylonien, pour y loger une institution de structure germanique, en un temps où la France ne possédait encore absolument rien de comparable. Des professeurs de qualité y travaillaient dans le cadre d'instituts dont les séminaires avaient pour cadre de riches bibliothèques, des chaires nombreuses proposaient de larges débouchés sur toutes sortes d'horizons de la [249] connaissance alors peu explorés dans les somnolentes facultés françaises, en particulier dans les domaines des sciences historiques et philologiques, secteurs de pointe où s'étaient illustrés au dix-neuvième siècle les savants allemands. La Première Guerre mondiale rendit l'Alsace à la France, qui ne pouvait pas faire moins pour l'enseignement supérieur que l'occupant allemand. C'est ainsi que, grâce au statut spécial reconnu à la région, Strasbourg conserva ses facultés d'État de théologie protestante et de théologie catholique, décernant dans ces disciplines licences et doctorat d'État ; seule université complète sur le territoire national, les autres ayant été amputées d'un organe essentiel par le sectarisme régnant. Les instituts gardèrent leur structure et leurs bibliothèques ; le nombre des chaires, exorbitant par rapport au droit commun des facultés de province, fut maintenu, et l'on s'efforça d'y nommer des maîtres de qualité.

La situation n'avait guère été modifiée après le second conflit mondial. Après le bref interrègne de l'occupation, il fallait de nouveau affirmer la présence française. La proposition de Canguilhem était honorable, et je donnai un accord de principe. Peu après me parvint, un samedi matin, un message : « Posez immédiatement votre candidature par télégramme. » Le conseil de la faculté se trouvait en séance ce matin-là. Du proche bureau de poste de la rue Claude-Bernard, j'adressai à M. le Doyen la supplique en question. Après quoi, j'appris que la [250] faculté avait agréé ma demande ; j'étais seul candidat et je n'avais pas mis les pieds sur le terrain. Dans les mêmes conditions, Ricœur succéda à Hyppolite, l'historien Georges Duveau à Gurvitch, je crois, et Juliette Boutonnier à Lagache. En octobre 1948, j'étais nommé, au bénéfice de mes services de guerre, directement, maître de conférences titulaire dans la chaire de philosophie générale et logique. Ceci pour l'édification des générations actuelles, en proie aux affres de carrières de plus en plus difficiles et différées. La mienne, de carrière, en resta là ; je ne devais quitter l'Université de Strasbourg qu'au mo-

ment d'une retraite anticipée, pour cause d'incompatibilité d'humeur avec la pétaudière instituée en 1968. Je n'ai jamais eu l'échiné assez souple, ni le cerveau assez retors pour « faire carrière » ; il est impossible, sauf très rare et honorable exception, d'« arriver » sans trahir, sans s'abaisser à des procédures indignes. La Sorbonne, le Collège de France, le CNRS et autres prébendes du système sont réservés à des courtisans, capables de s'humilier devant qui de droit, en attendant le moment où eux-mêmes feront payer à des suppliants postérieurs le prix des sévices qu'ils ont endurés. La pathologie de l'enseignement supérieur, la cooptation fonctionnant comme une sélection à rebours, fournirait la matière d'un inépuisable florilège. Le mal n'a fait que croître et embellir avec l'anarchie généralisée mise en place aujourd'hui, qui a suscité [251] une nouvelle race de margoulins, apparatchiks du système, soumis à la puissance occulte des syndicats.

À l'automne 1948, je pris donc mon poste à Strasbourg. Canguilhem avait bien voulu m'aider à faire passer la première session d'exams, concernant ses étudiants, qui m'étaient inconnus. Je me souviens d'un candidat dont la copie d'écrit se bornait à douze ou quinze lignes, un paragraphe, d'ailleurs intelligent. Une telle concision ne me paraissait pas faire le poids. Canguilhem m'assura que ce texte, en sa brièveté, n'était pas bête, et qu'il fallait admettre son auteur. À l'oral, celui-ci, un prêtre, nous confia qu'il lui était impossible d'écrire plus de quinze lignes à la suite. Dont acte. L'interrogation orale portait sur un point précis de logique, le raisonnement par récurrence ; on savait ou on ne savait pas, mais si on ne savait pas, il était inutile de faire semblant de savoir. Le candidat ne savait pas. Lors de la délibération, Canguilhem contesta la rigueur de mon jugement : « Bien sûr, déclara-t-il, ce garçon ne sait rien ; mais lui, au moins, il peut apprendre. » Notre homme fut déclaré reçu à l'examen avec cette mention.

Lorsque j'y arrivai, la faculté des lettres de Strasbourg comptait de 1 200 à 1 500 étudiants, un nombre relativement élevé de professeurs et presque pas d'assistants. En philosophie, les étudiants de licence étaient chaque année au nombre d'une dizaine, parfois moins. Je me souviens d'une année où ils furent réduits à quatre, dont deux religieuses, [252] un père blanc et un étudiant laïque. La moindre maladie m'eût privé d'une partie considérable de mon effectif. Il y avait aussi une demi-douzaine environ d'agrégatifs, gens sérieux et travailleurs, dont deux ou trois réussissaient d'ordinaire au concours. Notre institut

avait élu domicile hors du Palais, de l'autre côté de la rue Goethe, dans un ancien appartement de professeur, du temps que les professeurs, grands dignitaires, occupaient des appartements princiers. La plupart des séances de travail se tenaient dans une pièce aux vastes dimensions, autour d'une table assez grande pour faire place à tous les intéressés. À l'échelle d'un effectif aussi restreint, des relations familières s'établissaient entre tous ; à la fin du séminaire d'agrégation du jeudi matin, j'emmenais une paire d'étudiants déjeuner à la maison. La familiarité, bien entendu, n'excluait pas le respect mutuel. La tension était inconnue, et le travail rassemblait les uns et les autres dans une atmosphère exempte de méfiance. La philosophie était un bien commun que nul ne songeait à mettre en question.

Les choses changèrent peu à peu aux environs de 1960. La dizaine d'étudiants devint une vingtaine, puis une quarantaine. Il fallut émigrer vers des locaux plus vastes ; désormais on cessait de se connaître les uns les autres ; les assistants commencèrent à croître et multiplier, avec les problèmes suscités par cette catégorie de sous-officiers, petits chefs dans une position inconfortable, et destinés à y [253] rester toute leur carrière. L'étonnante prospérité, si vite oubliée, de l'ère Pompidou nous valut la construction d'une autre université, sur les terrains désaffectés de la Citadelle, casernes remplaçant des casernes, d'une désolante morosité, habitations à loyer modéré d'une culture pourrissante. Des couloirs sans fin dans un espace sans âme, les « enseignants » entassés à trois ou quatre dans des bureaux exigus comme des condamnés de droit commun dans leurs cellules surpeuplées. Quant aux étudiants, les bâtisseurs les avaient complètement oubliés. Pas un coin qui leur fût réservé, pas le moindre siège. Ils stationnaient dans les couloirs et, lorsqu'ils n'en pouvaient plus, s'asseyaient par terre, le dos au mur, leurs jambes étendues obstruant le passage dans la demi-obscurité de ces galeries sans lumière. Les stations du métro, elles, comportent des bancs.

À cette époque me devint sensible la grande misère des universités en France, ou, pour parler plus proprement, l'absence des universités dans la tradition française de la culture. L'inconscience universitaire, à tous les degrés de la hiérarchie, peut être suivie à la trace depuis le quatorzième siècle jusqu'à Jules Ferry. Celui-ci a tenté de restaurer, ou plutôt d'instaurer un ordre universitaire, sans y parvenir vraiment, devant l'entêtement aveugle des intéressés. Je découvris à l'époque l'im-

minence de la catastrophe ; cela ne pouvait pas durer ; on arrivait au point de rupture. Je publiai en 1964 un pamphlet intitulé *L'Université en question*. Ce cri d'alarme n'eut [254] aucun succès ; son tirage n'a pas été épuisé en vingt ans. Les rares lecteurs jugèrent que j'étais une sorte d'énergumène, qui se montait la tête pour pas grand-chose. À supposer même qu'il y eût là quelque vérité, il ne fallait pas la dire devant tout le monde ; on doit laver son linge sale en famille. Les mêmes, d'ailleurs, qui jugeaient que j'étais un excité inoffensif, un énergumène, se retrouvèrent parfois, en 1968, emportés par la vague, et jugèrent que mes positions de naguère étaient d'un traditionalisme outrancier, dépassées par le vent de l'histoire. Je ne me suis jamais remis du désastre de 1968, carnaval de toutes les valeurs ; on voit bien à l'heure présente que les remèdes proposés sont pires que le mal ; l'anarchie mentale ne cesse de croître et embellir dans le bateau ivre des institutions. Un nouveau système féodal, encore plus arbitraire, a remplacé l'ancien, dans le consentement général à la dissolution du savoir. L'idée d'un bien commun, d'un patrimoine à préserver est complètement absente et les hauts dignitaires dont dépend le destin des universités seraient, après 68 comme avant, parfaitement incapables de définir l'institution universitaire, ses fins et ses moyens.

En marge des scandales passés et présents, la préoccupation de l'université n'a plus cessé de me hanter comme l'un des problèmes majeurs de la culture. L'université en esprit et en vérité est à la fois le carrefour des disciplines, le foyer commun des doctes, et le lieu de rencontre et d'interconnection [255] des générations. Le débat récurrent sur ce qu'on est convenu d'appeler l'interdisciplinarité souligne la carence de l'institution ; il met en évidence d'une manière implicite cette tache aveugle au centre du champ épistémologique de la culture contemporaine. En 1964 déjà, je criais dans le désert ; depuis lors, la désertification n'a fait que s'accroître, avec le consentement général de l'immense majorité de ceux qui auraient dû être les gardiens de la culture. L'université, c'est l'encyclopédie vivante, dans son avancement du passé vers l'avenir. Et le problème de l'encyclopédie expose la préoccupation majeure de la philosophie, depuis le temps des Sophistes et d'Aristote, jusqu'à Schelling, Hegel et au-delà. Ici donc, le lieu privilégié est l'enjeu d'une conscience soucieuse de préserver l'unité de l'esprit humain.

Il m'est resté de ce vain combat une inguérissable nostalgie. L'université idéale n'existe pas, mais les universités existantes, en Angleterre, en Allemagne, aux États-Unis, et ailleurs peuvent être jugées comme des réalisations plus ou moins approchées de ce type idéal. Même si l'on doit admettre qu'il s'agit là d'une utopie, elle devrait exister, comme une exigence, dans la pensée de tous ceux qui contribuent à la création permanente, à l'édification des universités réelles. L'idée que je proposai en ce temps aux autorités compétentes était de créer un embryon, une cellule germinative d'université de plein exercice, à partir d'un groupe de professeurs d'une espèce nouvelle, mettant en œuvre [256] avec des étudiants d'un type neuf une pédagogie de totalité du savoir, à l'opposé de cette pédagogie de la spécialisation, partout pratiquée.

Invité à un congrès des universités francophones (AUPELF) à Liège, en Belgique, en l'année 1966, je crois, j'exposai cette proposition à un public international et réticent. La réforme devait commencer de zéro, avec un personnel entièrement débutant, sous peine d'échec. Soit un manège, en pleine campagne, où des chevaux blanchis sous le harnais promènent sans fin des cavaliers novices tout autour de leur espace confiné. Un beau jour le manège s'effondre, et les chevaux voient s'offrir à eux les grands espaces de la liberté. En vain, les chevaux captifs de leur routine se remettront d'instinct à tourner en rond au milieu du pré. On aura beau édicter une réforme d'apparence radicale, les chevaux de retour de l'institution traditionnelle reconstitueront leur cercle vicieux, qui représente pour eux un espace de sécurité, préservatif contre l'esprit d'aventure.

Cette parabole ayant été reprise par des correspondants de presse, j'appris, des années plus tard, que j'avais fait l'objet d'un blâme pour manquement à la discipline et crime de lèse-majesté à l'égard de M. le Recteur de Strasbourg régnant. J'étais allé à ce congrès sans son autorisation, alors que lui-même avait délégué là-bas pour le représenter M. le Doyen de la Faculté de théologie catholique, lequel s'était bien gardé d'ouvrir la bouche. Invité à titre [257] personnel par les organisateurs, je n'avais pas jugé nécessaire de solliciter la permission du recteur, ni le visa de la censure. Circonstance aggravante, je jugeais en ce temps que le recteur, fonctionnaire d'autorité, fonctionnaire de l'État, était la négation en personne des libertés universitaires. Je dois ajouter que je n'eus jamais connaissance du blâme de M. le Recteur ;

le doyen me raconta par la suite qu'il avait gardé ce document dans ses tiroirs, redoutant quelque incartade de ma part, si le papier me parvenait. Au surplus, après 1968, on a supprimé le recteur d'État, remplacé par un président élu. Une mesure pour rien, car, en règle générale, le président élu est aussi dépourvu de conscience universitaire que le recteur qu'il a remplacé. Et son élection, résultat de maquignonnages politico-syndicalistes a mis en place des hommes d'appareil, fruits d'une déplorable contre-sélection, qui n'a fait qu'accentuer la déchéance du système.

Les professeurs d'après 1968, dépourvus de vocation réelle, ont capitulé sans condition devant les exigences de l'appareil politico-administratif. Us n'avaient jamais pris conscience de leurs responsabilités de mainteneurs de l'exigence de l'intellect. Victimes de la démagogie ambiante et de la leur propre, ils ont mis une gloriole absurde à rentrer dans le rang des « enseignants » de tout poil, manipulés par les gros bataillons du syndicat des instituteurs. Us ont donc admis qu'un ministre quelconque, complètement étranger aux traditions [258] universitaires, augmente considérablement des « horaires de travail », respectés depuis la constitution des facultés par Napoléon Ier, et auxquels ni Napoléon III ni le régime de Vichy n'avaient osé toucher. Le ministre socialiste, qui imposait ainsi sa volonté par décret, n'aurait évidemment pas osé appliquer de telles mesures à des ouvriers d'usine dont les horaires sacrés ne sauraient être remis en question, sinon pour cause d'abréviation. Donc MM. les Professeurs ont obéi aux ordres ; ils ont aussi accepté sans sourciller de perdre une partie considérable de leur temps à des palabres administratives, pseudo-pédagogiques et syndicales de toute espèce, alibis rêvés pour l'incompétence et pour la paresse. Il est à craindre que de pareilles dégradations volontaires ne soient irréversibles. Les jeunes générations des universités de masse trouveront parfaitement naturel que les travailleurs de l'enseignement supérieur « fassent les trente-neuf heures », ou « les trente-cinq », comme les travailleurs du métro et les éboueurs de la Ville de Paris.

En cette Belle Époque où il m'a été donné de vivre la première partie de ma carrière, l'usage limitait l'obligation de service des professeurs à trois heures de cours par semaine, vingt-quatre semaines par an - à quoi s'ajoutait, il est vrai, le service des examens. Les universitaires jouissaient du privilège d'être des hommes de loisir. Soixante-douze heures de cours par an, alors qu'un instituteur faisait la classe

vingt-cinq heures par semaine, il y avait là, [259] bien sûr, de quoi révolter la conscience égalitaire et démocratique des enseignants « inférieurs ».

Il est vrai que le loisir ouvre le droit à la paresse, non reconnu, sinon à titre exceptionnel, par les docteurs du socialisme orthodoxe. Le loisir n'est sacré que sous réserve de la transmutation en « temps libre », au bénéfice des ouvriers d'usine. Il y avait bien des paresseux parmi les professeurs de l'enseignement supérieur ; il y en aura toujours, car on peut être un fainéant au tarif de dix ou douze heures par semaine. Cette réserve faite, le loisir noble de l'universitaire consistait dans le privilège de la recherche créatrice. Les imbéciles ne comprendront jamais qu'une heure de cours, à l'Université, peut résumer vingt-cinq heures de travail effectif. Je dis vingt-cinq au hasard, peut-être bien davantage. Un grand artiste ayant réalisé le portrait d'une dame en quelques séances de pose, la dame jugea excessif le prix élevé demandé par le peintre pour si peu d'heures de travail. « Oui, madame, quelques heures, mais toute une vie », répondit l'autre.

Devenu un travailleur à la chaîne, harassé de besogne et privé de sa liberté d'esprit, le maître de l'enseignement supérieur devient le distributeur d'une nourriture préfabriquée, uniformément répartie entre tous les ayants droit. L'Université devient de nos jours l'HLM de la culture où des chômeurs en sursis viennent percevoir leur ration de soupe populaire, aux frais de l'Assistance publique. Diminution capitale admise par tout un chacun dans [260] l'indifférence générale. Un jour viendra où une autre éminence ministérielle supprimera par décret un système très coûteux et le remplacera par un ordinateur central alimentant des millions de récepteurs de télévision dispersés à travers le territoire. Économie énorme : un seul professeur, le même pour tout le monde ; plus besoin de bâtiments ; chacun reste chez soi. De plus le professeur unique, dûment mandaté, pourra diffuser la doctrine du gouvernement ainsi que cela se pratique déjà dans ce qu'on appelle pudiquement les démocraties populaires.

J'ai souvent admiré, chez les professeurs littéraires, un sentiment de culpabilité devant l'idée que leurs services pussent être rémunérés. Celui qui consulte un professeur de médecine ou un professeur de droit s'attend à des exigences financières de la part de celui dont il a sollicité le conseil. Le professeur dans les disciplines littéraires, bien qu'il soit lui aussi un expert dans son domaine, se donne pour rien.

Bon nombre de mes anciens collègues avaient mauvaise conscience à l'idée de percevoir des honoraires ou des droits d'auteur ; ils étaient prêts à ne rien demander en compensation de leurs peines, ou même à payer pour être publiés. Mauvaise honte dont l'autre partie, bien entendu ne manquait pas de tirer profit. À l'heure actuelle, la situation ne peut que se dégrader davantage, avec le misérabilisme populiste du corps enseignant, et la dégradation corrélative de la qualité des maîtres, privés de plus en plus de ce loisir, qui pour eux prenait valeur [261] d'approfondissement. L'enseignement de masse est par principe voué à la disqualification. À Strasbourg, je fus un jour saluer un camarade archéologue, récemment nommé à l'Université. Je le trouvai attablé avec deux ou trois demoiselles, et manipulant quelques statuettes. J'engageai la conversation ; au bout de quelques minutes, le camarade me dit : « Tu ne vois donc pas que tu es en train d'interrompre mon cours... »

Les champions du rendement ne manqueront pas de s'indigner. Mon ami n'était pas un fainéant ; il devait finir sa carrière à la tête de l'École française d'archéologie d'Athènes... Invité à présenter un rapport à un congrès aux États-Unis, j'allai présenter ma note de frais, relativement élevée, au secrétariat. Un peu confus, je balbutiai quelques excuses à l'adresse du collègue organisateur. « Seriez-vous venu, me répondit l'autre, si on ne vous avait pas invité ? - Bien sûr que non, fis-je. - Alors, vous voyez bien qu'il fallait vous inviter », conclut-il en toute logique. Ces anecdotes pour signifier qu'un professeur de l'Université ne doit pas être jugé sur les apparences et payé au tarif syndical. Ce genre d'alignement sur la médiocrité ambiante a quelque chose de déshonorant, et ceux qui l'acceptent passivement se rendent coupables de haute trahison envers les exigences de l'enseignement supérieur. Il y a une déontologie de l'esprit, et j'accuse la grande majorité des « enseignants » universitaires d'aujourd'hui de l'avoir bafouée. Je ne pense pas qu'il s'agisse là d'un faux [262] orgueil, ni de vanité, mais d'un service à la vérité dont l'intellectuel est le représentant ; en affirmant sa dignité, il rend témoignage aux valeurs qu'il honore.

Pour en finir avec cette question, servile et sordide, des horaires et de l'argent, il est de fait que lorsque le camarade syndiqué quitte l'usine ou le bureau, ses heures faites, son travail achevé, il est libre de penser à autre chose. L'intellectuel, l'universitaire digne de ce nom, ne

peut pas penser à autre chose, et sa journée n'est jamais finie. Ses préoccupations le tiennent du matin au soir, du lever au coucher, et personne ne songe à rémunérer ses heures nocturnes et supplémentaires, au tarif syndical. Davantage, le sommeil n'interrompt pas ses ruminations. Le poète Saint-Pol Roux, lorsqu'il faisait sa sieste, accrochait à sa porte un écriteau : « Le poète travaille. » Il ne s'agit pas ici d'argumenter pour une demi-heure de plus ou de moins ; ce qu'il faudrait obtenir, c'est le respect des franchises de l'esprit, remises en question, ou plutôt systématiquement méconnues par les esprits brouillons et les débiles mentaux qui sévissent dans les hiérarchies du haut enseignement depuis un quart de siècle.

Cette idée d'une cause à défendre et d'un rang à tenir pour le maintien des franchises de l'esprit, le souci de prendre fait et cause pour le *studium* contre les empiètements de l'*imperium*, du pouvoir quel qu'il soit, fut la raison profonde de mon attitude de refus catégorique pendant les désordres de 1968. [263] L'attitude lamentable du recteur Bayen à Strasbourg devant les émeutiers en culottes courtes, la démission des professeurs devant la chienlit instituée me scandalisaient. Passe encore pour leur indignité, leur humiliation personnelle, pauvres gens cédant à une tourmente dérisoire. Mais ils n'avaient pas le droit d'accepter la dégradation des valeurs de l'esprit, dont ils étaient gardiens. Leur attitude manifestait qu'ils n'avaient jamais pris conscience de leur responsabilité au service d'une cause qui dépassait leur modeste personne. Leur effondrement attestait qu'ils n'avaient rien à défendre. Conscients de cette indignité, les étudiants n'en furent que plus méprisants et sordides à leur égard, alors qu'ils respectèrent les maîtres qui faisaient preuve de fermeté. Il est tout à fait normal que l'on crée des « universités populaires » et des cours pour immigrés. Mais les universités proprement dites ne sont pas faites pour tout le monde. N'importe qui ne peut pas être admis dans une équipe de football de première division ; un pied-bot, un handicapé moteur ne s'alignera pas dans la finale olympique du cent mètres. Pareillement un individu affligé d'une mauvaise vue et de réflexes trop lents ne sera jamais pilote d'avion de ligne, ni même conducteur de chemin de fer. Le droit à l'éducation est certes un droit imprescriptible ; mais l'institution universitaire est destinée à la sélection et à la promotion des plus aptes. Il y a des athlètes de l'esprit et des infirmes de l'esprit ; il est contraire au droit naturel de les mélanger dans les [264] mêmes

équipes avec d'autres plus doués, dont ils retarderont ou inhiberont les progrès. Même un idéologue socialisant, ennemi juré de l'élitisme, s'il s'agit de faire réparer sa voiture s'adressera à un mécanicien réputé pour son habileté plutôt qu'à un bricoleur célèbre pour ses erreurs et malfaçons. De même dans le cas où il doit avoir recours au dentiste ou au médecin. Les travaux de l'esprit requièrent une vocation et des aptitudes. Le système entier de l'enseignement procède, de bas en haut, à une distillation fractionnée des meilleurs éléments, peu à peu promus, selon leurs capacités, aux études les plus sévères. La justice, la démocratie dans ce domaine, c'est que chacun ait sa chance, et puisse s'avancer aussi avant que le lui permettent ses aptitudes personnelles.

La conception de l'Université que je défendais m'avait été inspirée par une meilleure connaissance de l'histoire de la culture européenne. Je m'aperçus avec étonnement que pendant les siècles décisifs de la modernité, du seizième au dix-huitième siècle, les universités sont absentes du mouvement des idées dans le domaine français, alors qu'elles jouent un rôle considérable dans la science, dans la littérature et dans le progrès de la pensée en Angleterre et en Écosse, en Allemagne, en Suisse, aux Pays-Bas. La plupart des hommes de valeur dans ces pays ont fait leurs études dans les universités, et bon nombre d'entre eux y ont enseigné. Oxford et Cambridge, Édimbourg et Glasgow, Wittenberg, Halle, [265] Göttingen, Iéna puis Berlin, Genève et Lausanne, Zurich, Leyde ont été des places fortes de l'esprit européen, des lieux de haute densité intellectuelle dont le rayon d'action dépassait de beaucoup les frontières nationales. Rien de pareil en France, où les universités demeurent jusqu'à la Révolution des asiles d'ignorance, entêtés dans une idéologie hostile au progrès de la connaissance, au point que le pouvoir royal dut créer des institutions parallèles pour introduire quelque modernité dans le haut enseignement (Collège des lecteurs royaux, Jardin du roi...).

La Révolution ayant détruit le système archaïque des universités avec les autres institutions de l'Ancien Régime, le malheur voulut que Napoléon, au lieu d'instituer des universités dignes de ce nom, se rendît coupable d'un véritable détournement du sens des mots. L'Université impériale devint un rouage dans l'appareil du pouvoir absolu ; elle regroupait la totalité du système d'enseignement, dans l'esprit d'un pragmatisme politique très étroit, sous l'autorité d'un Grand Maître chargé d'assurer et de promouvoir le despotisme impérial. Cette con-

ception hiérarchique et politico-policière est entrée dans les mœurs françaises ; tout à fait contraire à l'esprit de l'université proprement dit, elle a été maintenue au long du dix-neuvième siècle par les régimes successifs, soucieux de préserver cet instrument de gouvernement. La vie culturelle, dès lors, met en vedette un certain nombre de [266] professeurs dans les facultés ou au Collège de France, tels Victor Cousin, Quinet, Michelet, Mickiewicz, mais pour des raisons impures, où la politique et la polémique tiennent une grande part. Les lettres et les sciences ne comportent pas de véritables étudiants ; la Faculté de théologie agonise. Seules la Médecine et le Droit assurent de véritables enseignements, parce que ce sont des Écoles pratiques plutôt que des Facultés au sens spécifique du terme ; il s'agit de former des praticiens de la santé ou de la jurisprudence.

La Troisième République, à la fin du siècle, devait aborder résolument les problèmes de l'enseignement supérieur, dans le cadre de la réforme d'ensemble tentée par Jules Ferry. Il s'agissait de restaurer, ou plutôt d'instituer les Universités en France. La réforme demeura pourtant incomplète ; on pourrait créer des formes juridiques, mais il n'était pas aisé de modifier les mentalités. L'esprit napoléonien subsistait dans les têtes ; l'État demeurait jaloux de ses prérogatives, et les universitaires eux-mêmes n'avaient pas le sens de l'indispensable autonomie et de la solidarité de la communauté universitaire. La catastrophe de 1968 a fait craquer les anciennes structures ; mais aucun effort sérieux de compensation n'est intervenu pour remédier à la dissolution anarchique du système en place. L'une des causes du mal est l'impossibilité de modifier les données juridiques et matérielles du problème sans une modification corrélative des esprits. [267] Or, l'Université demeure une tache aveugle dans la conscience universitaire française.

Si la France n'a pas de tradition universitaire, c'est, en bonne part, en raison du lourd héritage, et comme de l'obsession, du conflit entre la passion cléricale et la passion conjointe à l'anticléricalisme. Il ne s'agit pas là de l'esprit religieux à proprement parler, mais d'un désir de domination utilisant à ses fins la religion. La figure la plus représentative de ces querelles où le pur esprit perd ses droits est le jésuite. Depuis sa fondation au seizième siècle, dans le contexte de la Contre-Réforme, la Compagnie de Jésus s'est donné pour tâche essentielle la mainmise sur l'éducation de la jeunesse ; elle a partout tenté, avec des

moyens très puissants, de promouvoir la mainmise sur la culture au service de l'Église. Elle a partiellement mené à bien cette entreprise dans les pays où elle a réussi à barrer la route à la Réformation, et en France en particulier.

C'est pourquoi, du seizième au dix-neuvième siècle et au-delà, les jésuites ont été les adversaires les plus acharnés du système universitaire, qui a gaspillé le meilleur de ses énergies dans un combat stérile pour sa survie. Le collègue jésuite, invention géniale dans l'esprit de la modernité, a pris le dessus sur les anciens collèges de l'université ; la Compagnie de Jésus a obtenu le droit de décerner des grades universitaires ; dans certains pays, elle a même réussi à s'approprier des universités. Les réactions de défense des tenants de l'institution [268] traditionnelle ont suscité des luttes passionnées ; le combat sans merci entre jansénistes et jésuites a duré, en France, jusqu'à la Révolution. Au dix-neuvième siècle encore, la lutte contre le jésuite demeure l'un des slogans des tenants de la liberté. La passion anticléricale, toujours vivace aujourd'hui dans les pays catholiques, a eu pour conséquence l'exclusion de la théologie du domaine universitaire. La Faculté de théologie, autrefois foyer des hautes études, n'a cessé de dépérir, prise entre les suspicions antagonistes des tenants et des adversaires du cléricalisme. État de choses déplorable, qui semble imposer l'idée que la théologie, jadis école de la liberté d'esprit, serait en réalité la démission de toute liberté. Du coup, le rond de l'encyclopédie ne parvient plus à se refermer sur lui-même. Or, sur le beau portail plateresque de l'ancienne université de Salamanque, le mot université, dans une inscription grecque, est transcrit par *enkuklios paideia*.

J'ai lu, sous la plume de Raymond Aron, que mes idées étaient archaïques ; elles s'inspiraient d'un médiévalisme périmé, incompatible avec la modernité du vingtième siècle. Il ne saurait être question, bien entendu, de restaurer telle qu'elle fut la glorieuse institution du treizième siècle. Ce qui devrait être tenté, c'est une instauration selon l'esprit. On baptise aujourd'hui université d'immenses supermarchés de la culture, où toutes sortes de rayons juxtaposés d'une manière incohérente proposent à tout venant des marchandises de [269] toute espèce. L'Université de masse est une contradiction dans les termes ; le gigantisme est incompatible avec l'ordre universitaire. En tant que communauté des maîtres et des étudiants, l'Université doit assurer le contact familial entre les uns et les autres. Un cours magistral n'est pas

un meeting politique regroupant des milliers d'auditeurs. Dans les universités américaines, les « classes » ne dépassent pas vingt-cinq étudiants. D'autre part, en tant qu'*universitas scientiarum*, regroupement du savoir, encyclopédie vivante, l'université doit faire vivre le sens de l'unité solidaire de la connaissance ; il lui faut compenser le vecteur de divergence imposé par la spécialisation au moyen d'un vecteur de convergence. L'Université doit être le lieu propre de l'interdisciplinarité, dont on parle beaucoup en France sans la réaliser jamais, faute d'avoir réfléchi à sa véritable signification. Ce qui doit distinguer l'université d'une école technique, même de haut niveau, École des chartes ou école d'ingénieurs, c'est le souci d'ouvrir aux étudiants le domaine général de la culture, au lieu de les enfermer dans une spécialité d'où ils seront à jamais incapables de sortir. Toute université digne de ce nom doit être un *studium générale*. Mais si les professeurs ne le savent pas, comment pourraient-ils l'enseigner aux étudiants ?

Je ne sentais pas encore l'urgence de ces pensées lorsque je pris mon poste à Strasbourg, dans l'automne de 1948. Les temps étaient paisibles, les [270] étudiants peu nombreux, comme j'ai dit. Je devais enseigner la philosophie générale, c'est-à-dire la philosophie en général, dans sa généralité, désignation imposée depuis un siècle à l'ancienne métaphysique, discréditée pour cause d'idéalisme et de spiritualisme incorrigible. Philosophie générale, autant dire tout et n'importe quoi, ce qui me mettait à l'aise. S'ajoutait à ce tout le service de la logique, qui n'était pas ma tasse de thé, comme disent les Anglais. Mais il fallait en passer par là ; c'était dans le contrat et, pour enseigner la logique, je dus apprendre de la logique, en commençant par les cours que le bon Lalande nous donnait à la Sorbonne avant la guerre. Les étudiants en savaient encore moins que moi, et vingt-quatre leçons par an, ce n'est pas la mer à boire.

Dès cette époque s'était imposée à moi, sans débat, l'idée que je ne devais pas limiter mon enseignement à la dizaine d'étudiants, si sympathiques fussent-ils, que j'avais avec moi dans la salle de cours. Si j'avais quelque chose à dire, je devais prendre position dans un espace moins confiné, pour un public plus vaste. Autrement dit, mon occupation principale devait être d'écrire et de publier, l'imprimé prenant le pas sur la parole parlée, aussitôt abolie que prononcée, dissoute sans retour dans les sables du temps. L'écriture donne au discours une nouvelle dimension, non seulement en extension, parce qu'elle s'adresse

sans limitation de temps à un public en nombre indéfini, mais aussi en [271] compréhension, parce qu'elle expose une reprise du sens, en deuxième instance. J'ai toujours parlé d'après des notes, répugnant à asséner à mon auditoire un discours écrit, qui me semble, de par son caractère indirect, interposer une paroi, si transparente soit-elle, entre l'orateur et son public. Celui qui, au lieu de s'exprimer en direct, donne lecture d'un texte préfabriqué, se condamne à suivre l'ornière tracée auparavant ; il ne regarde pas les visages attentifs, et s'interdit d'inventer à mesure, de céder aux sollicitations et suggestions de l'instant, bonheur de l'imprévu et hasard des rencontres. Il me semble que l'on fait injure à ses auditeurs en leur imposant une parole d'un autre temps, qui ne tient pas compte de leur présence réelle. Ce mode d'absentéisme prend à mes yeux la signification d'une dérobade. Un discours authentique, une authentique leçon représente un événement non répétable. Tout professeur digne de ce nom sait qu'un cours fait à partir des mêmes notes de travail peut être « bon » ou « pas bon » selon les circonstances et l'inspiration du moment. Celui qui se contente de lire un texte rédigé à l'avance se trouve une fois pour toutes à l'abri de ces incertitudes ; mais j'ai l'impression qu'il ne connaît pas la joie d'enseigner, la saveur de délivrer la parole parlante. L'exercice de l'écriture impose d'autres rythmes et cadences à l'incarnation du verbe. La rédaction suscite une nouvelle épreuve du sens ; celui-ci surgit sous la plume au fur et à mesure de sa progression [272] sur le papier. Mystère d'une genèse impossible à réduire, ce passage du néant à l'être au fur et à mesure du remplissage de la feuille blanche. Création continuée de l'esprit qui prend ses distances par rapport à lui-même, s'enrichissant à mesure et ensemble prenant ses distances par rapport à ces traces qu'il a engendrées. Elles prennent forme et garderont à jamais cette forme, à l'abri des pourritures et corruptions de la vie. Thucydide, lorsqu'il écrivait telle ou telle phrase relative à la guerre du Péloponnèse, Virgile composant un vers des *Géorgiques*, mettaient bout à bout des mots qui devaient retentir pendant des millénaires dans la mémoire des hommes. Ils avaient écrit une fois et à jamais. Il avait suffi, pour accomplir ce miracle, d'un support fragile et d'un outil qui l'était tout autant. L'écrit ne s'envole pas, ou plutôt, par cet autre miracle de l'imprimé, l'écrit s'envole à tous les vents jusqu'aux extrémités de la terre. L'écrit, l'imprimé ne peut mourir ; en dépit des raz de marée et des cataclysmes, en dépit de la bombe ato-

mique, il restera toujours au bout du monde un exemplaire préservé, assurant sa maintenance dans la mémoire de l'humanité.

J'avais donc choisi mon chemin. L'enseignement ne serait pour moi qu'un second métier, prétexte ou sous-produit, à l'usage d'un petit nombre, d'une parole qui se chercherait un plus vaste public, libéré des restrictions de l'espace et du temps. Ma fonction primordiale serait de poursuivre [273] sur les chemins de l'écriture une recherche qui se voudrait ensemble un enseignement. Un tel programme convenait à un professeur de l'ancienne université, bénéficiaire d'un cadre de vie et de conditions de travail privilégiées. C'est à quoi désormais je consacrai mon loisir, en sorte que la retraite elle-même ne devait rien changer à mon rythme de travail. Par chance, l'autre problème de l'écriture, celui de l'édition, ne devait pas me réserver de difficultés infranchissables. La majeure partie de mes écrits trouva preneur et vit le jour sous des couvertures diverses ; je n'ai jamais été un penseur de grand tapage et de grand renom, privilège en France des Parisiens, qui trouvent à portée de micro d'habiles courtiers en publicité. Mais, la plupart du temps, les lecteurs n'ont pas fait défaut, en quantité suffisante pour que les considérations commerciales ne fissent pas obstacle à la poursuite de l'édition de nouveaux travaux. Je ne regrette pas de n'avoir pas été honoré du « succès » qui a mis en vedette tel ou tel maître penseur de notre temps. Cette fortune artificielle abandonne son favori aussi vite qu'elle l'a élu, car il faut sans cesse proposer au public des magazines et des télévisions de nouveaux visages et des héros tout neufs. Cultures hâtives, denrées périssables.

Choisir la carrière de l'écriture, c'était aussi s'accommoder par avance d'une carrière administrative modeste. Ceux qui n'ont pas mieux à faire, ceux qui ont du temps à perdre et souhaitent se [274] prouver à eux-mêmes et prouver à leur entourage une valeur dont peut-être ils doutent en secret, consacreront une part importante de leurs efforts à la stratégie du parvenir. La recherche du centre, pour eux, c'est l'entreprise de longue haleine dont le cheminement les mènera jusqu'à la consécration d'une chaire parisienne. Les « importants », comme disait Alain. Je n'ai pas mangé de ce pain-là ; il ne vaut pas, et de loin, le prix à payer pour l'obtenir. Et le médiocre, parvenu, restera toujours un médiocre même s'il trône dans quelque aréopage parisien. Certains affirment qu'il y a un Dieu pour les ivrognes ; en ce qui me concerne, je crois qu'à y bien regarder, les uns et les

autres, sous l'effet d'une injustice immanente, obtiennent la récompense qu'ils méritent. Je n'ai pas à me plaindre du sort qui fut le mien.

[275]

Le crépuscule des illusions.
Mémoires intempestifs

POLITIQUE

[Retour à la table des matières](#)

La politique ne m'a jamais fasciné. Je n'ai jamais fait œuvre de militant, sinon en cette occasion très particulière que fut la captivité. En ce temps difficile s'imposait la nécessité de faire effort résolument, en compagnie des camarades qui pensaient comme moi, pour ouvrir les yeux de ceux que tentait un opportunisme à courte vue, encouragé par des propagandes maléfiques. Le sens civique, le sens national était en jeu, mais sans détermination partisane. En première urgence, le reste étant mis entre parenthèses, il s'agissait de maintenir, face à l'ennemi, eh dépit de la fortune adverse, la conscience nationale, flamme vive dans le malheur, espérance sauvegardée. Lorsque la colonne blindée anglaise, débouchant sur l'autoroute, nous eut libérés de la captivité allemande, nous nous rassemblâmes tous sur l'esplanade du camp, autour du mât qui portait une aigle hitlérienne et un drapeau nazi, désormais effondrés à terre ; un drapeau tricolore, confectionné à la hâte, fut hissé à la place des emblèmes déchus, pendant que les captifs délivrés, les larmes aux yeux, chantaient une inoubliable *Marseillaise*.

[276]

Cela se passait à Lubeck, dans le camp « spécial » des irréductibles, et je pense que la quasi-totalité de ceux qui participaient à cette cérémonie avaient le droit d'être là. La situation ne dut pas être partout

la même ; je ne peux pas imaginer que ceux qui avaient suivi la politique de Vichy et cru à la collaboration franco-allemande se soient sentis à l'aise au jour de la victoire alliée. Il est vrai que la nature humaine possède de surprenantes capacités d'oubli. « J'ai fait cela, dit ma mémoire ; je ne l'ai pas fait, dit ma fierté », selon un propos de Nietzsche, que je cite sans vérifier. Quoi qu'il en soit, le drapeau de Lubeck demeure pour moi le symbole de valeurs consacrées par cinq ans d'exil ; démenti tranquille opposé à tous les pacifismes, à tous les défaitismes, à tous ceux qui, inconscients des biens reçus, comblés et ingrats, font profession de dédaigner la patrie. J'ai voyagé en Pologne et j'ai perçu dans ce pays soumis à la loi étrangère l'irréductible conscience nationale, principe de conservation d'une liberté qui se refuse à céder devant les évidences contraignantes de la force.

Il y a donc un réduit où la politique intervient comme l'instance d'une liberté aussi vitale que l'air qu'on respire. En ce dernier recours, je me sens concerné, et je n'hésiterais pas à prendre parti, parce que la partie en question représente pour moi le tout. Mais pour le reste, dans l'usage courant du monde, j'éprouve pour la politique un invisible éloignement : elle me paraît incompatible avec l'exigence philosophique. Le philosophe est l'homme de la recherche [277] de la vérité ; or la politique recherche le pouvoir et non la vérité. Le service des valeurs de l'esprit implique un souci premier de pureté dans la détermination des fins et la mise en œuvre des moyens. L'expérience politique au jour le jour atteste le recours constant à l'impureté, au mensonge, à la tricherie dans tous les sens du terme. Le discours philosophique sur la société des hommes se construit d'âge en âge selon l'ordre des raisons, en fonction d'une idée élevée de la justice ; châteaux de cartes idéologiques jamais appliqués parce que non applicable à la réalité humaine.

Or ces schémas sont d'autant plus dangereux que les beaux systèmes servent à couvrir les réalités les plus impures, sans que les intéressés, ni même les sujets asservis, prennent la peine de remarquer l'énorme discordance entre l'idéal et sa réalisation. La doctrine chrétienne, au Moyen Âge, couvre les exactions, tyrannies et massacres, réalisés sous l'invocation de l'Église. L'immoralité, la luxure criminelle et aussi l'esthétisme des papes de la Renaissance se revêtent du manteau des vertus chrétiennes de charité, d'humilité et de renoncement. Pareillement la doctrine du droit naturel et la théorie démocra-

tique de l'âge des Lumières triomphent avec la Révolution française ; la généreuse discussion sur les droits de l'homme coïncide avec les troubles généralisés, les massacres, les proscriptions, la Terreur, puis les coups d'État à répétition qui s'ensuivent jusqu'à la dictature de Bonaparte. Ceux [278] qui se couvrent du slogan Liberté-Égalité-Fraternité renient dans la pratique les valeurs dont ils se réclament, en vertu d'un processus qui se vérifie dans la majorité des grandes révolutions.

Dernier et épouvantable exemple, si l'on considère le nombre des victimes immolées par millions avec des moyens techniques décuplés par le progrès, la révolution soviétique. Hitler avait exposé sa doctrine meurtrière dans *Mein Kampf* ; les horreurs du national-socialisme étaient dans la droite ligne de la doctrine ; elles ont été dénoncées par une partie de l'humanité, et les bourreaux ont été punis, dans la mesure du possible. Mais la doctrine de Karl Marx ne laissait pas prévoir l'instauration de régimes policiers, contrôlés par une aristocratie de cadres du Parti, assurant sa domination par des exterminations et déportations massives, au mépris des droits de l'homme les plus élémentaires. Marx était un humaniste, son intention visait à instaurer un ordre social plus juste, libérant les sociétés humaines des aliénations que le malheur de l'histoire faisait peser sur elles. Lénine, Staline et leurs successeurs en ont décidé autrement. L'expérience dure maintenant depuis près de soixante-dix ans. Elle a abouti à faire de l'immense continent russe le dernier empire colonial subsistant sur la face de la Terre, continent mystérieux dont les neuf dixièmes sont interdits aux observateurs étrangers. Le système politique est une gérontocratie, où l'on ne sait même pas qui gouverne au juste, ni si le tyran en titre, qui, en règle générale, [279] ne tient pas sur ses jambes, est mort ou vivant. Les citoyens de ce pays vivent sous un régime de constante pression et de perpétuelle menace une existence quadrillée par l'État et sa propagande, où ne subsiste aucun espace de liberté. Un peuple immense, ou plutôt un ensemble de peuples, subit avec résignation un asservissement sans espoir.

Mais chacun respecte la grande révolution soviétique ; elle a fait de la Russie une grande puissance militaire, impérialiste, le reste importe peu. Par ailleurs, l'exemple soviétique ayant fait tache d'huile, des « démocraties populaires » sont apparues un peu partout, soit sous la botte de l'armée russe, soit par contagion, dans les territoires libérés

du joug infâme du capitalisme colonial. Résultat immanquable, la guerre civile, les massacres, une paupérisation galopante, la famine et finalement une dictature militaire appuyée par l'Union soviétique et ses vassaux, cubains en particulier, prétoriens des régimes communistes instaurés par la force en Afrique.

Un étudiant soutenait un jour devant moi une petite thèse consacrée à un marxiste allemand de l'École de Francfort. La conclusion était un hymne de foi en un avenir de justice et de vérité, selon les prophéties de Marx, quelque peu remises au goût du jour d'avant-hier. Je fis remarquer à l'étudiant que ces prophéties ne s'appliquaient guère, rétrospectivement, à la situation actuelle de l'Union soviétique. Mon interlocuteur réagit avec un sourire entendu : « Vous n'allez tout de même pas me faire dire que la [280] Russie est un pays socialiste... » Je lui demandai alors si la Yougoslavie, libérée par Tito du joug de Staline, était un pays socialiste : « Certainement pas », me fut-il répondu. Un peu surpris, je proposai alors, comme accomplissement des espérances marxistes, la Chine, l'Albanie, Cuba, l'Éthiopie et autres emplacements où fleurit la démocratie populaire, ou prétendue telle. À chaque fois, on me signifia que l'exemple n'était pas valable. L'étudiant n'en gardait pas moins son sourire inaltéré et son assurance. « Supposez, lui dis-je, qu'un savant propose une théorie nouvelle, dans quelque domaine que ce soit. Il tente une expérience, elle échoue, une seconde échoue pareillement, puis une autre encore et une autre. Dix fois, vingt fois les tentatives n'aboutissent pas... Le théoricien en question pourra-t-il continuer à affirmer sa doctrine ? » Je n'ai pas obtenu de réponse claire ; mais je pense que pour ce garçon la vérité théorique, la vérité de l'idée pouvait se passer de toute vérification ; sa validité était absolue. Un camarade communiste sincère développait un jour devant moi le thème des lendemains qui chantent. Je lui demandai comment il pouvait être assuré de ce bel avenir. « Attends quelques siècles, et tu verras... » me répondit-il sans rire. Le propos a été repris, depuis, par des staliniens mal repentis ; il faut beaucoup de temps pour que le futur puisse advenir ; soixante ans, soixante-dix ans, ce n'est rien, cela ne permet pas de juger. Il faut patienter encore [281] un siècle ou deux. Comme dit La Fontaine, d'ici là, le roi, l'âne ou moi, nous mourons.

Le matérialisme « dialectique » ou encore « historique », à supposer que les formules aient un sens intelligible, dérape ainsi dans une

idéologie idéaliste, qui place l'avenir avant le présent et la valeur imaginaire avant la réalité. Les marxistes sincères, je n'ai rien à dire des autres, sont des illuminés, des hallucinés d'un arrière-monde qu'ils conservent précieusement dans le secret de leur cœur, et qui leur permet de rester apparemment sereins au sein des plus impitoyables démentis de l'expérience, sans même accorder d'attention à leur destinée personnelle. Les procès staliniens, où les accusés avouaient les crimes les plus odieux pour servir le Parti au prix même de leur vie, représentent des formes exemplaires de ce nouveau martyr. Mais déjà Condorcet, proscrit au temps de la Terreur, écrit dans sa cachette l'*Esquisse d'un tableau des progrès de l'esprit humain* ; il est perdu s'il sort de son refuge ; dans sa poche, il garde le poison qui lui permettra d'échapper par la mort à ses persécuteurs. Révolutionnaire pur et dur, il célèbre l'avenir de l'humanité, un devenir glorieux où la justice régnera, sans songer un seul instant au mauvais côté de l'histoire qui fait rage au seuil de sa porte, et dont il est la victime désignée. La Révolution de Condorcet n'aura pas lieu, ses amis girondins sont exterminés, puis viendra le tour des montagnards, Robespierre, Saint-Just et les autres, eux aussi chantres de la fraternité. [282] Condorcet lui-même s'était prononcé pour l'abolition de la peine de mort, sauf en matière politique, position qui sera aussi celle de Jean-Paul Sartre. Le philosophe est le champion d'une vérité en partie double, où l'irréalisme le plus suave fait alliance avec le plus atroce réalisme.

Je ne mange pas de ce pain-là. Le très honorable docteur Pangloss, sous le coup d'effroyables mésaventures, prononce que tout est bien. L'interprétation lucide de l'ordre politique fut donnée au début du seizième siècle par Machiavel, qui n'était pas un philosophe, mais un lettré humaniste, un administrateur et un diplomate, technicien au courant des procédures en usage dans l'Europe de son temps. Il décrit la politique comme l'art de conquérir le pouvoir si on ne l'a pas et de le garder, si on le possède, grâce à une stratégie où tous les moyens sont bons, aussi longtemps qu'on est le plus fort. Le plus faible, celui qui perd la partie, est condamné de toute façon, qu'il ait ou qu'il n'ait pas le droit et la morale de son côté. Car la morale et le droit représentent seulement des amplifications rhétoriques, des prétextes dont se couvrent les puissants, et qui ne peuvent en rien aider les vaincus. Le domaine de la politique, nationale ou internationale, est un champ de forces où les conflits incessants sont résolus par le seul jeu d'une mé-

canique ou d'une dynamique des énergies mises en œuvre, puissance militaire, ressources financières, moyens psychologiques. Tout cela peut se calculer [283] avec autant de précision que se calculeront les facteurs en jeu dans la physique de Galilée. Le prince ne doit se faire aucune illusion, mais il doit, bien entendu, se servir des illusions de l'adversaire, et contribuer de son mieux à les entretenir par les moyens dont il dispose.

Devant les analyses de Machiavel, les bonnes âmes n'ont jamais cessé de se voiler la face ; mais elles s'appliquent à tous les temps, à tous les pays. Les obscurités de la politique intérieure et extérieure de l'Union soviétique se justifient en fonction d'une lutte impitoyable pour le pouvoir entre clans opposés. L'idéologie marxiste n'est qu'une couverture, un prête-nom à l'usage des naïfs qui font confiance à la doctrine officielle, en dépit de tous les démentis infligés par l'histoire depuis tant d'années. Le plus extraordinaire est qu'il se trouve toujours des fidèles par millions pour accepter l'évangile pseudo-marxiste et des intellectuels même pour se laisser prendre aux jeux de la dialectique, malgré les révélations épouvantables que nul ne songe plus à contester aujourd'hui. Les fidèles de Moscou ont d'abord nié désespérément les témoignages sur les ravages exercés au nom de l'idéologie lénino-stalinienne ; ils ont dû les admettre, lorsqu'ils ont été dénoncés par le parti communiste soviétique lui-même. Après Staline, les mêmes causes ont continué à produire les mêmes effets ; la Russie et les peuples vassaux subissent toujours la tyrannie sans que les vrais fidèles renoncent à leurs illusions.

[284]

Le cas des intellectuels est particulièrement remarquable. Il y a des aventuriers de la politique, calculateurs froids, avides de puissance par tous les moyens ; l'ambition peut susciter des carrières profitables sous les bannières les plus variées. Ceux-là sont des machiavéliens, conscients du jeu qu'ils jouent ; ils ont leur récompense, succès ou échec. Mais d'autres sont sincères ; ils résistent aux évidences contraires avec une puissance d'aveuglement volontaire qui ne cesse de me surprendre. Lorsque le parti communiste soviétique lui-même a abattu l'idole de Staline, dévoilant en lui un tyran paranoïaque aussi cruel qu'Hitler et agissant par les mêmes moyens, antisémitisme compris, tous les partisans qui avaient sincèrement vénéré l'idole auraient dû reconnaître leur erreur, abandonner l'illusion. Il y en a bien eu

quelques-uns dans ce cas ; on a signalé quelques suicides, dépressions mentales ou abjurations. Mais la plupart des adeptes ont continué dès lors à se mystifier eux-mêmes en mystifiant autrui, autant que faire se pouvait, en vue de limiter les dégâts. Ni en Russie ni ailleurs les staliniens n'ont été poursuivis, sauf rarissime exception ; les mêmes qui réclamaient à juste titre le châtement des complices d'Hitler ont tacitement admis que Staline n'avait pas de complices. Une immense littérature a levé le voile sur les erreurs et horreurs soviétiques ; mais la vérité soviétique a toujours des partisans nombreux, y compris parmi ceux qui se réclament de la pensée et de la raison.

[285]

J'ai toujours bénéficié d'une humeur indépendante ; dans ma jeunesse même, je n'ai jamais subi l'attraction d'un parti politique. Il fallait être capable de décider tout seul et je nourrissais une instinctive répugnance à l'égard des orthodoxies. La guerre de 1939 et les années difficiles qui suivirent ont changé tout cela. L'occupation allemande, avec l'asphyxie des valeurs nationales qu'elle suscitait, faisait de la politique le réduit de la liberté, la première exigence étant le refus de la loi étrangère. Il en est resté quelque chose dans les options de la jeunesse après la Libération. Sans doute aussi l'influence de l'Église catholique et de ses mouvements affiliés s'est-elle affaiblie à l'époque, du fait de complaisances trop voyantes à l'égard du régime de Vichy. Le parti communiste a su tirer parti de cette situation ; il s'est présenté comme le seul parti de l'authentique résistance, le « parti des cent mille fusillés », que personne, bien sûr, ne s'est soucié de compter exactement. Les indécis, ceux qui, pour justifier leur existence, avaient besoin d'une foi, se laissèrent tenter par un credo dogmatique et combatif qui mettait fin à leurs incertitudes. Des générations d'étudiants et de jeunes intellectuels, dans les années 1950, acceptèrent cet engagement-là, puisque la mode était alors à l'engagement.

Pour ma part, j'ai toujours été choqué par la faiblesse de l'idéologie militante socialiste, voile jeté sur la réalité, en forme de solution préfabriquée bonne à tout faire et à rien. Je me souviens d'une discussion [286] avec un éditeur marxiste fort actif, et connu pour ses pratiques de forban commercial, qui élucidait l'histoire universelle à l'aide d'une clef passe-partout en acier trempé, sorte de « sésame ouvre-toi » d'un marxisme primaire, ou primitif. Agacé, je lui demandai de justifier selon ce moyen la fondation des universités en Occident. Avec un

sourire avantageux, il évoqua la lutte des classes entre la « bourgeoisie montante » et le « féodalisme », dont l'institution universitaire était, de toute nécessité, le produit.

Exaspéré, je le priai alors de m'indiquer la date de la première bulle de fondation d'une université en Europe. Je vis alors ses traits se figer, et son visage revêtir cette teinte grisâtre caractéristique du candidat sous le coup d'une interrogation à laquelle il est incapable de répondre. Il ne pouvait m'indiquer une date à cent ans près, à trois cents ans ou à cinq siècles près. Mais il était parfaitement sûr de connaître le pourquoi et le comment d'un événement dont il ne savait rien, comme d'ailleurs de n'importe quel autre événement dans l'histoire du monde. Mon homme n'était qu'un autodidacte sans culture réelle ; il aurait pu, s'il s'en était donné la peine, acquérir quelques informations sur la civilisation médiévale, donnant ainsi un peu de substance à son argumentation. Mais son assurance dans l'ignorance vendait la mèche ; nombreux, à tous les niveaux de l'échelle du savoir, sont ses frères en la foi marxiste, incapables de sortir si peu que ce soit de la [287] dogmatique au sein de laquelle ils ont été élevés. Les objections glissent sur leur assurance comme l'eau sur la toile cirée.

J'ai horreur de cette forme particulière d'obscurantisme, et je n'arrive pas à comprendre que tant de gens, qui n'étaient pas des débiles mentaux, aient pu se laisser prendre à des systématisations aussi grossières. Or on constate aujourd'hui avec étonnement que bon nombre d'intellectuels, et non des moindres, ont fait leurs classes dans les rangs du parti communiste. Au dix-huitième siècle, ce rôle était assuré par les jésuites, formateurs dans leurs collèges de beaucoup des meilleurs esprits de l'âge des Lumières, qui devaient par la suite prendre parti résolument contre eux. Éducateur de notre temps, le PC n'a pas su garder ses élèves, pourtant souvent fort brillants ; une fois démystifiés, ils sont devenus des adversaires redoutables, animés, contre leurs précepteurs, de la rancœur des néophytes déçus. Une gêne vous saisit devant l'abondante littérature des renégats et des repentis, qui étalent avec complaisance les turpitudes des organisations auxquelles ils ont adhéré. En se présentant comme des victimes des malversations et manipulations en tous genres, ils reconnaissent avoir fait preuve d'une naïveté à la mesure des mensonges institués qu'ils dénoncent. Croyants, ils professaient la vérité dogmatique imposée par le Parti ; incroyants, ils enseignent avec la même assurance une vérité inverse

de la première, sans se rendre compte qu'ils se [288] dénoncent eux-mêmes en reconnaissant la fragilité de leur jugement.

Intellectuel moi-même, j'ai tendance à penser que celui qui se prononce au nom de la vérité et de la raison, écrivain, journaliste, professeur, doit assumer une responsabilité supérieure à celle de n'importe qui. Celui qui fait métier d'influencer, d'indiquer le droit chemin, porte à la face d'un public, connu et inconnu, un témoignage qui peut décider ceux auxquels il s'adresse à s'engager, à disposer de leur vie dans une voie aux redoutables conséquences. On me dira qu'il y a le droit à l'erreur. Passe encore de se tromper à son propre compte, à condition de reconnaître qu'on s'est trompé. Tromper les autres, les séduire, en vertu de l'autorité que donne à l'intellectuel sa position quelque peu privilégiée, et sa supériorité technique en matière de discours, me paraît plus grave. La responsabilité du professeur, du prêtre, du directeur de conscience quel qu'il soit, à l'égard de ses administrés pose des problèmes redoutables, dont je ne vois pas la solution. Le renégat s'en tire à trop bon compte, en se lavant les mains des suites de l'infection qu'il a communiquée à ceux qui dépendaient de lui. Il s'en est tiré ; que les autres s'en tirent... C'est vite dit.

L'inconscience, la naïveté des intellectuels ne cessent de me surprendre. Jean-Paul Sartre, en particulier, représente un cas type de simplicité d'esprit désarmante. Penseur profond, écrivain doué à certains égards d'une extraordinaire capacité [289] d'analyse, il était animé d'une invraisemblable ingénuité. Simone de Beauvoir, dans ses *Mémoires*, conte qu'elle assista avec Sartre à des meetings en faveur des républicains espagnols pendant la guerre civile. L'émotion du couple fut grande : c'était la première fois, dit Simone de Beauvoir, que nous rencontrions des ouvriers. Révélation étonnante ; jusque-là ces agrégés de philosophie, épris de justice sociale, n'avaient jamais eu affaire qu'à des prolétaires mythiques, écrits et décrits noir sur blanc dans les livres des bons auteurs. On peut d'ailleurs s'interroger sur la valeur réelle d'une rencontre limitée à quelques heures de proximité dans une salle de réunion. Le couple bourgeois formé par Sartre et sa dame aurait pu aussi bien aller se promener dans les rues d'Aubervilliers, d'Ivry ou de Boulogne-Billancourt, au lieu de faire sa promenade dans les allées du Jardin des Plantes, où les espèces animales sont sagement cantonnées dans des cages. Par la suite, Sartre allait parfois vendre sa presse « prolétarienne » sur les boulevards ; je

crois même qu'on l'a vu à Billancourt et autres lieux saints, vêtu d'une canadienne visiblement défraîchie et usée. Cela lui donnait l'impression d'« aller au peuple », comme lorsqu'il se mêlait au « peuple » dans l'auditoire du meeting antifasciste de 1936... Actes symboliques, à la fois touchants et désespérés ⁶. Comme dans ces [290] cauchemars où l'on s'avance vers des gens et des choses qui reculent à mesure, de sorte que la distance demeure infranchissable. Pareille distance hallucinatoire sépara toujours Sartre du parti communiste ; il aurait bien voulu se joindre à eux ; mais en dépit de toute sa bonne volonté, il n'y parvint jamais. De quoi il s'étonna beaucoup, et s'attrista ; les communistes, eux, ne furent pas étonnés ; ils savent à quoi s'en tenir avec les intellectuels et la fragilité de leurs états d'âme.

Je demandais un jour à mon ami Henri Lefebvre comment lui, avec son hérédité bourgeoise dans le sang, son esthétisme, son goût du luxe et de la bonne chère, avait pu se croire capable de devenir un vrai militant communiste. « C'est justement parce que je n'avais rien pour ça que j'ai voulu à toute force le devenir », me répondit-il. Un intellectuel de moindre envergure à qui je posais la question de savoir pourquoi il demeurait membre du Parti, en dépit des démentis et révélations en tous genres, déclara pour sa part : « Il y a deux sottises qu'on n'a pas le droit de faire dans sa vie : la première est d'adhérer au Parti, la seconde de le quitter une fois qu'on y est entré ; j'ai fait la première, je ne ferai pas la seconde. » Un [291] autre, plus jeune, me disait : « Au point où ça en est, cela revient au même d'être dedans ou dehors. Alors pourquoi pas dedans ? »

Boutades, bien sûr ; les motivations sont plus profondes. On devrait néanmoins s'attendre à plus de sagesse réflexive, plus de responsabilité de la part de gens qui font métier d'étudier, de rechercher la vérité. Entre bien d'autres, la confession d'Emmanuel Le Roy Ladurie, historien de profession et qui a prouvé une belle capacité de faire carrière avec le secours des *média*, comme on dit, presse, radio, maga-

⁶ Sartre, dans *Les Carnets de la drôle de guerre* (NRF, 1983) note, en novembre 1939, que ses propos hostiles à la bourgeoisie suscitent, de la part d'un camarade de régiment, l'objection suivante : « Mais si ça te dégoûte tant que ça d'être avec des bourgeois, pourquoi y restes-tu ? » Commentaire de Sartre : « Toute la question est là, c'est toujours le même problème social dont je parlais l'autre jour, toute mon incertitude profonde », et il répond par une échappatoire (*op. cit.*, p. 18).

zines et télévision, ce qui lui a permis de franchir en un temps record tous les degrés jusqu'au Collège de France, avec une réputation en béton de savant d'envergure, qu'il serait imprudent et impoli de mettre en doute, surtout si l'on est un jeune historien, soucieux de suivre les traces du maître. Donc ce jeune homme de bonne famille bourgeoise et conservatrice adhère au parti communiste en un temps où, étudiant brillant, il est élève à l'École normale de la rue d'Ulm, vers 1949. À la question posée, à la télévision, des raisons de cette adhésion, la réponse fut que c'était sans doute parce que son père avait été ministre du maréchal Pétain sous le gouvernement de Vichy. Je sais bien qu'il convient de tuer son père, à en croire notre bon père Freud, mais la motivation me paraît courte et peu digne de quelqu'un qui se préparait à exercer la magistrature historique sur le devenir de l'humanité.

[292]

L'intéressé a d'ailleurs raconté son histoire non sans complaisance dans un volume de mémoires intitulé *Paris-Montpellier, PC-PSU, 1945-1963* (NRF, 1982). Livre d'autant plus intéressant qu'il vaut non seulement de son auteur, mais aussi d'une génération de jeunes normaliens, élite littéraire et scientifique du système éducatif français. Le cloître de la rue d'Ulm abrita un séminaire de néophytes et zélotes d'une grande candeur, sous la direction spirituelle de Louis Althusser, lui-même nouveau converti et qui mettait autant de zèle à prêcher le communisme que naguère le catholicisme. Le parti communiste, qui l'avait installé et maintenu en cet emplacement privilégié, chaufferie intellectuelle et bureau de recrutement, devait faire de lui un grand philosophe, sacré docteur es lettres sur le vu de quelques écrits assez minces, à défaut de la thèse qu'il était incapable de mener à bien. Une université d'inspiration communiste fournit le nécessaire jury de complaisance, qui couvrit de fleurs de rhétorique l'impétrant. Mais celui-ci, affecté depuis toujours d'une grande fragilité psychologique, sombra dans une catastrophe finale. Après quoi, un silence épais s'abattit sur le serviteur désormais inutile du Parti, ou plutôt gênant. Nul ne parle plus du grand penseur dominant son époque dans le brillant réseau de maîtres à penser qu'il constituait avec Foucault, Lacan et Lévi-Strauss, eux aussi en voie de déchéance accélérée.

[293]

Quand on lit le récit fait par Le Roy Ladurie de sa jeunesse militante, on est consterné par la puérité, l'inconsistance de ce mouvement politique au sein duquel se regroupait une notable partie des intellectuels du moment. Notre historien écrit noir sur blanc que les sphères dirigeantes du Parti, pour des raisons obscures ou odieuses, jugèrent bon de séparer Althusser de sa compagne ; la cellule fut chargée de transmettre l'ordre, et Althusser se soumit, au moins en apparence (voir *L'Express*, 12 mars 1982, pp.120-121). Cette tragédie en miniature, qui en laissait présager une autre en grandeur nature, évoque à une échelle réduite les fameux procès de l'époque stalinienne. Ce qui me choque, c'est le fanatisme dont faisaient profession ces jeunes intellectuels appelés à un brillant avenir. La jeunesse n'est pas une excuse, pour des gens qui avaient dépassé la vingtième année ; et d'ailleurs un certain nombre d'entre eux devaient persévérer jusqu'au bout dans cette attitude partisane, contre vents et marées, en dépit de tous les démentis.

On se souvient peut-être encore de l'affaire dite des « nouveaux philosophes », qui fit grand bruit il y a quelques années, montée de toutes pièces par la télévision, les magazines et les *mass média*, pour le plus grand bénéfice des éditeurs concernés. Tapage et bluff publicitaire mis à part, ces jeunes gens en colère, ou qui faisaient semblant, étaient d'anciens catéchumènes d'Althusser, rue d'Ulm, initiés par lui à l'idéologie marxiste. Élevés dans ce sérail, ils [294] avaient un beau jour fait cette belle découverte que la philosophie existait avant Hegel, Marx et Lénine ; le champ philosophique était un espace-temps immense et ouvert, il n'était pas l'apanage exclusif, le protectorat du Parti, incarné par la figure paternelle du répétiteur Althusser. Les révoltés découvrirent la philosophie éternelle, et la dirent « nouvelle », parce qu'elle était nouvelle pour eux. Ils firent part de cette information sensationnelle au public lettré, avec la grosse artillerie de la propagande de masse ; un bon nombre de lecteurs sans malice s'y laissèrent prendre et l'affaire occupa le devant de la scène pendant une saison ; de nouveaux « maîtres penseurs » y avaient gagné renom et profit, après quoi on parla d'autre chose. Les serpents de mer ne durent qu'un moment.

Ce qui choque, dans ces tribulations marxistes, c'est l'inconsistance des hommes et des pensées. La philosophie apparaît trop souvent

comme l'exécutrice des basses œuvres d'une politique aux desseins impurs. Or la philosophie n'a pas le droit de faire alliance avec un régime totalitaire, quel qu'il soit. Une raison qui se ravale au rang de raison d'État, ou de raison de Parti, expose une imposture pure et simple. Les rhétoriques justificatives de telle ou telle cause n'ont rien à voir avec le service de la vérité, qui doit passer avant les options partisans. Changer de vérité parce que le Parti change de politique, c'est manifester que l'on considère la vérité comme la dépendance subalterne d'une instance plus décisive. [295] Dès lors, il ne s'agit plus de vérité, mais d'apologétique. Personne n'aurait l'idée de confondre l'avocat, qui joue des rôles au gré des circonstances, avec un philosophe, dont la position ne doit pas varier.

Un psychiatre français de grande compétence, membre du parti communiste, à la belle époque de Staline, fut chargé de présenter la thèse du Parti lors de l'affaire dite du complot des médecins. Un groupe de médecins, tous juifs, avait été « liquidé » à la suite de menées criminelles dont ils s'étaient rendus coupables. Le psychiatre en question, nanti d'une documentation appropriée, démontra clair comme le jour, dans un article retentissant, que les médecins de Staline avaient été condamnés en qualité de criminels et non en qualité de juifs. Peu après survinrent les révélations du rapport Khrouchtchev ; le parti communiste soviétique mettait le prétendu « complot des blouses blanches » au nombre des crimes de Staline, désormais avoués et homologués. Le psychiatre français était un honnête homme : il se suicida, estimant qu'il s'était laissé égarer par un parti pris contraire à la vérité ; il avait couvert de son nom et de son autorité un crime épouvantable. Déshonoré, il payait le prix. Je respecte cette attitude exemplaire, malheureusement la seule que je connaisse. La plupart des autres staliniens s'en tirèrent indemnes, au prix de quelques clauses de style, comme on souffle un peu de poussière sur son vêtement. Le plus bel exemple de souplesse de conscience étant celui d'Aragon, qui savait à quoi [296] s'en tenir depuis longtemps sur les crimes de Staline, mais garda le silence, et continua à plastronner après comme devant. On peut être un grand écrivain et une fripouille ; le style n'est pas une excuse absolutoire.

Au congrès du parti socialiste, qui se tint à Bourg-en-Bresse au printemps de 1984, siégeaient environ deux mille délégués, tous des notables de l'appareil. À la suite de débats en tous genres, une motion

de synthèse fut présentée, et votée à l'unanimité, à l'exception d'une voix contraire. L'opposant fut sur-le-champ dénoncé, dégradé, « renvoyé à la base », comme on dit dans leur jargon. Peu m'importe le contenu de la motion en question. Je salue celui qui, seul contre tous, s'est permis de dire non ; je suis persuadé qu'il a raison, qu'il incarne l'exigence de vérité, non pas quant à la matière du débat, mais quant à la forme de l'affirmation. Car la motion de synthèse, faite pour satisfaire tout le monde et personne, ne signifie pas grand-chose. Cote mal taillée, elle trahit certainement la vérité. Cet exemple banal, et en quelque sorte abstrait, car il pourrait se retrouver tel quel dans n'importe quel congrès de n'importe quel parti, justifie ma méfiance à l'égard de la politique militante. Sur les 2 000 de Bourg-en-Bresse, 1 999 se mystifiaient volontairement. Un seul juste acceptait de se sacrifier pour ne pas trahir sa conscience. Un seul, c'est peut-être assez pour sauver une cité, mais [297] je ne crois pas que ce soit assez pour sauver un gouvernement ou un parti.

Le sentiment de recul que j'éprouve à l'égard de l'engagement militant s'enracine sans doute dans l'individualisme religieux caractéristique du protestantisme. La fidélité à soi-même, le refus de se trahir est pour moi une vertu maîtresse. Or le militant place avant tout sa fidélité à la ligne du parti, jusque dans ses sinuosités et reniements. Il y a à la fin des *Exercices spirituels* d'Ignace de Loyola, bréviaire du jésuite, une série de préceptes concernant l'obéissance à l'Église, dont l'un stipule que si tel objet me paraît blanc, et que l'Église le proclame noir, je dois moi-même le voir noir. C'est ainsi que les accusés des procès staliniens se reconnaissent coupables de crimes qu'ils n'avaient pas commis. Les partis politiques adoptent trop souvent l'attitude de la Compagnie de Jésus.

J'avais toujours cru, depuis ma jeunesse, d'une manière instinctive, que la droite politique, c'était l'intérêt, le profit, la recherche des avantages personnels au détriment de l'intérêt collectif. La gauche, au contraire, incarnait la vertu, le désintéressement, la vérité dans la recherche du bien commun de la justice sociale. Lorsque cette gauche prit le pouvoir en 1981, je fus très surpris de voir qu'en réalité elle ne renonçait pas aux pratiques du gouvernement qu'elle remplaçait. Les adversaires de M. Mitterrand avaient beau jeu de reprendre contre lui les critiques mêmes qu'il adressait à ses adversaires d'hier, [298] lorsqu'ils étaient au gouvernement. C'est ainsi qu'affluèrent aux postes

importants et bien rémunérés les « amis personnels de M. Mitterrand », titre qui paraissait dispenser de tout autre. On apprit un beau jour que la Bibliothèque nationale était devenue un bateau ivre, contrôlé par les syndicats du petit personnel en vue de leur intérêt bien entendu, au détriment des lecteurs victimes impuissantes de vexations multipliées. Un droit d'entrée leur avait été imposé : « Vous payez bien quand vous allez au cinéma... » Un grand hebdomadaire publia un entretien avec le nouvel administrateur ; il confessa ingénument que, trésorier du comité électoral de M. Mitterrand, il s'attendait, en récompense de ses bons et loyaux services, à être nommé président de quelque fructueuse société nationalisée. « On m'a mis ici, je n'y peux rien », disait en substance cette victime du système, qui sans doute n'avait jamais accordé grande importance aux livres jusque-là. « Et pourtant, ajoutait-il avec suavité, il y en a ici qui valent beaucoup d'argent... »

Un jour m'est tombée sous les yeux une lettre de Michelet à son ami Edgar Quinet, écrite au lendemain de la révolution de 1830. Pendant les journées de Juillet, Michelet se trouvait en vacances au bord de la mer. Rentré précipitamment à Paris, il a vite fait d'évaluer la situation ; il adresse à Quinet un billet le sommant de venir de toute urgence dans la capitale. Il y a des places à prendre, et les absents ont toujours tort ; il faut être là pour participer à la [299] curée. J'avais toujours considéré Michelet comme un grand honnête homme, un tenant de la justice sociale et de la démocratie. Cette lettre a marqué pour moi son auteur d'une tache indélébile. Alors quoi, lui aussi...

Lorsque je tente de faire comprendre à mes amis socialistes que la gauche aurait dû faire mieux que la droite, corriger ses abus, je m'entends répondre que « les autres en faisaient autant », comme si c'était là une justification, comme si la gauche n'avait pas revendiqué le pouvoir en promettant de gouverner autrement, en honnêteté et en vérité. Les promesses n'ont pas été tenues, les récurrences initiales de l'idéologie ont produit des résultats désastreux ; les intellectuels de gauche se cramponnent à une vague espérance qui survit à tous les démentis imposés par les faits. La trajectoire politique s'infléchit en zig-zag, le discours officiel affirme que la ligne droite est maintenue, et les partisans suivent le mouvement, sautant d'une attitude à l'attitude opposée, tout en maintenant qu'ils n'ont pas changé d'avis. Dans la désastreuse entreprise de la querelle scolaire, qui a suscité des réactions massives

et imprévues, le pouvoir de gauche a brusquement changé d'avis devant la menace, acceptant aujourd'hui ce qui hier était inacceptable. Immédiatement, les champions les plus intraitables du laïcisme se sont tus, pas un n'a eu le courage d'élever la voix pour dire que ce qui était vrai hier l'était encore aujourd'hui.

[300]

On me dira que ces vicissitudes subalternes n'entament pas la validité des principes. Les opportunités au jour le jour sont le pain quotidien des gouvernements, affaire de tactique à courte vue, cependant que la stratégie à long terme demeure immuable. Telle est la raison pour laquelle le philosophe n'a pas sa place dans la politique concrète. Je veux bien que, citoyen, il prenne part au vote selon ses préférences personnelles ; mais sans illusion. L'ordre du politique n'est pas l'ordre de la vérité, mais une approximation lointaine et plus ou moins grossière du préférable, ou, si l'on veut, du moindre mal. Le philosophe, s'il obéit à son exigence, n'est bon qu'à construire des utopies. Ces modèles en pensée ne sont pas inutiles, l'erreur est de les confondre avec la réalité, d'imaginer qu'ils peuvent entrer en vigueur par quelque décret du prince. Les expériences en ce sens ont toujours donné de mauvais résultats. La pratique empirique doit être laissée aux experts du réel et du possible. Les parcours du philosophe se situent dans un autre domaine, celui de la vérité, dont on ne peut espérer qu'elle coïncidera avec celui de la réalité. Le règne de l'à-peu-près a ses exigences, mais l'homme de réflexion doit garder ses distances par rapport à lui. La notion même de « parti » et l'attitude du « partisan » impliquent une diminution capitale par rapport à l'exigence de rigueur. Sans doute faut-il parfois subir la loi de l'événement, ou tenter de l'infléchir. Mais confondre l'événement avec la [301] vérité, c'est risquer de devenir un fanatique, prisonnier d'une certitude aveugle dont le totalitarisme contemporain propose toutes sortes de variétés, plus destructrices les unes que les autres.

Il existe une vocation politicienne, vocation parmi d'autres, comme il existe une vocation militaire, ou théâtrale, une vocation pour les tâches de l'artisan ou de l'ingénieur. Certains individus ont le goût du gouvernement des hommes, et les aptitudes indispensables. Mais cette vocation politique ne saurait se confondre avec la vocation philosophique, ni même peut-être avec la vocation de l'intellectuel à proprement parler, homme d'analyse et de réflexion, et non de pratique. On

peut certes réfléchir et philosopher à propos des réalités politiques, mais cette œuvre de raison n'a rien à voir avec une participation active au devenir des événements et des hommes.

L'horizon de la politique militante n'est pas un horizon d'idées, mais l'horizon à courte vue des situations concrètes, et des adaptations nécessaires dans l'immédiat. Il faut répondre au défi des circonstances par des adaptations plus ou moins heureuses, en vertu d'un calcul des chances, œuvre de sagacité plutôt que de sagesse. Les fins à long terme existent sans doute, mais elles importent beaucoup moins que les moyens à brève échéance. Il faut réagir à une grève, établir le budget de l'an prochain, préparer les élections, répondre à une attaque, etc. ; art d'improvisation dans le maniement des intérêts et des hommes, où il importe d'être toujours sur la [302] défensive pour plaider sa propre cause, tout en portant des coups à l'adversaire. À ce jeu, la ligne de démarcation entre l'illusion et la réalité, entre le mensonge et la sincérité n'est jamais définissable en rigueur, dans les arabesques au jour le jour de l'exercice du pouvoir où l'on doit négocier avec les amis et les ennemis, en respectant les exigences du secret et du mystère dont s'auréole à l'occasion l'homme d'État, lorsqu'il doit jouer son propre personnage.

Cet aspect théâtral de la vie politicienne est gênant pour l'homme de réflexion. Il existe un folklore de la tribune et des couloirs, qui contraste du tout au tout avec les liturgies et les mises en scène de la vie parlementaire. La comédie politique respecte certaines convenances auxquelles le spectateur non prévenu trouve une saveur d'hypocrisie. Chacun des intervenants joue son rôle du mieux qu'il peut ; la pièce achevée, le rideau tombe, et les adversaires de l'instant d'avant quittent la scène bras dessus bras dessous. Après une controverse radiophonique particulièrement violente, sitôt le micro refermé, un journaliste de droite dira à un communiste, avec lequel il vient d'avoir un violent accrochage : « Viens ; on va bouffer... » Les comédiens jouent pour les spectateurs ; dans les coulisses une solidarité réunit les vieux cabots. Jean Gaulmier soulignait l'importance de la date de 1910, je crois, où les députés décidèrent d'un commun accord d'adopter dans leurs relations mutuelles le mode du tutoiement. Vieux ou [303] jeunes, obscurs ou célèbres, tous partis politiques réunis, ils scellaient ainsi un pacte de secrète complicité. Sur la scène on se dit « vous », chacun est pour tous les autres « un honorable parlementaire » ; en

coulisse on jette le masque, on se retrouve solidaires, comme des collègues ou des étudiants qui viennent de faire une farce. Ce débraillé me paraît choquant, signe d'un double jeu. Winston Churchill, au moment de franchir un seuil, s'il apercevait des photographes qui l'attendaient à l'extérieur, reculait vivement et tirait de sa poche un gros cigare pour apparaître conforme à son image. Je n'aime pas que les hommes politiques suivent les directives des conseils en publicité, qui les maquillent selon la mode du moment.

La civilisation de l'image a multiplié sans mesure les exigences de la mise en scène. L'omniprésence vorace des photographes et des cameramen impose sa loi aux acteurs de la vie politique, enchantés sans doute, au profond de leur être, de voir leur icône en majesté parasiter la vie des citoyens. La présence réelle est occultée par le jeu du rôle, auquel nul n'échappe mais auquel la plupart aussi se livrent avec délice. François Mitterrand, élu président de la République, se transporte aussitôt au Panthéon, une fleur à la main et, seul dans ce Panthéon démocratique, fleurit les tombes de ceux qu'il considère comme ses grands anciens. La rose unique, à peine déposée sur la dalle d'un bénéficiaire, refléurit miraculeusement à la main du [304] donateur, dans sa marche solitaire vers le caveau suivant. Seul sur l'image, le héros est en réalité escorté par la cohorte des chasseurs de clichés et des fleuristes pourvoyeuses, semblable à l'acteur de cinéma isolé sous les projecteurs, cependant que la foule des machinistes, éclairagistes, preneurs de son, metteurs en scène et cameramen s'affairent à quelques mètres de lui.

Cette translation du premier jour au Panthéon, où l'on n'est admis en général qu'après avoir fait ses preuves, me choque profondément. Passe encore si l'intéressé s'y était rendu à titre privé, seul et sans convoquer la presse nationale et internationale, dans l'intention de rejouer peut-être devant ce public de choix la scène de Don Carlos au tombeau de Charlemagne dans *Hernani* (acte IV, scène 2). Cette gloriole de mélodrame a pu impressionner les militants. Mais pour ma part, je me souviens de ces manifestants d'extrême gauche, sous la présidence de De Gaulle, qui, pour manifester leur opposition à sa politique, criaient : « De Gaulle au Panthéon ! », reconnaissant ainsi jusque dans leur hostilité l'éminente dignité du héros. Or de Gaulle, justement, loin de s'attribuer par avance cet honneur, le refusa expressément dans son testament, qui prévoyait des cérémonies funèbres réduites au mini-

mum, et l'inhumation dans le cimetière de son village. Simplicité, dans le dédain de l'hyperbole, qui met en évidence la distance entre l'orgueil vrai, l'incurable solitude de l'un, et la vanité de l'autre.

[305]

On peut invoquer sans doute à cette occasion la distinction entre le politicien, vieux routier de la procédure à court terme, rompu à toutes les ficelles du maniement des hommes, au détail ou en masse, et l'homme d'État, qui domine les vicissitudes du présent et leur imprime la marque de son génie dans les temps difficiles, un Churchill, un de Gaulle. L'homme d'État est un visionnaire, un héros, au sens de Carlyle, rocher dans la tempête, mais sa vertu de caractère et de résolution, le charisme qu'il possède de s'imposer aux masses dans l'adversité, ne correspond pas aux dons particuliers du philosophe, homme du second mouvement, malhabile à négocier les rapports de l'événement et de l'éternité, ce qui est le propre de l'homme d'État. D'autant que cette dernière négociation transgresse volontiers les interdits de la morale puérile et honnête, dont la compétence cesse lorsqu'il s'agit de mener à bonne fin, par tous les moyens, les grands desseins d'un Cromwell ou d'un Napoléon. Les hommes d'État sont des machiavéliens, régulièrement accusés d'immoralité par leurs adversaires, qui s'estiment dupés par la voie du mensonge et de l'hypocrisie ; la figure du général de Gaulle et son rôle historique encourent encore des critiques de ce point de vue.

L'art de la manipulation des hommes est l'une des composantes de la vocation politicienne. La vieille formule *mundus vult decipi, decipiatur*, le peuple veut être dupé, dupons-le, qui fait l'objet d'une discussion dans la correspondance entre Frédéric II et [306] d'Alembert, expose l'une des réquisitions du machiavélisme le plus élémentaire, sans lequel il serait vain de se mêler de politique. À supposer qu'il y ait une vérité dans ce domaine, et cela même n'est peut-être pas si sûr qu'il y paraît, on ne peut parvenir à cette vérité par la seule voie de la vérité. Toutes les vérités ne sont pas bonnes à dire, surtout lorsqu'elles sont désagréables, difficiles à supporter. Churchill, aux heures critiques de la dernière guerre, promettait à sa nation du sang et des larmes. Bel exemple de courage de la part d'un homme d'État, qui faisait confiance à un peuple assez courageux, lui aussi, pour accepter cette parole. Pareillement, de Gaulle annonçant que la guerre n'était pas perdue, au moment où Pétain fondait son pouvoir sur l'acceptation

de la défaite. De Gaulle était à peu près seul ; Pétain avait pour lui la masse des Français, en proie à un lâche soulagement – toute distance entre le politicien, qui profite des circonstances, et l'homme d'État qui les affronte et refuse leur évidence, si contraignante soit-elle.

Le philosophe n'a pas à intervenir dans ces conflits, mal compatibles avec sa fonction d'homme de raison. Les Idéologues, qui voulaient être, qui furent la conscience philosophique de la nation, se laissèrent imprudemment entraîner dans le tourbillon de la Révolution de France. Ayant voulu se mêler de politique active, ils jouèrent aux apprentis sorciers. Condorcet, l'un des plus lucides d'entre eux, y perdit stupidement la vie ; les survivants, épouvantés par les impures séquelles de leurs jeux [307] d'idées, se jetèrent dans les bras du général Bonaparte, seul capable de les sauver d'eux-mêmes. Après quoi ils passèrent dans l'opposition contre Napoléon, qu'ils avaient contribué de leur mieux à installer au pouvoir. On comprend le dédain de l'Empereur pour ces gens si intelligents, qui ne savaient pas ce qu'ils voulaient. Plus sage avait été Locke, le sage Locke, conseiller occulte de la *glorious Révolution* de 1688-1689 en Angleterre, mais qui avait su se tenir à l'arrière-plan, se gardant de revendiquer un rôle officiel dans la gestion de l'événement. Plus près de nous, un autre exemple, le cas des intellectuels français à la fin de la dernière guerre. Actifs dans la Résistance, ils s'imaginèrent pouvoir jouer un rôle dans la restauration du pays en esprit et en vérité, à partir de 1944. Simone de Beauvoir a évoqué, dans son roman, *Les Mandarins*, l'histoire de leurs illusions et de leurs désillusions. Une formule résume cet échec : « Dans un espace courbe, on ne peut pas tracer de ligne droite. » L'homme du vrai est perdu dans les inextricables lacs du réel.

Plus profondément, la question pourrait se poser de savoir si la politique est un lieu de vérité. L'ordre platonicien des Idées pures n'est pas compatible avec l'univers sublunaire de la génération et de la corruption, avec la réalité de crasse et de boue dans laquelle s'engluie la vie de chaque jour. Ceux qui admettent par principe la coïncidence des deux ordres se mentent à eux-mêmes. C'est ainsi que les intellectuels de gauche, au temps où nous sommes, [308] refusent de voir que le gouvernement de gauche, ou prétendu tel, fait une politique contraire à ses principes et au programme même qu'il avait affiché pour se faire élire. Un homme sensé en conclurait que ce programme n'était pas raisonnable, et que l'idéologie socialiste est démentie par la force

des choses. Toutes les échappatoires sont bonnes pour refuser cette constatation désolante, pourtant conforme à l'expérience. Les socialistes au gouvernement prétendent qu'ils font une politique socialiste, et les militants répètent ce mot d'ordre, qu'ils appuient sur de vagues récriminations concernant la difficulté des temps, la mauvaise foi de leurs adversaires, ou le cours du dollar. Les socialistes dans l'opposition soutenaient que les impôts indirects, frappant également riches et pauvres, sont les plus injustes de tous. Les socialistes au gouvernement imposent des taxes considérables sur le carburant automobile et sur le téléphone, objets de consommation courante dans la civilisation d'aujourd'hui. Dans les rangs socialistes, personne ne bronche pour dénoncer l'imposture. La passion partisane l'emporte sur le bon sens ; et puis il serait désastreux d'avoir à se désavouer soi-même. On apprend aujourd'hui que le socialisme, c'est la « modernité » – slogan derrière lequel il n'y a rien, mais que la clientèle attirée digère comme le reste, ou encore que le socialisme « c'est ce que font les socialistes ». Les Occidentaux avaient vécu depuis deux siècles dans le culte de la démocratie, modèle idéal [309] de la cité juste, à l'abri de tous les despotismes et des autocraties qui pesaient sur le monde d'autrefois. L'évangile des droits de l'homme et de la Révolution française rayonnait sur l'Europe et sur les deux Amériques, cependant que reculaient les absolutismes inhumains qui vouaient les hommes à la servitude. Avec la suppression des dominations coloniales, avec la Révolution russe, le monde entier bénéficierait bientôt de cette valeur suprême que représente la liberté dans la fraternité. Ce magnifique schéma s'est effondré au vingtième siècle dans d'épouvantables convulsions ; le domaine des droits de l'homme et de la démocratie libérale ne cesse de se restreindre, peau de chagrin sur la face de la Terre. Le despotisme, l'autocratie font rage un peu partout, en Afrique, en Asie, en Amérique du Sud et en Amérique centrale, ainsi que dans l'Europe dite socialiste, vassale de l'Empire soviétique.

On peut même se demander si le système démocratique proprement dit présente encore quelque valeur. Dans l'Europe libérale, où l'on peut parler, sans contestation possible, d'élections libres, celles-ci donnent en règle générale des résultats ambigus ; la majorité appelée à faire la loi l'emporte sur la minorité par une marge extrêmement réduite, qui peut se limiter à un pour cent, ou même moins. Un nombre très faible d'individus décide du destin de la totalité. C'est pourquoi

souvent les sondages demeurent ambigus jusqu'à la fin de la campagne électorale ; les experts disent qu'on ne peut [310] comptabiliser les indécis, qui se décideront au dernier moment, soit à ne pas voter, soit à voter, dans un sens ou dans un autre, pour des raisons imprévisibles et incohérentes. Dans une situation d'équilibre, c'est cette petite frange d'électeurs sans motivation réelle, sans conviction propre, qui vont décider du résultat, parce qu'il a plu ou parce qu'il fait soleil, parce que leur humeur du jour est bonne ou mauvaise, etc. La règle du jeu démocratique est d'accepter le résultat du scrutin ; et d'ailleurs on ne voit pas ce qu'on pourrait faire d'autre, à moins de mettre en question le jeu lui-même. Mais il est absurde que la décision soit emportée par ceux qui n'ont pas d'opinion personnelle, les convaincus dans chacun des camps en présence, les militants, se trouvant d'ailleurs en petit nombre. *Vox populi, vox Dei* ; la voix du peuple est la voix de Dieu, la règle d'or de la démocratie serait valable si l'on savait au juste ce que cache le mot « peuple » et ce que cache le mot « Dieu ».

Il existe aujourd'hui des démocraties dites « populaires », où les « élections » donnent régulièrement de 99 à 100 pour cent des voix au pouvoir en place. Personne n'est dupe, bien sûr. Et puis après ? Même si l'hypocrisie est l'hommage rendu par le vice à la vertu, il n'en est pas moins vrai que des centaines de millions d'hommes sur la face de la Terre acceptent sans broncher le règne de cette hypocrisie-là. Il y avait une opposition dans la Russie des tsars, dite autocratique. Il n'y en a pas dans la Russie soviétique, dite socialiste. On justifie la passivité des [311] peuples russes par la terreur, la toute-puissance de la police. Les tsars aussi avaient une police politique. On dirait que les régimes totalitaires sont parvenus à anesthésier les populations soumises, à châtrer la conscience politique des individus, convaincus au fond d'eux-mêmes que la politique est un luxe superflu et dangereux, dont la pratique est réservée à quelques privilégiés. Déjà bien heureux qu'on puisse manger à sa faim et cotiser vingt ans pour payer son appartement. C'est ainsi qu'on pense en Hongrie, ou qu'on évite de penser.

La démocratie, enseignait un mot fameux de Churchill, est le pire de tous les régimes, à l'exception de tous ceux qui existent par ailleurs. La démocratie, là où elle existe en droit et en fait, est un régime qui fonctionne mal. Sans doute la plupart de ses vices tiennent-ils au développement prodigieux de l'appareil d'État et de ses fonctions poly-

morphes qui enserrant le citoyen dans un réseau de plus en plus paralysant, la limite du processus étant figurée par les régimes totalitaires où l'État est tout et l'individu rien. La meilleure démocratie serait alors la moins envahissante, celle qui réduit au minimum ses contrôles et interventions en tous genres. Un jour, dans un salon de Suisse romande, on s'en prenait violemment au général de Gaulle, alors président de notre République « Au fait, fis-je, pouvez-vous me dire le nom de l'actuel président de la Confédération helvétique ? » Un grand silence se fit soudain, accompagné d'une gêne certaine. Puis [312] une voix soulagea tout le monde : « C'est un tel ; je le sais parce qu'il a une vigne qui jouxte celle de mon beau-frère. Il se plaint d'ailleurs beaucoup de la situation qui lui est faite. Il n'est presque pas payé, et il a dû louer un petit appartement à Berne, où les loyers sont très élevés, pour s'installer avec sa femme... » Exemple peut-être de la meilleure démocratie, où les citoyens sont presque tout et le pouvoir pas grand-chose. Mais comment peut-on être suisse ?

Dans un pays comme la France, où la politique à la suisse en sa grisaille bourgeoise serait insupportable, la vie nationale, animée par les divers partis en présence, se définit dans l'ordre du discours comme un mélange de réalisme et d'irréalisme, de bonne foi et de mauvaise. La rhétorique joue un rôle capital ; elle a pour fonction de dissimuler aux yeux des masses les réalités concrètes, les urgences de l'exercice du pouvoir. Le danger est que les orateurs se laissent prendre à leur idéologie ; il leur arrive d'assumer des responsabilités, ils se comporteront en véritables somnambules, avec tous les inconvénients qui peuvent s'ensuivre, jusqu'au moment où ils se heurteront à la fin de non-recevoir que leur apporte la réalité des choses. « Prenez vos rêves pour des réalités ⁷ », tel était le mot d'ordre des étudiants [313] de 1968. Ils s'imaginaient, par la magie du verbe, changer le monde en écrivant sur les murs. Et de fait, cette nouvelle croisade des enfants ébranla un pouvoir vacillant et fut à deux doigts de le faire tomber. La bouffée délirante d'une jeunesse trop gâtée se donnait des allures de révolution.

On peut appeler révolution le moment de rupture où la vie politique s'emballe, la passion et les pulsions de l'imaginaire prenant le

⁷ « Nous avons rêvé », confiait François Mitterrand à un journaliste au printemps de 1983, évoquant en ces termes les débuts de son septennat.

pas sur les calculs rationnels. Non que les révolutionnaires ne calculent pas ; ils calculent trop, en sorte que leurs planifications dérapent dans le vide du non-sens. En temps de révolution, le prix de la vie humaine s'abaisse jusqu'à rien, et pareillement la valeur des biens matériels, détruits sans compter. L'état d'exception est atteint lorsqu'il n'est plus question de faire référence à la comptabilité nationale des victimes et des richesses gaspillées. On mettra l'accent sur les quelques « progrès » hypothétiques réalisés par cette voie, et l'on se contentera d'affirmer que le résultat est « globalement positif ». Pour être juste, il convient de faire entrer dans ce résultat l'avantage substantiel du défoulement procuré par la fête révolutionnaire. À défaut d'autre chose la frénésie insurrectionnelle autorise la décharge des énergies en surnombre, assurant ainsi un nouvel équilibre à ceux qui en avaient besoin.

En mai 1978, une chaîne de télévision française eut l'idée de reprendre, semaine après semaine, les actualités de mai 1968, en complétant cette [314] remémoration par les témoignages des acteurs des événements qui s'étaient développés dix ans auparavant. Il apparut alors que les héros de cette épopée de bande dessinée, parvenus à la maturité, n'avaient pas révélé de personnalités exceptionnelles ; leurs noms, jadis glorieux, ne s'étaient pas illustrés par la suite dans quelque domaine que ce soit. Dégrisés avec le temps, embourgeoisés, leurs commentaires donnaient à penser qu'ils estimaient avoir été dupés par les politiciens, en particulier ceux du parti communiste. François Mitterrand avait, à l'époque, en compagnie de Mendès France, revendiqué un pouvoir qu'ils estimaient tous deux en déshérence. Une grande manifestation, organisée au stade Charléty, donna lieu à de graves appréhensions, mais en fait se déroula sans incident. Mendès s'y était rendu, mais pas Mitterrand. Interrogé à propos de cette absence, ce dernier répondit textuellement : « Charléty était une messe... Je n'y suis pas allé ; j'ai du sens politique, moi... » Parole révélatrice, si l'on songe à la déférence admirative dont Mitterrand a toujours fait parade pour l'ancien président du Conseil. De son côté, Mendès avait dit s'être rendu au meeting parce qu'il appréhendait des troubles et espérait que sa présence pourrait contribuer à éviter le pire. La différence apparaît clairement entre l'idéaliste et le calculateur, qui ne veut pas prendre de risques, pour ménager ses chances d'avenir.

À vrai dire le calcul intervient toujours ; c'est seulement une question de plus ou de moins. La part du [315] calcul est celle du frein qui permettra d'éviter les dérapages idéologiques. Impossible, dès lors, d'éviter une impression d'éloignement devant l'exercice de cette roublardise, sans doute l'une des clefs du succès en politique. L'ordre politique ou plutôt le désordre, en sa spécificité, est incompatible avec la vérité. Le politicien est l'homme du possible et du vraisemblable, l'homme des arrangements, approximations et combines en tous genres, non pas l'homme de la rigueur et de l'exigence. Condamné à se réclamer de certaines idées, il lui faut sans cesse, dans la pratique, renoncer à les appliquer, parce qu'elles sont inapplicables, sinon avec des accommodements tels qu'ils renient les principes dont ils s'inspirent. Sincères ou non, les bonnes intentions se heurtent aux démentis de la réalité. Mais celui qui annoncerait aux citoyens l'irréductible difficulté des choses n'obtiendrait pas la faveur populaire. Le discours politique doit donc manier l'illusion, cultiver la rhétorique du *wishful thinking*, qui prend ses désirs pour des réalités. Telle est la pratique courante du politicien. Le plus merveilleux est qu'il réussit parfois à se persuader lui-même de la valeur de son action, et qu'il parvient même à séduire ses partisans, qui le croient sur parole, en dépit de ses actes. Le monde veut être dupe, *mundus vult decipi*, l'aphorisme ne s'entend pas seulement de l'action du gouvernant sur son peuple. Le partisan veut se duper lui-même, il est la victime volontaire de son propre aveuglement. Cette puissance d'auto-intoxication est [316] l'un des vices majeurs de la conscience politique ; l'intellectuel de gauche, porté par ses aspirations confuses à une vérité idéale, mobilise toutes ses énergies dans une lutte contre la réalité qui oppose une fin de non-recevoir à ses préjugés.

Conclusion désolante : il faut laisser la politique aux politiciens. Là n'est pas la place du philosophe, qui ne peut entrer sans se renier dans des calculs nécessairement sordides. Sans doute est-il des cas extrêmes où s'oppose l'obligation d'intervenir pour la défense de certaines valeurs menacées. Engagements occasionnels, d'autant plus significatifs qu'ils sont plus rares. Mais je vois mal l'homme de pensée faire métier de politicien, dans l'empirisme du négoce quotidien où, tant bien que mal, se règlent les questions concrètes, tant mal que bien, selon l'ordre ou plutôt le désordre du jour. À chacun son métier, à chacun sa récompense et ses responsabilités. L'imprudence, pour le

penseur, est de donner sa caution au politicien, sans savoir où cela le mènera ; la sagesse est de garder sa distance, et sa liberté de jugement, chose difficile, en particulier à l'égard des amis, lorsque les amis détiennent le pouvoir avec toutes ses fascinations.

Mais la question ne se réduit pas à un débat entre l'ordre de l'opinion, qui serait celui du politicien, et celui de la pure vérité, domaine du philosophe ; d'un côté une rhétorique de l'illusion, de l'autre la vertueuse droiture de la raison. Le malheur est que personne ne possède le monopole de la vérité, et que [317] peut-être elle échappe à tout le monde dans le devenir chaotique d'une civilisation qui défie toute possibilité d'analyse. La théorie politique, dans l'Antiquité, au Moyen Âge et même au dix-huitième siècle avait à mettre de l'ordre dans un univers humain de taille réduite. Athènes et Sparte, sous le regard de Thucydide, de Platon ou d'Aristote, la chrétienté médiévale ordonnée par les docteurs scolastiques, l'Europe cosmopolite de Kant ou encore le modèle helvétique du *Contrat social* ne constituent pas des ensembles démesurés ; leur structure et leur fonctionnement demeurent assez simples pour rester transparents à la pensée. Seulement ces modèles chers aux professeurs de science politique ne sont pas applicables au monde d'aujourd'hui. Si l'on prétend les utiliser pour l'analyse du présent, bien loin de l'élucider, ils en faussent la compréhension.

On fait honneur à Marx d'avoir mis en lumière, après Adam Smith, Malthus, Saint-Simon et Ricardo, le conditionnement économique de la vie politique et sociale. Mais si personne, avant ces théoriciens, n'avait découvert la pesée des déterminismes économiques et techniques, c'est parce qu'elle ne se faisait pas sentir avec la puissance considérable que devait lui donner la révolution industrielle. Avant cette péripétie historique, les composantes économiques de la civilisation s'inscrivaient, parmi tous les autres, dans les grands rythmes de la vie culturelle et sociale, dont l'évolution lente [318] se poursuivait d'une manière peu perceptible. L'unité du genre de vie, modulée par les traditions et les lois, mettait chacun à sa place au sein d'un équilibre immémorial qui assurait, en temps normal, et tant bien que mal, la survivance de l'ensemble.

L'Ancien Régime a été détruit en France par une révolution politique appuyée sur des principes intellectuels ; mais ce même Ancien Régime a disparu dans les autres régions de l'Europe sans révolution,

en vertu d'une évolution engendrée par la force des choses. La référence principale des analyses marxiennes est fournie par l'analyse des réalités britanniques, lesquelles n'ont pas subi de révolution politique, mais ont donné l'exemple le plus décisif de la révolution industrielle et sociale. L'Ancien Régime en Angleterre n'a pas été détruit d'un trait de plume, il s'est effacé de lui-même sous la pesée inexorable de la force des choses. Le génie de Marx a perçu l'émergence de ce nouveau monde dont les mécanismes aveugles broyaient la réalité humaine, asservie aux demandes insatiables de l'industrie. L'Ancien Régime traditionnel, fondé sur l'agriculture et l'artisanat, constituait un système de sécurité assurant la préservation des communautés de vie et de travail contre les mauvais coups du destin. L'ouvrier moderne, déraciné, désencadré, devient la victime d'un nouvel esclavage ; dépouillé des protections anciennes, il sera le prolétaire impuissant et nu, victime de l'exploitation barbare engendrée par le machinisme et la grande industrie.

[319]

L'interprétation de Marx n'a pas valeur rétroactive ; elle décrit la situation historique engendrée par la révolution industrielle. Avant cette coupure, les relations économiques correspondaient à des spécificités, à des statuts différents, variables suivant les époques et les catégories sociales. Marx et les théoriciens du dix-neuvième siècle réagissaient en un certain moment du devenir de l'Occident ; leurs réactions, dans l'ordre de la théorie et dans celui de la pratique politique et sociale, ont grandement contribué à modifier l'ordre des choses, si bien qu'il est absurde de reprendre mot à mot les doctrines du dix-neuvième siècle, avec la prétention de les appliquer à un univers tout à fait différent. Les analyses d'hier deviennent aujourd'hui un obstacle épistémologique, signe d'une inertie mentale, aveugle au renouvellement des évidences.

Le génie de Marx consacre un rebond de la pensée, un seuil en deçà duquel il n'est pas question de revenir. Neuve initiative, et scandaleuse, qui peut être comparée à celle de Machiavel dans l'ordre politique. Le Florentin démystifie les relations entre les États, dont il met à nu les mécanismes impitoyables ; pareillement Marx arrache le masque euphorique des doctrines providentialistes, le camouflage de concepts qui dissimulait aux yeux de tous la loi du profit, comme Machiavel révèle l'appétit du pouvoir à l'œuvre dans l'ordre politique sous

le voile des justifications scolastiques. Le scandale dans les deux cas est le même du côté des bien-pensants, incapables de [320] regarder en face la mise au jour de leurs motivations essentielles ; Darwin s'est heurté aux mêmes entêtements. Tout se passe comme si les Européens n'en finissaient pas de surmonter ce traumatisme qui défie les prétentions toujours récurrentes des bons sentiments acharnés à dissimuler les intérêts les plus sordides.

Seulement Marx n'était le témoin que des premiers développements de l'âge industriel en son expansion barbare. La révolution technologique est une révolution permanente, dont les renouvellements défient les tentatives successives des analyses intellectuelles et des adaptations juridiques et sociales. Un décalage considérable se maintient entre la réalité des faits et l'ordre des pensées qui sont censées en rendre compte. Les idéologies socialistes, formulées au dix-neuvième siècle, prétendent toujours avoir force de loi à la fin du vingtième. D'où le comportement somnambulique de bon nombre d'hommes politiques qui se cantonnent dans un contexte mental non compatible avec les données irrécusables de l'époque. Pour percevoir correctement les évidences des temps nouveaux, l'obstination rétroactive devrait céder la place à une imagination prospective, à la mesure d'un futur qui se crée à tout instant dans le présent. Mais de même que les états-majors français s'entêtent à préparer la dernière guerre, pareillement les politiciens évoluent dans des situations depuis longtemps dépassées, en sorte que les mesures qu'ils prennent [321] aboutissent régulièrement à l'échec. Il n'existe pas de correspondance efficace entre leur monde intelligible et le devenir de la civilisation technologique, laquelle évolue dans le sens d'une complexité croissante, échappant au contrôle rationnel. Les discours politiques évoquent des fantasmes surréalistes, énonciateurs de bonnes intentions sans réalisations possibles, formules magiques, exorcismes et incantation. C'est un fait que la vie quotidienne des individus et la vie sociale des nations subissent de manière continue l'impact des innovations techniques, susceptibles de faciliter ou d'agrémenter l'existence. Mais les contreparties négatives de ces acquisitions positives ne se manifestent pas d'emblée, elles n'apparaissent qu'à la longue, et parfois trop tard, comme il arrive dans certaines formes dangereuses de pollution. Les avancées de la technologie ne sont nullement bénéfiques par elles-mêmes ; elles sont neutres, leur intervention dans l'ordre de la réalité

humaine peut être désastreuse tout autant que bénéfique. L'humanité d'aujourd'hui possède un ensemble de moyens très efficaces pour se détruire elle-même dans sa totalité, comme le prouvent des expériences récentes. Les massacres d'autrefois, si cruels qu'ils fussent, étaient limités dans leur ampleur par la modestie des moyens disponibles pour mettre à mort les êtres humains. Dans ce domaine-là aussi, on est passé de l'artisanat à la grande industrie ; l'atroce vingtième siècle est redevable de son atrocité au fait que l'extermination des [322] hommes est entrée dans le temps du totalitarisme et de la civilisation de masse, ou de l'anti-civilisation.

Il ne semble pas que les théoriciens contemporains soient en mesure de maîtriser l'âge où nous vivons. Emportés par le courant de l'innovation, ils paraissent ballottés par l'événement, comme si le désordre du monde dépassait la mesure de l'intelligence. Et après tout, pourquoi y aurait-il une cohérence d'ensemble, un regroupement du sens ? Les filières isolées de l'invention technique poursuivent leurs avancées ; chacune pour son compte ; elles se concurrencent et s'enchevêtrent, en dépit de toutes les planifications. Les métaphysiques d'autrefois bénéficiaient de la garantie procurée par le dogme de la création providentielle ; une finalité immanente assurait l'unité de l'univers et fournissait à l'intelligence et à l'imagination toutes sortes d'harmonies. Rien de ces visions apaisantes ne subsiste aujourd'hui. Le règne de la Nature a été oblitéré par la surcharge d'un univers technique, mettant en œuvre ses énergies propres, dont les dynamismes ont été multipliés d'une manière inconcevable naguère. Le séjour humain se transforme chaque jour en un univers de science-fiction partagé entre des autorités rivales ; chaque État poursuit son programme propre en vue d'élargir le domaine de sa puissance, au risque de conjuguer la destruction d'autrui avec la sienne propre. Dans le chaos planétaire engendré par le désordre international, la raison semble perdre ses [323] droits ; elle ne peut éclairer que des espaces-temps localisés, des horizons à court terme, où d'ailleurs prévalent des axiomatiques incomplètes, jamais exemptes de contradiction interne.

La politique au sens plein du terme, science et technique du réel, en dehors de toute idéologie dérisoire, proposerait des fins et des moyens en vue de soumettre l'univers humain aux exigences de l'esprit, assurant ainsi en toute efficacité la transformation du chaos juridique, économique et social actuel en un cosmos à la mesure d'une

pensée juste. Si l'on pose le problème en ces termes, on ne peut éviter l'impression que les politiciens quels qu'ils soient ressemblent à des individus qui entreprendraient d'explorer le vaste monde, enseveli dans la nuit, à la lueur d'une chandelle, ou d'une lampe à pétrole, ou encore à un bricoleur qui prétendrait réparer tout seul la tour Eiffel à l'aide d'une clef anglaise et d'un tournevis. Considérée dans son ensemble et dans la plupart de ses détails, la planète humaine est aujourd'hui hors de sens, en proie à des convulsions tétaniques d'ordre matériel et moral à la fois. Les quelques îlots de rationalité démocratique subsistant çà et là ne bénéficient que d'équilibres précaires sans cesse remis en question par les sottises et passions des hommes, aveuglés par leurs préjugés et leurs illusions. Rien ne permet d'affirmer qu'il existe une solution aux désordres qui font rage un peu partout, si bien que les politiques contradictoires pourraient être aussi vaines les unes que les autres. [324] Tel était à peu près le jugement de Voltaire dans *Candide*. Et Voltaire vivait avant la révolution technologique...

[325]

Le crépuscule des illusions.
Mémoires intempestifs

POSTFACE À UNE OEUVRE

[Retour à la table des matières](#)

La cohérence d'une pensée se dégage sur le tard, une fois dessiné le sillage des écritures où s'incarne le cheminement d'un esprit. J'ai mené une réflexion solitaire, je n'ai jamais noué d'alliance et travaillé en équipe à l'accomplissement d'un dessein solidaire. La philosophie m'est toujours apparue comme un espace global, au sein duquel je refusais de me cantonner dans tel ou tel canton spécialisé. Découper le champ unitaire de la pensée équivaut à une automutilation du penseur. Mes premières esquisses portaient sur la connaissance de soi, point origine d'où procède tout le reste ; très vite après, j'ai tenté de procéder à un tour d'horizon des valeurs éthiques (*Traité de l'existence morale*, 1949), suivi d'un autre tour d'horizon des visions du monde ([Traité de métaphysique](#), 1956). Synthèses ambitieuses, peut-être prématurées, tentant un jalonnement de l'espace mental dans un langage qui s'efforçait d'éviter autant que possible la langue de bois des penseurs académiques.

Il s'agissait pour moi, dès lors, de donner à la philosophie un contenu autre que l'éternel rabâchage des concepts fondamentaux de la tradition [326] rationaliste, tournant en rond dans le cercle vicieux de

la raison pure. La devise de ma nouvelle recherche devait être la formule de Keyserling : « Le chemin qui mène de soi à soi fait le tour du monde. » Une pensée qui ambitionne d'être l'élucidation de l'ordre humain doit faire le grand tour de la géographie et de l'histoire de la conscience sur la planète Terre. Cette conscience de soi est exposée dans les vicissitudes des sciences humaines au cours des âges. Mon maître Léon Brunschvicg avait étudié dans ses grands ouvrages les rapports entretenus par la pensée occidentale au cours des siècles avec le développement des sciences mathématiques et physiques. Les sciences exactes ont bénéficié d'une sollicitude particulière de la part des philosophes. Mais ils ont toujours dédaigné les sciences de l'homme, par vocation beaucoup plus proches de la réalité humaine, mais disqualifiées pour leur manque d'exactitude et de rigueur.

Paradoxe qui ne résiste pas à la réflexion ; il est absurde de soumettre l'être humain à des critères valables de l'ordre de l'abstraction formelle ou de la pure matérialité. L'objet de l'enquête, dépouillé par principe de sa spécificité, se trouve ainsi dénaturé, voué à une incompréhension systématique. L'histoire et l'épistémologie des sciences humaines offrent un recours d'une richesse extrême à une pensée en quête de l'humanité de l'homme. Bien mieux que les étapes des mathématiques et de la physique, la récapitulation du devenir de la connaissance [327] historique, géographique, médicale, anthropologique, sociologique, psychologique, philologique, économique, etc., ouvrait un champ immense à la recherche de l'identité personnelle dans son héritage millénaire. C'est ainsi que se découvrait à moi vers 1955 la perspective d'un passage d'une métaphysique de la physique à ce que j'appelais une méta-humanité. Engagé dès ce temps dans cette voie, je devais m'y cantonner par la suite et y persévérer jusqu'à la fin. Quelques repères bibliographiques jalonnent cette orientation, indiquée d'abord dans trois articles parus dans *Diogène*, la revue de l'Unesco : « Pour une histoire de la science de l'homme » (n° 17, 1957), « Sur l'ambiguïté des sciences de l'homme » (n° 26, 1959), « Pour une recherche interdisciplinaire » (n° 42, 1963). La même inspiration se retrouve en 1964 dans un texte sur « L'anthropologie comme théorie des ensembles humains » (*Civiltà delie Machine*, Rome) et dans un fragment autobiographique de 1967 : « From metaphysics to Metahumanity », *Social Research* (Albany, New York).

À l'époque de ces premiers écrits, l'histoire et l'épistémologie des sciences humaines constituaient encore un domaine à peu près inexploré. Les ouvrages publiés sous le titre « Histoire des sciences » ne traitaient guère que des sciences exactes ; l'histoire de la médecine faisait l'objet de publications plus ou moins luxueuses à l'usage des cabinets médicaux ; pour le reste, la bibliographie française se [328] limitait à des notes éparses, généralement rédigées d'une manière hâtive par des incompetents. La situation était meilleure pour le domaine germanique et le domaine anglo-saxon ; néanmoins les ouvrages de qualité existant dans ces aires linguistiques souffraient en général d'une spécialisation à telle ou telle discipline particulière (historiographie, linguistique, philologie, ethnologie, etc.), sans ouverture sur la totalité du champ épistémologique ; d'autre part, un nationalisme plus ou moins conscient poussait les auteurs à privilégier d'une manière outrancière la contribution des savants de leur pays à la tradition de l'Occident.

Si je voulais innover, il me fallait donc essayer de découvrir l'unité du domaine de la connaissance, où les diverses sciences communiquent entre elles, en vertu d'une solidarité organique. Chaque époque inscrit dans un même horizon intellectuel et spirituel le mouvement global des sciences et de la philosophie, des arts et des techniques. La philologie, aux quinzième et seizième siècles, envahit la totalité de l'espace mental ; ainsi fait l'histoire au dix-neuvième siècle. La perspective de l'interdisciplinarité permet seule de ressaisir le sens de ce qui se passe à l'intérieur de tel ou tel compartiment du savoir. Une saine compréhension doit donc remonter la pente de la spécialisation, pour reconstituer les grands ensembles de la culture. De même, il faut tenter de reconstituer, par-delà les frontières, la république des lettrés, des philosophes et des savants, [329] dans l'incessante communication des pensées et des valeurs en dépit de la diversité des idiomes.

Projet insensé pour un homme seul. Savoir toutes les langues et lire tous les livres... Sans doute une entreprise aussi inconsiderée ne peut-elle germer que dans l'esprit d'un individu complètement isolé, sans personne avec qui partager une ambition disproportionnée, d'avance vouée à l'échec. La procédure raisonnable eût été de réunir un comité « interdisciplinaire » et international de « chercheurs », dont chacun aurait pris à son compte un petit secteur du programme, pour aboutir à une publication collective patronnée par quelque autorité planétaire.

Une telle division du travail aurait immanquablement contribué à l'émiettement du champ épistémologique, dont on se proposait de mettre en lumière l'unité. Nous sommes au temps des « équipes », des « laboratoires », des « ateliers », des « collectifs », comme s'exprime le vocabulaire ouvriériste à la mode dans les milieux universitaires. Je n'ai jamais eu le don de m'intégrer à l'une ou l'autre de ces communautés ; jamais je n'ai rencontré des savants animés des mêmes intérêts que moi, avec lesquels il me fût possible de partager mes préoccupations.

À l'époque, en tout cas, où je me suis mis au travail, l'histoire des sciences humaines ne semblait intéresser personne. Preuve en est que ma première tentative de synthèse, achevée environ en 1958, ne trouva pas d'éditeur. L'ouvrage était destiné à la [330] Librairie Armand Colin, qui avait publié précédemment deux traités dont j'étais l'auteur ; mais le directeur de la collection qui m'avait demandé cette *Introduction aux sciences humaines* se heurta à une fin de non-recevoir de la part de la direction de la maison, dont le catalogue était pourtant riche en titres concernant l'histoire littéraire, économique, sociale et la géographie. Je proposai alors mon livre aux Presses universitaires de France, où j'essayai un nouveau refus. Les responsables de ces importantes maisons, dont le jugement se fonde sur des considérations strictement commerciales, estimaient qu'une histoire des sciences humaines ne répondait à aucune demande particulière et ne trouverait pas de public. Je fis encore une troisième tentative en direction d'une maison de moindre importance, sans plus de succès. Les éditeurs sont pour l'auteur un premier public, une fin de non-recevoir de leur part n'est pas un signe encourageant pour l'avenir d'un livre. D'autre part, un manuscrit rentré, condamné à la clandestinité, a valeur de malédiction. Je me résignai à publier mon travail dans la collection des publications de la Faculté des lettres de Strasbourg, opération désavantageuse pour l'auteur et aussi pour le livre, en raison de la diffusion restreinte de ce genre d'éditions. Dans la circonstance d'ailleurs, la collection réalisa la meilleure affaire qu'elle ait jamais faite, preuve qu'il existait tout de même des lecteurs potentiels.

[331]

L'*Introduction aux sciences humaines* parut donc en 1960. En dépit de l'amertume suscitée par cette expérience, le rêve subsistait en moi d'une reprise de cette première esquisse, dont je ne pouvais mé-

connaître les insuffisances et les lacunes. Je pris rapidement conscience du fait que ce volumineux écrit n'était qu'une esquisse, même pas un véritable brouillon de mon projet initial concernant la genèse de la culture occidentale. Mais je ne pouvais prendre sur moi de me lancer à nouveau dans la rédaction d'un ouvrage plus important encore que le premier sans être assuré au préalable qu'il pourrait voir le jour. C'est alors qu'intervint une rencontre décisive pour l'avenir de cette œuvre.

Un éminent professeur parisien me conta un beau jour que, chargé de proposer un manuscrit d'un collègue helvétique aux Presses universitaires de France, il avait été rapidement éconduit. Sortant, son paquet à la main, du numéro 108 du boulevard Saint-Germain, il avait aperçu en face de lui, de l'autre côté d'une petite rue transversale, au numéro 106, l'entrée de la maison Payot. L'idée lui était venue de tenter sa chance sous cette enseigne ; bien lui en avait pris, car le manuscrit de l'Helvète avait été accepté sur-le-champ. C'est ainsi que je me résolus, moi aussi, à franchir la distance du 108 au 106. Au cours d'un tour d'horizon avec M. Pidoux-Payot, je contai l'infortune de *[l'Introduction aux sciences humaines](#)*. « C'est dommage que vous n'ayez pas pensé à me proposer votre livre ; moi, je l'aurais [332] publié... », répondit mon interlocuteur. Je dis alors la tentation que j'éprouvais de reprendre cet essai ; on l'avait jugé trop volumineux, il me semblait qu'il ne l'était pas assez. « Ce n'est pas une difficulté majeure, fit alors l'éditeur, à condition que l'on puisse découper l'ouvrage en plusieurs volumes, dont chacun porterait un titre différent. » Condition, me semblait-il, facile à respecter. « Combien de volumes ? » dit alors M. Pidoux-Payot. Ces trois mots, dans leur extrême dépouillement, devaient décider du reste de ma carrière intellectuelle. M. Pidoux-Payot m'a confié, beaucoup plus tard, que cette parole inconsidérée avait été l'un de ses plus graves manquements à la déontologie de sa profession. Quant à moi, je vis brusquement s'entrouvrir un nouvel avenir où je bénéficierais de la garantie de l'emploi, où je pourrais travailler sans souci des obstacles matériels. Jamais je ne me serais engagé dans une aventure aussi démesurée sans la frêle parole inattendue de cet éditeur que je rencontrais pour la première fois. L'instant avait quelque chose de solennel. « Combien de volumes ? » J'en avais écrit un. Le dédoubler, le quadrupler, c'était déjà beaucoup. Et d'ailleurs combien de temps me restait-il à vivre ? Il ne faut pas tenter

Dieu. Je répondis : « Quatre. » Un ouvrage en quatre volumes, c'est une entreprise considérable pour un homme seul ; il fallait beaucoup d'audace pour promettre d'aller jusqu'au bout de ce quelque chose qui n'était pas encore commencé.

[333]

Incident rare, sans aucun doute, dans les rapports entre auteurs et éditeurs, et tout particulièrement dans les temps ingrats que nous vivons. L'initiative, en la circonstance, appartenait à l'éditeur, qui m'offrait bien au-delà de ce que j'aurais osé demander. Ce monstrueux travail était inconcevable sans l'assurance que ma recherche ne serait pas condamnée à demeurer inédite. Je sortis du boulevard Saint-Germain animé d'un nouvel élan ; mon désir de savoir voyait s'ouvrir devant lui une dimension imprévue. En quatre volumes, je pourrais aller jusqu'au bout de cette ambition qui s'affirmait en moi d'un renouvellement de la connaissance, grâce à l'exploration du devenir culturel de la conscience constitutive de l'homme d'Occident.

Aucun traité ne fut signé, ce jour-là ou un autre jour, pour l'édition de ma légende des siècles dans son ensemble. Tout reposait et repose toujours sur la parole donnée et reçue au premier moment. D'ailleurs, un contrat pour quatre volumes aurait été rapidement dépassé par la suite des événements. Tout se passait pour moi comme s'il n'y avait plus de limite quantitative à mes écritures ; les restrictions matérielles étaient levées, je pouvais aller jusqu'au bout de mon exigence. À la fin du quatrième volume, j'étais tout juste parvenu à la fin de ce que j'appelais la révolution galiléenne ; l'essentiel restait à faire ; la recherche qui prenait corps d'année en année et de volume en volume repoussait toujours plus loin l'achèvement du projet. Jamais M. Pidoux-Payot ne [334] m'a rappelé, si discrètement que ce soit, la limite initialement prévue d'un commun accord, des quatre volumes. Jamais il ne m'a pressé de mettre un terme à une enquête interminable ; il a reçu mes manuscrits l'un après l'autre, si gros qu'ils fussent, et les a publiés sous ses couleurs. Comme si nous nous trouvions tous les deux pris au piège, et tenus de poursuivre jusqu'au bout. Je soupçonne d'ailleurs mon éditeur, conscient de sa responsabilité initiale en cette affaire, d'avoir mis une certaine fierté à persévérer dans une entreprise où il avait engagé un peu de l'honneur de sa maison. Au moment où je rédige ces pages, le tome XI vient de paraître, douzième volume, et trois

autres doivent compléter la série, que j'ai eu la bonne fortune de pouvoir mener jusqu'à son achèvement prévisible.

Bien entendu, une suite aussi longue de publications n'aurait pas été possible sans un minimum de succès commercial. Il s'est trouvé un public, en France et en bonne partie hors de France, pour assurer un certain équilibre financier, en dépit des conditions difficiles du marché du livre. L'éditeur n'aurait pas pu s'obstiner dans un non-sens économique. Aucun de mes volumes n'a pourtant connu le succès d'un *best-seller*, honoré par le tapage des *mass média* ; aucun n'a connu l'accueil triomphal réservé au livre de Michel Foucault, *Les Mots et les Choses*, paru en 1966, six ans après l'[*Introduction aux sciences humaines*](#). Cet ouvrage hâtif et médiocrement informé s'inscrivait dans le déferlement de la lame de [335] fond structuraliste ; il sacrifiait à la mode d'un antihumanisme grinçant et suicidaire, ce qui lui valut d'être salué comme un chef-d'œuvre par bon nombre d'arbitres des élégances intellectuelles.

L'autre soir, à la télévision (novembre 1984), une dame Chapsal, journaliste de son état, était encensée par des confrères pour avoir consacré dans le magazine *L'Express* un grand article, illustré de belles photos, à Michel Foucault lors de la parution de *Les Mots et les Choses*. Elle aurait été la première à reconnaître et à célébrer le génie de ce maître livre, dont elle aurait ainsi assuré lancement auprès du grand public, avisé grâce à elle que la pensée contemporaine entrait dans une ère nouvelle. Je m'interroge sur la signification de ce *scoop* en matière de philosophie. Car le jugement de cette dame valait exactement ce que valait sa compétence dans le domaine assez aride dont traitait le livre en question. Pour juger en connaissance de cause, il faut connaître la cause aussi bien, et même mieux, que l'auteur de l'ouvrage dont on traite. Je me permets de penser que cette journaliste n'y connaissait pas grand-chose, et que d'ailleurs elle était incapable de comprendre la signification exacte de ce qui était en question. L'une des fonctions du journalisme est de détecter les célébrités et au besoin de les fabriquer de toutes pièces.

Je veux bien que les chroniqueurs des magazines aient qualité pour encenser ou discréditer les romanciers ; je doute qu'ils puissent faire autorité en [336] matière de philosophie ou d'histoire. La dame Chapsal, le même soir, fut louée pour avoir détecté les chaussettes en tire-bouchon de je ne sais quel maître écrivain, et les caleçons longs d'un

autre. J'admets sa compétence dans ce domaine, mais de grâce, cordonnier, pas plus haut que la chaussette. Le résultat de cet abus de confiance pratiqué par les *mass média* sur une clientèle impuissante et crédule est que les œuvres des idoles intellectuelles sont achetées par des gens qui ne les liront jamais, parce qu'ils en sont incapables. Parmi les acheteurs des écrits ésotériques de Lacan, Barthes et autres Lévi-Strauss, combien de véritables lecteurs, et combien de victimes d'une publicité mensongère ? En dépit des magazines, les ouvrages savants, les travaux de première main, ne sont pas des produits de consommation courante. Un maître authentique en un domaine quelconque ne peut être correctement évalué, loué ou critiqué, que par ses pairs. Il n'en existe jamais beaucoup, et leur jugement n'a aucune chance de parvenir jusqu'au grand public.

L'inflation récente des moyens de communication de masse a développé le domaine de l'opinion au détriment de l'ordre de la vérité. Or le succès ou l'échec commercial ne sont pas, n'ont jamais été, des critères de la validité d'un livre, roman ou essai. Le livre à succès doit son succès à ce qu'il se conforme au goût du jour, en vertu d'un conformisme qui peut être artificieusement organisé par les techniciens de la promotion des ventes. C'est pourquoi le succès, [337] phénomène épidermique, ne prouve pas grand-chose, et risque d'égarer celui qu'il honore, bénéficiaire et victime tout à la fois des dames de *L'Express*. L'actualité a ses exigences ; elle est tenue de voltiger d'un livre à un autre, pour maintenir en haleine les lecteurs de magazines et les spectateurs de la télévision. Un livre de savoir n'est pas facile à lire et sa lecture demande du temps, denrée de plus en plus rare dans une civilisation où l'on s'épuise à vivre contre la montre. Engagé depuis des dizaines d'années, près d'un demi-siècle, dans une recherche jamais interrompue, je ne peux espérer trouver des lecteurs d'une envergure mentale et d'une profondeur de champ suffisants pour embrasser l'ensemble de ce que j'ai tenté, sauf rare exception. Je connais, je pressens mes limites et mes lacunes ; je n'ai pas tout lu, il existe dans mon information des insuffisances, des taches obscures. On n'a qu'une vie et il ne me sera pas possible de remédier aux carences d'un ouvrage désormais révolu. Mais ceux-là mêmes qui signaleront des erreurs, des défauts très réels, ne seront pas capables de reprendre à leur compte ma tentative et de refaire mieux que moi l'ensemble de ce que j'ai fait.

Une telle constatation a quelque chose de désolant, au sens étymologique du terme, évocateur d'une solitude sans remède. Mon entreprise s'inscrit à contre-courant de l'organisation spontanée de la connaissance ; elle intervient comme un outrage aux bonnes mœurs établies dans la communauté des [338] lettrés, où la règle est que chacun reste chez soi et s'abstienne de chasser sur le territoire des autres. Les spécialistes de la littérature française ne se mêlent pas de ce qui se passe dans le domaine germanique ou anglo-saxon, pour ne rien dire des cultures ibériques, italiennes ou balkaniques ; ces regroupements géographiques se compliquent de sectionnements historiques, chacun dans son siècle, médiévistes d'un côté, dix-huitiémistes de l'autre. Indifférents à toutes ces frontières, qu'ils violent délibérément, mes travaux mettent tout le monde mal à l'aise ; les critiques éventuels, compétents dans un secteur déterminé, se sentent menacés dès que sont mis en cause des domaines autres que le leur. Le littéraire n'est pas philosophe, et le philosophe s'arrête aux limites de l'histoire littéraire, de l'histoire des sciences ou de l'histoire des idées. Les frontières des aires linguistiques demeurent infranchissables à la plupart, en dépit des ouvertures timides réalisées par ce qu'on est convenu d'appeler la littérature comparée.

Par exemple, les spécialistes du romantisme français, d'ailleurs souvent cantonnés dans l'exploration d'un auteur particulier, ne veulent ou plutôt ne peuvent rien savoir du romantisme anglais et du romantisme allemand, qui furent pourtant à l'origine du renouveau culturel. L'essence même du romantisme en tant que vision du monde leur échappe en grande partie. De même, la délimitation restrictive du territoire national français ne permet pas à nos [339] spécialistes de l'âge des Lumières de reconnaître, à l'origine de cette mutation des valeurs, la contribution des réfugiés français pour cause de religion, à la suite de la révocation de l'édit de Nantes en 1685. Les intellectuels huguenots qui avaient tout sacrifié pour sauvegarder leur liberté de conscience, une fois établis en Angleterre, dans les Provinces-Unies et dans les Allemagnes, en Suisse, ailleurs encore, tirèrent de la méditation de leur malheureuse expérience les thèmes d'une neuve exigence où la raison devait prendre le pas sur le fanatisme et l'intolérance. L'esprit critique trouva de nombreux foyers dans les refuges de l'Europe protestante, à partir desquels il irradiia le domaine français au cours du dix-huitième siècle. Phénomène non perçu par les universi-

taires français dont la sensibilité religieuse ou irréligieuse s'alimente aux seules sources du catholicisme. Le seul nom de Pierre Bayle est quelque peu connu ; mais, adversaire de l'orthodoxie romaine, il était jusqu'à une époque récente considéré comme un sceptique, sinon même un athée, alors qu'il incarne la résistance calviniste à l'oppression catholique. L'un des deux fondateurs de la maçonnerie moderne, au début du dix-huitième siècle, est le pasteur Désaguliers, originaire de La Rochelle, réfugié en Angleterre, membre de la Royal Society et champion du newtonianisme. Mais les francs-maçons de France eux-mêmes, obsédés par leur anticléricalisme [340] passionnel, ne sont pas en mesure d'apprécier ce fait à sa juste valeur.

Je me sentais d'ailleurs en consonance avec un Paul Hazard, surtout pour son excellente *Crise de la conscience européenne*, mais sa recherche n'embrassait que le dix-huitième siècle. Cassirer, dans une série d'ouvrages remarquables, avait évoqué la séquence majeure de la culture européenne ; ma tentative s'apparentait à la sienne, imparfaitement connue en France ; la mienne risque de le demeurer tout autant, faute de critiques capables d'apprécier mon effort. D'abord parce qu'un ouvrage en douze ou quinze volumes est proprement illisible – faute de temps et faute d'une culture critique suffisante. Les comptes rendus généralement bienveillants ⁸ me [341] donnent l'impression que l'auteur s'est contenté de parcourir la table des matières, ou le Prière d'insérer qui figure à la dernière page de la couverture et d'en

⁸ Exception honorable, une notice relative à mon tome VI, parue sans nom d'auteur, dans le *Bulletin critique du livre français*, mars 1977. « Heureux M. Gusdorf pour qui, hors du champ dans lequel il s'enferme, rien ne vient perturber l'objet dont il s'occupe [...]. Il y a quelque chose d'étrange dans ce dessein de présenter “les sciences humaines” [...] à partir de ce qui les précède [...]. Puis-je imaginer la naissance de mon père avec les yeux de mon grand-père. L'entreprise ne tient ensemble que par la vertu d'une rhétorique dépassée. [...] À lire M. Gusdorf, on se demande par quelle aberration on a mis au Collège de France des inutiles ou des aveugles comme M. Foucault, E. Le Roy Ladurie et autres Paul Veyne [...]. Il faut travailler dans son temps et avec lui. Nous ne sommes plus à l'époque de Taine. » Ce dernier trait m'a réjoui, car j'ai toujours conçu une grande révérence pour l'œuvre historique de M. Taine. Quant à suivre la mode et travailler avec son temps, je suis persuadé depuis l'adolescence, et sous l'influence de Kierkegaard, que la vérité se prononce bien plutôt à contre-temps ; il paraît au moins inconséquent et dangereux de donner raison au dernier qui a parlé.

reproduire quelques indications. Les conditions actuelles de l'existence ne permettent pas le loisir de la lecture attentive et de la critique en profondeur. D'où la préférence accordée aux petits livres, aux essais sans densité particulière, produits de consommation courante que l'on peut digérer sans effort.

Ainsi j'ai continué au fil des ans, la plume à la main, dans la quiétude provinciale, l'interminable monologue, faute de rencontrer l'interlocuteur valable, avec qui discuter d'égal à égal. Je n'ai pas fréquenté le marché commun du cinquième arrondissement ; je ne me suis pas tenu au courant des modes de Paris, denrées me semble-t-il hautement périssables, sans grand intérêt pour qui travaille dans la longue durée. J'ai entendu soutenir que je n'avais pas pu exécuter ce travail tout seul, que j'avais dû utiliser les services de nègres, ou m'appuyer sur des travaux d'étudiants. Mais ma recherche ne s'accordait pas avec les programmes et questions de philosophie qui ne font pas place à l'histoire de la culture. L'Université d'hier ou d'avant-hier laissait au professeur la possibilité d'être aussi un chercheur, [342] dont l'emploi du temps n'était pas dévoré par des besognes serviles. J'en ai librement profité, et je suis reconnaissant à l'institution d'hier, en dépit de ses insuffisances, de m'avoir accordé généreusement le luxe du loisir.

Après 1968, lorsque la situation s'est dégradée d'une manière anarchique, j'ai cru que mon œuvre, déjà largement entamée, m'autorisait à demander mon détachement au Centre national de la recherche scientifique, destiné, du moins je le croyais, à faciliter l'accomplissement des grands travaux de l'esprit. J'avais déjà à mon actif des publications assez volumineuses. Il me fut demandé de fournir à l'appui de ma demande des tirés à part de mes articles ; je répondis qu'il faudrait au moins un tricycle pour transporter mes œuvres complètes. Deux demandes successives, grâce auxquelles j'espérais échapper à la chienlit ambiante, furent rejetées sans explication. Ces Messieurs les chercheurs du CNRS bénéficient non seulement du loisir, mais de collaborateurs techniques, de secrétaires, de missions et de subventions en tous genres en vue de faciliter l'accomplissement de tâches qui ne sont pas toujours menées à bonne fin ; les « chercheurs », comme on dit, ne sont pas nécessairement des « trouveurs ». Toujours est-il que j'ai rédigé tous mes écrits à la plume et que j'ai payé les frais de dactylographie, la fiscalité de l'État prélevant régulièrement la part du lion sur ce qui pouvait rester des droits d'auteur. Du point de vue financier, les

travaux de l'esprit ont un caractère [343] suicidaire. Mais aussi, pourquoi s'obstiner à penser et à communiquer sa pensée, alors que personne ne vous le demande, et qu'on pourrait aussi bien jouir des bienfaits de l'oisiveté dans le contexte d'une civilisation qui met son honneur à suivre la pente de la dégradation et de la disqualification culturelles ? Un étudiant canadien me disait un jour : « On dirait que vous vous acharnez à dresser le bilan d'une culture en voie de disparition, peut-être pour le mettre à l'abri, le préserver jusqu'à des temps meilleurs, où il sera possible à des générations moins ingrates de renouer le fil... »

Les hommes qui consacrent leur vie à la poursuite de l'argent, ou du succès dans quelque domaine que ce soit, s'exposent à la conscience de l'échec, au sentiment de la faillite, lorsque l'argent vient à manquer, ou la réussite. La chance de l'intellectuel est de pouvoir se maintenir à l'abri des récurrences circonstancielles ; il s'est fixé lui-même un objectif et un programme ; sans doute le jugement d'autrui, la reconnaissance dont il peut bénéficier en son temps, ou la méconnaissance, ne sont-ils pas insignifiants. Reste que le succès ou l'échec au sein de la société sont des circonstances subalternes et suspectes ; ils se fondent le plus souvent sur des malentendus. Les critères authentiques se situent dans un autre ordre. La vérité fait rarement cause commune avec l'événement. On raconte que le président Daladier, en septembre 1938, à son retour de la conférence de Munich, où les démocraties [344] occidentales venaient de capituler honteusement devant Hitler, reculant de quelques mois le début de la guerre, fut accueilli par une grande foule qui lui ménagea une triomphale réception. « Les cons », aurait-il alors murmuré, plus lucide que ses compatriotes, appréciant les acclamations à leur juste valeur. Il faut avoir beaucoup de courage pour ne pas se laisser prendre aux approbations, émanant de gens dont le jugement, dans la plupart des cas, ne peut être considéré comme éclairé. Le succès, souvent, est le fruit d'appréciations approximatives sinon même tout à fait erronées.

Lorsqu'il s'agit d'ouvrages d'un abord difficile, et qui s'adressent à un public restreint, l'auteur ne peut guère être délivré de ses propres incertitudes. Un soir, à Buenos Aires, dans une salle pleine de monde, j'eus à subir l'assaut d'une dame élégante, en manteau de fourrure, qui me couvrit de louanges excessives et ridicules. J'étais d'humeur morose. « Madame, lui répondis-je, il ne faut pas s'adresser dans ces

termes à un auteur. Ou bien il vous croit, et il est un imbécile. Ou bien il ne vous croit pas, et alors c'est vous qu'il prend pour une imbécile... » La dame battit en retraite précipitamment sans avoir réussi à ouvrir une brèche dans ma solitude. Un jugement, compliment ou critique, a tout juste la valeur de celui qui le porte ; l'intensité des épithètes ne fait rien à l'affaire. Sans doute le sentiment le plus profond chez celui qui fait œuvre est-il le doute, la conscience de l'insuffisance de ce qu'il a [345] accompli par rapport à ce qu'il a entrepris, et dont lui seul peut se faire une idée approximative. De la lutte avec l'ange, on ne peut sortir que blessé.

Quoi qu'il en soit de ces ruminations et de cette autocritique sans issue, *exegi monumentum*. Le premier volume de la série, *De l'histoire des sciences à l'histoire de la pensée*, a paru en 1966, préambule ou frontispice qui devait être complet en quatre parties. Depuis 1966, en une vingtaine d'années, l'accomplissement du projet s'est étendu sur une quinzaine de volumes, successivement engendrés en vertu d'une nécessité interne, ou plutôt d'une croissance organique. Il m'eût été impossible de préméditer, au départ, une pareille entreprise, dont j'aurais pensé qu'elle excédait les forces d'un individu isolé. La possibilité m'a été accordée de donner toute son ampleur à une recherche, imposée à moi comme le sens privilégié de ma destinée spirituelle. Me voilà parvenu au bout, ou presque, et donc en mesure de jeter un coup d'œil rétrospectif sur l'œuvre accomplie.

Si j'ai décidé de mettre un terme à ces écritures interminables, ce n'est pas que je considère l'histoire de la pensée comme achevée au point où j'en suis parvenu. L'histoire ne finit jamais, et l'on a toujours tort de confondre la fin de l'histoire avec la fin de l'historien ou la fin du livre. Je n'ai pas achevé l'examen du romantisme, où me restaient encore à étudier d'une part la conscience esthétique, les expériences de la poésie et de l'art, d'autre part la conscience politique, sous les formes neuves qu'elle [346] revêt au dix-neuvième siècle. Une certaine lassitude, l'âge venu, me pousse à interrompre ce travail solitaire de tant d'années ; j'ai le sentiment d'avoir dit l'essentiel ; je ne voudrais pas prendre le risque de me répéter.

Le développement des sciences humaines ne s'est pas arrêté à l'époque romantique. Elles ont connu depuis un siècle d'énormes développements, au point que nos concitoyens imaginent volontiers qu'elles datent d'hier ou d'avant-hier, tout ce qui précède se limitant à

des essais et ébauches sans grand intérêt de « précurseurs » mal informés et ne disposant pas des lumières de la science véritable. Je me permets d'être d'un avis opposé à celui de tous ces docteurs contemporains, qui se contentent de consacrer à leurs devanciers un dédaigneux paragraphe introductif, aux commencements de leurs volumineux traités consacrés à l'exposé de quelque science « nouvelle ». Les connaissances brutes s'amoncellent, il est vrai ; mais les idées et les théories se répètent à travers le temps. Seule l'ignorance générale du passé permet à bon nombre de ces inventeurs si pénétrés de leur propre génie d'affirmer qu'ils ouvrent une ère nouvelle dans le devenir des connaissances humaines.

L'effervescence créatrice du romantisme a détruit l'univers des apparences phénoménales mis en place par l'empirisme des Lumières, selon les normes et convenances d'un utilitarisme conformes aux évidences du sens commun. Les théoriciens bien [347] en cour s'enchantaient des perspectives ouvertes par une justice distributive assurant à chaque individu sa part des biens et des libertés disponibles. La première Révolution de France, celle de 1789-1791, donnera force de loi à ces exigences de l'esprit pur, elle mettra en forme de Constitution la fraternité, l'égalité, la propriété, persuadée de concéder à tous les hommes, de par l'autorité de l'État démocratique, le plus grand bonheur possible dans les limites de la compatibilité entre les destinées individuelles. Mais la Révolution, vouée à l'échec, tourne court devant la récurrence des inerties sociales et le déchaînement des passions contradictoires, qui n'entraient pas dans les calculs des artisans du droit constitutionnel.

Les docteurs des Lumières avaient développé dans leurs utopies des expériences de pensée assurées d'un heureux aboutissement, dans la mesure où elles ne risqueraient pas de se heurter aux démentis de la réalité. La Révolution de France, expérience en grandeur réelle, a dérapé dans la violence et dans l'horreur. On a donné force de loi à la bonne volonté universelle ; mais la volonté mauvaise a bientôt pris le dessus ; le rêve fantasmagorique de la concorde harmonieuse et de la réconciliation entre les citoyens, mis en scène lors de la fête de la Fédération en juillet 1790, a bientôt cédé la place aux terribles psychodrames de la discorde et de la répression. Au lieu d'instituer la paix civile, le gouvernement révolutionnaire a déchaîné la guerre civile [348] et la guerre extérieure ; il a dressé en permanence la silhouette

horrible de la guillotine, déchaîné les instincts de mort, le goût du meurtre et du massacre, remis en honneur l'âpre saveur du sang que l'Europe éclairé du dix-huitième siècle avait cru oubliée à jamais.

Réfutation par l'absurde. Les témoins et les acteurs de la Révolution, ceux du moins qui avaient survécu, ont été obligés de s'incliner devant l'évidence, et de modifier leur sens de la vérité humaine. Si l'on s'intéresse, un par un, aux membres des premières assemblées révolutionnaires, Constituante et Législative, et même aux députés de la Convention, on constate que la majorité d'entre eux, moins convaincus, c'est-à-dire moins fanatisés que leurs illustres collègues, ont survécu à la tourmente, grâce à un prudent effacement dans les moments les plus périlleux. Ralliés au Premier consul Bonaparte, à l'empereur Napoléon, puis aux rois Louis XVIII et Charles X, ils ont pu mener à bon port de fructueuses carrières, comblés d'honneurs et d'argent, hauts fonctionnaires, préfets, membres du Conseil d'État, maréchaux, ministres, ambassadeurs, etc. L'intérêt bien entendu avait dicté ces ralliements, mais aussi l'expérience faite du sanguinaire irréalisme des utopies de la raison. La Restauration n'est pas seulement le retour de la monarchie légitime, c'est surtout le retour à une sagesse traditionnelle, à un ordre fondé sur le respect des exigences vitales de la nature humaine. Il appartient à l'autorité sociale [349] de prévenir le retour des démons dont le déchaînement transforme les individus les plus paisibles en possédés sanguinaires.

i Considérée sous ce jour, la Révolution française n'a pas perdu son actualité. Le vingtième siècle devait recommencer, en plus grand, la même expérience, multipliant les guerres civiles et les guerres internationales, avec la puissance ajoutée de toutes les technologies qui augmentent le rayon d'action des atrocités et leur capacité d'anéantissement radical, toujours sous l'invocation de la vérité et de la justice universelles. Hitler promettait à l'univers mille ans de paix au sein de son Troisième Reich, et la Révolution soviétique, représentée sur la face de la Terre par un certain nombre de tyrans, morts ou bien vivants, proclame sur ses charniers et ses camps de concentration l'avènement de la fraternité sociale dans un ordre parfaitement humain. Le vingtième siècle est le siècle le plus horrible de l'histoire, parce qu'il dispose de moyens techniques d'oppression, d'asservissement et d'extermination sans commune mesure avec ceux qui se trouvaient disponibles dans les âges antérieurs. Mais l'enjeu philosophique, aujourd'hui

d'hui, demeure ce qu'il était pour les contemporains de la Révolution française. La révolution, dans l'espace du dehors, s'intériorise en crise de conscience. La brutale remise en cause des évidences oblige le sujet pensant à s'adapter d'une manière ou d'une autre au nouvel ordre des choses, ou plutôt au désordre.

[350]

Confrontés avec les événements de France, les jeunes poètes et penseurs allemands, parce qu'ils s'efforçaient d'assurer en eux-mêmes le sens de la vie et l'exigence de la vérité, inventèrent la conception romantique du monde et de la vie. Le problème qui se pose aux hommes de réflexion à la fin du vingtième siècle est du même ordre et de la même urgence que celui que devaient affronter les contemporains du dix-huitième siècle finissant, et les solutions possibles évoquent celles que mit en honneur l'âge romantique. D'où l'intérêt qui se manifeste aujourd'hui pour des formes de sensibilité, de pensée et d'expression tombées en désuétude, parce que considérées pendant longtemps comme discréditées.

L'échec des Lumières à l'épreuve de la Révolution renouvelle les évidences constitutives de la réalité humaine. L'optimisme des Lumières fait confiance au cours de l'histoire, engagé dans la voie du progrès des connaissances et de l'amélioration des mœurs ; l'essor des techniques de production des richesses promet à moyen terme une telle abondance des biens matériels que, bientôt, des régimes politiques de bonne volonté pourront en assurer l'équitable répartition entre tous les membres de la société. Au sein d'un tel climat, l'individu, délivré du souci de son avenir, fait confiance à la Providence sociale pour assurer sa subsistance matérielle et morale. L'obligation majeure est pour chacun de prendre sa juste part de l'effort commun, contribuant à la [351] formation de l'univers au bénéfice de tous. Ainsi se justifie le dépérissement du souci métaphysique, au sein d'un régime de sécurité sociale, où tous les risques imaginables sont couverts par la collectivité. La Suède socialiste des bonnes années incarne dans la réalité l'utopie des maîtres penseurs du dix-huitième siècle éclairé.

Les révolutionnaires de Paris n'ont pas réussi à constituer la France nouvelle sur le modèle suédois. Et d'ailleurs la question peut être posée de savoir si la Suède de 1950-1960 correspond vraiment à l'archétype du paradis terrestre. Quoi qu'il en soit, la Restauration ayant re-

médié aux effets pervers de la Révolution et rétabli un ordre provisoire, un nouvel âge des Lumières s'est instauré dans la confiance revenue d'une humanité assurée de se trouver en marche vers les temps meilleurs promis par la révolution industrielle. Le souvenir des erreurs et des horreurs de la Révolution française s'estompe dans les lointains du passé ; l'Europe, en 1830 et 1848, fait l'expérience de révolutions peu sanglantes, rapides et économiques, contribuant par des moyens propres et efficaces à l'amélioration de la situation politique et sociale. Les idéologies du dix-huitième siècle n'étaient guère que des fantasmes sans consistance. La science et la technique, désormais, ont prise sur l'ordre des choses, soumis à l'initiative du génie humain. La réalité dépasse la fiction. La fête de la Fédération n'était qu'un office religieux en plein air. Les Expositions universelles du dix-neuvième [352] siècle exaltent la puissance créatrice de l'âge des machines au service de l'humanité. Professions de foi d'un nouveau genre, qui donnent congé aux spéculations théologico-mythologiques des âges révolus. Les sociétés humaines possèdent désormais les moyens réels de leur développement. Pourquoi ne mettraient-elles pas en œuvre une sagesse à la mesure de la puissance dont elles disposent désormais ?

La crise romantique est passée ; les angoisses de la conscience solitaire à la recherche d'un fondement, au profond d'elle-même, pour remédier à la déroute de l'ordre social et moral, ne s'imposent plus désormais. On peut faire confiance à l'ordre du monde, se rallier aux disciplines collectives imposées, sous l'autorité de la raison éclairée par la science, en vue du bien commun de tous. Le positivisme, le scientisme attestent cette neuve confiance en soi de générations qui voient de leurs yeux l'expansion d'un univers remodelé et utilisé selon l'exigence des utilités humaines. Un même évangile s'affirme, une même confiance en l'avenir, de Saint-Simon à Jules Verne. Le prodigieux présent est garant du futur ; le merveilleux, ce n'est plus l'imaginaire, c'est le réel. Les romantiques ont abusivement privilégié l'espace du dedans, au risque de se perdre en des ruminations malsaines. Ils ont adopté, à l'égard du monde réel, une attitude contemplative et égocentrique, au mépris des intérêts pratiques et des utilités concrètes, l'intérêt même que les *Naturphilosophen* accordent aux sciences de la vie se [353] cantonne dans l'ordre de la pure spéculation, sans considération des applications possibles pour le mieux-être de l'humanité. Le messianisme social que le romantisme a développé sur le tard pêche

lui aussi par irréalisme prophétique ; il ne prend pas en compte la possibilité de transformer le monde grâce aux efficacités nouvelles proposées par la mise en œuvre des découvertes réalisées par les savants. Ils n'ont pas voulu comprendre l'immense importance du facteur technique dans le devenir de la civilisation. Leur spiritualisme récurrent se révoltait devant la menace d'une montée triomphale de matérialisme.

Or le matérialisme est l'évidente vérité d'un monde dont l'intelligence humaine s'est assuré le contrôle. Les vieilles prédestinations de l'injustice, de l'inégalité, de la misère qui pesaient sur les sociétés humaines se trouvent levées par les promesses de l'abondance industrielle. Les structures archaïques régissant depuis la plus lointaine Antiquité le gouvernement des sociétés se trouvent désormais irrémédiablement périmées. L'expansion économique constitue le moteur de l'histoire ; l'administration des choses doit prendre le pas sur celle des hommes, puisque le bien-être général dépend du bon ordre de la production et de la distribution des biens de consommation. Une fois satisfaites, par une équitable répartition des marchandises disponibles, les exigences vitales des êtres humains, les autres besoins, moraux, sociaux ou [354] esthétiques seront comblés à leur tour ; ils bénéficieront même d'imprévisibles possibilités d'épanouissement. La transformation du monde réel par le génie humain suscitera l'éclosion de neuves formes culturelles, données par surcroît.

Les perspectives prophétiques du positivisme sont gagées par les promesses des sciences et de leurs applications techniques. Saint-Simon, Marx, Proudhon et leurs émules ont conscience que le point d'application de la réflexion philosophique, naguère situé à tort dans le ciel des idées, doit être transféré sur la terre des hommes. L'analyse judicieuse des mécanismes de la vie économique contient en puissance la solution de tous les problèmes, puisque la vie sociale s'organise spontanément en fonction des structures de l'appareil de production. Les vraies questions, et les solutions correspondantes, se trouvent donc à ce niveau ; les spéculations métaphysiques et les ruminations psychologiques doivent être rejetées comme des fantasmes sans consistance, dérogatoires par rapport à l'enjeu véritable de la réalité humaine. Le lieu propre et l'enjeu de la vérité, c'est l'affrontement de l'homme et des choses, le travail créateur de valeur, dans la mesure où il a prise sur le réel et assure l'incarnation de l'humanité dans la massive objectivité des matériaux qu'il met en œuvre.

L'affirmation romantique résiste mal à cet impitoyable réquisitoire qui dénonce l'égoïsme des poètes, les ruminations morbides des penseurs, [355] absorbés dans des recherches sans issue, dépourvues de toute utilité pratique. À l'irréalisme, au surréalisme des esthètes s'opposent les témoignages conjugués, dans tous les domaines, des réalistes et des naturalistes, qui prônent le primat de la connaissance objective. Nouvelle idole, la science exacte et rigoureuse, telle que la cultivent les physiciens, les chimistes, les biologistes, définit le paradigme d'une vérité universelle. La figure idéalisée du poète mettait en honneur un individu improductif, un marginal, vivant tant bien que mal de ressources imprécises, sans être utile à personne. L'artiste, s'il n'est pas tout à fait une bouche inutile, appartient en tout cas à une catégorie sociale de deuxième urgence, caractérisée par une incurable complaisance à soi-même. Hegel déjà mettait en accusation la belle âme, absorbée dans son narcissisme ; ses disciples dénonceront la subjectivité morbide des esthètes romantiques, décadents, suicidaires et réactionnaires impénitents, incapables de comprendre le sens de l'histoire qui s'annonce dans les Allemagnes des années 1820-1850.

Saint-Simon est l'annonceur le plus résolu de la mutation des valeurs. Dès le début du siècle, il prophétise l'avènement des hommes nouveaux. À l'aristocratie traditionnelle, que la Révolution de France n'a pas réussi à éliminer tout à fait, doit se substituer une aristocratie recrutée parmi les promoteurs de la nouvelle civilisation économique et technique. L'initiative désormais appartient aux [356] entrepreneurs, à ceux qui changent la face du monde, savants, industriels, ingénieurs, banquiers, tous ceux qui coopèrent à l'immense effort en vue de modifier le destin de l'humanité. À la différence de Marx, qui pourtant lui doit beaucoup, Saint-Simon concentre son attention sur les chefs de la rénovation plutôt que sur les masses laborieuses et leurs luttes pour l'amélioration de leur condition. Aux yeux du prophète de la technocratie, le progrès social va de soi ; si l'industrie se développe, tous ceux qui coopèrent au développement auront leur part de la richesse ainsi créée. Par la seule force des choses, le pouvoir passera des mains des anciens bénéficiaires d'une richesse héritée et imméritée dans celles des créateurs de l'abondance. Leur intelligence, leur initiative allant de pair avec la sagesse, ils seront les gérants d'un nouvel ordre social où chacun sera assuré d'avoir sa juste part du bien-être général.

Marx ne privilégie pas la responsabilité du génie humain dans les transformations économiques. Il n'imagine pas la possibilité d'un gouvernement géré par les dirigeants de l'ordre économique, investis par l'assentiment universel de la charge de faire régner parmi les hommes une justice distributive. Saint-Simon, héritier et continuateur de l'âge des Lumières, est un optimiste ; comme Adam Smith, il fait confiance aux régulations spontanées de l'ordre naturel pour mener l'humanité à bonne fin. Avec un recul d'un quart de siècle, Marx constate la vanité de cette espérance. Il ne s'intéresse guère aux savants, [357] aux techniciens, aux artisans en tous genres du progrès matériel. La production et son expansion continue forment pour lui une masse confuse, qu'il s'applique à analyser, sans privilégier dans son sein une élite de la compétence, à qui reviendraient tout naturellement l'honneur et la responsabilité de gérer le corps social. S'il y a bien une régulation immanente de la machine économique, elle ne se réalise nullement selon les principes d'une justice distributive ; elle procède d'une injustice orientée au bénéfice des possédants, détenteurs d'une fortune qui ne cesse de croître et de multiplier grâce aux efforts des travailleurs, condamnés à s'user à la tâche pour ne pas mourir de faim.

Saint-Simon prophétise un devenir harmonieux conduisant à une société d'abondance, régie par une élite de la compétence et du désintéressement. Marx découvre les mécanismes impitoyables de la plus-value et du profit capitaliste, l'exploitation de l'homme par l'homme ; la lutte des classes trouvera son issue dans le triomphe du prolétariat. À la fin des temps, la société sans classes assurera l'avènement chèrement payé d'une humanité, d'où seront bannies les aliénations, injustices et inégalités caractéristiques du désordre économique moderne. Saint-Simon fait confiance à la bonne nature et aux bons sentiments ; Marx a sous les yeux, dans l'Angleterre industrielle, le tragique spectacle de la misère sans remède imposée aux travailleurs des mines de charbon, des usines textiles ou sidérurgiques. [358] Saint-Simon imagine la réalité future contrôlée par l'École polytechnique et l'Académie des sciences ; il imagine le nouvel ordre industriel à travers le Conservatoire des arts et métiers, reposoir du génie humain. Marx découvre le présent dans les rapports des commissions d'enquête sur la misère ouvrière, ou dans les romans anglais où se dit la compassion de quelques grands cœurs pour les victimes de l'oppression sociale. La vision tragique de la lutte des classes et de la révolution inéluctable se

colore de teintes romantiques, en consonance avec les évocations et aspirations du romantisme social, au milieu du dix-neuvième siècle, telles qu'on les trouve chez un Pierre Leroux, un Michelet, une George Sand et leurs amis. Mais les analyses implacables de Karl Marx traversent le romantisme sans s'y arrêter ; l'exigence rationnelle conserve le contrôle des opérations et dicte le sens de la marche. L'ordre sentimental et affectif, les valeurs d'intériorité ne représentent que des aspects dérivés et subalternes du déterminisme d'ensemble régissant le domaine économique et social.

Saint-Simon, penseur de l'âge des Lumières, peut être considéré comme un Idéologue de la dernière génération, celle de Tracy, de Condorcet et de Cabanis, dont le mérite aurait été de découvrir l'importance décisive du facteur technique et industriel dans le développement de la civilisation. Mais vivant en France, en un temps où l'expansion économique s'effectue encore selon un rythme modéré, [359] il s'imagine l'avenir sous les couleurs glorieuses de la Nouvelle Atlantide, l'utopie de Condorcet, philosophie de l'Histoire dans le goût de Jules Verne. Il ne voit pas les contradictions du développement industriel que le génie de Marx met en pleine lumière dans le climat mental de l'implacable dix-neuvième siècle. L'auteur du *Capital* a remis sur ses pieds la dialectique de Hegel, qui marchait sur la tête ; il a inversé l'analyse euphorique de l'industrialisme proposée par Saint-Simon et ses disciples. À cette nouvelle version du « laissez-faire » libéral transférée de l'atelier d'artisan à la grande industrie, il a opposé une interprétation pessimiste, et la nécessité d'un détournement ou retournement de la nécessité des choses en vertu d'une initiative radicale des opprimés. Appuyée par des études rigoureuses et des batteries de données chiffrées, de statistiques, l'œuvre grandiose de Marx camoufle en système scientifique une Légende des Siècles, une épopée du Travail et des Travailleurs, saints des derniers jours de l'Humanité. Le paradoxe est que ce mélange de lucidité critique et d'imagination visionnaire à la mesure de la situation de l'univers économique et social du dix-neuvième siècle puisse encore faire autorité un siècle après, alors que s'est établi un ordre technique et industriel complètement différent, qui appellerait un renouvellement de la théorie. Le génie de Marx en son temps, appliqué à une situation tout à fait différente, et qu'il lui était impossible de prévoir, devient ainsi, en un autre [360]

temps, un obstacle épistémologique, générateur d'absurdités sanglantes et de convulsions en tous genres dans le monde contemporain.

Quoi qu'il en soit de ces vicissitudes de l'histoire de la pensée, Saint-Simon et Marx jalonnent la fin de l'ère romantique, même si l'école saint-simonienne après la disparition du maître atteste des affinités romantiques, et même s'il a existé un romantisme révolutionnaire attaché à la libération de la classe ouvrière. L'essentiel est désormais le primat reconnu à l'espace du dehors sur l'espace du dedans. Les instances de l'intimité personnelle se trouvent de plus en plus refoulées et frappées d'indignité, en tant que ruminations morbides et inefficaces. L'inspiration baconienne selon laquelle l'homme doit s'attacher à étudier l'ordre des choses pour le modifier au bénéfice de l'homme retrouve toute sa valeur dans les perspectives ouvertes par Saint-Simon et par Marx, avec cette circonstance supplémentaire que Francis Bacon évoque des sciences et des technologies d'un âge archaïque, et les ateliers d'un modeste artisanat, alors qu'il s'agit désormais de la grande industrie en voie de développement, qui mobilise autour de ses appareils de production une part toujours croissante de la population. Novalis est un hobereau de province, employé dans des salines dont les moyens de production n'ont guère été renouvelés depuis le Moyen Âge ; Eichendorff et Arnim, pareillement, sont les témoins d'un ordre social agraire et désuet, voué à des nostalgies [361] irréalistes. Ces références pourraient être multipliées ; ceux qui prônent l'art poétique du *Märchen* voient le monde à travers le voile du merveilleux, qui transfigure les êtres et les choses sans souci de leur réalité objective. Rêveurs inutiles, parasites d'une société qui, pourtant, aurait besoin de mobiliser toutes les énergies dans l'entreprise de promouvoir un avenir meilleur que le présent. Merveilleux, nostalgie, pressentiment, imaginaire, mythique, les catégories maîtresses des états d'âme romantiques brillent par leur absence aux exigences du réel. Exclus déjà de la cité platonicienne, les poètes n'ont guère leur place dans le nouveau monde industriel ; à peine y seront-ils tolérés pour meubler les heures de loisir ou pour exhorter au travail. Au dix-neuvième siècle encore, la musique militaire accompagne les combattants et, au vingtième, les airs de Mozart coopèrent à l'heureuse lactation des vaches. Lorsque Marx prononce que la religion est l'opium du peuple, il évoque la triste condition des ouvriers anglais, affamés, qui, pour remédier aux tiraillements de leurs entrailles, à défaut de pouvoir se procurer des

nourritures véritables, en étaient réduits à acheter à bas prix du laudanum, alors en vente libre. L'exigence religieuse, qui triomphe chez les romantiques, n'est qu'une autre forme de l'aliénation qui détourne les hommes du contact avec la réalité des choses, et les dispense de travailler à l'édification d'un monde matériellement et socialement meilleur. Ces beaux principes ne valent plus rien [362] aujourd'hui ; ils constituent le vocabulaire de base de la langue de bois des démocraties populaires, forme neuve de l'exploitation de l'homme par l'homme ; d'immenses masses d'hommes, intoxiquées par la propagande et surveillées par un énorme appareil policier, se dévouent pour le service d'une nouvelle aristocratie, la *Nomenklatura*, au sein de ce que *Le Canard enchaîné* appelait joliment le marxisme-sénilisme. Le fait que des centaines de millions d'hommes sur la face de la Terre accordent encore leur confiance à ce système atteste la dégradation mentale et morale de l'humanité contemporaine.

Peut-être faut-il situer la péripétie majeure de la culture occidentale au moment où le facteur économique est reconnu comme l'élément déterminant dans la vie des nations. Dès avant la Révolution française, les Physiocrates soutiennent cette thèse, mais ils attribuent à l'agriculture une prédominance bientôt remise en question par la force des choses. Saint-Simon, après Adam Smith, souligne la prépondérance nouvelle de l'industrie, et met en honneur les rôles des financiers. Marx centre ses analyses sur le système de production, autour duquel et en fonction duquel s'organisent les rapports sociaux. Intuition prophétique. Quels que soient les jugements que l'on porte sur les conséquences que Marx déduit de son point de départ, il est hors de doute que l'économie est le facteur dominant dans la vie des nations modernes. Cela n'avait pas été [363] toujours le cas ; l'erreur des marxistes a été d'extrapoler dans le temps la situation actuelle, et de vouloir à tout prix que toutes les civilisations s'expliquent par leur système économique. Or au Moyen Âge, par exemple, l'ordre social et culturel doit beaucoup plus à la théologie qu'au moulin à eau. L'irrésistible primauté de l'économie est un phénomène historique des Temps modernes, lié à l'apparition de la grande industrie, qui révolutionne la production et la distribution des biens. Même s'il existe en fait un choc en retour du facteur humain sur les réalités brutes de la production, cette donnée est primordiale dans le devenir social. La politique contemporaine raisonne en termes de niveau de vie, de qua-

lité de la vie, de planification, de minimum vital, toutes notions d'ordre strictement économique. Le reste doit être considéré comme subalterne ; le loisir s'inscrit dans les marges laissées libres par le travail, seule justification de l'existence. Tout le monde suit : il y aura une morale du travail, une philosophie du travail et, bien sûr, une théologie du travail.

Il s'agit là d'une véritable hantise. L'activité économique prend toute la place dans la vie des hommes. À la préoccupation du salut s'est substituée celle de gagner sa vie en participant utilement à l'entreprise collective. Nous n'imaginons pas qu'en d'autres temps il ait pu en être autrement, et que les hommes aient consacré la majeure partie de leur existence à autre chose qu'à gagner leur pain à la sueur de leur front. En Grèce, à Rome, au Moyen [364] Âge, une partie de la population travaillait pour donner à manger à l'autre partie, mais cette autre partie, la plus noble, la plus significative, s'adonnait à des activités d'un ordre différent.

Le problème se pose en sens inverse, dans nos sociétés où le progrès technique dispense de plus en plus les êtres humains des activités serviles ; la machine prend à son compte les tâches matérielles les plus pénibles. Abstraction faite de péripéties épisodiques, la quantité de travail exigible de chaque individu ne cesse de diminuer. Une partie du chômage actuel est due à la diminution des effectifs indispensables aux activités industrielles. Mais si l'obligation du travail perd de son urgence, on se demande avec angoisse ce que vont devenir les individus dispensés de cette obligation. C'est le problème du « temps libre », que nos contemporains paraissent incapables d'affronter sérieusement. Problème métaphysique, mettant en cause le sens même de l'existence humaine sur cette Terre ; problème occulté depuis un siècle par le développement de la société industrielle, et brusquement révélé au moment où il apparaît que l'économie représente un stade de développement en voie d'être dépassé. Brusquement se dévoile un vide immense au niveau du sens et des valeurs de la vie.

Le primat reconnu à l'activité économique et à ses exigences comme moteur de la vie sociale dans son ensemble a concentré toute l'attention des gouvernants et des gouvernés sur l'ordre des moyens [365] d'existence, en occultant à peu près complètement le souci des fins de l'existence. La hantise du travail a fait de lui une fin en soi. Le droit au travail a été mis au nombre des droits de l'homme, ce qui veut

dire qu'il était devenu un devoir. Le « sans-travail » est un malheureux, en contravention avec la bonne marche de la vie sociale, un exclu, un paria. Il est bon, il est juste de « gagner sa vie ». Une réprobation s'attache à ce sans-travail de luxe qu'est l'homme fortuné, le rentier, l'oisif, qui, aujourd'hui, n'ose plus dire son nom. Un riche propriétaire terrien, vivant du revenu de ses domaines, tente d'échapper à la vindicte sociale et à sa mauvaise conscience en se déclarant agriculteur, sinon même, plus noblement, agronome. Dans la tradition biblique, le travail était présenté comme une *malédiction*, sanction de la faute originelle. Cette malédiction pesant sur celui qui doit gagner son pain à la sueur de son front, et sur la femme en travail, s'est commuée au fil des temps en une *obligation*, corrélative de la condition humaine, et peu s'en faut qu'elle ne devienne aujourd'hui une *bénédition* pour celui qui « trouve du travail » en un temps où il n'y a pas de travail pour tout le monde. Bien entendu le travail n'est ici que le moyen de « gagner sa vie », moyen unique, ou du moins seul honorable. Cette perspective contemporaine contraste, bien entendu, avec celle qui se réclame de l'autorité de Marx, aux yeux duquel le travail du prolétaire était l'instrument de son *exploitation* et de son *aliénation* ; d'où devait procéder la [366] révolte libératrice de la classe ouvrière contre ses oppresseurs. Force est de reconnaître que, dans le contexte de la crise actuelle, le sentiment d'exploitation tend à s'estomper devant l'urgence de trouver un emploi, quel qu'il soit. Au prix d'un curieux recul de la théorie devant la pratique, l'entrepreneur capitaliste fait maintenant figure de bienfaiteur de l'humanité. En Allemagne, l'opposition traditionnelle entre le patron et l'ouvrier a fait place à la dualité entre « donneur de travail » (*Arbeitsgeber*) et « preneur de travail » (*Arbeitsnehmer*).

La question dépasse les opportunités partisans. La doctrine de Marx justifie l'urgence de la lutte des classes en vue de l'avènement d'une société sans classes où régnera la justice sociale ; alors cesseront les tourments et malédictions de l'histoire. Libéré de ses contradictions, le travail désormais libre des énormes aliénations du profit capitaliste ne pèsera plus guère, ou plus du tout, sur les destinées des hommes.

Mais cette perspective enchanteresse ne résout pas tous les problèmes qu'elle suscite. Je me souviens d'avoir entendu, à l'École normale, une conférence fort brillante de ce brillant esprit d'obédience

marxiste qu'était Kojève. Dans l'espace d'un discours, il déroula devant un auditoire fasciné le développement entier de l'histoire de l'humanité, insistant longuement sur la lutte des classes, dont l'aboutissement inéluctable était l'affranchissement de l'humanité, enfin libre de l'aliénation du travail. [367] La question venait naturellement aux lèvres des auditeurs : « Ce jour-là, qu'est-ce qu'on va devenir ? - Eh bien ! répondit le conférencier, chacun fera ce qui lui plaît. Ceux qui aiment pêcher à la ligne pêcheront à la ligne, et ceux qui préfèrent le bridge joueront au bridge... » Réponse décevante ; était-ce la peine de faire violence à l'histoire, de payer le prix de toutes les révolutions, pour en arriver à ce résultat somme toute assez modeste ? Venait irrésistiblement à l'esprit l'apologue antique du roi Pyrrhus exposant à son sage conseiller Cinéas son plan de campagne pour la conquête de l'Occident. « Que ferez-vous après avoir achevé toutes vos guerres ? demande Cinéas. - Je reviendrai ici chauffer mes pieds au feu, répond le conquérant. - Pourquoi ne pas vous contenter de le faire ici et maintenant ?... », objecte le vieil homme.

Il est agréable de chauffer ses pieds au feu de la cheminée, de jouer au bridge ou de pêcher à la ligne. Mais ce programme ne semble pas justifier le grand remuement du monde pour en arriver là. « Les soviets et l'électricité », annonçait Lénine. Seulement la Russie aurait très certainement pu assurer son électrification sans le régime soviétique. Et si le système soviétique fut le prix à payer pour l'installation de l'électricité, on peut trouver la facture anormalement élevée. L'Espagne, à la fin du régime franquiste, est passée du Moyen Âge économique aux Temps modernes en une quinzaine d'années ; elle a rattrapé son retard sans bruit, grâce à une [368] politique efficace et raisonnée de développement. En soixante ans d'efforts sanglants et de convulsions en tous genres, la Russie des soviets n'est pas parvenue à assurer à ses citoyens le niveau de vie et les avances technologiques dont bénéficie le peuple espagnol. Non seulement l'*homo sovieticus* ne bénéficie pas des avantages en nature de la civilisation de la consommation, mais encore il n'a pas accès aux privilèges, sans doute plus essentiels encore, des droits de l'homme et des libertés civiles. Les marxistes de stricte obéissance auront beau argumenter que la fin de l'histoire n'a pas encore eu le loisir d'assurer aux intéressés tout ce qui leur avait été promis, le décalage entre le rêve et la réalité n'en

subsiste pas moins, encore élargi s'il se peut par l'allongement indéfini des délais nécessaires à l'accomplissement de la promesse.

La pensée de Marx n'est ici en cause que parce qu'elle proposait une vision cohérente du devenir de la civilisation, et que cette interprétation a pris corps dans une partie importante de l'humanité. On peut élargir l'enquête aux voies, moyens et aboutissements de la pensée libérale, et l'on constatera que l'amélioration matérielle non contestable du destin des hommes, telle qu'elle s'affirme en termes de niveau de vie, ne porte pas sur le domaine des fins. Même si les Occidentaux, bénéficiaires des privilèges des libertés et d'une plus ou moins grande prospérité, se trouvent en mesure de satisfaire toutes sortes de désirs, autrefois inconcevables, on peut se [369] demander si cet accroissement des jouissances en tous genres correspond à un programme de vie, à un emploi du temps d'une valeur plus haute que ceux en usage dans une époque où la civilisation technique était moins avancée. Il est possible, il est certain qu'une existence perd toute qualité humaine au-dessous d'un minimum d'aisance matérielle, mais il est tout aussi certain que la dignité d'un individu, la valeur intrinsèque de son être, ne se mesure pas à son équipement électroménager ou à la cylindrée de son véhicule automobile.

Marx a dénoncé l'aliénation de la classe ouvrière, victime de l'aliénation et de l'exploitation engendrées par la recherche sans frein du profit, selon l'observation qu'il en faisait dans le capitalisme sauvage de son temps. Un siècle après Marx on doit reconnaître que l'inhumanité du système a pu être en grande partie corrigée. Les « damnés de la terre » et autres « forçats de la faim » qui défilent dans les cortèges « révolutionnaires » ou prétendus tels sont en règle générale bien nourris, bien vêtus ; ils ont garé leurs voitures dans les rues adjacentes avant de gagner le lieu du rassemblement. Leurs chants de révolte sont de pieux cantiques évoquant une situation historique depuis longtemps périmée, ils se comportent comme ces fidèles récitant des liturgies anciennes dont le sens leur échappe.

On se réjouira, bien entendu, de ce que la critique marxiste, jointe à d'autres influences, y compris celle des mouvements ouvriers et syndicaux [370] dans les différents pays, ait permis de remédier dans une mesure certaine à l'inhumanité aveugle des mécanismes industriels. D'ailleurs la logique interne du développement technique allait dans le sens d'une égalisation, d'une homogénéisation du système so-

cial. Une production de masse ne peut se maintenir que si elle se prolonge en une répartition de masse, c'est-à-dire si les biens de consommation disponibles en quantité croissante trouvent des consommateurs en suffisance, disposant des ressources indispensables. Il faut que les ouvriers de l'automobile puissent acheter les véhicules qu'ils produisent ; ce n'est pas le cas des ouvriers qui construisent les Rolls Royce, mais ces travailleurs-là sont des artisans d'élite, témoins d'un stade révolu de la technique, et d'ailleurs fort bien rémunérés. Schumpeter a très bien dit que le dynamisme interne de la grande industrie n'est pas de produire plus de bas de soie pour les reines, mais de faire que les ouvrières puissent se payer des bas de soie, en mettant le luxe à la portée de tous.

Renversement de la tendance. Marx, dans son analyse de l'inexorable prolétarianisation du travailleur, dénonçait dans le système industriel incontrôlé le moteur d'une généralisation de la misère. C'est le contraire qui se produit sous nos yeux, avec l'inflation de la consommation, encouragée par les procédés artificiels de la publicité ; on est bien forcé de voir dans ce processus une généralisation de la prospérité, fondée sur la sollicitation systématique [371] des désirs humains par le nouveau milieu technologique. Autre forme d'exploitation et d'aliénation, à laquelle Marx ne pouvait évidemment pas songer. Et celle-là est d'autant plus redoutable qu'elle nous sollicite du dedans, capte notre bienveillance au lieu de nous faire souffrir. Il est beaucoup plus malaisé de lutter contre l'aliénation de l'abondance que contre celle de la misère.

Cercle vicieux de notre civilisation ; elle se referme sur elle-même, elle devient à elle-même sa propre fin, produisant toujours des biens nouveaux, dont l'acquisition devient la seule règle de la vie concevable pour la majeure partie de l'humanité. Tous les problèmes étant posés en termes matériels, les réponses elles-mêmes ne peuvent être formulées qu'en termes matériels ; on demande à gagner davantage d'argent, on réclame la diminution des horaires de travail, etc. Il n'est pas question de demander autre chose, parce que, cette autre chose, il faudrait se la demander à soi-même, et ce genre de revendication ne vient guère à l'esprit de l'homme d'aujourd'hui, toujours prêt à imputer les maux dont il est affligé à l'ordre social plutôt qu'à sa propre conscience.

Nietzsche, meilleur prophète que Marx, a dénoncé le nihilisme du monde moderne, tel qu'il le voyait triompher dans l'ordre bourgeois de l'Europe à la fin du dix-neuvième siècle. La démocratie libérale, le socialisme, la croissance économique, l'égalitarisme d'un univers en voie [372] d'embourgeoisement lui paraissent être les symptômes d'un dépérissement général des valeurs nobles qui donnent sens à la vie des individus et des sociétés. Marx avait repris à son compte les espoirs naïfs de l'*Aufklärung*, qui s'imaginait venir à bout des problèmes humains par une philanthropie active et une justice distributive. L'illusion serait de croire que la tâche sera achevée une fois qu'on aura supprimé la misère. Or les axiomatiques économiques ne peuvent embrasser que les réalités économiques ; le reste demeure en dehors. On peut certes affirmer que les problèmes humains sont des sous-produits, ou des superstructures, de l'appareil de production, donc un ensemble de fantasmes. Mais ces fantasmes font le bonheur ou le malheur des hommes. Il serait monstrueux de croire que toutes les difficultés, débats et combats de la vie d'un homme peuvent être résolus par une augmentation de salaire, ou par la réorganisation de l'atelier dans lequel il travaille.

Une enquête déjà ancienne, réalisée en un temps de relative stabilité économique, avait posé la question à un ensemble d'individus diversement qualifiés de savoir s'ils étaient satisfaits de leur sort. S'estimaient-ils suffisamment rémunérés, et de combien devraient être augmentés leurs salaires pour qu'ils puissent mener une vie vraiment satisfaisante, à la mesure de leurs désirs ? La majorité des individus ainsi interrogés répondirent qu'ils n'avaient pas trop à se plaindre de leur sort, mais [373] que, pour que ça aille tout à fait bien, il leur faudrait une augmentation de trente pour cent par rapport à leurs ressources actuelles - cela quel que soit leur taux présent de rémunération. Réponse qui donnait à penser que si l'on donnait satisfaction à ce vœu, au bout d'un an on se heurterait au renouvellement de l'exigence, chacun réclamant à nouveau la marge des trente pour cent de plus, limite d'un bonheur inaccessible et toujours reporté.

Cette enquête a valeur de parabole ; elle dénonce le mirage de la croissance économique et de la civilisation technologique. Les justifications et réquisitoires inspirés par une idéologie quelle qu'elle soit ne peuvent masquer cette absurdité fondamentale d'une fuite en avant, qui prend l'allure d'un cauchemar. En poursuivant le toujours plus de

la jouissance, l'individu, en réalité, se fuit lui-même ; il a lâché la proie pour l'ombre et, si vite qu'il coure, il ne rattrapera pas son ombre. Ceux qui rêvent d'être riches, fils de roi ou vedettes de cinéma, dupés par la monstrueuse propagande des magazines spécialisés, par la persuasion lancinante du cinéma et de la télévision, ne veulent pas voir que le luxe n'est que le faux-semblant du bonheur, et qu'il n'épargne à ses bénéficiaires ni la maladie, ni la mort, ni l'ennui, ni le suicide par désespoir, car l'individu favorisé par le sort n'a même pas le recours d'espérer ce qu'il a.

La question la plus essentielle pour chaque vivant humain est celle du *plein emploi* de son être. Question bien souvent masquée par les [374] circonstances, parce que les circonstances matérielles ou morales la relèguent à l'arrière-plan, en deuxième urgence, dans les marges des programmations utilitaires et impératives de la vie quotidienne. L'idée de plein emploi, la part faite des malentendus qui dévoient l'existence usuelle, serait celle de l'accomplissement des exigences fondamentales de l'être humain, à la faveur des activités et occupations auxquelles, de gré ou de force, il se consacre. En dépit des apparences ce problème ne se pose pas lorsque tous les autres sont résolus, une fois que l'on a un métier permettant d'assurer la subsistance de sa famille, comme par surcroît. La plupart des hommes se consacrent à cette nécessité primordiale de gagner leur vie, sans penser à cette autre nécessité de vivre leur vie, de donner sens à une existence abandonnée à des nécessités extrinsèques. *Deinde philosophari*, on remet à plus tard les interrogations sur les valeurs et justifications ; elles viendront en surnombre, dans les moments de loisir. Mais le loisir, l'état de vacance, dans les marges du travail, joue d'ordinaire un rôle de compensation ; il faut se reposer en vue de la reprise du travail, et le loisir est vécu comme un temps de récupération, un travail négatif, en creux, d'ailleurs fasciné lui aussi par la civilisation technique, aliéné par les impératifs et propagandes en tous genres, par le matraquage des *mass média*. Resterait alors le temps de la retraite, comme lieu de la réalisation de soi. Mais l'homme qui s'est fui lui-même pendant toute sa vie [375] a peu de chance de se trouver lui-même sur ses vieux jours. Diminué par l'âge, usé, il se consacrera à la pêche à la ligne, au jeu de cartes, comme les marxistes de Kojève, ou bien, désoccupé, chômeur rémunéré, privé de la seule raison d'être

qu'il ait jamais connue, il se laissera tout doucement mourir en contemplant le vain bavardage de sa télévision.

Certes, les bénéficiaires du plein emploi, ceux à qui il a été donné de manifester au cours de leur existence le meilleur d'eux-mêmes, de mettre en œuvre les aspirations et inspirations dont ils étaient porteurs, sont des privilégiés : artistes, intellectuels, créateurs en tous genres, maîtres de leurs initiatives, quel que soit le domaine de leur activité. Cette catégorie d'individus qui peuvent s'exprimer eux-mêmes dans l'emploi de leur temps est pourtant plus vaste qu'il n'y paraît au premier abord. Nombreux sont les artisans dont les tâches, variées et qui exigent des initiatives de l'esprit alliées à l'habileté manuelle, permettent à chacun de dominer et d'orienter son travail. En fait, le travail servile et répétitif, où l'homme est soumis aux exigences de la matière, est sans doute moins répandu qu'on ne l'admet d'ordinaire ; il est même en voie de disparaître, puisque la machine tend à se substituer à l'individu pour l'accomplissement de ce genre de besogne. Si l'on peut appeler libérale une activité professionnelle où l'initiative personnelle a le pas sur l'activité sans qualification, le mouvement normal de la civilisation technologique tendrait sans doute à une [376] libéralisation du travail. Les métiers de force du porteur, du portefaix, du manœuvre, du docker, où seule trouvait à s'exercer la puissance physique de l'ouvrier ont à peu près complètement disparu, cédant la place à des emplois où l'opérateur doit faire preuve d'initiative et de qualification.

Mais le fond du problème concerne moins l'accomplissement de la tâche que la disposition d'esprit de celui qui l'accomplit. La révélation moderne du nihilisme et la mise en honneur de la catégorie de l'absurde correspondent à cette situation nouvelle où l'individu, dégagé dans une certaine mesure des servitudes accablantes du travail, et désormais capable de prendre du recul par rapport aux tâches qu'il est contraint d'exécuter, se découvre impuissant à donner du sens à son existence, en dehors des médiocres routines du quotidien. À quoi bon accorder du temps libre à un individu incapable de liberté, incapable de prendre en charge sa propre vie et de parvenir au plein emploi des ressources dont il dispose au profond de son être ?

Le problème de l'emploi du temps dans la société marxienne parvenue à la fin de l'histoire se pose dès à présent au retraité ou au chômeur. La télévision d'État essaye d'apitoyer l'opinion publique en montrant des hommes et des femmes, vivant dans une petite localité

quelconque où, l'usine de l'endroit ayant cessé son activité, il n'y a plus d'emploi pour eux. En chômage depuis deux ou trois [377] ans, ils végètent sur place grâce à des subsides publics, en attendant le jour très problématique où un généreux industriel remettra l'usine en marche. Le premier mouvement est de considérer ces malheureux comme des victimes d'un système économique injuste, qui n'assure pas à chacun le bénéfice du droit au travail, tout en subventionnant par ailleurs ceux qui ne travaillent pas. Mais, la part faite à ce misérabilisme à la mode, on en vient à se demander si ces êtres humains en bonne santé ne pourraient pas faire autre chose que d'attendre passivement, sans bouger, le miracle de la reprise du travail sur place. On signale des demandes d'emploi de plongeurs sous-marins, établis à six cents kilomètres des côtes et qui n'entendent pas changer de résidence.

Le propre d'un être vivant est de s'adapter à ses conditions d'existence, et non pas d'attendre que les conditions d'existence s'adaptent à son inertie. Le cours récent de la civilisation qui, sous prétexte de socialisme, impose à la société de prendre en charge sans discrimination la totalité de ceux qui sont établis dans son périmètre, aboutit à imposer à ceux qui travaillent, aux producteurs, aux créateurs, la charge entière de ceux qui ne font rien, y compris les épaves, les asociaux, immigrés clandestins, marginaux, loubards et clochards en tous genres, végétation cancéroforme développée à la manière des champignons sur les produits en décomposition. La vertu d'humanité commande sans doute de venir en [378] aide aux malheureux ; elle ne doit pas aller jusqu'à faire prospérer aux frais de la collectivité des malheureux plus ou moins volontaires, attestations vivantes d'une démission par rapport au cahier des charges de l'humanité. Or cette forme d'exploitation de l'homme par l'homme se développe de plus en plus dans le monde d'aujourd'hui, en vertu du laxisme général, forme privilégiée du nihilisme en vigueur.

L'épopée carnavalesque de Gabriel Garcia Marquez, *Cien anos de soledad* (*Cent ans de solitude*), met en scène un vieil homme, chef révolutionnaire à la retraite, qui consacre son temps à la fabrication de petits poissons en or, bijoux qui se vendent fort bien. Mais l'artisan amateur dispose de ressources en suffisance, l'écoulement de son éternel petit poisson lui est absolument inutile. Il décide alors d'en fabriquer une série de vingt-cinq ; ce chiffre une fois atteint, il place sa production dans un creuset, procède à la fonte du métal ; après quoi, il

entame une nouvelle collection, à partir de l'or ainsi disponible, qui subira le sort de la précédente, et ainsi de suite jusqu'à ce que s'ensuive la mort du colonel Aureliano Buendia. Le cercle vicieux de cette fabrication sans justification et sans fin symbolise le nihilisme d'une époque incapable de donner signification et valeur à la vie collective et individuelle. Le seul programme en vigueur paraît être de vivre pour vivre, de vivre pour rien d'autre que de prolonger la vie jusqu'à une mort reportée à un terme aussi tardif que possible.

[379]

Sous l'impact de la croissance économique et technique, tout se passe comme si l'humanité contemporaine avait renoncé à toute préoccupation de forme, de cohérence d'ensemble, d'harmonie. De quoi l'on trouve l'expression privilégiée dans les vicissitudes modernes de l'art. La figure humaine et le visage du monde se sont d'abord désarticulés, régressant au stade d'analyses géométriques où les formes vivantes paraissent se dissoudre en constructions inanimées. Puis la présence humaine, même lointaine ou allusive, s'est effacée du tableau, de la statue ou de l'édifice, réduits à un pur jeu de normes abstraites. Comme si l'humanité, honteuse d'elle-même, avait renoncé à se chercher au miroir de l'art. Ainsi bourgeonnent un peu partout des « statues », qui semblent exposer des éléments décomposés de quelque machine, morceaux de métal récupérés dans une usine après un bombardement. La tour Eiffel proposait aux yeux, dans la hardiesse novatrice de la technique, l'harmonie d'une forme pure, pyramide symbolique à la mesure de l'âge de l'acier. L'édifice Beaubourg, sorte de gros intestin pour quelque monstrueuse raffinerie industrielle, n'évoque et n'invoque aucune forme d'ensemble, susceptible d'attirer et de fasciner l'intelligence ou la sensibilité ; excrément monstrueux de l'âge industriel célébrant son propre non-sens. Le succès même de ce non-édifice, qui attire les curieux par millions, ne prouve rien, sinon la passivité dégradante d'un public soumis à la [380] persuasion massive des moyens de propagande de masse. Beaubourg, camp de concentration pour déportés volontaires de la déshumanisation, cathédrale du non-sens.

Le problème du plein emploi s'est posé à une partie des hommes de ma génération, dans l'épreuve de la captivité. Prisonniers de guerre en Allemagne, les officiers n'avaient rigoureusement rien à faire. Logés, nourris, si misérablement que ce fût, le minimum vital leur était assuré

sans qu'ils aient besoin de travailler, et aucune activité stipendiée ne pouvait améliorer leur condition matérielle. La question de l'emploi du temps s'affirmait ainsi en toute simplicité ; il s'agissait de savoir si l'on se satisferait des jeux de cartes, de la pêche à la ligne ou encore de la passivité végétative du clochard ou du hippie, attendant sans bouger que passe le temps. La chance m'a été donnée de vivre cette épreuve privilégiée ; mes camarades et moi, nous savons qu'il est possible de donner sens à la vie en dehors des urgences matérielles de la survivance. Ou plutôt, survivre, c'était trouver en soi des raisons d'être en dépit de l'adversité des circonstances, c'était faire de ce temps perdu un temps gagné ; nous n'avions pas le droit de gaspiller notre malheur.

Il est vrai qu'à l'intérieur des barbelés, et dans la limite du règlement, notre liberté n'était pas entravée par les contraintes administratives et les impératifs syndicaux. Chacun vis-à-vis de soi-même et face à ses compagnons devait assumer la charge de [381] son destin ; la possibilité existait de la démission, de la dégradation, de l'acceptation d'une inertie morale et intellectuelle puisque, d'une certaine manière, on pouvait estimer que la captivité, en dehors de l'existence réelle, représentait un espace vide, donné au seul non-sens, sans obligation ni sanction, parenthèse d'apesanteur, étrangère au droit commun de l'existence. Or je dois témoigner, au nom de ceux qui vécurent avec moi cette aventure, que jamais temps ne fut mieux rempli, moins gaspillé que ces cinq années de longue patience. Temps gagné pour la culture, pour l'édification de soi par tous les moyens à notre disposition, dont le moindre n'était pas la rencontre de l'homme avec l'homme, rendue possible par la solidarité dans le malheur. Il est possible de transfigurer la vie, si médiocre soit-elle, par l'approfondissement de son sens, et la volonté tenace de ne rien laisser perdre des chances données à chacun, jusque dans les situations les moins envisageables.

Je ne souhaite pas aux hommes des générations qui ont suivi la mienne de bénéficier à leur tour des avantages en nature offerts aux prisonniers de guerre. Mais je suis persuadé qu'une cure de dépouillement et de frugalité, en dehors des vains prestiges et des échappatoires de la civilisation de la consommation, permettrait à la jeunesse dévoyée de notre temps d'échapper à cette autre captivité, dont elle est l'inconsciente victime, dans l'enclos des fantasmes et des assouvissements en tous genres. La [382] démission des autorités gardiennes des

valeurs morales et spirituelles, des diverses instances religieuses et éducatives, ne propose aux intéressés que la perspective d'acquérir un maximum de jouissances au prix d'un minimum d'efforts et de labeur. Le désintéressement, le dévouement gratuit, la générosité, le sacrifice, toutes vertus à l'ancienne sont dévaluées aux yeux d'une époque préoccupée de rendement au moindre coût, et qui projette l'ensemble des comportements humains dans les axiomatiques du calcul économique. J'ai entendu, à la radio, un ministre de l'Éducation nationale (*sic*), le nommé Alain Savary, répondre à des parents qui demandaient pourquoi l'école n'enseignait plus aux enfants la morale et le civisme : « Que voulez-vous ! les enfants ne supportent plus de s'ennuyer en classe... » L'attirance exercée aujourd'hui par la culture romantique sur bon nombre d'esprits se justifie sans doute par la nécessité d'un recentrement, qui désavoue le désordre établi dans les esprits de notre temps. L'affirmation romantique prononçait son objection de conscience à l'esprit des Lumières, pragmatisme à court terme dans l'euphorie d'une époque encore capable de faire confiance au progrès matériel pour résoudre tous les problèmes humains. Les temps troublés de la Révolution de France, avec ses séquelles européennes, avaient imposé aux meilleurs esprits contemporains la nécessité d'un ressourcement selon les voies de l'espace du dedans. Les théoriciens du dix-huitième siècle éclairé [383] croyaient que si les besoins matériels étaient satisfaits, les questions de valeurs seraient résolues par surcroît, sans même être posées. D'où l'anarchie mentale et morale de la Terreur, la guerre de chacun avec tous et avec soi-même, qui, une fois conjuré le spectre abominable de la guillotine, trouva son expression caractéristique dans la dissolution des mœurs à l'époque du Directoire. Après la sanglante saison en enfer, dans l'atmosphère d'une brusque décompression, la partie la plus voyante de la société célèbre un bruyant carnaval où se donne libre cours le retour du refoulé. D'un extrême à l'autre, et d'un non-sens au non-sens opposé, au mépris de la vertu d'humanité, les individus se laissent emporter par le tumulte des passions contradictoires, simples fétus flottant dans la tempête.

L'initiative des jeunes romantiques invite les hommes des temps post-révolutionnaires à se ressaisir. L'affirmation fondamentale pourrait se résumer en termes simples dans l'idée que la réalité humaine en sa spécificité possède un droit de priorité sur les réalités matérielles ou sur l'ordre politique. Les problèmes humains doivent être posés et ré-

solus en termes d'humanité ; et sous ce terme, les romantiques n'entendent pas un individualisme abstrait, schématisé par un intellectua-
lisme sec à la mode de l'âge des Lumières, mais un humanisme inté-
grant les composantes charnelles, affectives et sensibles du vivant
humain. Ainsi se justifie la réhabilitation de la tradition d'Occident, y
compris les grandes œuvres [384] du Moyen Âge et de la Renais-
sance, oubliées par les champions de l'*Aufklärung* dédaigneux des
valeurs de foi, d'imagination et de sensibilité. La poésie, l'art, la foi,
sont des attestations de l'authenticité humaine, aussi valables, et da-
vantage, que les schémas décharnés de la science de Newton. Il est
absurde de proposer une image de l'homme d'où seraient exclues les
instances profondes de l'espace du dedans, instauratrices et régula-
trices en fin de compte du bonheur ou du malheur d'une existence.
Une parole profonde de Saint-Martin enseignait qu'il ne faut pas com-
prendre l'homme en fonction des choses, mais les choses en fonction
de l'homme. Le message permanent du romantisme pourrait se résu-
mer dans cette inversion des priorités, opposée à la tentation perma-
nente du positivisme et du scientisme. À partir du moment où la cons-
cience humaine a émergé de l'ordre des choses, et quelle que puisse
être la dépendance permanente de l'être humain par rapport aux dé-
terminismes naturels, la seule intervention de la pensée consacre
l'événement d'une *involution*, correctrice de l'*évolution* de l'univers. La
conception d'un devenir cosmique global, au sein duquel l'apparition
de l'espèce humaine serait un accident parmi tous les autres, noyé dans
la masse d'un destin solidaire, en attendant peut-être une catastrophe
finale où s'abîmerait corps et biens le Grand Tout, chacun d'entre nous
représentant l'amalgame passager et insignifiant de quelques atomes -
cette conception fausse la situation réelle [385] de l'homme dans le
monde. Car le Grand Tout dont il est ici question n'existe qu'en fonc-
tion de la pensée de l'homme et comme une représentation de cette
pensée, qui l'a peu à peu constitué, grâce aux acquisitions d'un savoir
péniblement accumulé à force d'essais et d'erreurs. L'illusion positi-
viste consiste à considérer cette représentation, toujours provisoire et
soumise à révision en fonction des acquisitions nouvelles de la con-
naissance, comme une réalité existant en soi, et dont nous serions tri-
butaires, alors qu'elle est tributaire de la pensée humaine, qui l'a édi-
fiée peu à peu.

Le prestige du Romantisme, son privilège impossible à remettre en question, en dépit de toutes les extravagances auxquelles il a pu donner lieu, serait donc de proposer une recherche du sens à l'échelle humaine, ouverte sur les ambiguïtés, incertitudes et tourments d'une destinée en devenir entre les événements irréductibles de la naissance et de la mort. Nous n'avons pas accès à une vérité totale que nous pourrions maîtriser par la pensée, suffisamment pour nous mettre en place dans cet ensemble comme un petit élément dans une immense mosaïque. La vérité nous dépasse et nous englobe, nous ne pourrions connaître que des aspects fugitifs au sein de l'immensité du non-savoir, ressaisis à partir de la totalité de notre être, âme, esprit, sentiments, intelligence, imagination, organisme, chacune de ces composantes donnant accès à tel ou tel aspect fragmentaire de l'Océan au sein duquel nous nous [386] mouvons et nous sommes. Savoir partiel et partiel, de sentiment et de pressentiment plutôt que de certitude : on ne gagne rien à se duper soi-même, en se prétendant en mesure de dresser l'idole de la Vérité scientifique objective, devant laquelle ensuite on prétend obliger les êtres humains à se prosterner. Le pire des anthropomorphismes est celui qui s'ignore. Et ce culte de l'objectivité scientifique procède d'une passion irrationnelle ; car la rigueur scientifique ne s'impose que moyennant la neutralisation d'une bonne partie des exigences constitutives de l'être humain. Mutilation arbitraire, irréalisable en fait et en droit, et qui défigure l'authenticité du vécu.

Le Romantisme ne propose donc pas une position dépassée et périmée. Le savoir s'est enrichi, il est vrai, d'acquisitions en tous genres. Le genre de vie a été modifié en des sens très divers par les acquisitions technologiques ; les horizons de l'univers se sont élargis. Mais l'urgence d'affirmer la priorité de la réalité humaine sur l'ordre des choses qui menace de l'engloutir demeure entière. Les jeunes romantiques affrontaient les défis du totalitarisme de l'intellect et du totalitarisme de la révolution ; nous subissons aujourd'hui la menace des totalitarismes politiques et technologiques, au sein desquels l'humanité de l'homme risque de se perdre. Les résurgences romantiques de notre temps attestent le désir plus ou moins conscient de sauvegarder l'identité des habitants de la Terre dont la [387] préservation doit être imposée à la nécessité des choses. Les termes de la question peuvent varier avec le renouvellement du vocabulaire ; mais l'intention, la structure de la question n'est pas modifiée pour autant. Il s'agit de savoir si

l'individu doit subir la loi de ses conditions d'existence, rentrer dans le rang des déterminismes ambiants, ou s'il lui appartient de leur imposer sa marque en tant que maître des valeurs et transformateur des significations du monde.

Les jeunes fondateurs du Romantisme annonçaient un renouveau de l'humanisme. Certes, ils n'ont pas accordé une importance primordiale à l'appareil de la production économique, ni reconnu que toute l'organisation sociale dépendait de la position de chacun dans le système industriel, d'où résultaient l'exploitation du prolétariat et la lutte des classes. Ces phénomènes, observés par Marx un demi-siècle plus tard en Angleterre, n'existaient pas dans l'Allemagne de la fin du dix-huitième siècle, où dominait encore un régime de vie agraire de type patriarcal. Les romantiques se préoccupaient de la destinée spirituelle des hommes plutôt que de l'ordre matériel du monde. Ils n'imaginaient pas que le souci de gagner sa vie pût absorber toutes les énergies et toutes les pensées des individus. Non qu'ils aient été, pour la plupart d'entre eux, exemptés des soucis matériels ; ils exerçaient des métiers, assumaient des fonctions, on comptait sur leur plume pour subvenir à leurs besoins et à ceux de [388] leur famille. Il serait absurde de considérer comme des oisifs ou des privilégiés des hommes d'écriture qui ont abattu des besognes énormes en leur qualité d'écrivains. Goethe était un administrateur de haut rang, Schiller était un professeur, comme Schelling et la plupart des *Naturphilosophen*, Novalis était un ingénieur, Eichendorff un fonctionnaire, les frères Schlegel n'ont pas vécu de leurs rentes, car ils n'avaient pas de fortune. Travailleurs, ils le furent, sans compter les heures ; et il est stupide de prétendre, selon la mode de notre temps, que l'ouvrier d'usine, exécuteur des basses besognes de l'industrie, représente la plus haute excellence de l'activité humaine et la plus respectable.

L'ouvriérisme, le misérabilisme prolétarien évoquent l'une des plus néfastes intoxications collectives de notre époque. Les poètes, les artistes, les écrivains contribuent davantage à la survivance de l'humanité que l'ouvrier sidérurgiste ; ils donnent aux hommes de leur temps et aux générations à venir, selon la mesure de leur génie, des raisons de vivre qui valent davantage encore que la contribution du compagnon boulanger à l'effort de production. Et certes celui qui nous assure le pain quotidien est tout à fait respectable, mais il est juste et digne de respecter la hiérarchie des valeurs, menacée de nivellement général

par un sens commun orienté vers la dégradation générale. Le bien-être du corps ne doit pas être négligé, mais l'honneur de l'esprit et de l'âme possède une validité intrinsèque supérieure à la [389] satisfaction des exigences animales. Telle était du moins l'affirmation romantique, opposée à la menace d'une subversion qui, depuis bientôt deux siècles, s'est faite de plus en plus pesante. En ce temps-là, déjà, la primauté du spirituel sur le matériel n'allait pas de soi.

Le message permanent du Romantisme, ce serait donc, en un temps d'universelle dégradation et disqualification de la réalité humaine, le souci de la sauvegarde du sens. La lutte pour la vie n'est digne de respect que si elle est une lutte pour le sens. L'individu doit s'affirmer comme un centre de valeurs, foyer d'un univers, point d'origine d'une intelligibilité intellectuelle, morale et esthétique assumée par lui au péril de sa vie. Notre époque est tentée par l'immense péril de la démission du sujet ; il renonce à exister par lui-même et se borne à adhérer aux conformismes ambiants, qui le dispensent de penser et même de sentir par lui-même, en lui assurant le pain quotidien de la ration alimentaire et de la télévision, sans même qu'il ait à faire effort pour se les procurer. Nous vivons au temps du chômeur, du sans-travail, du sans-volonté ni dignité, qui se contente de revendiquer de la société le bénéfice de ses « droits » sans se reconnaître le moindre devoir envers elle. L'exigence romantique s'affirmerait ainsi aux antipodes de ce Requiem pour le sujet prononcé à notre époque par divers auteurs à la mode, aux yeux desquels l'existence individuelle ne serait qu'une illusion, émergence ici ou là [390] d'un substrat inconscient et impersonnel. L'homme ne serait qu'une idée provisoire, récemment apparue et en voie de disparition rapide, sans consistance réelle et sans pouvoir d'initiative au sein des déterminismes matériels et sociaux qui décident de son destin.

Fin du texte